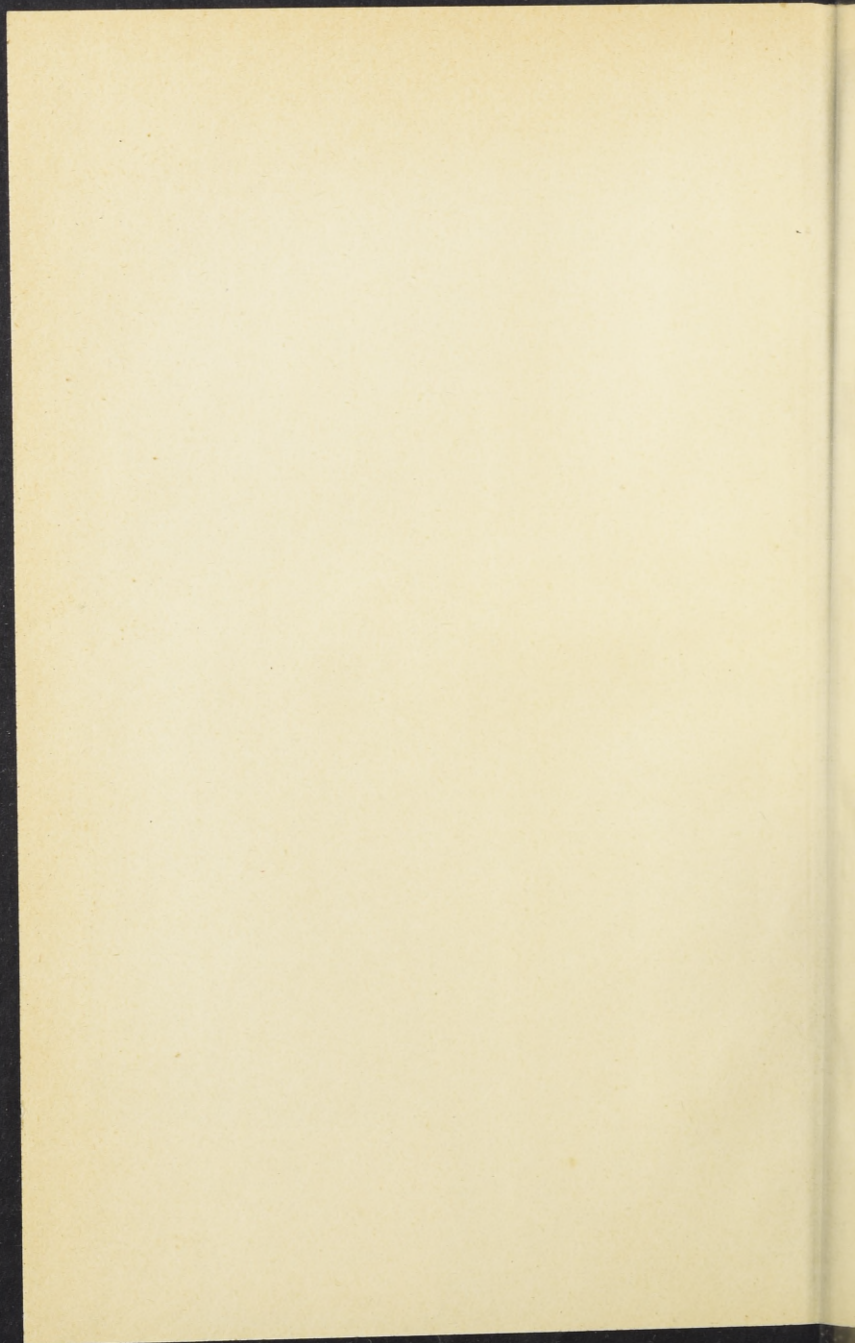




GE Biblioth. pub. et univ.



1061311912 A



Tome X

45
ŒUVRES COMPLÈTES
du Comte
Léon TOLSTOÏ

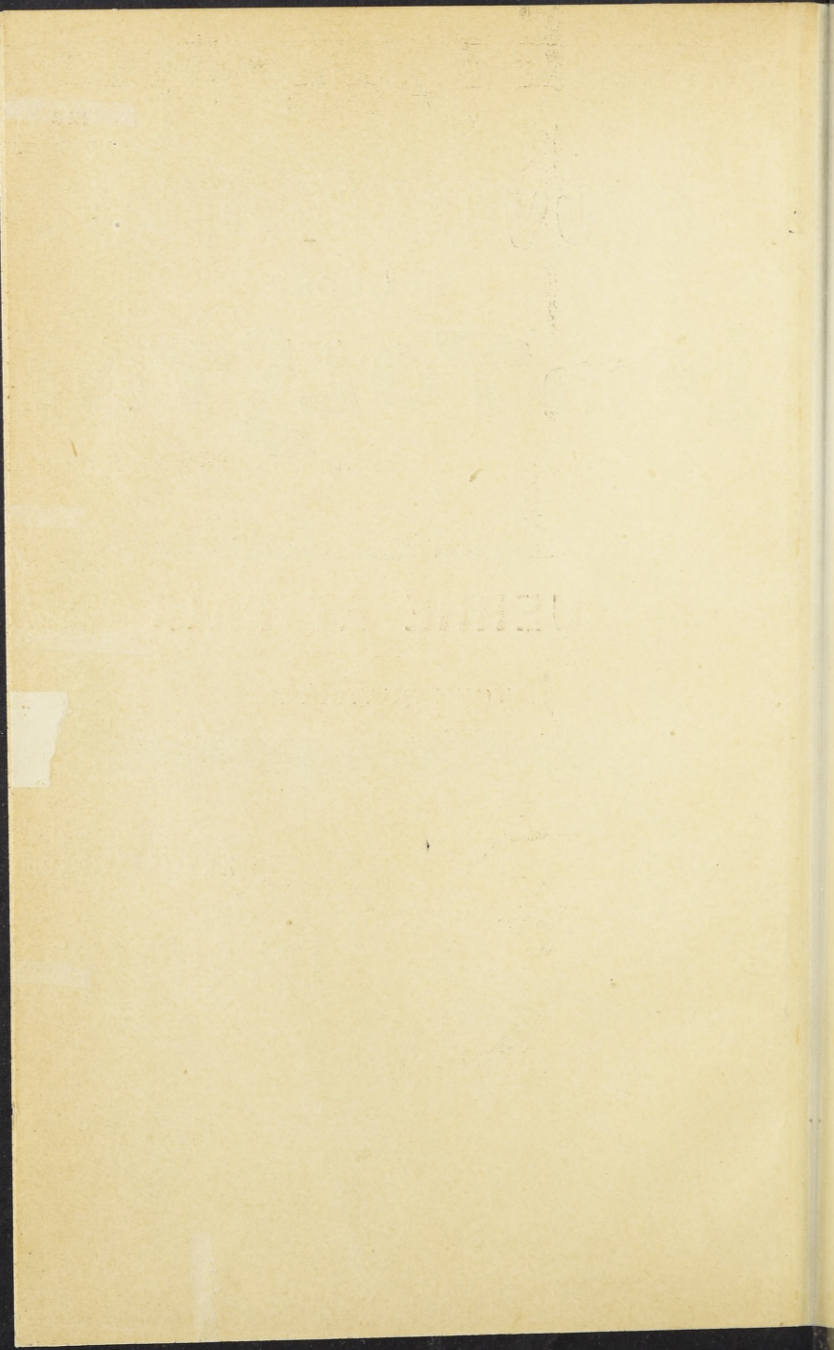
GUERRE ET PAIX

TOME QUATRIÈME

Traduction
de
J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

X

GUERRE ET PAIX

1864-1869

TOME QUATRIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en mars 1904.

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^{IE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.*

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.*

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

X

GUERRE ET PAIX

1864-1869

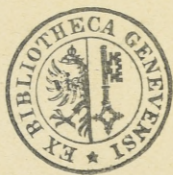
TOME QUATRIÈME



PARIS — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

*De cet ouvrage il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*



GUERRE ET PAIX

(1864-1869)

NEUVIÈME PARTIE

I

Vers la fin de 1811, commencèrent l'armement intensif et la concentration des forces de l'Europe occidentale, et, en 1812, ces forces, — des millions d'hommes (en comprenant ceux qui transportaient et approvisionnaient cette armée), — s'avancèrent de l'ouest à l'est, vers les frontières russes où, encore dès 1811, se portaient les forces de la Russie. Le 12 juin les armées de l'Europe occidentale franchirent les frontières russes et la guerre commença : c'est-à-dire que s'accomplit un événement contraire à la raison et à toute la nature humaine. Des millions d'hommes commirent les uns contre les

autres une quantité si considérable de crimes, de tromperies, de trahisons, de vols, de faux-monnayages, de pillages, d'incendies, de meurtres, que l'histoire de tous les tribunaux du monde n'en comporte pas autant pendant des siècles ; et, dans ce temps, les gens qui commettaient ces forfaits ne les considéraient point comme tels.

Qu'est-ce qui a produit cet événement extraordinaire ? Quelles en furent les causes ? Les historiens disent avec une assurance naïve que les causes de cet événement étaient : l'offense faite au duc d'Oldenbourg, l'inobservance du blocus continental, l'ambition de Napoléon, la fermeté d'Alexandre, les fautes des diplomates, etc.

Alors il eût suffi que Metternich, Roumiantzev ou Talleyrand, entre une réception à la cour et un raout, s'appliquassent à bien rédiger un papier, ou que Napoléon écrivit à Alexandre : **MONSIEUR MON FRÈRE, JE CONSENS A RENDRE LE DUCHÉ AU DUC D'OLDENBOURG, pour que la guerre ne fût pas ?**

On peut comprendre que la chose se présentait ainsi aux contemporains ; on peut comprendre qu'il semblait à Napoléon que la guerre avait pour cause les intrigues de l'Angleterre (comme il l'écrivit à Sainte-Hélène) ; on peut comprendre que les membres de la Chambre anglaise attribuaient la cause de la guerre à l'ambition de Napoléon ; que le duc d'Oldenbourg la voyait dans les violences exercées contre lui ; les marchands, dans le blocus continen-

tal qui ruinait l'Europe ; les vieux soldats et les généraux, dans la nécessité de les employer ; les légitimistes, dans la nécessité de rétablir LES BONS PRINCIPES ; les diplomates, en ce que l'alliance de 1809 entre la Russie et l'Autriche n'avait pas été cachée assez habilement de Napoléon, et que le mémorandum n° 178 était mal écrit. On peut comprendre que ces causes et beaucoup d'autres, dont la quantité variait selon les différents points de vue, se soient présentées aux contemporains, mais pour nous, qui contemplons en toute sa grandeur l'événement considérable qui se produisit et qui en pénétrons le sens simple et terrible, ces causes nous paraissent insuffisantes. Nous ne pouvons comprendre que des millions de chrétiens se soient entretués et torturés parce que Napoléon idolâtrait le pouvoir, parce qu'Alexandre était ferme, la politique anglaise rusée, le duc d'Oldenbourg offensé.

On ne peut savoir quels liens ont ces circonstances avec le fait même de l'assassinat et de la violence.

Parce que le duc était offensé, pourquoi des milliers d'hommes sont-ils accourus de l'autre extrémité de l'Europe, pour tuer et ruiner les habitants des provinces de Smolensk et de Moscou et, à leur tour, être tués par eux ?

Pour nous qui ne sommes ni contemporains de ces faits, ni des historiens, pour nous, qui ne

sommes pas entraînés par les recherches et qui, par suite, contemplons les événements avec le simple bon sens non obscurci, les causes de ces événements nous apparaissent incalculables. A mesure que nous nous enfonçons dans les recherches des causes et que nous discernons chaque cause isolément ou la série des causes, elles se présentent à nous également justes en soi, et également fausses, par leur insignifiance en comparaison de l'énormité de l'événement, et leur insuffisance (sans la participation de toutes les autres causes concordantes) pour produire ce qui est arrivé. Par exemple cette cause : le refus de Napoléon de reculer ses troupes derrière la Vistule et de rendre le duché d'Oldenbourg a pour nous la même valeur que le désir ou l'absence de désir du premier caporal français venu de réengager, car s'il n'avait pas voulu reprendre du service et si deux, trois, mille caporaux et soldats l'avaient imité, il y aurait eu moins d'hommes dans l'armée de Napoléon, et il n'y aurait pas eu de guerre.

Si Napoléon ne s'était pas offensé qu'on lui eût enjoint de se retirer derrière la Vistule et n'avait pas ordonné aux troupes d'avancer, la guerre n'aurait pas eu lieu. Mais si tous les sergents n'avaient pas voulu réengager, la guerre eût été également impossible. De même elle eût été impossible si l'Angleterre n'avait pas intrigué, si le prince d'Oldenbourg n'avait pas existé, si Alexandre n'eût pas

été susceptible, s'il n'y avait eu l'autocratie russe, la Révolution française, le Directoire et l'Empire qui la suivirent, et tout ce qui a produit la Révolution française, etc. Une de ces causes écartée, et rien n'arriverait. Alors toutes ces causes — des milliards — concordèrent seulement pour produire ce qui fut. Donc cet événement n'avait pas de cause exclusive et il se réalisa parce qu'il devait se réaliser. Des millions d'hommes devaient, en faisant abstraction de leurs sentiments humains et de leur raison, marcher de l'Occident à l'Orient et tuer leurs semblables, de même que quelques siècles auparavant, des foules d'hommes marchaient de l'Orient à l'Occident en massacrant leurs semblables.

Les actes de Napoléon et d'Alexandre, leurs paroles d'où, semblait-il, dépendaient la réalisation ou la non-réalisation des événements étaient aussi peu arbitraires que l'action de n'importe quel soldat qui allait en campagne par le sort ou par l'engagement. Ce ne pouvait être autrement, parce que, pour que la volonté de Napoléon et d'Alexandre (ceux de qui semblait dépendre l'événement) s'accomplît, la concordance de milliers de circonstances, d'une seule desquelles l'absence empêchait l'événement de s'accomplir, était nécessaire.

Il était nécessaire que les millions d'hommes dans les mains de qui était la force réelle — les soldats qui tiraient, chargeaient les provisions et les ca-

nons — fussent d'accord pour accomplir cette volonté d'individus isolés, faibles, et ils y étaient amenés par une multitude de causes compliquées et diverses.

Le fatalisme est indispensable dans la science historique pour expliquer des événements dénués de sens (c'est à-dire dont nous ne comprenons pas le pourquoi). Plus nous tâchons d'expliquer raisonnablement ces phénomènes historiques, plus ils nous paraissent dénués de raison et incompréhensibles.

Chaque homme vit pour soi-même, jouit de la liberté pour atteindre ce but personnel et sent par tout son être qu'il peut immédiatement faire ou ne pas faire certaine action. Mais aussitôt qu'il l'a accomplie, elle devient l'irréparable, l'histoire s'en empare : elle n'est plus une action libre, mais prédestinée.

Dans la vie de chaque homme il y a deux côtés : la vie personnelle qui est d'autant plus libre que ses intérêts sont plus abstraits, et la vie générale, sociale, où l'homme obéit inévitablement aux lois qui lui sont prescrites. L'homme vit consciemment pour soi-même, mais il sert d'instrument inconscient aux fins historiques de l'humanité. L'acte accompli est irréparable et, en concordant dans le temps avec des millions d'actes accomplis par d'autres hommes, il reçoit son importance historique. Plus l'homme est élevé sur l'échelle sociale,

plus il est lié aux hommes supérieurs, plus il a de pouvoir sur les autres, plus sont évidentes la prédestination et la fatalité de chacun de ses actes.

« Le cœur du roi est dans la main de Dieu. »

« Le roi est l'esclave de l'histoire. »

L'histoire, c'est-à-dire la vie inconsciente, commune des essaims humains, profite pour soi-même de chaque mouvement de la vie des rois, comme d'une arme, pour atteindre son but.

Bien qu'en 1812 il semblât plus que jamais à Napoléon qu'il dépendait de lui de VERSER OU NON LE SANG DE SES PEUPLES (comme le lui écrivait Alexandre dans sa dernière lettre), il n'avait jamais été soumis plus que maintenant à ces lois inévitables qui le forçaient (en agissant, lui semblait-il, par sa propre volonté) à faire pour l'œuvre commune, — pour l'histoire, ce qui devait se réaliser.

Des hommes de l'Occident marchaient vers l'Orient pour tuer leurs semblables. D'après la loi de coïncidence des causes, à ce fait étaient corrélatives des milliers de petites causes nécessaires à ce mouvement et à la guerre : les reproches d'inobservance du blocus continental, le duc d'Oldenbourg, le mouvement des troupes vers la Prusse, entrepris (semblait-il à Napoléon) seulement pour atteindre la réalisation de la paix armée, et l'amour et l'habitude de la guerre chez l'empereur des Fran-

çais, qui coïncidaient avec les dispositions de son peuple, l'entraînement et les dépenses de ces grands préparatifs, le besoin d'acquérir des avantages qui compenseraient les dépenses, les honneurs étourdissants de Dresde et les pourparlers diplomatiques qui, d'après l'opinion des contemporains, étaient menés avec le désir sincère d'aboutir à la paix et ne firent que piquer l'amour-propre des deux adversaires, et des millions et des millions d'autres causes qui coïncidèrent avec l'événement à venir et concordèrent avec lui.

Quand la pomme est mûre elle tombe; pourquoi? Est-ce parce qu'elle est attirée vers la terre, ou parce que la tige se dessèche, ou parce qu'elle est desséchée par le soleil, parce qu'elle s'alourdit, parce que le vent la secoue, ou parce que le gamin qui est en bas veut la manger?

Rien n'est une cause, tout n'est que la concordance de ces conditions dans lesquelles se produit chaque événement vital, organique, élémentaire; et le botaniste qui trouve que la pomme tombe parce que le tissu s'en décompose, etc., aura aussi raison que l'enfant qui sera en bas et se dira que la pomme est tombée parce qu'il voulait la manger et qu'il avait prié pour cela.

De même, ceux qui diront que Napoléon est allé à Moscou parce qu'il le voulait et qu'il a succombé parce qu'Alexandre voulait sa perte, auront raison; de même ceux qui diront qu'une montagne

pesant des millions de kilos, creusée secrètement, est tombée parce que le dernier ouvrier lui a donné le dernier coup de pioche, auront raison. Dans les événements historiques, les hommes qualifiés de grands sont des étiquettes qui donnent un titre à un événement et, comme les étiquettes, ce sont eux qui ont le moins de rapport avec l'événement lui-même.

Ceux de leurs actes qui, à eux-mêmes, paraissent volontaires, dans le sens historique ne le sont pas : ils se trouvent liés à toute la marche de l'histoire et définis pour toujours.

Le 29 mai, Napoléon quitta Dresde où il avait passé trois semaines entouré de sa cour composée de princes, de ducs, de rois et même d'un empereur. Avant son départ il remercia les princes, les rois, l'empereur qui le méritaient, réprimanda des princes et des rois dont il était mécontent, fit des cadeaux de ses propres perles et diamants — c'est-à-dire des bijoux pris à d'autres rois, — à l'impératrice d'Autriche, et, ayant embrassé tendrement l'impératrice Marie-Louise la laissa, dit un historien, attristée de la séparation qu'elle — cette Marie-Louise qui était considérée comme son épouse bien qu'une autre épouse fût restée à Paris — semblait ne pas avoir la force de supporter. Malgré que les diplomates fussent fermement convaincus de la possibilité de la paix et travaillassent avec zèle, malgré que l'empereur Napoléon écrivit personnellement une lettre à l'empereur Alexandre

en l'appelant : MONSIEUR MON FRÈRE et lui affirmant qu'il ne désirait point la guerre, et qu'il l'aimerait et l'estimerait toujours, malgré cela il partit pour l'armée et, à chaque relais, il donnait de nouveaux ordres afin d'activer le mouvement de l'armée de l'ouest vers l'est. Il partit en carrosse de voyage attelé de six chevaux, entouré de pages, d'aides de camp, de gardes, sur la route de Posen, Thorn, Dantzig et Kœnigsberg. Dans chacune de ces villes, des milliers d'hommes le rencontraient tremblants et joyeux.

L'armée marchait de l'ouest à l'est et les six chevaux qu'on relayait, l'emportaient là-bas. Le 10 juin, Napoléon rejoignit l'armée. Il passa la nuit dans la forêt de Vilkovisk : on lui avait préparé un logement dans le domaine d'un comte polonais.

Le lendemain, il dépassa l'armée, sa voiture s'approcha du Niémen et, pour inspecter le gué du fleuve, il revêtit l'uniforme polonais et sortit sur la rive. Apercevant de l'autre côté LES COSAQUES ET LES STEPPES au milieu desquels était MOSCOU, LA VILLE SAINTE, la capitale de cet État semblable à l'État des Scythes où était allé Alexandre le Grand, Napoléon, à la surprise de tous et contrairement aux considérations stratégiques et diplomatiques, ordonna l'invasion, et, le lendemain, ses troupes commencèrent à franchir le Niémen.

Le 12, très tôt le matin, il sortit de la tente ins-

tallée de la veille sur la rive gauche du Niémen et regarda dans une longue vue le défilé de ses troupes qui sortaient de la forêt de Vilkovisk et se déroulaient le long des trois ponts jetés sur le Niémen. Les soldats, qui avaient connaissance de la présence de l'empereur, le cherchaient des yeux et quand ils aperçurent, sur le monticule, devant sa tente, la figure, en redingote et chapeau, écartée de la suite, ils jetèrent leurs bonnets en l'air et crièrent : VIVE L'EMPEREUR ; et, les uns après les autres, ils débouchaient de l'immense forêt qui les cachait, jusqu'au moment où ils se divisaient pour gagner l'autre bord en franchissant les trois ponts.

— ON FERA DU CHEMIN CETTE FOIS-CI. OH ! QUAND IL S'EN MÊLE LUI-MÊME, ÇA CHAUFFE... NOM.. DE DIEU ! LE VOILA !... VIVE L'EMPEREUR !...

— LES VOILA DONC LES STEPPES DE L'ASIE ! VILAIN PAYS TOUT DE MÊME. AUREVOIR, BEAUCHÉ ; JETER RÉSERVE LE PLUS BEAU PALAIS DE MOSCOU. AU REVOIR ! BONNE CHANCE... L'AS-TU VU, L'EMPEREUR ? VIVE L'EMPEREUR !... PREUR ! SI ON ME FAIT GOUVERNEUR AUX INDES, GÉRARD, JE TE FAIS MINISTRE DE CACHEMIRE, C'EST ARRÊTÉ. VIVE L'EMPEREUR ! VIVE ! VIVE ! VIVE ! LES GREDINS DE COSAQUES, COMME ILS FILENT ! VIVE L'EMPEREUR ! LE VOILA ! LE VOIS TU ? JE L'AI VU UNE FOIS COMME JE TE VOIS. LE PETIT CAPORAL... JE L'AI VU DONNER LA CROIX A L'UN DES VIEUX... VIVE L'EMPEREUR !... disaient des hommes vieux et jeunes,

de caractères et de situations les plus variés. Tous ces visages portaient l'expression commune de la joie du commencement de la campagne longuement attendue, de l'enthousiasme et du dévouement pour l'homme en redingote grise qui était sur le monticule.

Lé 13 juin, on amena à Napoléon un petit cheval arabe pur sang, il le monta et traversa au galop l'un des ponts du Niémen, étourdi par les cris enthousiastes incessants qu'il supportait évidemment parce qu'il ne pouvait défendre d'exprimer ainsi l'amour pour lui. Mais ces cris, qui l'accompagnaient partout, l'agaçaient et le distraient des préoccupations militaires qui l'avaient assailli depuis qu'il avait rejoint son armée. Il traversa l'un des ponts vacillant sur les canots; sur l'autre rive, il tourna bride à gauche et galopa dans la direction de Kovno, précédé par une garde de chasseurs, enthousiasmés et étourdis de bonheur, qui lui préparaient la route.

Arrivé au large fleuve de la Vistule, il s'arrêta près du régiment polonais de uhlans qui était sur le bord.

— Vivat! criaient avec le même enthousiasme les Polonais, en dérangeant leurs lignes et se poussant pour le voir. Napoléon regarda le fleuve, descendit de cheval et s'assit sur un tronc qui était près du bord. Sur un signe on lui apporta une longue-vue. Il l'appuya sur l'épaule d'un page, tout

heureux, qui était accouru, et se mit à regarder au delà du fleuve, ensuite il se plongea dans l'examen de la carte étalée sur le tronc. Sans lever la tête il prononça quelque chose et deux de ses aides de camp coururent vers les uhlands polonais.

— Quoi ? Qu'a-t-il dit ? prononça-t-on dans leurs rangs, quand l'aide de camp s'approcha d'eux.

Il avait ordonné de chercher le gué et de traverser le fleuve. Le colonel polonais des uhlands, un vieux bel homme, en rougissant et balbutiant d'émotion, demanda à l'aide de camp s'il lui serait permis de franchir le fleuve avec ses hommes, sans chercher le gué. Avec la peur visible d'un refus, comme un jeune garçon qui demande la permission de monter à cheval, il désirait qu'on lui permit de traverser le fleuve sous les yeux de l'empereur. L'aide de camp répondit que probablement l'empereur ne serait pas mécontent de ce grand zèle.

Dès que l'aide de camp eut prononcé ces paroles, le vieil officier moustachu, le visage heureux et les yeux brillants, tira l'épée au clair et cria : « Vivat ! » et après avoir ordonné aux uhlands de le suivre, éperonnant son cheval, il s'approcha du fleuve. Il poussa avec colère le cheval qui hésitait sous lui et s'élança dans l'eau en se dirigeant en pleine profondeur, au milieu du courant. Des centaines de uhlands le suivirent. Il faisait froid et, au milieu du courant rapide, le passage était difficile :

les soldats s'accrochaient l'un à l'autre, tombaient de cheval ; des chevaux se noyaient et même quelques hommes ; d'autres tâchaient de nager, les uns sur les selles, d'autres en se cramponnant à la crinière du cheval. Ils tâchaient de nager en avant, pour gagner l'autre bord, et, bien qu'un gué se trouvât à un demi kilomètre seulement, ils étaient fiers de nager et de se noyer sous les yeux de l'empereur qui était assis sur le tronc et ne regardait même pas ce qu'ils faisaient. Quand l'aide de camp, choisissant un moment favorable, se permit d'attirer l'attention de l'Empereur sur le dévouement des Polonais, le petit homme en redingote grise se leva, appela Berthier, se mit à marcher avec lui de long en large, sur le bord, en lui donnant des ordres, et de temps en temps, jetait un regard mécontent sur les uhlands qui se noyaient et distrayaient son attention.

Elle n'était pas nouvelle pour lui la conviction que sa personne, de l'Afrique aux steppes de Moscou, frappait également les hommes et les plongeait dans la folie de l'oubli d'eux-mêmes. Il demanda un cheval et partit dans son camp.

Une quarantaine de uhlands se noyèrent dans le fleuve malgré les bateaux envoyés à leur secours. La plupart étaient repoussés sur le même bord ; le colonel et quelques hommes franchirent le fleuve et, avec peine, sortirent sur l'autre rive où, les habits tout ruisselants, ils crièrent : Vivat ! en

regardant avec enthousiasme l'endroit où auparavant se tenait debout Napoléon, bien qu'il n'y fût plus. Et à ce moment, ils se croyaient heureux.

Le soir, Napoléon, entre les deux ordres suivants : fournir le plus vite possible les faux billets de banque russes préparés pour être introduits en Russie, et fusiller un Saxon qu'on avait trouvé porteur d'une lettre contenant des renseignements sur la disposition de l'armée française, en donna un troisième : inscrire dans l'ordre de la Légion d'honneur, dont lui-même était le chef, le colonel polonais qui, sans aucune nécessité, s'était jeté dans le fleuve.

QUOS VULT PERDERE DEMENTAT.

III

L'Empereur de Russie, pendant ce temps, était à Vilna où depuis un mois, il faisait des revues et des manœuvres.

Rien n'était prêt pour la guerre que tous attendaient et que l'empereur était venu préparer de Pétersbourg. Il n'y avait pas de plan général de campagne. Les hésitations pour le choix du plan à adopter étaient encore plus grandes après les mois de séjour de l'empereur au quartier général.

Chacune des trois armées avait son commandant en chef, mais il n'y avait pas de généralissime pour toutes les armées et l'empereur n'acceptait pas ce grade. Plus l'empereur vivait à Vilna, moins on se préparait à la guerre et plus on se fatiguait de l'attente. Toutes les aspirations des gens qui entouraient l'empereur semblaient être de vouloir le forcer à passer son temps agréablement et à oublier la guerre imminente.

Après quantité de bals et de fêtes chez les magnats polonais, au mois de juin, un des jeunes aides de camp polonais de l'empereur eut l'idée de lui offrir un bal et un banquet, au nom de ses généraux aides de camp. Cette idée fut accueillie par tous avec joie. L'empereur y consentit. Les généraux aides de camp réunirent l'argent par souscription.

La dame qui pouvait le plus agréer à l'empereur fut invitée pour tenir la place de maîtresse de maison ; le comte Benigsen, propriétaire foncier de la province de Vilna, proposa sa villa pour cette fête. Le bal, le dîner, la promenade en canot et le feu d'artifice devaient avoir lieu le 13 juin à Zakret, propriété du comte Benigsen.

Ce même jour où Napoléon donnait l'ordre de franchir le Niémen et où ses troupes, en repoussant les Cosaques, traversaient la frontière russe, Alexandre passa sa soirée dans la villa de Benigsen, au bal donné par les généraux aides de camp.

La fête était gaie, brillante. Les connaisseurs dirent qu'on vit rarement tant de belles femmes réunies en un même bal. La comtesse Bezoukhov, parmi les autres dames russes qui étaient venues avec l'empereur de Pétersbourg à Vilna, était à ce bal et écrasait par sa beauté puissante, russe, celle des Polonaises, plus fine. Elle était remarquée et l'empereur daigna l'inviter à danser.

Boris Droubetzkoï, EN GARÇON, comme il le disait,

qu'il avait laissé sa femme à Moscou —, était aussi à ce bal et, bien qu'il ne fût pas général aide de camp, il avait participé pour une grande somme à la souscription pour la fête. Boris, maintenant riche en argent et en honneurs, ne cherchait déjà plus de protections, mais traitait d'égal à égal avec les supérieurs. Il rencontra à Vilna Hélène qu'il n'avait pas vue depuis longtemps et parut ne pas se rappeler le passé. Mais comme Hélène jouissait des faveurs d'un personnage important et que Boris était récemment marié, ils se rencontrèrent comme de vieux amis.

A minuit on dansait encore. Hélène, qui n'avait pas de cavalier digne d'elle, proposa elle-même à Boris une mazurka. Ils formaient le troisième couple. Boris regardait avec indifférence les épaules nues, éblouissantes d'Hélène, qui émergeaient de sa robe de gaze dorée. Ils parlaient des vieilles connaissances et, en même temps, sans être remarqué, Boris ne cessait d'observer l'empereur qui se trouvait dans la même salle. L'empereur ne dansait pas. Il se tenait dans la porte et arrêtait les uns et les autres avec des paroles aimables que lui seul savait prononcer.

Au commencement de la mazurka, Boris remarqua que le général aide de camp Balachov, un des personnages les plus proches de l'empereur, s'approchait de lui et s'arrêtait, — non pas en courtisan, — très près de l'empereur qui causait avec

une Polonaise. Dès que l'entretien le permit, l'empereur regarda interrogativement Balachov, et, comprenant que celui-ci n'agissait ainsi que poussé par des causes graves, il salua la dame et s'adressa au général. Dès les premières paroles de Balachov, l'étonnement s'exprima sur le visage de l'empereur. Il prit sous le bras Balachov et avec lui traversa la salle, et de chaque côté, on se reculait à trois *sagènes* pour lui laisser la route. Boris remarqua le visage ému d'Araktchéiev pendant que l'empereur passait avec Balachov. Araktchéiev, regardant en dessous l'empereur et reniflant de son nez rouge, sortit de la foule, comme s'il attendait que l'empereur s'adressât à lui. (Boris comprit qu'Araktchéiev enviait Balachov et était mécontent de ce qu'une nouvelle, évidemment très importante, n'était pas transmise à l'empereur par lui.) Mais l'empereur passa avec Balachov sans le remarquer et ils sortirent dans le jardin éclairé. Araktchéiev, la main au pommeau de l'épée, en regardant autour de lui avec colère, les suivait à vingt pas.

Tout en continuant à danser la mazurka, cette pensée : quelle était la nouvelle apportée par Balachov et comment la connaître avant les autres ? ne cessait de tourmenter Boris.

Dans la figure où il lui fallait choisir sa dame, il chuchota à Hélène qu'il allait inviter la comtesse Pototzkaïa, qui, croyait-il, était sortie sur le balcon. D'un pas glissant, il se dirigea rapidement

vers la porte accédant au jardin et, en apercevant l'empereur qui entrait sur la terrasse avec Balachov, il s'arrêta. Ils se dirigeaient vers la porte. Boris, comme s'il n'avait pas réussi à s'écarter, se serrait respectueusement contre le montant de la porte et inclinait la tête.

L'empereur, avec l'émotion d'un homme offensé, prononçait ces paroles :

— Entrer en Russie, sans déclaration de guerre ! Je ne me réconcilierai pas tant qu'un seul ennemi armé restera sur ma terre.

Il sembla à Boris que l'empereur prononçait ces paroles avec plaisir. Il était content de la force de l'expression de sa pensée, mais il était contrarié que Boris l'entendit.

— Que personne ne le sache ! ajouta l'empereur en fronçant les sourcils.

Boris comprit que ces paroles se rapportaient à lui, et, baissant les paupières, il inclina la tête. L'empereur rentra de nouveau dans la salle et resta près d'une demi-heure au bal.

Boris sut ainsi le premier que les troupes françaises avaient franchi le Niémen, et ce lui fut l'occasion de montrer à quelques hauts personnages, parfois, ce qui était caché des autres lui était connu : c'était une nouvelle occasion de se hausser dans l'opinion de ces personnes.

La nouvelle du passage du Niémen par les Français tombait à l'improviste après un mois d'attente et en plein bal ! Au premier moment, l'empereur, révolté par l'offense, avait trouvé ce mot, devenu célèbre et qui lui plaisait tant, parce qu'il exprimait tout à fait ses sentiments. En rentrant du bal, à deux heures de la nuit, il envoya chercher son secrétaire Chichkov et lui ordonna d'écrire l'ordre aux troupes et le décret au feld-maréchal, prince Soltikov, où il exigeait absolument que fussent placés ces mots : « Je ne me réconcilierai pas tant qu'un seul Français armé restera sur la terre russe. » Le lendemain, la lettre suivante était écrite à Napoléon :

« MONSIEUR MON FRÈRE,

» J'AI APPRIS HIER, QUE MALGRÉ LA LOYAUTÉ AVEC LAQUELLE J'AI MAINTENU MES ENGAGEMENTS ENVERS VOTRE MAJESTÉ, SES TROUPES ONT FRANCHI LES FRONTIÈRES DE LA RUSSIE, ET JE REÇOIS A L'INSTANT DE PÉTERSBOURG UNE NOTE PAR LAQUELLE LE COMTE LAURISTON, POUR CAUSE DE CETTE AGRESSION, ANNONCE QUE VOTRE MAJESTÉ S'EST CONSIDÉRÉE COMME EN ÉTAT DE GUERRE AVEC MOI DÈS LE MOMENT OU LE PRINCE KOURAKINE A FAIT LA DEMANDE DE SES PASSEPORTS. LES MOTIFS SUR LESQUELS LE DUC DE BASSANO FONDAIT SON REFUS DE LES LUI DÉLIVRER, N'AURAIENT JAMAIS PU ME FAIRE SUPPOSER QUE CETTE DÉMARCHE SERVIRAIT JAMAIS DE PRÉTEXTE A L'AGRESSION. EN EFFET, CET AMBASSADEUR N'Y

A JAMAIS ÉTÉ AUTORISÉ COMME IL L'A DÉCLARÉ LUI-MÊME, ET AUSSITÔT QUE J'EN FUS INFORMÉ, JE LUI AI FAIT CONNAÎTRE COMBIEN JE LE DÉSAAPPROUVAIS EN LUI DONNANT L'ORDRE DE RESTER A SON POSTE. SI VOTRE MAJESTÉ N'EST PAS INTENTIONNÉE DE VERSER LE SANG DE NOS PEUPLES POUR UN MALENTENDU DE CE GENRE ET QU'ELLE CONSENTE A RETIRER SES TROUPES DU TERRITOIRE RUSSE, JE REGARDERAI CE QUI S'EST PASSÉ COMME NON AVENU, ET UN ACCOMMODEMENT ENTRE NOUS SERA POSSIBLE. DANS LE CAS CONTRAIRE, VOTRE MAJESTÉ, JE ME VERRAI FORCER DE REPOUSSER UNE ATTAQUE QUE RIEN N'A PROVOQUÉE DE MA PART. IL DÉPEND ENCORE DE VOTRE MAJESTÉ D'ÉVITER A L'HUMANITÉ LES CALAMITÉS D'UNE NOUVELLE GUERRE.

» JE SUIS, ETC.,

» *Signé* : ALEXANDRE. »

IV

Le 13 juin, à deux heures de la nuit, l'empereur fit appeler Balachov, et, lui ayant lu sa lettre à Napoléon, lui ordonna de la porter et de la remettre personnellement à l'empereur français. En donnant congé à Balachov, l'empereur lui répéta de nouveau qu'il ne se réconcilierait pas tant qu'un seul ennemi armé se trouverait sur le sol russe, et il lui ordonna de le rapporter fidèlement à Napoléon. L'empereur n'avait pas écrit ces mots dans la lettre, parce qu'il sentait qu'ils n'allaient pas dans une lettre où l'on fait une sorte de tentative de conciliation. Mais il ordonna à Balachov de les transmettre absolument à Napoléon en personne.

Balachov, accompagné d'un trompette et de deux Cosaques, partit dans la nuit du 13 au 14, et, à l'aube, arriva au village Rykonty, aux avant-postes français, de ce côté du Niémen.

Il fut arrêté par les sentinelles de la cavalerie française.

Un sous-officier de hussards, en uniforme bleu et bonnet à poil, cria après Balachov qui s'avancait, et lui ordonna de s'arrêter.

Balachov ne s'arrêta pas aussitôt, mais continua d'avancer au pas sur la route.

Le sous-officier fronça les sourcils et, en proférant des injures, s'avança sabre au clair vers Balachov; d'un ton grossier il demanda au général russe pourquoi il n'écoutait pas ce qu'on lui disait. Balachov se nomma. Le sous-officier envoya un soldat chercher un officier.

Sans faire attention à Balachov, le sous-officier se mit à causer avec ses camarades des affaires du service. Pour Balachov, après sa promiscuité avec le pouvoir supérieur tout-puissant, après sa conversation, trois heures avant, avec l'empereur, et, en général, habitué par sa situation à rencontrer partout des honneurs, il lui semblait extraordinaire et étrange de voir ici, sur le sol russe, cette attitude hostile, et surtout irrespectueuse, de la part de la force brutale.

Le soleil commençait à percer les nuages. L'air était frais et rosé; les troupeaux marchaient sur la route; dans les champs, les alouettes, comme des bulles sur l'eau, voletaient l'une après l'autre, avec leur cri monotone.

Balachov regardait autour de lui en attendant

que l'officier vint du village. Les Cosaques, le trompette et les hussards français se jetaient des regards en silence.

Le colonel de hussards français qui, évidemment venait de sauter de son lit, sortit du village sur un beau cheval gris ; deux hussards l'accompagnaient. L'officier, les soldats et leurs montures s'avançaient avec aisance et élégance.

C'était le début de la campagne, quand les troupes sont encore en bon état, presque comme en temps de paix, seulement avec une nuance d'esprit guerrier dans la tenue et la nuance morale de cette gaieté et de cette fanfaronnade qui accompagnent toujours le commencement d'une guerre.

Le colonel français avait peine à retenir un bâillement, mais il était poli et comprenait évidemment l'importance de Balachov.

Il l'accompagna devant ses soldats, dans la ligne, et l'informa que son désir d'être présenté à l'empereur pourrait probablement se réaliser aussitôt, parce que le camp de l'empereur, comme il le savait, n'était pas éloigné.

Ils traversèrent le village Rykonty, devant les hussards français, les sentinelles et les soldats qui rendaient les honneurs à leur colonel et qui regardaient avec curiosité l'uniforme russe. D'après les paroles du colonel, à la distance de deux verstes se trouvait le chef de la division qui recevrait Balachov et le conduirait à destination.

Le soleil déjà levé brillait gaiement sur la verdure claire. Dès qu'ils sortirent derrière l'auberge, sur la montagne, ils virent galoper à leur rencontre un groupe de cavaliers devant lesquels allait sur un cheval noir, dont les harnais luisaient au soleil, un homme de haute taille, en chapeau à plumes, les cheveux noirs tombant jusqu'aux épaules, en manteau rouge, les longues jambes en avant, comme montent les Français. Il allait au galop à la rencontre de Balachov, et ses plumes, ses pierreries, ses galons dorés étincelaient sous le clair soleil de juin. Balachov n'était qu'à une distance de deux chevaux du cavalier qui galopait vers lui avec un visage solennel et théâtral, avec ses bracelets, son plumet, son collier, sa dorure, quand Ulner, le colonel français, murmura respectueusement : « LE ROI DE NAPLES ». En effet, c'était Murat qu'on appelait maintenant le roi de Naples. Bien qu'on ne pût comprendre pourquoi il était roi de Naples, on l'appelait ainsi, et lui-même en était convaincu, c'est pourquoi il avait l'air plus solennel et plus imposant qu'auparavant. Il était si convaincu d'être le roi de Naples que la veille de son départ de Naples, pendant qu'il se promenait avec sa femme dans les rues de cette ville, quelques Italiens criant : « VIVA IL RE » ; lui, avec un sourire triste se tourna vers son épouse et dit : « LES MALHEUREUX ! ILS NE SAVENT PAS QUE JE LES QUITTE DEMAIN ! »

Malgré sa conviction d'être roi de Naples et son

regret de la tristesse de ses sujets qu'il quittait, quand on lui eut ordonné de rentrer de nouveau au service et surtout, après son entrevue avec Napoléon à Dantzig, quand son auguste beau-frère lui dit : « JE VOUS AI FAIT ROI POUR RÉGNER A MA MANIÈRE, MAIS PAS A LA VÔTRE », il se mit gaiement à la besogne qu'il connaissait, et, comme un cheval bien nourri, pas trop gras, qui joue entre les brancards en se laissant atteler, lui, se vêtant de la façon la plus bigarrée et la plus chère possible, joyeux et satisfait, galopait ne sachant lui-même où ni pourquoi, sur les routes de la Pologne.

En apercevant le général russe, d'un mouvement royal et solennel, il rejeta sa tête aux cheveux bouclés tombant sur les épaules et regarda interrogativement le colonel. Celui-ci transmit respectueusement à Sa Majesté les titres de Balachov, dont il ne pouvait prononcer le nom.

— DE BAL MACHEVE ! dit le roi (bravant avec son audace la difficulté qui se présentait au colonel). CHARMÉ DE FAIRE VOTRE CONNAISSANCE, GÉNÉRAL, ajouta-t-il avec un geste gracieux, royal. Aussitôt qu'il se mit à parler haut et vite, toute sa dignité royale l'abandonna d'un coup, et, sans le remarquer lui-même, il tomba dans le ton de familiarité naïve. Il porta la main au toupet du cheval de Balachov.

— EH BIEN ! GÉNÉRAL, TOUT EST A LA GUERRE, A CE QU'IL PARAÎT, dit-il comme s'il regrettait les circonstances dont il ne pouvait être juge.

— SIRE, L'EMPEREUR MON MAÎTRE NE DÉSIRE POINT LA GUERRE, ET COMME VOTRE MAJESTÉ LE VOIT, répondit Balachov en employant *Votre Majesté* avec une affectation inévitable quand on prononce souvent un titre nouveau encore pour celui à qui il appartient.

Le visage de Murat brillait d'un contentement ridicule pendant qu'il écoutait MONSIEUR DE BALACHOV. Mais ROYAUTÉ OBLIGE, il sentait la nécessité de parler à l'ambassadeur d'Alexandre des affaires d'État, comme roi et allié. Il descendit de cheval et prenant Balachov sous le bras il s'éloigna à quelques pas de la suite qui attendait avec respect. Ils marchaient de long en large, Murat tâchant de parler avec importance. Il mentionna que l'empereur Napoléon avait été blessé de l'ordre à lui intimé de retirer ses troupes de la Prusse, surtout quand une telle exigence était connue de tous et nuisait à la dignité de la France. Balachov exposa que cette exigence n'avait rien de blessant parce que...

Murat l'interrompit.

— Alors vous croyez que le provocateur n'est pas l'empereur Alexandre ? dit-il tout à fait à l'improviste avec un sourire béat, stupide.

Balachov expliqua pourquoi il estimait que la provocation à la guerre venait en effet de Napoléon.

— EH ! MON CHER GÉNÉRAL, JE DÉSIRE DE TOUT MON CŒUR QUE LES EMPEREURS S'ARRANGENT ENTRE EUX ET

QUE LA GUERRE COMMENCÉE MALGRÉ MOI SE TERMINE LE PLUS TÔT POSSIBLE, interrompit de nouveau Murat du ton des domestiques qui veulent rester amis malgré les querelles de leurs maîtres. Et il passa au grand-duc, à sa santé et aux souvenirs du temps très joyeux et très gai qu'il avait passé avec lui à Naples. Puis, tout à coup, se rappelant sa dignité de roi, Murat se dressa solennel, prit la pose qu'il avait pendant le couronnement et, en agitant la main droite, prononça : « JE NE VOUS RETIENS PLUS, GÉNÉRAL ; JE SOUHAITE LE SUCCÈS DE VOTRE MISSION. » Et tout étincelant sous son manteau rouge chamarré, son plumet et ses bijoux, il rejoignit sa suite qui l'attendait avec respect.

Balachov partit plus loin, persuadé, selon les paroles de Murat, d'être vite introduit près de Napoléon. Mais au lieu de cela, les sentinelles du corps d'infanterie de Davoust, l'arrêtèrent de nouveau près du village suivant, comme dans la première ligne, et l'aide de camp du commandant du corps le conduisit dans le village, chez le maréchal Davoust.

Davoust était l'Araktchéiev de l'empereur Napoléon, l'Araktchéiev, non poltron mais dévoué et cruel et qui ne savait exprimer son dévouement autrement que par la cruauté.

De tels hommes sont nécessaires dans le mécanisme de l'État, comme les loups dans la nature, et il y en a toujours ; ils y paraissent et se maintiennent, malgré toute l'anomalie de leur présence et de leur promiscuité avec le chef de l'État. Ce n'est que par cette nécessité qu'on peut s'expliquer comment cet Araktchéiev si cruel, qui lui-même, personnellement, arrachait les moustaches aux grenadiers et qui, par faiblesse des nerfs, ne pouvait supporter le danger, comment cet homme grossier, ignorant pouvait avoir tant d'influence sur Alexandre, noble et tendre comme un chevalier.

Balachov trouva le maréchal Davoust dans le hangar d'une izba de paysans ; il était assis sur un

petit tonneau et travaillait. (Il vérifiait les comptes.) Un aide de camp se tenait debout près de lui. On pouvait se procurer un meilleur logement, mais le maréchal Davoust était un de ces hommes qui se placent exprès dans les conditions les plus dures de la vie pour avoir le droit d'être inflexibles. C'est pour le même motif qu'ils sont toujours très occupés : « Comment aurais-je le temps de penser aux côtés joyeux de la vie quand je travaille, comme vous le voyez, dans un hangar sale, assis sur un tonneau ? » Voilà ce que voulait dire l'expression de son visage. Le plaisir principal et le besoin de ces gens consistent, quand ils rencontrent l'animation de la vie, à lui jeter en face leur activité sombre et persévérante. Davoust se fit ce plaisir quand on introduisit près de lui Balachov. Il se plongea encore davantage dans son travail et regarda derrière ses lunettes le visage de Balachov animé sous l'influence d'un beau matin et de sa conversation avec Murat, et il ne se leva pas, même ne remua pas ; ses sourcils se froncèrent encore davantage et il sourit méchamment. Remarquant sur le visage de Balachov l'impression produite par cette réception, Davoust leva la tête et lui demanda froidement ce qu'il désirait.

Balachov, supposant qu'un pareil accueil lui était fait seulement par ignorance de son titre de général aide de camp de l'empereur Alexandre et son ambassadeur près de Napoléon, se hâta de faire

connaître son titre et son importance. Contrairement à son attente, Davoust, après avoir écouté Balachov, devint encore plus grossier et plus sévère.

— Où est le pli ? dit-il. DONNEZ-LE MOI, JE L'ENVERRAI A L'EMPEREUR.

Balachov répondit qu'il avait l'ordre de remettre le pli à l'empereur lui-même.

— Les ordres de votre empereur sont exécutés dans votre armée mais, ici, vous devez faire ce qu'on vous dit, prononça Davoust.

Et, comme pour donner à sentir encore plus au général russe qu'il disposait de la force brutale, Davoust envoya l'aide de camp chercher l'officier de service. Balachov tira le paquet qui contenait la lettre de l'empereur et le posa sur la table. (La table n'était qu'un battant de porte, encore muni de ses gonds, appuyé sur deux tonneaux.) Davoust prit le paquet et lut l'adresse.

— C'est tout à fait votre droit de me rendre ou non le respect, dit Balachov, mais permettez-moi de vous faire observer que j'ai l'honneur d'être général aide de camp de Sa Majesté.

Davoust le regarda un instant, et l'émotion, la confusion qui s'exprimaient sur le visage de Balachov, lui firent visiblement plaisir.

— Il vous sera rendu ce qui vous est dû, dit-il ; et, mettant l'enveloppe dans sa poche, il sortit du hangar.

Une minute après, l'aide de camp du maréchal, M. de Castres, revint, et conduisit Balachov dans un logement préparé pour lui.

Ce jour-là, Balachov dina avec le maréchal, dans le hangar, sur la même planche, posée sur les tonneaux.

Le lendemain matin, Davoust partit de bonne heure et, appelant chez lui Balachov, d'un ton imposant il l'invita à rester ici, à avancer avec le convoi s'il recevait des ordres à ce sujet, et à ne parler à personne, sauf à M. de Castres. Après quatre jours d'ennui dans l'isolement, la conscience de sa subordination et de sa nullité, surtout sensible après cette atmosphère de pouvoir où il se trouvait si récemment, après quelques marches avec les bagages du maréchal et les troupes françaises qui occupaient maintenant le pays, Balachov entra à Vilna, par cette même porte d'où il était parti quatre jours auparavant.

Le lendemain, le chambellan impérial, M. de Turenne, vint chez Balachov et lui fit part du désir de l'empereur Napoléon de lui donner une audience.

Quatre jours avant, près de cette même maison où on emmenait Balachov, se trouvaient les sentinelles du régiment Préobrajenski, et maintenant, deux grenadiers français, en uniforme bleu et bonnet à poil, étaient debout près des portes, ainsi que la garde de hussards et de uhlands et la brillante suite des aides de camp, des pages et des

généraux qui attendaient la sortie de Napoléon, près d'un cheval de selle, à côté du perron et de son mameluk Roustan. Napoléon recevait Balachov à Vilna, dans cette même maison d'où l'avait envoyé Alexandre.

VI

Malgré que Balachov fût habitué aux solennités de la cour, le luxe et le faste de celle de Napoléon le frappèrent.

Le comte de Turenne l'introduisit dans le grand salon de réception où attendaient beaucoup de généraux, de chambellans, de seigneurs polonais, parmi ceux-ci, plusieurs que Balachov avait vus à la cour de l'empereur russe. Duroc prévint que l'empereur Napoléon recevrait le général russe avant sa promenade.

Après quelques minutes d'attente, le chambellan de service apparut dans le grand salon de réception et, saluant respectueusement Balachov, l'invita à le suivre.

Balachov entra dans le petit salon de réception dont une des portes menait au cabinet de travail, à ce même cabinet d'où l'empereur russe l'avait en-

voyé. Balachov resta debout deux minutes en attendant. Des pas rapides se firent entendre derrière la porte. Les deux battants de la porte s'ouvrirent rapidement, tout devint silencieux et, du cabinet, on entendit d'autres pas fermes. C'était Napoléon. Il venait de terminer sa toilette pour sa promenade à cheval. Il portait un uniforme bleu, ouvert sur un gilet blanc qui couvrait son ventre rebondi ; une culotte blanche moulait ses cuisses courtes, grasses ; il était chaussé de hautes bottes. Les cheveux courts venaient évidemment d'être peignés, mais une mèche tombait au milieu de son front large. Son cou blanc, gras ressortait sur le col noir de son uniforme ; une odeur d'eau de Cologne émanait de sa personne. Son visage plein, à l'air jeune, au menton saillant, portait l'expression d'une bienveillance gracieuse et majestueuse.

Il entra, la tête un peu rejetée en arrière et chaque pas accompagné d'un mouvement nerveux. Toute sa personne courte, replète, avec des épaules larges et épaisses, le ventre proéminent, avait cet air représentatif qu'ont les hommes d'une quarantaine d'années qui vivent dans l'aisance. En outre, on voyait que ce jour-là il était de très bonne humeur.

Il hocha la tête en réponse au salut profond et respectueux de Balachov, et, en s'approchant de lui, il se mit aussitôt à parler comme un homme pour qui tous les instants sont précieux et qui ne

daigne pas préparer ses discours, convaincu qu'il dira toujours bien ce qu'il lui faut dire.

— Bonjour général, j'ai reçu la lettre de l'empereur Alexandre que vous avez apportée et je suis très heureux de vous voir. Il fixa ses grands yeux sur le visage de Balachov et aussitôt le dépassa du regard. Il était évident que la personne de Balachov ne l'intéressait nullement, et que ce qui se passait dans *son* âme avait seul de l'intérêt pour lui. Tout ce qui était en dehors n'avait, pour lui, aucune importance, parce que tout au monde, comme il lui semblait, ne dépendait que de sa volonté.

— Je ne désire pas et n'ai pas désiré la guerre, dit-il, mais on m'y forçait. Même *maintenant* (il accentua ce mot) je suis prêt à accepter toutes les explications que vous avez à me donner.

Et nettement, brièvement, il se mit à expliquer les causes de son mécontentement contre le gouvernement russe. A en juger par le ton modéré, calme, amical, de l'empereur français, Balachov était tout à fait convaincu qu'il désirait la paix et avait l'intention d'entrer en pourparlers.

— SIRE, L'EMPEREUR, MON MAITRE, commença Balachov qui avait préparé son discours depuis longtemps, quand Napoléon, après avoir terminé, regarda interrogativement l'ambassadeur russe. Mais le regard de l'empereur, fixé sur lui, le rendit confus. « Vous êtes gêné, remettez-vous », semblait

dire Napoléon en regardant avec un sourire à peine visible l'uniforme et l'épée de Balachov.

Balachov se ressaisit et commença à parler. Il exprima que l'empereur Alexandre ne trouvait pas suffisante pour la guerre la demande par Kourakine de ses passeports : celui-ci ayant agi de son propre gré sans le consentement de l'empereur ; que l'empereur Alexandre ne désirait pas la guerre et qu'il n'y avait aucune entente avec l'Angleterre.

— Il n'y en a pas *encore*, interrompit Napoléon, et comme s'il avait peur de s'abandonner à ses sentiments, il fronça les sourcils et hocha un peu la tête en faisant ainsi comprendre à Balachov qu'il pouvait continuer,

Ayant dit tout ce qui lui avait été ordonné, Balachov ajouta que l'empereur Alexandre désirait la paix, mais qu'il n'engagerait les pourparlers qu'à la condition que... Ici Balachov s'arrêta ; il se rappelait les paroles que l'empereur Alexandre n'avait pas écrites dans la lettre mais qu'il avait ordonné d'introduire dans le rescrit envoyé à Soltikov et à lui, de transmettre à Napoléon. Balachov se rappelait ces paroles : « Jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul ennemi armé sur le sol russe. » Mais un sentiment complexe le retenait. Malgré son désir de prononcer ces mots, il ne pouvait le faire. Il dit : à la condition que les troupes françaises se retirent derrière le Niémen.

Napoléon remarqua la confusion de Balachov, tandis qu'il prononçait ces paroles. Son visage tressaillit ; son mollet gauche commença à trembler régulièrement. Sans bouger de sa place et d'une voix plus ferme et plus rapide qu'auparavant, il se mit à parler. Pendant ce discours, Balachov, en baissant plusieurs fois les yeux, observait malgré lui le tremblement du mollet gauche de Napoléon qui grandissait au fur à mesure qu'il élevait la voix.

— Je désire la paix non moins que l'empereur Alexandre, dit-il. Est-ce que pendant dix-huit mois je n'ai pas fait tout pour l'obtenir ? Depuis dix-huit mois j'attends une explication. Mais pour commencer les pourparlers, qu'est-ce qu'on me demande ? Il fronça les sourcils et fit de sa petite main potelée et blanche un geste énergique.

— Le recul des troupes derrière le Niémen, Sire, répondit Balachov.

— Derrière le Niémen ? répéta Napoléon. Alors maintenant vous voulez que je recule derrière le Niémen, seulement derrière le Niémen ? Et Napoléon regardait fixement Balachov.

Celui-ci inclina respectueusement la tête.

Au lieu de lui demander comme huit mois avant d'évacuer la Poméranie, maintenant on exigeait seulement qu'il reculât derrière le Niémen.

Napoléon se détourna vivement et se mit à marcher dans la chambre.

— Vous dites qu'on exige de moi que je recule derrière le Niémen pour commencer les pourparlers, mais il y a deux mois on exigeait de même que je reculasse derrière l'Oder et la Vistule, et malgré cela vous consentez à engager les pourparlers. Puis, en silence, il marcha d'un bout à l'autre de la chambre et s'arrêta de nouveau en face de Balachov. Celui-ci remarqua que sa jambe gauche tremblait encore plus qu'auparavant et que son visage semblait pétrifié dans son expression sévère. Napoléon avait cette vibration du mollet gauche dont il disait ensuite : LA VIBRATION DE MON MOLLET GAUCHE EST UN GRAND SIGNE CHEZ MOI.

— Une proposition comme celle d'abandonner l'Oder et la Vistule peut être faite au prince de Bade et non pas à moi ! s'écria Napoléon, se surprenant presque lui-même. Si vous me donniez Pétersbourg et Moscou je n'accepterais pas ces conditions. Vous dites que c'est moi qui ai commencé la guerre ! Et qui est arrivé le premier à l'armée ? C'est l'empereur Alexandre, non pas moi.

Et vous me proposez des pourparlers quand moi j'ai dépensé des millions tandis que vous êtes allié avec l'Angleterre, et que votre situation est mauvaise ! Quel est le but de votre alliance avec l'Angleterre ? Que vous a-t-elle donné ? prononçait-il rapidement en guidant son discours non pour exposer les avantages de la conclusion de la paix et pour discuter sa possibilité, mais pour prouver son

droit et sa force et le tort et les fautes d'Alexandre.

L'exorde de son discours avait évidemment pour but de montrer l'avantage de sa situation, avantage malgré lequel il acceptait l'ouverture des pourparlers. Mais il était déjà lancé et plus il parlait, moins il pouvait diriger ses paroles.

L'unique but de ce qu'il disait était maintenant de se rehausser soi-même et de blesser Alexandre, c'est-à-dire de faire ce qu'au début de l'entretien il désirait le moins faire.

— On dit que vous avez conclu la paix avec les Turcs ?

Balachov inclina affirmativement la tête.

— La paix est conclue, commença-t-il ; mais Napoléon ne le laissa pas achever. Il voulait parler seul et il continua son discours avec cette éloquence non dépourvue de colère, à laquelle sont enclins les gens favorisés du sort.

— Oui, je sais, vous avez conclu la paix avec les Turcs sans avoir obtenu la Moldavie et la Valachie, et moi je donnerais à votre empereur ces provinces comme je lui ai donné la Finlande. Oui, je l'avais promis et j'aurais donné à l'empereur Alexandre la Moldavie et la Valachie. Et maintenant il n'aura pas ces belles provinces. Il pourrait cependant les réunir à son empire et, sous son règne, il élargirait la Russie depuis le golfe de Bothnie jusqu'à l'embouchure du Danube. Catherine la Grande n'a pu faire davantage, continuait Napoléon, s'enflammant de

plus en plus, en marchant dans la chambre et répétant à Balachov presque les mêmes paroles qu'il avait dites à Alexandre lui-même, à Tilsitt. TOUT CELA, IL L'AURAIT DU A MON AMITIÉ. AH ! QUEL BEAU RÈGNE, QUEL BEAU RÈGNE ! répéta-t-il plusieurs fois, s'arrêtant, tirant sa tabatière d'or de sa poche et prisant avec avidité.

— QUEL BEAU RÈGNE AURAIT PU ÊTRE CELUI DE L'EMPEREUR ALEXANDRE !

Dès que Balachov voulait dire quelque chose, Napoléon le regardait avec un air de regret et lui coupait la parole.

— Que pouvait-il désirer et chercher qu'il ne trouvât pas dans mon amitié ? dit-il en haussant les épaules dans un geste d'étonnement. Mais il a préféré s'entourer de mes ennemis et de qui ? Il a appelé des Stein, des Harmfeld, des Benigsen, des Vintzengerode. Stein, c'est un traître chassé de sa patrie ; Harmfeld, un débauché et un intrigant ; Vintzengerode, fugitif de la France ; Benigsen est un peu plus militaire que les autres, mais tout de même incapable. Il n'a rien pu faire en 1807 et devrait exciter en l'empereur Alexandre de terribles souvenirs. S'ils étaient encore capables, on pourrait les employer, continua Napoléon qui avait peine à suivre, par les paroles, les considérations qui naissaient sans cesse et lui prouvaient son droit ou sa force (ce qui, selon lui, était la même chose) ; il n'y a même pas cela. Ils ne sont bons ni pour la guerre

ni pour la paix ! On dit que Barclay est le plus habile de tous, mais je ne le dirais pas à en juger par ses premiers mouvements. Et qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils font tous ces courtisans ? Pfull propose, Harmfeld discute, Benigsen juge et Barclay appelé à agir ne sait quoi décider et le temps passe sans rien. Bagation seul est un militaire. Il est sot, mais il a de l'expérience, du coup d'œil et de la décision. Et quel rôle joue votre jeune empereur dans cette foule de nullités ? Ils le compromettent et rejettent sur lui la responsabilité de tout ce qui se commet. UN SOUVERAIN NE DOIT ÊTRE A L'ARMÉE QU'QUAND IL EST GÉNÉRAL, dit-il en voyant dans ces paroles une provocation : Napoléon savait quel grand désir avait Alexandre d'être un capitaine.

— Voilà déjà une semaine que la campagne est commencée et vous ne pouvez défendre Vilna. Vous êtes coupés en deux et chassés des provinces polonaises ; votre armée se révolte.

— Au contraire, Votre Majesté, dit Balachov qui avait peine à saisir ce qu'on lui disait et à suivre ce feu d'artifice de paroles, les troupes brûlent du désir...

— Je sais tout, interrompit Napoléon, je sais tout et je connais le nombre de vos bataillons aussi bien que les miens. Vous n'avez pas même deux cent mille hommes et moi j'en ai trois fois plus. Je vous donne MA PAROLE D'HONNEUR QUE J'AI CINQ CENT TRENTE MILLE HOMMES DE CE CÔTÉ DE LA VISTULE, dit

Napoléon en oubliant tout à fait que sa parole d'honneur ne pouvait avoir aucune importance. Les Turcs ne sont pas une aide sérieuse pour vous. Ils ne sont bons à rien et l'ont prouvé en faisant la paix avec vous. Les Suédois... mais leur destinée est d'être gouvernés par des rois fous. Leur roi était fou, ils l'ont changé et en ont pris un autre, Bernadotte, qui aussitôt est devenu fou, car un fou seul peut, étant Suédois, conclure alliance avec la Russie.

Napoléon ricana méchamment et de nouveau approcha de son nez sa tabatière.

A chaque phrase de Napoléon, Balachov trouvait et voulait faire une objection, sans cesse il faisait le mouvement d'un homme qui désire dire quelque chose, mais Napoléon l'arrêtait. Contre la folie des Suédois, Balachov voulait objecter que la Suède est une île quand la Russie est derrière elle, mais Napoléon cria méchamment, avec violence, pour étouffer sa voix. Napoléon se trouvait dans cet état de colère où il est nécessaire de parler, de parler, de parler, à seule fin de se justifier soi-même. La situation de Balachov devenait pénible. Il avait peur de perdre sa dignité d'ambassadeur et sentait la nécessité d'objecter quelque chose, mais comme homme, il cédait moralement devant l'abandon de cette colère sans cause dans laquelle se trouvait Napoléon. Il savait que toutes les paroles dites maintenant par Napoléon n'avaient pas d'import-

tance, et qu'il en serait lui-même honteux quand il se ressaisirait.

Balachov, debout, les yeux baissés, regardait les jambes épaisses, tremblantes de Napoléon, et tâchait d'éviter son regard.

— Mais que m'importent vos alliés ! Mes alliés à moi sont les Polonais. Ils sont quatre-vingt mille et se battent comme des lions. Il y en aura deux cent mille.

Et, irrité probablement d'avoir proféré un mensonge aussi évident et de voir Balachov, soumis à son sort, silencieux devant lui, dans la même pose, il se tourna raide et, en faisant un geste énergique et rapide de sa main blanche, il cria presque :

— Savez-vous que si vous entraînez la Prusse contre moi, je l'effacerai de la carte de l'Europe ! Son visage était pâle, défiguré par la colère ; d'un geste énergique il frappait ses mains l'une contre l'autre.

— Oui je vous rejetterai derrière la Dvina et le Dnieper et je rétablirai contre vous ce mur dont l'Europe a été assez aveugle et criminelle pour permettre la destruction. Oui, voilà ce qui vous arrivera. Voilà ce que vous aurez gagné en vous éloignant de moi ! dit-il, et en silence il fit quelques pas dans la chambre ; ses larges épaules tremblaient. Il mit sa tabatière dans la poche de son gilet, l'en tira plusieurs fois, l'approcha de son nez et s'arrêta en face de Balachov. Il se tut, fixa son regard mo-

queur dans les yeux de Balachov et prononça d'une voix basse : ET CEPENDANT QUEL BEAU RÈGNE AURAIT PU AVOIR VOTRE MAÎTRE !

Balachov, sentant la nécessité d'objecter quelque chose, dit que du côté de la Russie les affaires ne se présentaient pas sous un jour aussi sombre. Napoléon se tut en continuant à le regarder d'un air moqueur et, évidemment, sans l'écouter. Balachov ajouta que la Russie attendait beaucoup de bien de cette guerre. Napoléon hochait la tête comme pour dire : Je sais, c'est votre devoir qui vous fait parler ainsi, mais vous n'y croyez pas ; je vous ai convaincu.

Quand Balachov cessa de parler, Napoléon tira de sa tabatière une nouvelle prise, et comme en signal frappa deux fois du pied sur le parquet. La porte s'ouvrit, un chambellan qui s'inclinait très respectueusement tendit à l'empereur son chapeau et ses gants, un autre lui présenta un mouchoir. Napoléon, sans le regarder, s'adressa à Balachov.

— Dites en mon nom, à l'empereur Alexandre, que je lui serai dévoué comme autrefois. Je le connais très bien et j'apprécie très fort ses grandes qualités. Il prit son chapeau. JE NE VOUS RETIENS PLUS, GÉNÉRAL, VOUS RECEVREZ MA LETTRE A L'EMPEREUR. Et Napoléon se dirigea rapidement vers la porte. Tous ceux qui étaient dans le salon de réception se précipitèrent pour descendre l'escalier.

VII

Après tout ce que lui avait dit Napoléon, après ses accès de colère, après sa dernière phrase dite sèchement : JE NE VOUS RETIENS PLUS, GÉNÉRAL, VOUS RECEVREZ MA LETTRE, Balachov était convaincu, non seulement que Napoléon ne voudrait plus le voir, mais que même il tâcherait de ne plus le remarquer, lui, l'ambassadeur offensé, et principalement, le témoin de son emportement inconvenant. Mais à son étonnement il reçut de Duroc l'invitation pour ce jour à la table de l'empereur.

Bessières, Caulaincourt et Berthier étaient au dîner. Napoléon rencontra Balachov avec un air gai et aimable. Non seulement il ne paraissait pas y avoir en lui de gêne ou de honte de soi, pour son emportement du matin, mais au contraire, il tâchait de mettre à l'aise Balachov. On voyait que depuis longtemps déjà, Napoléon ne pouvait admettre, pour soi-même, la possibilité de se tromper et qu'il

était persuadé que tout ce qu'il faisait était bien, non parce que ses actes répondaient à la conception du bon et du mauvais, mais parce qu'il en était l'auteur.

L'empereur était très gai après sa promenade à cheval à Vilna où une foule de gens était venue sur son passage et l'avait acclamé avec enthousiasme. Toutes les rues qu'il avait traversées étaient décorées de tapis, de draperies, de blasons et, aux fenêtres, des dames polonaises l'avaient salué en agitant leurs mouchoirs.

Pendant le dîner, Napoléon se montra non seulement aimable avec Balachov, placé près de lui, mais il semblait le mettre au nombre de ses courtisans, de ces gens qui approuvaient ses plans et désiraient participer à ses succès. Entre autres choses il se mit à parler de Moscou et interrogea Balachov sur la capitale russe, et il l'interrogeait non pas comme un voyageur curieux sur un nouvel endroit l'intéressant à visiter, mais comme s'il était convaincu que Balachov, comme Russe, devait être flatté de cette curiosité.

— Combien d'habitants à Moscou? Combien de maisons? Est-ce vrai que Moscou s'appelle MOSCOU LA SAINTE. Combien d'églises à Moscou? demandait-il.

En apprenant qu'il y en avait plus de deux cents Napoléon observa : Pourquoi tant d'églises?

— Les Russes sont très pieux, répondit Balachov.

— D'ailleurs le grand nombre de couvents et d'églises est toujours le signe du retard du peuple, dit Napoléon en regardant Caulaincourt afin d'obtenir l'appréciation de cette phrase.

Balachov se permit respectueusement de ne pas partager l'opinion de l'empereur français.

— Chaque pays a ses mœurs, dit-il.

— Mais en Europe, nulle part il n'y a plus rien de semblable, dit Napoléon.

— Je demande pardon à Votre Majesté, fit Balachov, outre la Russie, il y a encore l'Espagne qui a beaucoup d'églises et de couvents.

Cette réponse de Balachov faisait allusion à la défaite récente des Français en Espagne; selon les dires de Balachov, elle fut très appréciée à la cour de l'empereur Alexandre et fort peu pendant le dîner de Napoléon, où elle passa inaperçue.

Aux visages indifférents et étonnés de messieurs les maréchaux, il était évident qu'ils ne comprenaient pas le trait qu'accentuait le ton de Balachov. « Si même c'est un trait, nous ne l'avons pas compris ou il n'est pas du tout spirituel » semblait dire l'expression des visages des maréchaux. Cette réponse était si peu appréciée, que Napoléon ne la remarqua pas et demanda naïvement à Balachov par quelle ville passait la route directe d'ici à Moscou. Balachov qui, durant tout le dîner, se tenait sur ses gardes répondit que COMME TOUT CHEMIN MÈNE A

ROME, TOUT CHEMIN MÈNE A MOSCOU, qu'il y avait beaucoup de chemins, et que, parmi ceux-ci, il y en avait un, par *Pultava*, que choisit Charles XII; et il se réjouissait involontairement de l'effet de cette réponse.

Balachov achevait à peine le mot « *Pultava* », que Caulaincourt se mettait à parler des inconvénients de la route de Pétersbourg à Moscou et de ses souvenirs de Pétersbourg.

Après le dîner, on passa prendre le café dans le cabinet de Napoléon, qui, quatre jours auparavant était celui de l'empereur Alexandre. Napoléon s'était assis et remuait son café dans une tasse de Sèvres; il désigna à Balachov une chaise près de lui. Il y a en l'homme une certaine disposition d'esprit, après le dîner, qui, plus que toutes les causes raisonnables, force à être content de soi et à voir en chacun un ami. Napoléon se trouvait dans cette disposition. Il lui semblait être entouré d'hommes qui l'adoraient. Il était persuadé que Balachov aussi, après le dîner, était son ami et son adorateur. Napoléon s'adressa à lui avec un sourire agréable, un peu moqueur.

— C'est cette même chambre, où m'a-t'on dit, vivait l'empereur Alexandre. C'est étrange, n'est-ce pas, général? dit-il, ne songeant pas sans doute que ce souvenir pouvait ne pas être agréable à son interlocuteur, puisque c'était une preuve de sa supériorité à lui, sur Alexandre.

Balachov ne pouvait rien répondre, en silence il inclina la tête.

— Oui, dans cette chambre, il y a quatre jours, Vintzengerode et Stein discutaient, continua Napoléon, avec le même sourire moqueur et convaincu. Ce que je ne puis pas comprendre c'est que le roi Alexandre ait appelé tous mes ennemis personnels. Cela je ne... je ne le comprends pas. Il n'a pas réfléchi que je puis faire la même chose? dit-il à Balachov.

Ce souvenir évidemment le poussait de nouveau dans cette voie de la colère du matin, encore fraîche en lui.

— Et qu'il sache que je le ferai, ajouta-t-il en se levant et repoussant sa tasse. Je chasserai d'Allemagne tous ses parents : du Wurtemberg, de Bade, de Weimar... Oui, je les chasserai... Qu'il leur prépare un asile en Russie!

Balachov inclina la tête en montrant par son air qu'il désirait prendre congé et qu'il n'écoutait ce qu'on lui disait que parce qu'il ne pouvait faire autrement. Napoléon ne remarqua pas cette expression. Il parlait à Balachov non comme à l'ambassadeur de son ennemi, mais comme à un homme qui lui était maintenant tout dévoué et devait se réjouir de l'humiliation de son ancien maître.

— Et pourquoi l'empereur Alexandre a-t-il pris le commandement des troupes? Pourquoi cela? La guerre c'est mon métier; son affaire est de régner

et non de commander des troupes. Pourquoi a-t-il pris sur lui une telle responsabilité ?

Napoléon prit de nouveau sa tabatière, fit quelques pas en silence, et tout à coup s'approcha de Balachov, puis, avec un léger sourire, avec assurance, rapidement et tout simplement, comme si ce qu'il faisait était non seulement important mais agréable pour Balachov, — il approcha sa main du visage du général russe, un homme de quarante ans, et lui tira un peu l'oreille, en souriant seulement des lèvres.

AVOIR L'OREILLE TIRÉE PAR L'EMPEREUR, était considéré à la cour française, comme un honneur et une faveur considérable.

— EH BIEN ! VOUS NE DITES RIEN, ADMIRATEUR ET COURTISAN DE L'EMPEREUR ALEXANDRE ? dit-il comme s'il était bizarre d'être en sa présence ADMIRATEUR ET COURTISAN de quelqu'autre que lui, Napoléon. Les chevaux du général sont-ils prêts ? ajouta-t-il en inclinant un peu la tête en réponse au salut de Balachov.

— Donnez-lui les miens. IL A LOIN A ALLER...

La lettre apportée par Balachov était la dernière lettre de Napoléon à Alexandre. Tous les détails de la conversation étaient transmis à l'empereur russe, et la guerre commença.

VIII

Après sa rencontre à Moscou, avec Pierre, le prince André partit à Pétersbourg pour ses affaires, à ce qu'il dit à ses parents, mais en réalité pour y rencontrer le prince Anatole Kouraguine qu'il croyait nécessaire de provoquer. Aussitôt arrivé à Pétersbourg, il se renseigna et apprit que Kouraguine n'y était plus. Pierre avait fait savoir à son beau-frère que le prince André le cherchait. Anatole Kouraguine reçut aussitôt l'ordre du ministère de la guerre et partit à l'armée, en Moldavie.

A Pétersbourg, le prince André rencontra Koutouзов, son ancien général, toujours bien disposé envers lui, et qui lui proposa de l'emmener dans l'armée de Moldavie où il était nommé général en chef. Le prince André, ayant reçu sa nomination à l'état-major du quartier général, partit en Turquie.

Le prince André ne trouvait pas commode d'écrire à Kouraguine et de le provoquer, sans donner un

nouveau prétexte au duel. Il pensait que la provocation de sa part compromettrait la comtesse Rostov, c'est pourquoi il cherchait une rencontre personnelle avec Kouraguine, alors il tâcherait de trouver un nouveau prétexte pour le duel. Mais dans l'armée turque il n'eut pas la chance de rencontrer Kouraguine qui, peu après l'arrivée du prince André, repartait pour la Russie.

Dans un nouveau pays et de nouvelles conditions de vie, le prince André vécut plus à l'aise. Après la trahison de sa fiancée, qui l'avait frappé d'autant plus qu'il cachait soigneusement à tous l'effet qu'elle lui avait produit, les conditions de la vie, dans lesquelles il était jadis heureux, lui devenaient pénibles, et encore plus pénibles étaient pour lui la liberté et l'indépendance auxquelles il tenait tant auparavant. Non seulement il n'avait plus les pensées anciennes qui lui étaient venues pour la première fois en regardant le champ de bataille d'Austerlitz, pensées qu'il aimait développer avec Pierre et qui remplissaient son isolement à Bogoutcharovo, puis en Suisse et à Rome, mais il craignait même de se rappeler ces pensées qui lui découvraient un horizon infini et clair. Maintenant, seul l'intérêt immédiat, pratique, sans liens avec le passé, occupait son esprit. Et plus il saisissait cet intérêt avec avidité, plus les idées anciennes grandissaient et s'affermisssaient. Cette voûte infinie, s'éloignant du ciel, qui était autrefois au-dessus de

lui, tout à coup semblait se transformer en une voûte basse, définie, qui l'étouffait, sous laquelle tout était précis, où il n'y avait rien d'éternel, rien de mystérieux!

Des fonctions qui s'offraient à lui, le service militaire était le plus simple et le plus approprié. Dans les fonctions de général attaché à l'état-major de Koutouzov, il s'occupait des affaires avec persévérance et ferveur, et étonnait Koutouzov par son zèle et son exactitude au travail. N'ayant pas trouvé Kouraguine en Turquie, le prince André ne jugea pas nécessaire de courir sur ses pas en Russie, mais néanmoins, il savait qu'à quelque moment qu'il rencontrât Kouraguine, malgré son mépris pour cet homme, malgré toutes ses raisons de le considérer comme indigne qu'on s'abaissât à une rencontre avec lui, il savait que s'il le rencontrait, il ne pourrait s'abstenir de le provoquer, pas plus qu'un homme affamé ne peut s'abstenir de se jeter sur la nourriture. Et la conscience de ne s'être pas encore vengé d'une offense, d'avoir encore la colère sur le cœur, empoisonnait ce calme factice que s'était fait le prince André en Turquie sous l'aspect d'une activité ambitieuse et vaniteuse.

En 1812, quand la nouvelle de la guerre contre Napoléon arriva jusqu'à Bukharest (où Koutouzov pendant deux mois vécut nuit et jour chez sa maîtresse, une Valaque), le prince André demanda à

Koutouzov de le nommer dans l'armée de l'Ouest. Koutouzov qui avait déjà assez de l'activité de Bolkonski, reproche constant à son oisiveté, le laissa partir très volontiers et lui donna une mission pour Barclay de Tolly.

Avant de partir à l'armée qui, au mois de mai, était dans le camp de Drissa, le prince André s'arrêta à Lissia-Gori qui se trouvait sur son chemin, à trois verstes de la grande route de Smolensk. Les trois dernières années de sa vie, le prince André avait eu tant de secousses, il avait tant pensé et senti (il avait parcouru l'Orient et l'Occident), qu'il était frappé d'une façon étrange, inattendue, en trouvant à Lissia-Gori le même train de vie, jusqu'aux moindres détails. Il entra dans l'avenue, franchit les portes cochères de la maison de Lissia-Gori comme dans un château enchanté : La même propreté, le même calme, régnaient dans cette demeure, les mêmes meubles, les mêmes murs, les mêmes sons, les mêmes odeurs et les mêmes figures timides, seulement un peu vieilles. La princesse Marie était toujours la même personne timide, laide, vieillie, qui passait les plus belles années de sa vie dans la crainte et les souffrances morales, sans utilité et sans joie. Mademoiselle Bourienne était la même fille coquette qui jouissait joyeusement de chaque moment de sa vie, contente d'elle et remplie des plus joyeux espoirs. Elle avait seulement plus d'assurance, comme

il sembla au prince André. Le précepteur Desalles, amené de Suisse, portait un veston de coupe russe, il parlait le russe, en l'écorchant, avec les domestiques, mais était toujours le même précepteur à l'intelligence bornée, instruit, vertueux et pédant. Le changement physique du vieux prince consistait seulement en ce que dans le coin de la bouche on remarquait l'absence de dents ; moralement il était toujours le même qu'autrefois, mais encore plus coléreux et plus méfiant, quant à la réalité de ce qui se passait dans le monde. Seul Nikolenka avait changé : il avait grandi, était devenu rouge, il avait des cheveux noirs bouclés, abondants et, sans y faire attention, en riant, il relevait la lèvre supérieure de sa jolie bouche, tout à fait comme le faisait la jeune princesse. Lui seul enfreignait la loi d'immutabilité de ce château enchanté, endormi. Mais bien qu'extérieurement tout restât comme autrefois, les rapports intimes de toutes ces personnes s'étaient modifiés depuis que le prince André les avait vues. Les membres de la famille étaient divisés en deux camps étrangers et hostiles, que sa présence réunissait maintenant et qui modifiaient pour lui leur vie habituelle. Le vieux prince, la Bourienne et l'architecte étaient d'un camp ; la princesse Marie, Desalles, Nikolenka et toutes les bonnes et la nourrice de l'autre.

Pendant son séjour à Lissia-Gorï, tous les familiers dinaient ensemble, mais tous en étaient gênés

et le prince André se sentit un hôte pour qui l'on fait des accommodements et dont la présence gêne tout le monde.

Le premier jour, au dîner, le prince André, qui sentait cela, était malgré lui taciturne et le vieux prince, remarquant le manque de naturel de sa situation, fut silencieux, sombre, et se retira chez lui aussitôt après le repas. Quand le soir le prince André vint le trouver et, en tâchant de le dérider, se mit à lui parler de la campagne, du jeune comte Kamensky, le vieux prince, tout à fait à l'improviste, se mit à causer de la princesse Marie en la blâmant pour ses superstitions et pour son manque d'amitié à l'égard de mademoiselle Bouriennine, qui, selon ses paroles, était maintenant la seule personne qui lui fût dévouée.

Il accusait la princesse Marie d'être la cause de ses malaises, de le tourmenter et de l'agacer exprès, de gâter le petit prince Nicolas par sa faiblesse et par de sottes histoires.

Le vieux prince savait très bien qu'il tourmentait sa fille, dont la vie était très pénible, mais il savait aussi qu'il ne pouvait s'empêcher de la tourmenter et qu'elle le méritait : « Pourquoi le prince André qui le voit ne me dit-il rien de sa sœur ? se disait le vieux prince. Que pense-t-il ? Que je suis un malfauteur ou un vieil imbécile qui sans cause s'éloigne de sa fille et se rapproche de la Française ? Il ne me comprend pas, c'est pourquoi il lui faut expliquer ;

il faut qu'il m'écoute. » Et le vieux prince se mit à expliquer pour quelles causes il ne pouvait supporter le caractère de sa fille.

— Je ne voulais pas en parler, dit le prince André sans regarder son père (pour la première fois de sa vie il blâmait son père), mais si vous m'interrogez je vous dirai franchement ce que je pense de tout cela. S'il y a un malentendu entre vous et Marie, je ne puis nullement le lui attribuer, je sais combien elle vous aime et vous vénère. Si vous voulez savoir tout ce que je pense, continua le prince André en s'irritant, car depuis quelque temps il était toujours prêt à s'irriter, je vous dirai une seule chose : s'il y a un malentendu, c'est la faute d'une femme de rien qui ne devrait pas être la compagne de ma sœur.

Au commencement, le vieux fixait ses regards sur son fils, et, dans un sourire faux, montrait le vide de la bouche auquel le prince André ne pouvait s'habituer.

— Quelle compagne, mon cher ? Hein ? Tu te tais déjà, hein ?

— Mon père, je ne voulais pas être juge, dit le prince André d'un ton irrité et dur, mais vous m'avez poussé et je vous ai dit et je dirai toujours que la princesse Marie n'est pas coupable et que la coupable... c'est la Française

— Ah ! tu m'as jugé ? Tu m'as jugé ! fit le vieux d'une voix basse, et, sembla-t-il au prince

André, gênée. Mais tout à coup il bondit et s'écria :
— Va-t'en, va-t'en ! qu'on ne te sente plus ici !

Le prince André voulait partir aussitôt, mais la princesse Marie le supplia de rester encore un jour. Ce jour-là, le prince André ne vit pas son père qui ne sortit pas et n'admit personne chez lui, sauf mademoiselle Bourienne et Tikhone, et qui demanda plusieurs fois si son fils était parti. Le lendemain, avant le départ, le prince André alla dans l'appartement de son fils. Le garçon fort, aux cheveux bouclés comme ceux de sa mère, s'assit sur ses genoux. Le prince André se mit à lui raconter le conte de *Barbe-Bleue*, mais il ne l'acheva pas et devint pensif. Il pensait non à ce joli garçon, son fils qu'il tenait sur ses genoux, mais il pensait à lui-même. Avec horreur il cherchait et ne trouvait pas en soi le repentir d'avoir fâché son père, ni le regret de le quitter, pour la première fois de sa vie, sur une querelle. Le principal pour lui c'est qu'il cherchait et ne trouvait pas cette ancienne tendresse pour son fils qu'il espérait aviver en caressant l'enfant et le prenant sur ses genoux.

— Eh bien, raconte ! dit l'enfant.

Sans lui répondre le prince André l'ôta de ses genoux et sortit de la chambre.

Aussitôt que le prince André laissait ses occupations journalières, surtout aussitôt qu'il entrait

dans les conditions anciennes de sa vie, alors qu'il était heureux, l'ennui de la vie l'empoignait avec sa force première et il avait hâte de partir plus vite, de se mouvoir, de trouver une occupation quelconque.

— Tu pars, décidément, André? lui demanda sa sœur.

— Dieu soit loué que je puisse partir! Je regrette beaucoup que tu ne le puisses pas.

— Pourquoi dis-tu cela? Pourquoi le dis-tu maintenant que tu pars à cette guerre terrible et qu'il est si vieux! Mademoiselle Bourienne dit qu'il s'est informé de toi.

Dès qu'elle commença à parler de cela ses lèvres tremblèrent, ses larmes se mirent à couler. Le prince André se détourna et se mit à marcher dans la chambre.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Et quand on pense quelle nullité peut être la cause du malheur des hommes, dit-il avec une colère qui effraya la princesse Marie. Elle comprit qu'il qualifiait de nullité non seulement mademoiselle Bourienne qui faisait son malheur, mais aussi l'homme qui avait détruit son bonheur à lui.

— André, je te demande une chose, je t'en supplie, dit-elle en lui touchant le bras et le regardant de ses yeux brillants, pleins de larmes; je te comprends (elle baissa les yeux). Ne pense pas que le malheur vienne des hommes: ils sont les instru-

ments de Dieu. Elle regarda un peu au-dessus de la tête du prince André d'un regard assuré, habituel, comme on regarde la place connue d'un portrait.

— La douleur vient de Dieu et non des hommes. Les hommes n'en sont que l'instrument. Ils ne sont pas coupables. S'il te semble que quelqu'un est coupable envers toi, oublie et pardonne. Nous n'avons pas le droit de punir, et tu comprendras le bonheur de pardonner.

— Si j'étais femme, oui, Marie, je le ferais; c'est la vertu des femmes, mais l'homme ne doit et ne peut ni oublier ni pardonner.

Et, bien que jusqu'alors il ne pensât pas à Kouraguine, toute la colère non satisfaite se soulevait tout à coup dans son cœur. « Si la princesse Marie me supplie de pardonner, c'est que depuis longtemps je devrais punir, » pensa-t-il. Et, sans répondre à la princesse Marie, il se mit à penser à ce moment heureux où il rencontrerait Kouraguine qui, il le savait, se trouvait à l'armée.

La princesse Marie supplia son frère d'attendre encore un jour. Elle disait sa certitude que leur père serait malheureux s'il partait sans se réconcilier avec lui. Mais le prince André répondit que bientôt, sans doute, il reviendrait de l'armée, qu'il écrirait à son père, tandis qu'en restant maintenant, la querelle ne ferait que s'envenimer.

— ADIEU, ANDRÉ. RAPPELEZ-VOUS QUE LES MALHEURS VIENNENT DE DIEU ET QUE LES HOMMES NE

SONT JAMAIS COUPABLES, furent les dernières paroles de sa sœur, quand il lui dit adieu.

« Cela devait arriver ! pensa le prince André en quittant l'avenue de la maison de Lissia-Gori. Elle, une créature innocente, malheureuse, reste à la dévotion du vieux qui n'a déjà plus toute sa raison. Le vieux sent qu'il est coupable, mais ne peut pas changer. Mon fils pousse et rit à la vie dans laquelle il sera comme tous, trompeur ou trompé. Je pars à l'armée, je ne sais moi-même pourquoi, et je désire rencontrer l'homme que je méprise, pour lui donner l'occasion de me tuer et de se venger de moi ! » Mais autrefois, les conditions de la vie étaient les mêmes, mais autrefois tout convergeait vers elle, et maintenant tout s'est écroulé. Seuls des événements insensés, sans aucun lien, se présentaient l'un après l'autre au prince André.

IX

Le prince André arriva à la fin de juin au quartier général de l'armée. Les troupes de la première armée, celle où se trouvait l'empereur, étaient dispersées dans le camp fortifié proche de Drissa. Les troupes de la deuxième armée reculaient en tâchant de s'unir à celles de la première, de laquelle, disait-on, elles étaient séparées par des forces françaises.

Tous étaient mécontents de la marche générale des affaires militaires dans l'armée russe, mais personne ne songeait même au danger de l'invasion des provinces russes; personne ne supposait que la guerre pourrait être portée plus loin que les provinces de la Pologne occidentale.

Le prince André avait rejoint, au bord de la Drissa, Barclay de Tolly auquel il était attaché. Comme il n'y avait pas un seul grand bourg ou village dans les environs du camp, les nombreux

généraux et courtisans qui étaient près de l'armée étaient dispersés sur une circonférence de dix *verstes*, dans les maisons les plus confortables du pays, sur les deux rives du fleuve. Barclay de Tolly se trouvait à quatre *verstes* de l'empereur.

Il reçut Bolkonski avec froideur, sèchement, et lui dit, avec son accent allemand, qu'il ferait un rapport sur lui à l'empereur et qu'en attendant il lui demandait de rester à son état-major. Anatole Kouraguine, que le prince André espérait trouver à l'armée, n'y était pas. Il était à Pétersbourg et cette nouvelle fut agréable à Bolkonski.

L'intérêt du centre de cette guerre titanesque occupait le prince André et il était content, pour un moment, d'être délivré de l'irritation que produisait en lui la pensée de Kouraguine. Pendant les quatre premiers jours, le prince André, tout à fait libre, parcourut tout le camp fortifié et tâcha, à l'aide de ses connaissances et des conversations avec les gens bien renseignés, de se faire une idée exacte de ce camp.

Mais la question de savoir si ce camp était avantageux ou non, restait indécise pour lui. De son expérience militaire, le prince André s'était déjà fait cette conviction que les plans les plus profondément réfléchis ne signifient rien à la guerre (il l'avait vu à la bataille d'Austerlitz), que tout dépend de la façon de répondre aux attaques inattendues, impossibles à prévoir, de l'ennemi, que tout

dépend de celui qui dirige l'affaire et de sa façon de la diriger.

Pour s'expliquer cette dernière question, le prince André, en profitant de sa situation et de ses connaissances, tâchait de pénétrer le caractère des chefs de l'armée, des personnes et des partis qui participaient à sa direction, et il en déduisait des vues personnelles sur la situation des affaires.

Quand l'empereur se trouvait encore à Vilna, l'armée était divisée en trois parties : la première commandée par Barclay de Tolly, la deuxième par Bagration, la troisième par Tormassov. L'empereur se trouvait dans la première armée, mais pas en qualité de commandant en chef. Les ordres du jour portaient que l'empereur ne commanderait pas, mais se tiendrait seulement près de l'armée. En outre, l'état-major du général en chef n'était pas près de l'empereur : il n'y avait que l'état-major du quartier général de l'empereur.

Le chef de l'état-major de l'empereur, le général quartier-maître, prince Volkonskī, des généraux, des aides de camp de l'empereur, des fonctionnaires diplomates et une grande quantité d'étrangers étaient près de l'empereur, mais il n'y avait pas l'état-major de l'armée. En outre, près de l'empereur se trouvaient, sans fonctions, Araktchéiev, l'ancien ministre de la guerre; le comte Benigsen, doyen des généraux par le grade; le grand-duc héritier, Constantin Pavlovitch; le

comte Roumiantzev, chancelier ; Stein, ancien ministre de Prusse ; Harmfeld, général suédois ; Pfull, l'auteur principal du plan de la campagne ; Paulucci, général de camp, un Sardaignais ; Volso-gen et plusieurs autres.

Bien que ces personnages fussent sans fonctions spéciales militaires dans l'armée, par leur situation ils avaient de l'influence, et souvent le chef de corps d'armée, et même le commandant en chef ne savaient pas de qui prendre conseil, de Benigsen, ou du grand-duc, ou d'Araktchéiev ou du prince Volkonski, et ils ne savaient pas si tel ou tel ordre émanait, sous forme de conseil, de l'un de ces personnages ou de l'empereur et s'il fallait ou non l'exécuter. Mais c'était la mise en scène extérieure : la raison essentielle de la présence de l'empereur et de tous ces personnages, au point de vue de la cour (en présence de l'empereur tous devenaient courtisans), était claire pour tous. C'était celle-ci : l'empereur ne prenait pas le titre de commandant en chef, mais ses ordres s'étendaient à toutes les armées. Les hommes qui l'entouraient étaient ses auxiliaires. Araktchéiev était un fidèle exécuteur, observateur de l'ordre et le garde du corps de l'empereur. Benigsen avait des propriétés dans la province de Vilna et semblait faire les honneurs du pays, mais, en réalité, c'était un bon général utile pour donner un conseil et toujours prêt à remplacer Barclay. Le grand-duc se trouvait ici parce que tel

était son plaisir. L'ancien ministre Stein était de bon conseil et l'empereur Alexandre appréciait grandement ses qualités personnelles. Harmfeld haïssait Napoléon et c'était un général très sûr de soi, qualité hautement appréciée d'Alexandre. Paulucci était hardi et résolu dans ses propos. Les généraux aides de camp étaient là parce qu'ils étaient partout où était l'empereur, et enfin, le principal, Pfull, était présent, parce qu'il avait fait le plan de la guerre contre Napoléon et que, forçant Alexandre à croire à l'utilité de ce plan, il dirigeait toute la guerre. Près de Pfull était Volsogen qui exprimait les idées de Pfull sous une forme plus claire que Pfull lui-même, un homme raide, sûr de lui jusqu'au mépris universel, un théoricien. Outre ces personnages russes et étrangers (surtout des étrangers qui, avec la hardiesse propre aux hommes qui s'agitent dans un milieu étranger, proposaient chaque jour de nouveaux plans inattendus), il y avait encore beaucoup de personnages mondains qui se trouvaient près de l'armée parce que leurs patrons y étaient.

Parmi toutes les idées et les voix de ce monde inquiet, brillant et orgueilleux, le prince André distinguait les divisions suivantes plus nettes, des opinions et des partis.

Un premier parti : celui de Pfull et ses partisans, les théoriciens de la guerre, qui croyaient à l'existence d'une science de la guerre avec des lois im-

muables : lois du mouvement oblique, de conversion, etc. Pfull et ses partisans exigeaient le recul dans les profondeurs du pays, selon les lois strictes de la soi-disant théorie de la guerre, et, dans tout écart de cette théorie, ils ne voyaient que barbarie, ignorance ou mauvaise foi. A ce parti appartenaient les princes allemands, Volsogen, Vintzengerode, etc., en général, les Allemands.

Le deuxième parti était diamétralement opposé au premier. Comme il arrive toujours, les deux extrémités des deux partis se touchaient. Les hommes de ce parti étaient ceux qui depuis Vilna exigeaient l'invasion de la Pologne et le rejet de tous les plans préparés d'avance. Outre que ces partisans étaient les représentants des actions hardies, ils étaient en même temps ceux de la nation. Grâce à quoi ils étaient encore plus à propos dans les discussions. C'étaient les Russes : Bagration, Ermolov, qui commençait à monter, et les autres. En ce temps était fort répandue une plaisanterie d'Ermolov qui, soi-disant, avait demandé à l'empereur une seule grâce : d'être promu Allemand.

Les hommes de ce parti disaient — se souvenant de Souvorov — qu'il faut ne pas penser, ne pas mettre d'épingles sur la carte, mais se battre, écraser l'ennemi, ne pas le laisser pénétrer en Russie, et empêcher le découragement de se répandre dans l'armée.

Au troisième parti, en qui l'empereur avait le

plus de confiance, appartenaient des courtisans faiseurs d'accommodements entre deux opinions.

La plupart d'entre eux, des civils, auxquels appartenait Araktchéiev, pensaient et disaient ce que disent ordinairement les hommes qui n'ont pas de conviction, mais désirent en faire montre. Ils disaient que sans doute la guerre, surtout avec un génie comme Bonaparte (on l'appelait de nouveau Bonaparte), exige des considérations très profondes, du savoir professionnel, de la science et que, sous ce rapport, Pfull était extraordinaire, mais, en même temps, on était obligé d'avouer que les théories sont souvent unilatérales et que, par suite, il ne faut pas s'y fier tout à fait et qu'il est bon d'écouter ce que disent les adversaires de Pfull et les gens expérimentés dans les affaires militaires, et de prendre le milieu. Les hommes de ce parti insistaient pour changer le mouvement des autres armées, tout en conservant le camp de Drissa selon le plan de Pfull. Bien que cela n'atteignît ni l'un ni l'autre but, cela paraissait mieux aux hommes de ce parti.

Le quatrième courant avait pour principal représentant le grand-duc héritier qui ne pouvait oublier sa mésaventure d'Austerlitz, où il avait paru devant la garde en casque et en collets comme à la revue, comptant bravement écraser des Français, au lieu de quoi il était tombé, tout-à-fait à l'improviste,

dans la première ligne, et ne s'était enfui qu'à grand'peine, dans la débandade générale.

Le raisonnement des gens de ce parti avait le mérite et le défaut de la franchise. Ils avaient peur de Napoléon ; ils voyaient en lui la force, en eux la faiblesse et le disaient nettement. Ils disaient : « Sauf la honte, la douleur et la défaite, il ne sortira rien de tout cela ! Nous avons quitté Vilna, Vitebsk, nous quitterons aussi Drissa ; la seule chose intelligente qui nous reste à faire c'est de conclure la paix le plus vite possible pendant qu'on ne nous a pas encore chassés de Pétersbourg ! »

Cette opinion, très répandue dans les hautes sphères de l'armée, trouvait un appui à Pétersbourg et dans la personne du chancelier Roumiantzev qui, par d'autres considérations d'État, était aussi pour la paix.

Les cinquièmes étaient partisans de Barclay de Tolly, moins en tant qu'homme que comme ministre de la guerre et commandant en chef. Ils disaient : « Quel qu'il soit (on commençait toujours par cette phrase) c'est un homme honnête et sérieux, il n'y a pas mieux que lui. Donnez-lui plein pouvoir, car la guerre ne peut marcher avec succès sans l'unité de commandement, et il montrera ce qu'il peut faire, comme il l'a montré en Finlande. Si notre armée est bien organisée et forte, si elle a reculé jusqu'à Drissa sans aucune perte, nous le devons à Barclay. Si on le remplace maintenant par

Benigsen, tout sera perdu : Benigsen a déjà montré son incapacité en 1807. »

Les sixièmes, les partisans de Benigsen disaient au contraire qu'il n'y avait personne de plus actif et de plus expérimenté que Benigsen, et que, malgré tout, on reviendrait toujours à lui. « Qu'on fasse maintenant des fautes ! » Et les gens de ce parti prouvaient que toute notre reculade jusqu'à Drissa était le recul le plus honteux et un tissu ininterrompu de fautes. « Plus on fera de fautes, mieux cela vaudra, au moins on comprendra plus vite que ça ne peut marcher ainsi, et que ce qu'il faut, ce n'est pas un Barclay quelconque mais un homme comme Benigsen, qui s'est déjà montré en 1807, à qui Napoléon lui-même a rendu justice, un homme dont le pouvoir serait volontiers approuvé, un homme comme il n'y en a qu'un : Benigsen. »

Les septièmes étaient les personnes qui vivent toujours dans l'entourage des jeunes empereurs, et qui étaient particulièrement nombreuses près de l'empereur Alexandre : des généraux, des aides de camp, passionnément dévoués à l'empereur, non comme empereur, mais comme homme. Ils l'adoraient franchement, discrètement comme l'adorait Rostov en 1805, et ils voyaient en lui, non seulement toutes les vertus, mais toutes les qualités humaines.

Ceux-ci, bien qu'ils admirassent la modération de l'empereur qui ne prenait pas le commande-

ment des troupes, blâmaient cette modestie excessive et ne désiraient qu'une chose, sur laquelle ils insistaient : que leur empereur adoré, laissant toute méfiance superflue, déclarât ouvertement qu'il se mettait à la tête de l'armée, qu'il installât l'état-major de commandant en chef et, prenant conseil où il fallait, qu'il conduisit lui-même ses troupes, que ce fait seul amènerait l'enthousiasme à son paroxysme.

Le huitième groupe, le plus grand, qui, par le nombre, était aux autres dans la proportion de 99 à 1, comprenait les gens qui ne désiraient ni la paix ni la guerre, ni le mouvement offensif, ni le camp défensif, à Drissa ou ailleurs, ni Barclay, ni l'empereur, ni Pfull, ni Benigsen, mais qui désiraient une seule chose : le plus de plaisirs et d'avantages personnels. Dans cette eau trouble d'intrigues croisées, embrouillées, qui fourmillaient autour du quartier général de l'empereur, on pouvait faire beaucoup de choses impossibles à tout autre moment. L'un, qui n'avait que le désir de ne pas perdre sa situation avantageuse, aujourd'hui était d'accord avec Pfull, demain, avec son adversaire ; le surlendemain, pour éviter la responsabilité et flatter l'empereur, il affirmait n'avoir aucune opinion sur un certain sujet. Un autre désirait acquérir des avantages, attirait à lui l'attention de l'empereur en criant tout haut ce à quoi l'empereur, la veille, avait fait allusion. Ils discutaient, et

criaient dans le conseil, en se frappant la poitrine ; ils provoquaient en duel ceux qui n'étaient pas de leur avis, en montrant par cela qu'ils étaient prêts à s'offrir en sacrifice au bien général.

D'autres, tout simplement, entre deux conseils et en l'absence des adversaires, demandaient une récompense pour leurs services fidèles, sachant que maintenant on n'aurait pas le temps de la leur refuser. D'autres, comme par hasard, se trouvaient toujours écrasés de travail, devant les yeux de l'empereur. D'autres pour atteindre le but convoité depuis longtemps : dîner chez l'empereur, prouvaient avec acharnement la raison ou le tort d'une nouvelle opinion et, pour cela, apportaient des preuves plus ou moins fortes et justes.

Toutes les gens de ce parti attrapaient des roubles, des croix, des grades ; dans cette chasse ils ne suivaient que la direction de la girouette de la faveur impériale, et, aussitôt qu'ils remarquaient que la girouette tournait d'un côté, tout cet essaim de frelons commençait à bourdonner du même côté, de sorte qu'il était d'autant plus difficile pour l'empereur de tourner la girouette de l'autre côté.

Devant cette incertitude de la situation, devant le danger menaçant et sérieux qui donnait à tout cela un caractère troublé, parmi le tourbillon d'intrigues, d'amours-propres, de conflits, de diverses opinions, conceptions et nationalités de toutes ces personnes, ce huitième parti, le plus nombreux,

avec les intérêts personnels, ajoutait l'embrouillement le plus grand et le plus néfaste à l'œuvre commune. Quelle que fût la question soulevée par cet essaim de frelons, sans l'épuiser ils volaient sur une autre, et, par leur bourdonnement, étouffaient et embrouillaient de plus en plus les voix franches qui discutaient.

De tous ces partis, au moment où le prince André arrivait à l'armée, il s'en formait encore un neuvième qui commençait à élever la voix. C'était le parti des hommes âgés, raisonnables, expérimentés et qui savaient, sans partager une seule des opinions contradictoires, envisager d'une façon abstraite tout ce qui se faisait à l'état-major du quartier général et trouver le moyen de sortir de cette indécision, de cet embrouillement, de cette faiblesse.

Les hommes de ce parti disaient et pensaient que tout le mal venait surtout de la présence de l'empereur et de sa cour près de l'armée ; qu'on avait transporté dans l'armée cette hésitation vague, commode pour les gens de cour, mais nuisible à l'armée ; que l'empereur devait régner et non diriger l'armée ; que la seule issue de cette situation, c'était le départ de l'empereur et de la cour ; que la seule présence de l'empereur paralysait cinquante mille personnes de l'armée nécessaires pour garantir sa sécurité personnelle ; que le commandant en chef le plus mauvais à condition qu'il

fût indépendant, vaudrait mieux que le meilleur général lié par la présence et le pouvoir de l'empereur.

Pendant que le prince André vivait sans rien faire à Drissa, Chichkov, le secrétaire d'État, l'un des principaux représentants de ce dernier parti, écrivit à l'empereur une lettre que Balachov et Araktchéiev consentirent à contresigner. Dans cette lettre, profitant de la permission que lui donnait l'empereur de discuter sur la marche générale des affaires, sous prétexte de la nécessité, pour l'empereur, enthousiaste de la guerre, d'être présent dans la capitale, il lui proposait de quitter l'armée. La nécessité d'animer son peuple, de faire appel à lui pour la défense de la patrie, de provoquer ce même enthousiasme du peuple, cause principale du triomphe de la Russie, était présentée à l'empereur et acceptée par lui comme un motif pour quitter l'armée.

Cette lettre n'était pas encore transmise à l'empereur quand Barclay, pendant le diner, dit à Bolkonski que l'empereur désirait le voir personnellement pour l'interroger sur la Turquie et qu'il devait se rendre à six heures du soir dans l'appartement de Benigsen. Le même jour arrivait au quartier général de l'empereur la nouvelle du mouvement de Napoléon qui pouvait être dangereux pour l'armée ; cette nouvelle fut reconnue inexacte dans la suite. Le matin de ce même jour, le colonel Michaud avait parcouru avec l'empereur les fortifications de Drissa et prouvait à Alexandre que le camp fortifié construit par Pfull, et qui était considéré comme le chef-d'œuvre de la tactique devant perdre Napoléon, était une absurdité et la perte sûre de l'armée russe.

Le prince André se rendit à l'appartement du général Benigsen qui occupait une petite maison

seigneuriale au bord même du fleuve. Ni Benigsen, ni l'empereur ne se trouvaient là. Mais Tchernichov, l'aide de camp de l'empereur reçut Bolkonski et lui apprit que l'empereur était allé avec le général Benigsen et le marquis Paulucci faire, pour la deuxième fois en ce jour, le tour des fortifications du camp de Drissa dont on commençait à suspecter fortement la supériorité.

Tchernichov assis près de la fenêtre de la première chambre, lisait un roman français. Cette chambre autrefois avait été probablement un salon; il y avait encore un harmonium sur lequel étaient jetés des tapis quelconques, et, dans un coin, était placé le lit pliant de l'aide de camp de Benigsen. L'aide de camp se trouvait là. Évidemment harassé par le souper ou le travail, il était assis sur le lit plié et sommeillait. La salle avait deux portes : l'une donnant directement dans l'ancien salon, l'autre à droite dans le cabinet de travail. De la première on entendait des voix qui causaient en allemand, et de temps en temps en français. Là-bas, dans l'ancien salon, selon le désir de l'empereur, était réuni, non *le Conseil supérieur de la guerre* (l'empereur aimait le vague), mais *quelques personnes dont il voulait connaître l'opinion* dans les difficultés présentes. Ce n'était pas un conseil militaire, mais la réunion de quelques élus pour expliquer personnellement certaines questions à l'empereur. A ce demi-conseil étaient conviés : le

général suédois Harmfeld, le général aide de camp Volsogen, Vinzengerode, Michaud, que Napoléon appelait un transfuge français, Toll, le comte Stein, pas du tout militaire, et enfin Pfull lui-même qui, à ce qu'entendait le prince André, était LA CHEVILLE OUVRIÈRE de toute l'affaire.

Le prince André avait l'occasion de bien l'examiner parce que Pfull, arrivé peu après lui, était passé au salon où il s'arrêtait pour causer un moment avec Tchernichov.

Au premier coup d'œil, Pfull, dans son uniforme de général russe, mal fait, gauchement mis sur lui, comme à la mascarade, sembla connu au prince André, bien qu'il ne l'eût jamais vu. Il y avait en lui du Veyroter, du Mack, du Schmitt et encore d'autres généraux théoriciens allemands, que le prince André avait eu l'occasion de voir en 1805. Mais il était le type le plus marqué de tous. Un pareil Allemand théoricien qui réunit en soi tout ce qui était dans les autres Allemands, le prince André n'avait encore jamais vu cela.

Pfull n'était pas de haute taille, il était maigre mais fortement charpenté, les reins larges, les épaules osseuses. Son visage était très ridé, ses yeux profonds. Ses cheveux, sur le devant et les tempes, étaient lissés par la brosse, évidemment à la hâte, et derrière ils n'étaient pas peignés. Il entra dans la chambre en regardant autour de lui, l'air inquiet et irrité comme s'il avait peur de tout

dans cette pièce où il entra. En relevant son épée d'un mouvement gauche il s'adressa à Tchernichov et lui demanda, en allemand, où était l'empereur. Évidemment il voulait traverser au plus vite les salles, se débarrasser des saluts et salamalecks et se mettre à la besogne devant une carte, où il se sentait à l'aise. Il hocha vivement la tête aux paroles de Tchernichov et sourit ironiquement en entendant que l'empereur examinait les fortifications que lui-même avait construites d'après ses théories. Il grommela quelque chose d'une voix basse et rude, comme parlent les Allemands assurés : DUMMKOPF... OU : ZU GRUNDE DIE GANZE GESCHICHTE... OU : Z'WIRD WAS GESCHEITES D'RAUS WERDEN... (1).

Le prince André n'entendait pas bien et voulait passer, mais Tchernichov le présenta à Pfull en faisant observer que le prince André revenait de la Turquie où la guerre s'était si heureusement terminée. Pfull regarda moins le prince André qu'au-dessus de lui et prononça en riant : DA MUSS EIN SCHÖNER TAKTISCHER KRIEG GEWESEN SEIN (2) et, avec un sourire de mépris, il passa dans la chambre d'où l'on entendait des voix.

Évidemment que Pfull, toujours enclin à l'irritation sarcastique, était aujourd'hui particulièrement excité par ce fait qu'on avait osé examiner

(1) Imbécile... ou : L'affaire est gâtée... ou : Il en sortira du vilain...

(2) En voilà! Ce devait être la guerre selon toutes les règles de la tactique!

sans lui son camp et en juger. Le prince André, par cette seule courte entrevue avec Pfull, grâce à ses souvenirs d'Austerlitz, se faisait une idée très nette de cet homme. Pfull était un de ces hommes sûrs d'eux-mêmes jusqu'au martyre, qui ne se rencontrent que parmi les Allemands et précisément parce que seuls les Allemands sont si sûrs d'eux-mêmes en s'appuyant sur l'idée abstraite, sur la science, c'est-à-dire sur le savoir imaginaire de la vérité absolue. Le Français est sûr de soi parce qu'il se croit par toute sa personne irrésistible, admirable pour les hommes et pour les femmes. L'Anglais est sûr de soi parce qu'il est le citoyen de l'Etat le mieux ordonné du monde, et c'est pourquoi, comme Anglais, il sait toujours ce qu'il doit faire et il sait que tout ce qu'il fera comme Anglais sera indiscutablement bien fait. L'Italien est sûr de soi parce qu'il est ému, qu'il oublie facilement et soi-même et les autres. Le Russe est sûr de soi précisément parce qu'il ne sait rien et ne veut rien savoir, parce qu'il ne croit pas qu'on puisse savoir quelque chose. L'Allemand est le plus sûr de soi et le plus antipathique parce qu'il s'imagine qu'il connaît la vérité : la science qu'il a inventée lui-même, mais qui pour lui est la vérité absolue. Tel évidemment était Pfull. Il possédait une science : la théorie du mouvement oblique, qu'il avait tirée de l'histoire des guerres de Frédéric le Grand, et tout ce qu'il rencontrait dans la nouvelle histoire mili-

taire lui semblait une insanité, une barbarie un chaos informe où, de tous côtés, étaient commises tant de fautes, que ces guerres ne pouvaient être appelées guerres, elles ne concordaient pas avec sa théorie et ne pouvaient être l'objet de la science.

En 1806, Pfull était l'un des auteurs du plan de la guerre qui se termina par Léna et Auerstaedt, mais dans l'issue de cette guerre il ne voyait pas la moindre preuve de l'insuffisance de sa théorie. Au contraire, seuls les écarts de sa théorie étaient cause de tout l'insuccès, et, avec l'ironie joyeuse qui lui était propre, il disait : ICH SAGTE JA DASS DIE GANZE GESCHICHTE ZUM TEUFEL GEHEN WERDE (1). Pfull était un de ces théoriciens qui aiment tant leurs théories qu'ils en oublient le but, l'application pratique. Par amour de la théorie ils haïssent toute chose pratique et ne veulent pas s'y abaisser. Il se réjouissait même de l'insuccès parce que l'insuccès dû à des écarts, en pratique, de sa théorie ne faisait que fortifier celle-ci.

Il échangea quelques mots sur la guerre, avec le prince André et Tchernichov, avec l'expression d'un homme qui sait d'avance que tout ira mal et qui n'en est pas trop fâché. Ses mèches de cheveux hérissés sur la nuque et les tempes lissées à la hâte le disaient avec une éloquence particulière.

Il passa dans l'autre chambre et de là retentit le son de sa voix basse et grommelante.

(1) Je l'avais bien dit que tout irait à l'envers.

Le prince André n'avait pas le temps de suivre des yeux Pfull que dans la chambre entra rapidement le comte Benigsen. Saluant de la tête Bolkonskī, sans s'arrêter il passa dans le cabinet de travail, en donnant des ordres à son aide de camp. L'empereur était sur ses pas et Benigsen se hâtait afin d'avoir le temps de préparer quelque chose avant de le recevoir. Tchernichov et le prince André sortirent sur le perron. L'empereur, l'air fatigué, descendait de cheval. Le marquis Paulucci disait quelque chose à l'empereur. Celui-ci inclinait la tête à gauche d'un air mécontent en écoutant Paulucci qui parlait avec une ardeur particulière. L'empereur s'avança, on voyait qu'il désirait abrégé la conversation, mais l'Italien, rouge d'émotion, oubliait les convenances et le suivait en continuant de parler.

— QUANT A CELUI QUI A CONSEILLÉ CE CAMP DE

DRISSA, prononçait Paulucci pendant que l'empereur, en gravissant les marches, remarquant le prince André, regardait ce visage inconnu.

— QUANT A CELUI, SIRE, QUI A CONSEILLÉ LE CAMP DE DRISSA, JE NE VOIS PAS D'AUTRE ALTERNATIVE QUE LA MAISON JAUNE OU LE GIBET, continuait Paulucci désespérément, comme s'il n'avait pas la force de se retenir.

Sans attendre la fin, et de l'air de ne pas écouter les paroles de l'Italien, l'empereur ayant reconnu Bolkonski s'adressa gracieusement à lui.

— Très heureux de te voir, passe où ils se sont réunis et attends-moi là-bas.

L'empereur entra dans le cabinet de travail. Le prince Pierre Mikhaïlovitch Volkonski, le baron Stein l'y suivirent. Les portes se refermèrent sur eux.

Le prince André, profitant de la permission de l'empereur, passa avec Paulucci, qu'il avait connu en Turquie, dans le salon où le conseil s'était réuni.

Le prince Pierre Mikhaïlovitch Volkonski occupait les fonctions analogues à celles de chef d'état-major général de l'empereur. Il sortit du cabinet, en apportant des cartes au salon, puis, les dépliant sur la table, il posa les questions sur lesquelles il désirait entendre l'opinion des personnes réunies. Dans la nuit on avait reçu la nouvelle (par la suite reconnue fausse) d'un mouvement français pour tourner le camp de Drissa.

Le général Harmfeld prit le premier la parole. Pour éviter les difficultés, il proposait une chose tout à fait imprévue, que rien n'expliquait (sauf le désir de montrer qu'il pouvait aussi avoir une opinion à lui) : il proposait de prendre position à l'écart des routes de Pétersbourg et de Moscou où, selon lui, l'armée devait se concentrer et attendre l'ennemi. On voyait qu'Harmfeld avait élaboré ce plan depuis longtemps et qu'il l'exposait maintenant moins pour répondre aux questions posées, auxquelles ce plan ne répondait pas du tout, que pour profiter de l'occasion de le faire connaître. C'était une des millions de propositions qu'on pouvait faire avec le même succès que les autres sans avoir même une idée du caractère que prendrait la guerre. Quelques-uns discutèrent cette opinion, d'autres la soutinrent. Le jeune colonel Toll réfutait avec l'ardeur la plus vive l'opinion du général suédois et, pendant la discussion, il tira de sa poche un cahier noirci qu'il demanda la permission de lire. Dans cette note rédigée très en détail, Toll proposait un autre plan de campagne, tout à fait contraire à ceux d'Harmfeld et de Pfull. Paulucci, répondant à Toll, proposa le plan de mouvement en avant et d'attaque, le seul qui, selon lui, pouvait nous délivrer de l'incertitude et du piège, — comme il appela le camp de Drissa — où nous nous trouvions. Pendant cette discussion, Pfull et son traducteur Volsogen se turent. Pfull se contentait de renifler

avec mépris et se détournait en montrant qu'il ne s'abaisserait jamais jusqu'aux bêtises qu'il entendait maintenant.

Mais quand le prince Volkonski qui présidait la séance le poussa à exposer son opinion, il se borna à dire :

— Pourquoi me le demander ? Le général Harmfeld a proposé une belle position avec le dos à découvert : ou l'attaque VON DIESEM ITALIENISCHEN HERRN. SEHR SCHÖN (1). Ou la retraite. AUCH GUT (2). A quoi bon m'interroger ? Ne savez-vous pas mieux que moi ? Mais quand Volkonski, en fronçant les sourcils, dit qu'il lui demandait son opinion au nom de l'empereur, Pfull se leva et s'animant tout à coup, il se mit à parler :

— On a tout gâté, tout embrouillé ; tous ont voulu savoir mieux que moi et maintenant on vient me demander comment remédier à la situation. Il n'y a rien à réparer. Il faut agir exactement suivant les bases que j'ai exposées, dit-il en frappant de ses doigts osseux sur la table. En quoi est la difficulté ? Des sottises, KINDERSPIEL (3). Il s'approcha de la carte et se mit à parler rapidement en y indiquant de son doigt sec différents points et prouvant qu'aucun hasard ne pouvait infirmer l'utilité du camp de Drissa, que tout était prévu et

(1) De ce monsieur Italien. C'est admirable.

(2) C'est aussi très bien.

(3) Un jeu d'enfants.

que si l'ennemi, en effet, venait sur nos derrières, alors, forcément il serait écrasé.

Paulucci qui ne connaissait pas l'allemand se mit à l'interroger en français. Volsogen vint en aide à son maître qui parlait mal le français et se mit à traduire ses paroles, ayant peine à suivre Pfull qui prouvait très vite que tout, tout, non seulement ce qui était arrivé, mais ce qui pourrait se produire, que tout était prévu sur son plan et que s'il y avait maintenant des difficultés, la cause en serait que tout n'aurait pas été exactement rempli. Il souriait sans cesse avec ironie, prouvait, et enfin, avec mépris, il cessa de prouver, comme un mathématicien cesse de contrôler par divers moyens le problème maintenant démontré. Volsogen le remplaça et continua à exposer en français ses idées, et, s'adressant de temps en temps à Pfull : NICHT WAHR, EXCELLENZ (1) ? Pfull, comme un homme qui échauffé dans la bataille tire sur les siens, se mit à crier avec colère à Volsogen, un des siens : — NUN JA, WAS SOLL DENN DA NOCH EXPLIZIERT WERDEN (2) ? Paulucci et Michaud attaquaient Volsogen en français, Harmfeld s'adressait en allemand à Pfull, Toll expliquait en russe au prince Volkonski. Le prince André, en silence, écoutait et observait.

De tous ces personnages, Pfull, en colère, décidé, sûr de soi, inspirait le plus de sympathie au

(1) N'est-ce pas, Excellence ?

(2) Mais oui, mais oui. Et qu'y a-t-il encore à expliquer ?

prince André. Lui seul, de toutes les personnes présentes, évidemment ne désirait rien pour lui, n'avait de haine pour personne, ne désirait qu'une seule chose : voir réaliser le plan tiré de la théorie, fruit des années de travail. Il était ridicule, désagréable, avec son ironie, et, en même temps, il inspirait le respect involontaire par son dévouement infini à une idée. En outre, dans les paroles de tous ceux qui parlaient, sauf Pfull, il y avait un trait commun qui n'existait pas au conseil de la guerre en 1805 : C'était, bien que dissimulée, la peur, la panique devant le génie de Napoléon ; elle s'exprimait à tout propos. On supposait que tout était possible à Napoléon ; on l'attendait de tous côtés et, avec son nom redoutable, on détruisait les suppositions de chacun. Pfull seul paraissait tenir Napoléon pour le même barbare que tous ceux qui combattaient sa théorie. Mais, outre le sentiment de respect, Pfull inspirait au prince André un sentiment de pitié. D'après le ton avec lequel lui parlaient les courtisans, d'après ce que Paulucci s'était permis de dire à l'empereur, mais principalement à un certain désappointement dans l'expression de Pfull lui-même, il était évident que les autres savaient et que lui-même sentait que sa chute était proche, et malgré son assurance et l'ironie allemande épaisse, il était à plaindre, avec ses cheveux lissés sur les tempes et bourrus sur la nuque. Évidemment, bien qu'il le cachât sous un air agacé et

méprisant, il était désespéré que la seule occasion de contrôler par une expérience gigantesque et de prouver à tout le monde la sûreté de sa théorie lui échappât.

La discussion dura longtemps et plus elle se prolongeait, en venant jusqu'aux cris et aux personnalités, moins il était possible de tirer une conclusion générale de tout ce qui était dit. Le prince André, en écoutant cette conversation en diverses langues, ces hypothèses, ces plans, ces contradictions, ces cris, s'étonnait seulement de ce que les idées qu'il avait eues depuis longtemps et souvent, pendant son activité militaire : qu'il n'y a pas et qu'il ne peut être de science militaire et que par suite il ne peut exister aucun génie militaire, recevaient maintenant, pour lui, l'évidence complète de la vérité : « Quelles peuvent être les théories et la science dans une affaire dont les conditions et les circonstances sont inconnues et ne peuvent être définies, où la force des acteurs de la guerre peut l'être encore moins ? Personne n'a pu et ne peut savoir dans quelles situations seront notre armée et celle de l'ennemi un jour plus tard, et personne ne peut savoir quelle est la force d'action de tel ou tel détachement. Quand il n'y a pas en avant un poltron qui crie : nous sommes coupés ! et s'enfuit, mais quand il y a un homme brave, joyeux, qui crie : hurra ! un détachement de cinq mille hommes en vaut parfois trente mille, comme sous Schœngraben,

et parfois cinquante mille hommes furent devant huit mille comme à Austerlitz. Quelle science peut exister pour une affaire où, comme dans toute affaire pratique, rien ne peut être défini, où tout dépend de conditions innombrables qui prennent un sens précis à un moment que nul ne connaît à l'avance? Harmfeld dit que notre armée est coupée et Paulucci, que nous avons placé l'armée française entre deux feux. Michaud dit que le camp de Drissa n'est pas commode parce que le fleuve passe derrière. Pfull dit qu'en cela est sa force. Toll propose un plan, Harmfeld en propose un autre. Tous sont bons et tous sont mauvais, et les avantages de chaque proposition ne peuvent être évidents qu'au moment où l'événement se produira. Et pourquoi tous disent-ils : le génie militaire ! Est-ce un génie cet homme qui, à temps opportun, sait ordonner d'amener des biscuits et d'aller, à un détachement à droite et à l'autre à gauche ? C'est parce que les militaires sont entourés de l'éclat et du pouvoir et que la foule des lâches flatte le pouvoir en lui attribuant les qualités du génie qu'on les appelle ainsi. Au contraire, les meilleurs généraux que je connais sont sots ou distraits. Le meilleur est Bagration. Napoléon lui-même l'a reconnu. Et Bonaparte ? Je me rappelle son visage satisfait et borné au champ d'Austerlitz. Non seulement il ne faut pas de génie et de qualités particulières à un bon capitaine, mais au contraire, il lui faut l'absence

des qualités supérieures, des meilleures qui soient en l'homme : l'amour, la poésie, la tendresse, le doute philosophique, analytique. Il doit être borné, fermement convaincu que ce qu'il fait est très important (autrement il n'aura pas de patience), et c'est seulement alors qu'il sera un valeureux capitaine. Que Dieu préserve cet homme d'aimer quelqu'un, de le plaindre, de penser à ce qui est juste ou injuste. Ce n'est pas malin que depuis longtemps on ait inventé pour eux la théorie du génie, parce qu'ils sont le pouvoir. Le mérite du succès d'une action militaire ne dépend pas d'eux, mais de cet homme qui crie dans le rang : « Nous sommes perdus (ou hurra)! » Il n'y a que dans le rang qu'on peut servir avec la certitude d'être utile ! »

Ainsi pensait le prince André en écoutant la discussion, et il s'anima seulement quand Pfull l'appela et que déjà tous se séparaient.

Le lendemain, à la revue, l'empereur demanda au prince André où il désirait servir, et le prince André se perdit à jamais devant le monde de la Cour en ne demandant pas de rester près de l'empereur, mais de servir dans l'armée.

Avant le début de la campagne, Rostov reçut une lettre de ses parents où on lui apprenait brièvement la maladie de Natacha et sa rupture avec le prince André. (On lui expliquait cette rupture par le refus de Natacha.) On lui demandait de nouveau de donner sa démission et de venir à la maison.

Nicolas, après avoir reçu cette lettre, n'essaya même pas d'obtenir un congé ou sa retraite, mais il écrivit à ses parents qu'il regrettait la maladie de Natacha et sa rupture avec son fiancé et qu'il ferait tout son possible pour réaliser leur désir. Il écrivait à part à Sonia : « Amie adorée de mon âme, rien, sauf l'honneur, ne pourrait me retenir ici, mais maintenant, avant l'engagement des hostilités, je me jugerais malhonnête, non seulement envers tous mes camarades mais envers moi-même, si je préférerais mon bonheur à mon devoir et à mon amour de la patrie. Mais c'est une dernière sépara-

tion. Crois qu'aussitôt après la guerre, si je suis vivant et toujours aimé de toi, je quitterai tout et accourrai près de toi pour te serrer pour toujours sur ma poitrine chaleureuse. »

En effet seul le commencement de la guerre retenait Rostov et l'empêchait de venir épouser Sonia comme il le lui avait promis.

L'automne à Otradnoïé avec les chasses, l'hiver, avec les fêtes de Noël et l'amour de Sonia lui ouvraient la perspective des joies douces d'un gentilhomme et d'un calme qu'il ne connaissait pas autrefois et qui, maintenant, l'attirait.

« Une femme douce, des enfants, une bonne meute de chiens courants et dix ou douze laisses de lévriers, l'exploitation, les voisins, le service dans les fonctions électives ! » pensait-il.

Mais maintenant c'était la guerre et il fallait rester au régiment. Et puisqu'il le fallait, Nicolas Rostov, par son caractère, était content de la vie qu'il menait au régiment et savait se la rendre agréable.

De retour de congé, rencontré avec joie par ses camarades, Nicolas était envoyé à la remonte en petite Russie et il en ramenait de magnifiques chevaux qui le réjouissaient et lui valurent la louange des chefs. En son absence il était promu capitaine et quand le régiment fut mis en état militaire avec le nombre augmenté, il reçut de nouveau son ancien escadron.

La campagne commençait. Le régiment était envoyé en Pologne : on donnait double solde ; de nouveaux officiers, de nouveaux hommes et des chevaux arrivaient et principalement cette impression excitante et gaie qui accompagne le commencement de la guerre se manifestait, et Rostov, sentant sa situation avantageuse dans ce régiment, s'adonnait tout aux plaisirs et aux intérêts du service militaire, bien qu'il sût que tôt ou tard il le devrait quitter.

Les troupes s'éloignaient de Vilna pour diverses causes compliquées : d'État, de politique et de tactique. Chaque mouvement de recul était accompagné dans l'état-major d'un jeu compliqué des intérêts, des projets, des passions. Mais pour les hussards du régiment de Pavlograd, toute cette marche à reculons, au meilleur moment de l'été, avec des provisions suffisantes, était l'affaire la plus simple et la plus gaie. S'ennuyer, s'inquiéter, critiquer, cela ne pouvait se faire qu'au quartier général, mais dans le cœur de l'armée, on ne se demandait même pas où et pourquoi l'on reculait. Si l'on regrettait le recul, c'était seulement parce qu'il fallait quitter le logis où l'on était habitué, ou bien une jolie fille. S'il venait en tête à quelqu'un que les affaires allaient mal, alors, comme il convient à un brave militaire, celui qui avait cette pensée tâchait d'être gai et de ne plus songer à la marche générale des affaires, mais à sa besogne immédiate.

Au commencement on était très gai près de

Vilna : c'était la connaissance avec les propriétaires polonais, la revue de l'empereur et des autres grands chefs. Puis l'ordre vint de reculer vers Sventziany et de détruire toutes les provisions qu'on ne pouvait emporter avec soi. Sventziany était mémorable aux hussards parce que c'était le *camp des ivrognes* comme toute l'armée appelait l'arrêt près de Sventziany et parce que là il y eut beaucoup de plaintes contre les troupes qui profitaient de l'ordre de prendre les provisions chez les habitants pour s'emparer aussi des chevaux, des voitures et des tapis des seigneurs polonais. Rostov se souvenait de Sventziany parce que le premier jour de l'entrée dans ce village il avait mis à pied un maréchal des logis et ne pouvait venir à bout de tous les soldats ivres de son escadron qui, à son insu, emportèrent cinq tonneaux de vieille bière.

De Sventziany on reculait de plus en plus loin, jusqu'à Drissa, et de Drissa, allant encore plus loin, on s'approchait déjà des frontières russes.

Le 13 juillet, pour la première fois, les Pavlograd furent dans une affaire sérieuse.

Le 12 juillet, pendant la nuit, la veille de la bataille, il y avait eu un fort orage avec pluie et grêle. (L'été de 1812, fut, en général, très orageux.)

Deux escadrons du régiment de Pavlograd bivouaquaient dans les champs de seigle tout piétinés par le bétail et les chevaux. La pluie tombait à verse, et Rostov, avec un jeune officier, Iline, qu'il proté-

geait, était assis sous la hutte construite à la hâte. Un officier de leur régiment, à longues moustaches, qui revenait de l'état-major et que la pluie avait surpris, vint chez Rostov.

— Comte, je viens de l'état-major, avez-vous entendu parler de l'acte héroïque de Raievsky ?

Et l'officier narra les détails de la bataille de Saltanovka qu'on racontait à l'état-major.

Rostov, tournant son cou que l'eau mouillait, fumait la pipe et, prêtant peu d'attention à ce qu'il entendait, regardait de temps en temps le jeune officier Iline qui se trouvait près de lui. Cet officier, un garçon de seize ans, récemment arrivé au régiment, était envers Rostov ce que Rostov était envers Denissov, sept ans auparavant. Iline tâchait en tout d'imiter Rostov et était épris de lui comme une femme.

L'officier aux grandes moustaches Zdrjinski racontait avec emphase pourquoi cette digue de Saltanovka était les Thermopyles russes et comment le général Raievsky y avait accompli un acte digne de l'antiquité.

Zdrjinski racontait l'acte de Raievsky qui, sous un feu nourri, avait amené ses deux fils sur la digue et, les ayant à ses côtés, s'était jeté à l'attaque. Rostov écoutait le récit et non seulement ne disait rien pour encourager l'enthousiasme de Zdrjinski mais au contraire, il avait l'air d'un homme qui a honte de ce qu'on lui raconte, bien qu'il n'ait pas

l'intention d'y rien objecter. Rostov, après les campagnes d'Austerlitz et de 1807 savait par sa propre expérience, qu'en racontant les aventures, on mentait toujours, comme lui-même mentait en les racontant ; deuxièmement il avait assez d'expérience pour savoir qu'à la guerre rien ne se passe comme nous pouvons nous l'imaginer et le raconter. C'est pourquoi le récit de Zdrjinski lui déplaisait, comme lui déplaisait Zdrjinski lui-même qui, avec ses moustaches, suivant son habitude, se penchait très près du visage de celui à qui il parlait, et le pressait dans la hutte trop étroite. Rostov le regardait en silence.

« Premièrement, sur la digue attaquée, il devait y avoir tant d'agitation et de confusion que si Raievsky y avait amené ses fils, personne, sauf une dizaine d'hommes des plus près de lui, ne pouvait s'en apercevoir, pensait Rostov. Les autres ne pouvaient même voir comment et avec qui Raievsky marchait sur la digue. Même ceux qui l'ont vu ne pouvaient en être très enthousiasmés : quel intérêt y avait-il, pour eux, aux sentiments tendres, paternels de Raievsky, quand il fallait penser à sa propre peau ? Ensuite, de ce fait qu'on prendrait ou non la digue de Saltanovka ne dépendait nullement le sort de la patrie, comme on l'a écrit des Thermopyles. Alors, pourquoi ce sacrifice ? Puis, à quoi bon mêler ses enfants à la guerre ? Moi, non seulement, je n'y conduirais pas Pétia, mon frère, mais même

Iline, ce garçon qui m'est étranger, mais si bon, je tâcherais de le mettre quelque part à l'abri! » continuait à penser Rostov en écoutant Zdrjinski. Mais il n'exprimait pas ses pensées : son expérience l'en empêchait. Il savait que ce récit aidait à la gloire de notre armée et que, pour cette raison, il fallait avoir l'air de n'en pas douter. C'est ce qu'il faisait.

— Cependant je n'en puis plus, dit Iline, qui remarquait que le récit de Zdrjinski ennuyait Rostov, les bas, la chemise, tout est mouillé. Je vais chercher un asile. Il me semble que la pluie diminue. Iline sortit et Zdrjinski s'en alla. Cinq minutes après, Iline, en pataugeant dans la boue, accourut vers la hutte.

— Hourra ! Rostov, allons plus vite. J'ai trouvé ! A deux cents pas, il y a une auberge ; les nôtres sont déjà là, nous nous sécherons au moins, et Maria Henrikovna est aussi là-bas.

Maria Henrikovna était la femme du médecin du régiment. C'était une jolie petite Allemande que le docteur avait épousée en Pologne. Le médecin, soit faute de moyens, soit qu'il ne voulût pas, les premiers temps, se séparer de sa jeune femme, la traînait avec lui derrière le régiment, et la jalousie du docteur devenait un sujet habituel de plaisanteries parmi les officiers de hussards.

Rostov jeta sur ses épaules un manteau, appela Lavrouchka et lui ordonna de transporter ses effets, puis accompagné d'Iline, il marcha dans la boue,

sous la pluie qui se calmait dans l'obscurité du soir
que violaient parfois les éclairs lointains.

— Rostov, où es-tu ?

— Ici. Quels éclairs ! se disaient-ils.

XIII

Dans l'auberge, devant laquelle se trouvait la voiture du docteur, il y avait déjà cinq officiers. Maria Henrikovna, une petite Allemande grosse et blonde, en camisole et bonnet de nuit, était assise dans le coin de devant, sur un large banc ; son mari, le docteur, dormait derrière elle. Iliné et Rostov furent salués par des exclamations joyeuses et des éclats de rire...

— Ah ! c'est gai, chez vous, dit en riant Rostov.

— Et vous, pourquoi ne vous amusez-vous pas ?

— Ils sont bien ! Ils ruissellent ! Ne salissez pas notre salon.

— Ne salissez pas la robe de Maria Henrikovna ! dirent des voix.

Rostov et Iline s'empresaient de trouver un petit coin, où, sans blesser la pudeur de Maria Henrikovna, ils pourraient changer leurs habits mouillés. Ils voulurent se mettre derrière le paravent pour

faire leur toilette, mais le petit réduit était rempli par trois officiers qui jouaient aux cartes, une bougie sur une caisse vide, et ne voulaient céder leur place à aucun prix. Maria Henrikovna proposa sa jupe pour servir de paravent et, derrière ce paravent improvisé, Rostov et Iline, aidés de Lavrouchka qui apportait de quoi changer, enlevèrent vivement leurs habits mouillés et en vêtirent de secs.

On alluma un poêle à moitié démoli ; quelqu'un avait trouvé une planche, on l'appuya sur deux selles, on la couvrit d'une schabraque, on fit apporter un petit samovar, la cantine, une demi-bouteille de rhum et, invitant Maria Henrikovna à être l'hôtesse, tous se groupèrent autour d'elle. L'un lui proposait un mouchoir propre pour essuyer ses jolies mains ; l'autre lui jetait sur les pieds son uniforme, pour les préserver de l'humidité ; le troisième bouchait la fenêtre avec un manteau pour que le vent ne soufflât pas. Un autre enfin, chassait les mouches du visage de son mari afin qu'il ne s'éveillât pas.

— Laissez-le, dit Maria Henrikovna en souriant timidement d'un sourire heureux, il dormira bien sans cela, après une nuit sans sommeil.

— Impossible, Maria Henrikovna, il faut servir le docteur. Il en aura peut-être plus de pitié quand il nous coupera la jambe ou le bras.

Il n'y avait que trois verres. L'eau était si sale qu'on ne pouvait savoir si le thé était fort ou non,

et le samovar ne contenait que six verres ; mais c'était d'autant plus agréable de recevoir à tour de rôle son verre de la petite main grasse, aux ongles courts pas très nets, de Maria Henrikovna. Ce soir-là, tous les officiers semblaient amoureux de Maria Henrikovna, et ils l'étaient en effet ; même les officiers qui jouaient aux cartes derrière le paravent quittèrent bientôt leur jeu et vinrent se presser autour du samovar, attirés par l'intérêt général du flirt avec Maria Henrikovna. Celle-ci se voyant entourée de jeunes gens si distingués, si polis, s'épanouissait de bonheur, malgré tout son soin de le cacher et la crainte qu'excitait en elle chaque mouvement de son mari endormi.

Il n'y avait qu'une cuiller ; le sucre était abondant, mais on n'avait pas le temps de le laisser dissoudre, aussi fut-il décidé que Marie Henrikovna remuerait à tour de rôle le sucre de chacun. Rostov versant du rhum dans le verre qu'il venait de recevoir demanda à Maria Henrikovna de lui remuer le sucre.

— Mais vous buvez sans sucre ! dit-elle en souriant comme si ses paroles et ses actes étaient très drôles et à double sens.

— Je n'ai pas besoin de sucre, il faut seulement que vous tourniez avec votre petite main.

Maria Henrikovna y consentit et se mit à chercher la cuiller dont quelqu'un s'était déjà emparé.

— Avec votre doigt, Maria Henrikovna, ce sera encore meilleur.

— C'est chaud! répondit-elle en rougissant de plaisir.

Iline prit le seau d'eau et, y versant une goutte de rhum, il s'approcha de Maria Henrikovna et lui demanda de mêler avec son doigt.

— C'est ma tasse, dit-il, mettez seulement votre petit doigt et je boirai tout.

Quand le samovar fut vide, Rostov prit les cartes et proposa de jouer « aux rois » avec Maria Henrikovna. On tira au sort qui ferait la partie avec elle. Sur la proposition de Rostov il fut établi, comme règles du jeu, que celui qui serait le roi aurait le droit de baiser la main de Maria Henrikovna et que celui qui resterait « le coquin », devrait faire bouillir le samovar pour le docteur quand il se réveillerait.

— Et si Maria Henrikovna est le roi? demanda Iline.

— Elle est déjà la reine et ses ordres sont la loi.

Aussitôt le jeu commença. Soudain, la tête ébouriffée du docteur se dressa derrière Maria Henrikovna. Depuis un moment il ne dormait plus; il écoutait ce qui se disait et, évidemment, n'y trouvait rien de drôle ni d'amusant. Son visage était triste et ennuyé.

Il ne salua pas les officiers, se gratta et demanda la permission de sortir, car le passage lui était

barré. Dès qu'il fut dehors, tous les officiers éclatèrent d'un rire sonore et Maria Henrikovna rougit jusqu'aux larmes, ce qui la rendit encore plus attrayante aux yeux de tous les officiers.

Quand le docteur rentra, il dit à sa femme (qui déjà cessait de sourire joyeusement et le regardait avec crainte, attendant son arrêt), que la pluie était passée et qu'il fallait aller coucher dans la voiture, qu'autrement on dévaliserait tout.

— Mais j'enverrai un brosseur... deux..., dit Rostov au docteur.

— Je ferai moi-même sentinelle, dit Iline.

— Non, messieurs, vous avez dormi et moi, de deux nuits, je n'ai pas fermé l'œil, répondit le docteur. Et l'air sombre, il s'assit près de sa femme en attendant la fin de la partie.

En voyant le visage sombre du docteur qui regardait sa femme de côté, les officiers devinrent encore plus gais et quelques-uns ne purent retenir leur rire auquel ils tâchaient de trouver un prétexte convenable. Quand le docteur partit avec sa femme et s'installa avec elle en voiture, les officiers se couchèrent dans l'auberge, se couvrant de leurs manteaux mouillés. Mais de longtemps ils ne dormirent pas : tantôt ils causaient entre eux, tantôt ils se rappelaient la gravité du docteur et la gaité de sa femme, tantôt, courant au perron, ils se racontaient ce qui se passait dans la voiture. Plusieurs fois Rostov s'enveloppa la tête pour s'endormir,

mais de nouveau une réflexion quelconque le distrayait. Les conversations recommençaient et de nouveau éclatait un rire sans cause, gai et enfantin.

XIV

A trois heures personne ne dormait quand parut un maréchal des logis avec l'ordre de partir vers le bourg Ostrovna.

Tout en continuant à bavarder et à rire, les officiers se préparaient vivement. De nouveau on prépara le samovar avec l'eau sale, mais Rostov, sans attendre le thé, partit à son escadron. Le jour commençait à poindre. La pluie avait cessé; les nuages se dispersaient. Il faisait humide et froid, surtout avec des vêtements incomplètement secs.

En sortant de l'auberge, Rostov et Iline, tous deux dans le demi-jour de l'aube, jetèrent un coup d'œil dans la voiture du docteur, luisante de pluie : au-dessous du tablier on apercevait les jambes du docteur et au fond, sur l'oreiller, un bonnet de femme, et l'on entendait des respirations ensommeillées.

— Elle est vraiment très gentille, dit Rostov à Iline qui sortait avec lui.

— Un charme, répondit Iline avec le sérieux de ses seize ans.

Une demi-heure après, l'escadron bien ordonné était sur la route. On entendit le commandement : A cheval ! Les soldats se signèrent et enfourchèrent leurs montures. Rostov, passant devant commanda : Marche ! et les hussards, quatre hommes de front, avec un bruit de sabots sur la route mouillée, un cliquetis de sabres et des conversations à voix basse, se mirent en route sur la large voie bordée de bouleaux, en suivant l'infanterie et l'artillerie qui passaient devant.

Les nuages bleu-violacé, déchiquetés, s'empourprant sous le soleil, étaient chassés rapidement par le vent. Il faisait de plus en plus clair. On distinguait nettement, encore luisantes de la pluie de la veille, les petites herbes bouclées qui bordent toujours les chemins vicinaux. Les branches des bouleaux, aussi mouillées, étaient balancées par le vent et laissaient tomber des gouttes claires.

Les visages des soldats se dessinaient de plus en plus. Rostov marchait entre les deux rangées de bouleaux avec Iline, qui le suivait en côté.

En campagne, Rostov se donnait la liberté de monter non un cheval de front, mais un cheval de Cosaque. Connaisseur et amateur il s'était procuré un magnifique cheval du Don, grand et bon, qui n'avait pas de rival. C'était un plaisir pour Rostov de monter ce cheval. Il pensait à son cheval, à la

matinée, à la femme du docteur et pas une seule fois au danger qui les attendait.

Autrefois, quand Rostov allait à l'attaque, il avait peur, maintenant il n'éprouvait aucunement ce sentiment. Il n'avait pas peur, non parce qu'il était habitué au feu (on ne peut pas s'habituer au danger), mais parce qu'il avait appris à dompter son âme devant le danger. Il s'était habitué, en allant à l'attaque, à penser à tout, sauf à ce qui semblait être le plus essentiel : le danger imminent. En dépit de ses efforts et bien qu'il se reprochât sa poltronnerie, les premiers temps de son service il ne pouvait y atteindre, mais avec le temps, c'était venu. Maintenant il allait à côté d'Iline, entre les bouleaux, l'air calme et insouciant comme s'il allait à la promenade ; de temps en temps il effeuillait les branches qui se trouvaient à portée de sa main, parfois touchait de la jambe le flanc du cheval, parfois, sans se tourner, jetait sa pipe éteinte au hussard qui le suivait afin qu'il la lui bourrât. Il avait peine en regardant le visage d'Iline qui causait beaucoup et était très inquiet. Il connaissait par expérience cet état d'inquiétude, de l'attente et de la peur de la mort, dans lequel se trouvait Iline, et il savait que rien, sauf le temps, n'y pouvait remédier.

Dès que le soleil se montrait sur le ciel pur, à travers les nuages, le vent se calmait comme s'il n'osait troubler le beau matin d'été après l'orage. Des

gouttes tombaient encore mais déjà verticalement, et tout devenait calme. Le soleil s'éleva tout à fait au-dessus de l'horizon et disparut derrière un nuage étroit et long ; quelques minutes après, en déchirant ses bords, il se montra encore plus clair à l'extrémité supérieure du nuage. Tout devenait clair et brillant, et avec cette clarté, comme pour la saluer, des coups de canon éclatèrent.

Rostov n'eut pas le temps de réfléchir et d'évaluer la distance de ces coups que l'aide de camp du comte Osterman Tolstoï arrivait de Vitebsk au galop, avec l'ordre d'aller au trot par la route.

L'escadron dépassa l'infanterie et la batterie qui, elle aussi, en se hâtant, descendait la colline et, ayant traversé un village vide, abandonné par les habitants, se montrait de nouveau sur la montagne. Les chevaux commençaient à se couvrir de sueur, les hommes étaient rouges.

— Halte ! En ligne droite ! commandait en avant le divisionnaire. Par file à gauche ! Marche ! Et les hussards passaient au flanc gauche de la position et se plaçaient derrière les uhlands qui se trouvaient en première ligne. Une colonne épaisse de notre infanterie se tenait à droite : c'était la réserve. Plus haut on voyait nos canons sur la montagne, dans l'air pur, sous la lumière mate, oblique et claire, à l'horizon même. On apercevait au delà une autre colline avec les canons ennemis. De la vallée arrivait le bruit de nos soldats déjà engagés dans la

mêlée qui échangeaient gaîment des coups avec l'ennemi.

Rostov se réjouissait à ces sons, qu'il n'avait pas entendus depuis longtemps, comme à ceux de la musique la plus gaie. Ta ta ra ta ta .. plusieurs coups éclataient, tantôt simultanément, tantôt l'un après l'autre. De nouveau tout se taisait et, de nouveau, on aurait dit l'éclat de pétards sur lesquels on marche.

Les hussards restèrent près d'une heure sur la même place. La canonnade commençait. Le comte Osterman passa avec sa suite derrière l'escadron, parla au commandant du régiment et alla sur la colline, vers les canons.

Après le départ d'Osterman, on commanda aux uhlands : — En colonne ! A l'attaque !

L'infanterie se coupa pour laisser passer la cavalerie. Les uhlands, retenant leurs piques vacillantes, descendirent au trot la colline, contre la cavalerie française qui se montrait à gauche.

Dès que les uhlands furent descendus, les hussards reçurent l'ordre de s'approcher de la colline pour couvrir la batterie. Pendant que les hussards se mettaient à la place des uhlands, des balles lointaines volaient en sifflant mais sans atteindre la ligne.

Ce son que Rostov n'avait pas entendu depuis longtemps le rendait joyeux et énergique encore plus que celui de la canonnade. En se dressant,

il examinait le champ de bataille qu'on découvrait de la montagne, et il participait de toute son âme au mouvement des uhlans. Les uhlans étaient très près des dragons français : une mêlée se produisait au milieu de la fumée, et, cinq minutes plus tard, les uhlans galopèrent sur leurs pas vers l'endroit où ils se tenaient avant, mais plus à gauche. Parmi les uhlans sur leurs chevaux roux et derrière eux on apercevait en grande masse l'uniforme bleu des dragons français sur leurs chevaux gris.

XV

Rostov, avec son œil perçant de chasseur, aperçut l'un des premiers ces dragons français bleus qui poursuivaient nos uhlands. Les uhlands, dont les rangs étaient rompus, et les dragons français qui les poursuivaient s'avançaient de plus en plus. On pouvait déjà voir comment ces hommes, qui semblaient petits au pied de la colline, se heurtaient, s'attaquaient l'un l'autre et agitaient leurs bras ou leurs sabres.

Rostov regardait comme une chasse à courre ce qui se faisait devant lui. Il sentait que si l'on se jetait maintenant avec les hussards sur les dragons français ils ne résisteraient pas, mais ce devait être fait tout de suite, immédiatement, sans quoi ce serait trop tard. Il regarda autour de lui. Le capitaine était tout près, lui non plus ne quittait pas des yeux la cavalerie, en bas.

— André Sevastianitch, dit Rostov, nous pourrions les écraser...

— Ce serait en effet un bon coup. Essayer ?...

Rostov, sans l'écouter jusqu'au bout, poussa son cheval et parut devant l'escadron. Il n'avait pas le temps de commander le mouvement que tout l'escadron, qui éprouvait un sentiment analogue au sien, s'ébranlait derrière lui. Rostov ne savait pas lui-même comment et pourquoi il faisait cela. Il agissait maintenant, comme il le faisait à la chasse, sans réfléchir, sans calculer. Il voyait que les dragons étaient près, qu'ils couraient et étaient désorganisés. Il savait qu'ils ne résisteraient pas. Il savait que ce moment était unique, qu'on ne le retrouverait pas si on le laissait échapper. Les balles bourdonnaient et sifflaient autour de lui si excitantes, le cheval se poussait en avant avec une telle ardeur qu'il ne pouvait le retenir. Il lança son cheval, commanda et, en même temps, entendit derrière lui le bruit des pas de son escadron lancé au grand trot. Il commençait à descendre vers le ravin, au bas de la colline. A peine furent-ils descendus que, involontairement, l'allure de leur trot se transformait en un galop qui devenait de plus en plus rapide à mesure qu'ils s'approchaient de leurs uhlands et des dragons français qui les poursuivaient.

Les dragons étaient très près. Ceux qui étaient devant, dès qu'ils aperçurent les hussards, firent

volte-face. Ceux qui étaient derrière s'arrêtèrent. Rostov, avec le même sentiment que celui qu'il éprouvait en coupant la route au loup, laissant bride abattue son cheval du Don, courait pour couper la route aux dragons français dont les rangs étaient rompus. Un uhlan s'arrêtait. Un fantassin se prosternait à terre pour ne pas être écrasé ; un cheval sans cavalier s'enfuyait parmi les hussards. Presque tous les dragons français fuyaient. Rostov, choisissant l'un d'eux, sur un cheval bleu, s'élança pour le rejoindre. En passant il se heurta contre un buisson. Son bon cheval le porta par-dessus et, se retenant à peine sur la selle, Nicolas, un moment après, attaquait l'ennemi qu'il avait choisi. Ce Français, probablement un officier, à en juger par son uniforme, galopait penché sur son cheval bleu qu'il stimulait avec son sabre. Un moment après le cheval de Rostov frappa de son poitrail l'arrière-train du cheval de l'officier et faillit le renverser. Au même moment, Rostov, ne sachant lui-même pourquoi, leva le sabre et frappa le Français.

A ce moment même toute l'animation de Rostov disparut d'un coup. L'officier tomba non pas tant à cause du coup de sabre qui lui entaillait seulement un peu le bras au-dessus du coude, que du choc du cheval et de la peur. Rostov, retenant son cheval, cherchait des yeux son ennemi pour voir celui qu'il avait vaincu. L'officier français sautillait, un pied à terre, l'autre accroché à l'étrier ; il clignait les yeux

d'un air craintif, s'attendant à chaque instant à recevoir un nouveau coup, et, tout crispé, avec une expression d'horreur, il regardait Rostov de bas en haut. Son visage pâle, blond, jeune, le menton troué d'une fossette, ses yeux bleu-clair, sa figure toute couverte de boue n'étaient pas du tout d'un homme au champ de bataille, d'un ennemi, mais étaient tout à fait ordinaires. Avant même que Rostov eût décidé ce qu'il allait faire, l'officier lui criait :

—JE ME RENDS ! Il essayait, en se hâtant, de dégager son pied de l'étrier mais il ne le pouvait pas, et ses yeux bleus, effrayés, regardaient Rostov. Les hussards qui accouraient lui dégagèrent le pied et le remirent en selle. Les hussards se battaient en plusieurs endroits avec les dragons : l'un blessé, le visage en sang, ne lâchait pas son cheval. Un autre grimpé sur la croupe du cheval d'un hussard le prenait à bras-le-corps. Un troisième, soutenu par un hussard, se remettait en selle.

L'infanterie française accourait en tirant. Les hussards se retirèrent hâtivement avec leurs prisonniers. Rostov suivait les autres en éprouvant un sentiment désagréable qui lui serrait le cœur. Quelque chose de vague, de confus qu'il ne pouvait s'expliquer s'était éveillé en lui par la capture de cet officier et le coup qu'il lui avait porté.

Le comte Osterman Tolstoï rencontra les hussards qui retournaient. Il appela Rostov, le remercia et

lui dit qu'il soumettrait à l'empereur son acte héroïque et demanderait pour lui la croix de Saint-Georges. Quand on appela Rostov chez le comte Osterman, se rappelant qu'il avait fait cette attaque sans ordre, il était tout à fait convaincu que le chef le demandait pour le punir de son acte arbitraire ; aussi les paroles flatteuses d'Osterman et la promesse d'une récompense auraient-elles dû le frapper encore plus joyeusement. Mais toujours le même sentiment vague le peinait moralement. « Oui, qu'est-ce qui me tourmente ? se demandait-il en s'éloignant du général. La pensée d'Iline ? Non, il est sain et sauf. Ai-je fait quelque acte honteux ? Non, pas encore ça ? » Quelque autre chose le tourmentait comme un remords.

« Oui, oui, cet officier avec une petite fossette... Et je me rappelle comme mon bras s'est arrêté quand je le soulevais. »

Rostov aperçut les prisonniers qu'on emmenait. Il les suivit pour voir son Français au menton troué d'une fossette. En son uniforme étranger, il allait, monté sur un cheval des hussards, et regardait avec inquiétude autour de lui. Sa blessure du matin était insignifiante. Il feignait de sourire à Rostov et lui fit de la main une sorte de salut. Rostov se sentait heureux et gêné. Toute cette journée et la suivante, les amis et les camarades de Rostov remarquèrent qu'il n'était ni ennuyé, ni fâché, mais que, pourtant, il restait silencieux, pensif et con-

centré. Il buvait sans plaisir, tâchait de rester seul et était préoccupé.

Rostov pensait toujours à son acte brillant qui, à son étonnement, lui valait la croix de Saint-Georges et même la réputation d'un brave et il y avait quelque chose qu'il ne pouvait nullement comprendre. « Alors, ils sont encore plus peureux que nous ? Alors, c'est ce qu'on appelle l'héroïsme ? Ai-je fait cela pour la patrie ? Et en quoi est-il coupable avec sa petite fossette et ses yeux bleus ? Comme il avait peur ! Il pensait que je le tuerais ! Pourquoi l'aurais-je tué ? Ma main tremblait. Et on m'a donné la croix de Saint-Georges. Je n'y comprends rien, rien ! » pensait-il.

Mais pendant que Nicolas se posait ces questions et malgré tout ne pouvait se rendre compte de ce qui le troublait tant, comme il arrive souvent au service, la roue de la fortune tournait à son profit. Il reçut de l'avancement après l'affaire d'Ostrovna. On lui donna un bataillon de hussards et, quand il fallait pour une mission un officier courageux, c'est à lui qu'on la confiait.

XVI

En recevant la nouvelle de la maladie de Natacha, la comtesse encore mal portante et faible revint à Moscou avec Pétia et toute la domesticité, et les Rostov déménagèrent de chez Maria Ivanovna et s'installèrent tout à fait chez eux à Moscou.

La maladie de Natacha était si sérieuse que, pour son bonheur et celui de ses parents, la pensée de ce qu'était la cause de son mal : son acte de rupture avec son fiancé, se trouva reculée au second plan. Elle était si malade qu'on ne pouvait pas songer qu'elle était coupable de tout ce qui était arrivé, alors qu'elle ne mangeait pas, ne dormait pas, maigrissait à vue d'œil, toussait, et, comme le laissait entendre le médecin, était en danger. On ne pouvait penser qu'à la soigner. Les docteurs venaient chez Natacha isolément et en conseil, parlaient beaucoup en français, en allemand et en latin, se jugeaient sévèrement l'un l'autre, donnaient

les ordonnances les plus variées de toutes les maladies qui leur étaient connues, mais il ne vint pas en tête d'un seul l'idée simple qu'ils ne pouvaient connaître le mal dont Natacha souffrait, pas plus qu'ils ne pouvaient connaître une seule des maladies des hommes, attendu que chacun a toujours sa maladie particulière nouvelle, compliquée, que la médecine ne connaît pas. Il n'y a pas de maladie de poitrine, de foie, de peau, de cœur, de nerfs, etc., cataloguées par la médecine, mais des maladies qui résultent d'une multitude de combinaisons des affections de plusieurs organes. Cette idée simple ne pouvait venir aux médecins (de même qu'il ne peut venir en tête à un sorcier qu'il ne peut ensorceler) parce que leur affaire consiste à guérir, parce qu'ils reçoivent de l'argent pour cela, et que, pour y arriver, ils ont dépensé les meilleures années de leur vie. Mais principalement cette idée ne pouvait venir en tête aux docteurs parce qu'ils voyaient qu'ils étaient tout à fait nécessaires — et ils l'étaient en effet — à toute la famille Rostov. Ils étaient utiles non parce qu'ils obligeaient la malade à avaler des ingrédients pour la plupart nuisibles (le danger était peu sensible parce que les ingrédients nuisibles étaient donnés à petite dose), mais ils étaient très utiles, nécessaires, indispensables (et c'est pourquoi il y eut et il y aura toujours des sorciers, des guérisseurs imaginaires, des homéopathes et des allopathes) parce qu'ils satisfaisaient le besoin

moral de la malade et de ceux qui aimaient la malade. Ils satisfaisaient ce besoin éternel, humain, d'espérer le soulagement, ce besoin de sympathie et de soins qu'éprouve un homme pendant la souffrance. Ils satisfaisaient ce besoin éternel, humain, qu'on observe dans sa forme primitive chez l'enfant : frotter l'endroit où il s'est fait mal. L'enfant se fait mal et, aussitôt, il court dans les bras de sa mère, de sa bonne, pour qu'on l'embrasse, pour qu'on lui frotte l'endroit malade. Et il se sent mieux dès qu'on l'a frotté et embrassé. L'enfant ne peut pas croire que les personnes plus fortes et plus sages que lui n'aient pas le moyen de soulager son mal. Et l'espoir du soulagement, l'expression de compassion pendant que la mère frotte sa bosse, le console. Les docteurs étaient utiles à Natacha en ce qu'ils embrassaient et frottaient le *bobo* en lui affirmant que bientôt il n'y paraîtrait plus si le cocher allait à la pharmacie de l'Arbate et apportait pour un rouble soixante-dix kopeks de cachets et de pilules dans une jolie petite boîte et si la malade prenait ces cachets dans de l'eau bouillie, toutes les deux heures, régulièrement.

Que pourraient faire Sonia, le comte et la comtesse? Comment pourraient-ils rester sans rien entreprendre s'il n'y avait pas ces pilules toutes les deux heures, des boissons chaudes, des croquettes de volaille et tous les détails prescrits par le docteur, dont l'observation occupait et consolait

l'entourage ? Comment le comte aurait-il pu supporter la maladie de sa fille préférée s'il n'avait pas su qu'elle lui coûtait des milliers de roubles et qu'il était prêt à en dépenser des milliers d'autres pour la guérir ; s'il n'avait pas su qu'au cas où elle n'irait pas bien, il dépenserait encore des milliers de roubles et l'emmènerait à l'étranger et là-bas réunirait plusieurs médecins en consultation ; s'il n'avait pas eu la possibilité de raconter par le menu que Métivier et Feller n'avaient pas compris la maladie, que Frise l'avait comprise et que Moudrov l'avait définie encore mieux ? Qu'aurait fait la comtesse si elle n'avait pas pu, parfois, se quereller avec Natacha malade, qui n'avait pas observé exactement les prescriptions du docteur ?

— Comme ça tu ne guériras jamais, disait-elle en oubliant sa douleur dans le dépit. Si tu n'obéis pas au docteur et ne prends pas à temps son ordonnance, tu pourras avoir une pneumonie ; on ne peut plaisanter avec cela.

Et rien qu'à prononcer le mot pneumonie qui n'était pas incompréhensible que pour elle seule, elle trouvait une grande consolation.

Qu'eût fait Sonia, si elle n'avait eu la conscience joyeuse que les premiers temps elle avait passé trois nuits blanches, afin d'être prête à remplir exactement les prescriptions du docteur, et que maintenant, elle dormait à peine la nuit pour ne pas manquer l'heure de donner les pilules inoffensives de

la boîte dorée? Même Natacha, bien qu'elle dit qu'aucun remède ne la guérirait, que tout était inutile, était heureuse de se voir l'objet de tant de sacrifices, d'être obligée de prendre à certaines heures des remèdes. Et c'était même une joie pour elle de pouvoir montrer, en négligeant d'exécuter les prescriptions, qu'elle ne croyait pas en la guérison et ne tenait pas à la vie.

Le médecin venait chaque jour, lui tâtait le pouls, examinait sa langue et, sans faire attention à son visage tiré, plaisantait avec elle. Mais en revanche, quand il sortait dans l'autre chambre et que la comtesse le suivait hâtivement, il prenait un air sérieux, hochait gravement la tête, disait que malgré le danger il comptait sur la science et sur sa dernière ordonnance, qu'il fallait attendre et voir, que la malade était surtout atteinte moralement, mais...

La comtesse, en tâchant de se cacher d'elle-même et du docteur, lui glissait dans la main une pièce d'or, et chaque fois, le cœur plus tranquille, retournait près de la malade.

Les caractères de la maladie de Natacha consistaient en ce qu'elle mangeait peu, dormait mal, toussait et n'était jamais gaie. Le docteur disait qu'on ne pouvait la laisser sans secours médicaux, c'est pourquoi on la gardait dans l'atmosphère suffocante de la ville, et en l'été de 1812, les Rostov ne partirent pas à la campagne.

Malgré la grande quantité de pilules, gouttes et cachets pris en des petites boîtes et des petits flacons, dont madame Schoss était grande amatrice et qu'elle collectionnait, malgré l'absence de la vie habituelle à la campagne, la jeunesse prit le dessus. La douleur de Natacha commençait à se couvrir de la couche des impressions de la vie vécue, elle cessait d'être une souffrance, elle devenait le passé et Natacha commençait à se remettre.

XVII

Natacha était plus calme mais pas plus gaie. Non seulement elle évitait toutes les occasions extérieures de joie : bals, promenades, concerts, théâtres, mais elle ne riait pas une seule fois sans qu'on perçût des larmes à travers son rire. Elle ne pouvait pas chanter, bien qu'elle commençât à rire, ou quand, seule, elle essayait de chanter, les larmes l'étouffaient : larmes de repentir, de souvenir de ce temps pur disparu, de dépit que cela ait été en vain, d'avoir perdu sa jeunesse qui pouvait être si heureuse. Le rire et le chant surtout lui semblaient le sacrilège de sa douleur. A la coquetterie elle ne pensait même pas ; elle n'avait pas besoin de se retenir. Elle disait et sentait que maintenant tous les hommes étaient pour elle la même chose que le bouffon Nastasia Ivanovna. Le gardien intérieur lui défendait fermement toute joie : elle n'avait même plus les intérêts de la vie d'autrefois,

de cette vie de jeune fille, sans soucis, pleine d'espoirs. Elle se rappelait surtout et avec le plus de peine les mois d'automne : la chasse, l'oncle, la Noël passée avec Nicolas à Otradnoïé. Que ne donnerait-elle pas pour revenir à ce temps, ne serait-ce qu'un seul jour ! Mais c'était fini pour toujours. Le pressentiment que cet état de liberté et de franchise pour toutes les joies, déjà, ne reviendrait plus ne la trompait pas alors. Mais il fallait vivre.

Elle avait de la joie à penser qu'elle n'était pas meilleure, — ce qu'elle s'imaginait autrefois, — mais pire, bien pire que tout au monde. Mais c'était peu. Elle le savait et se demandait : Et après ? Et après il n'y avait rien. Il n'y avait aucune joie dans la vie et la vie passait. Natacha s'efforçait visiblement à ne déranger personne, elle n'empêchait personne de travailler, mais pour elle-même il ne fallait rien. Elle s'éloignait de tous ses familiers, elle ne se sentait à l'aise qu'avec son frère Pétia. Elle préférerait passer son temps avec lui plutôt qu'avec les autres, et parfois, dans leurs tête à tête, elle riait.

Elle ne sortait presque pas de la maison, et des hôtes qui la fréquentaient, un seul lui faisait plaisir, Pierre. On ne pouvait se tenir avec plus de tendresse, plus d'égards et en même temps plus de sérieux que le comte Bezoukhov se tenait avec elle. Natacha sentait inconsciemment cette tendresse, c'est pourquoi elle trouvait un grand plaisir dans sa société. Mais elle ne lui était même pas

reconnaissante de sa tendresse. Rien dans la bonté de Pierre ne lui semblait le résultat de l'effort. C'était si naturel que Pierre fût bon avec tout le monde qu'il n'y avait aucun mérite à sa bonté. Parfois, Natacha remarquait que Pierre était gêné et mal à l'aise en sa présence, surtout quand il voulait lui être agréable ou quand il avait peur que quelque chose ne vint à lui rappeler les souvenirs pénibles. Elle remarquait cela et l'attribuait à sa bonté spécifique et à sa timidité qui, selon elle, devait être la même avec tous. Après les paroles : que s'il était libre, jeune, il lui offrirait sa main et son amour, paroles dites en l'air, au moment d'une si grande émotion pour elle, Pierre ne lui avait jamais rien dit de ses sentiments, et il était clair pour Natacha que ces paroles, qui alors l'avaient tant consolée, avaient été dites comme on dit des paroles dénuées de sens pour consoler un enfant qui pleure. Non parce que Pierre était marié, mais parce que Natacha sentait entre elle et lui, au plus haut degré, cette force des obstacles moraux, absents pour elle dans la présence de Kouraguine, il ne lui venait jamais en tête que de ses relations avec Pierre pourrait résulter non seulement de l'amour de sa part, ou encore moins de l'autre, mais même cette sorte d'amitié tendre, poétique entre l'homme et la femme dont elle connaissait quelques exemples.

A la fin du jeûne de la Saint-Pierre, Agraféna Ivanovna Biélova, voisine de campagne des Rostov,

vint à Moscou pour y saluer les reliques. Elle proposa à Natacha de faire ses dévotions et celle-ci accepta avec empressement. Malgré que le docteur lui eût défendu de sortir de bonne heure, Natacha insista pour faire ses dévotions, et les faire non comme à l'ordinaire chez les Rostov, c'est-à-dire assister, à la maison, à trois offices, mais comme les faisait Agraféna Ivanovna, c'est-à-dire ne manquer ni matines, ni messes, ni vêpres, pendant toute une semaine.

La comtesse fut heureuse de ce zèle de Natacha. Dans son âme, après le traitement médical infructueux, elle espérait que la prière la soulagerait plus que les remèdes, et, non sans crainte et en cachette du docteur, elle accéda au désir de Natacha et la confia à madame Biélova. Agraféna Ivanovna venait éveiller Natacha à trois heures du matin, mais le plus souvent elle la trouvait déjà éveillée. Natacha avait peur de manquer les matines. Elle se levait vivement, s'habillait le plus modestement possible, vêtait une vieille robe, un vieux manteau, et, frissonnant de froid, elle sortait dans les rues désertes éclairées par l'aube matinale. Sur les conseils d'Agraféna Ivanovna, Natacha ne faisait pas ses dévotions dans sa paroisse mais dans une église où, selon la pieuse madame Biélova, il y avait un prêtre aux mœurs les plus austères et les plus dignes. A l'église il y avait toujours peu de monde. Natacha et madame Biélova se plaçaient devant l'icône de la

Vierge, derrière l'autel de gauche, et un sentiment nouveau pour Natacha : d'humilité devant le grand, l'incompréhensible, la saisissait quand, à cette heure matinale, en regardant l'image noircie de la mère de Dieu éclairée par les cierges qui brûlaient devant elle et par la lumière du matin qui tombait du vitrail, elle écoutait les sons du service qu'elle tâchait de suivre et de comprendre. Quand elle en saisissait le sens, son sentiment personnel se joignait à la prière. Quand elle ne comprenait pas, elle avait encore plus de joie à penser que le désir de comprendre n'est que de l'orgueil, qu'on ne peut tout pénétrer, qu'il faut seulement croire et s'adresser à Dieu qui, dans ce moment, elle le sentait, dirigeait son âme. Elle se signait, s'inclinait bas et quand elle ne comprenait pas, ayant horreur de sa vilénie, elle suppliait Dieu de lui pardonner tout et de la guérir. Les prières qu'elle préférait étaient celles du repentir. En rentrant à la maison, à l'heure matinale où l'on rencontre seulement les paveurs allant à leur travail, les portiers qui balayaient la rue, quand tous dorment encore, Natacha éprouvait un sentiment, nouveau pour elle, de la possibilité de se corriger de ses défauts, d'une vie nouvelle, pure, et du bonheur.

Pendant toute la semaine qu'elle mena cette vie, ce sentiment augmenta chaque jour. Le bonheur de communier lui apparaissait si grand qu'il lui semblait qu'elle n'atteindrait pas cette heure bénie.

Quand ce jour heureux arriva, quand Natacha, dans ce dimanche mémorable pour elle, en robe de mousseline blanche, revint de la communion, pour la première fois après plusieurs mois elle se sentit calme et en paix avec la vie qui était devant elle.

Le docteur qui vint la voir ce jour-là ordonna de continuer les dernières pilules qu'il avait prescrites deux semaines avant.

— Il le faut absolument, matin et soir, comtesse, dit-il, évidemment convaincu de son succès. Je vous en prie, plus régulièrement. Soyez tranquille, comtesse, bientôt elle chantera et s'amusera de nouveau. Le dernier remède l'a beaucoup, beaucoup remontée. Elle se sent très bien, dit-il d'un ton plaisant, en saisissant avec adresse la pièce d'or qu'on lui coulait dans la main.

Pour conjurer le sort la comtesse regarda ses ongles, cracha, puis après, entra au salon avec un visage joyeux.

XVIII

Au commencement de juillet, des bruits de plus en plus alarmistes se répandirent à Moscou sur la marche de la guerre. On parlait d'une proclamation de l'empereur au peuple, de l'arrivée de l'empereur, venant de l'armée, à Moscou, et, comme jusqu'au 11 juillet on n'avait pas reçu le manifeste et la proclamation, alors des bruits exagérés couraient sur cette proclamation et sur l'état général de la Russie. On disait que l'empereur partait parce que l'armée était en danger, que Smolensk s'était rendu, que Napoléon avait un million de soldats et que seul un miracle pouvait sauver la Russie.

Le manifeste était reçu le samedi, 11 juillet, mais n'était pas encore publié et Pierre, qui fréquentait les Rostov, promit de venir dîner le lendemain dimanche et d'apporter le manifeste et l'appel au peuple qu'il se procurerait chez le comte Rostopchine.

Ce dimanche-là, les Rostov, selon leur habitude, allèrent entendre la messe à la chapelle privée des Razoumovski. C'était une chaude journée de juillet. Dès dix heures, quand les Rostov descendirent de la voiture devant l'église, dans l'air chaud, dans les cris des marchands des quatre saisons, les robes d'été claires et éblouissantes de la foule, les feuilles empoussiérées des arbres du boulevard, le son des musiques, les pantalons blancs du bataillon qui défilait, le bruit sur les pavés, l'éclat du soleil chaud, était cette langueur de l'été : le contentement et le mécontentement du présent qui se sentent, avec une netteté particulière, en ville, pendant les jours chauds et clairs.

Toute la noblesse de Moscou, toutes les connaissances des Rostov étaient à la chapelle de Razoumovski (cette année, comme pour attendre les événements, plusieurs riches familles qui, d'ordinaire, partaient à la campagne étaient restées en ville). En passant derrière le laquais en livrée qui écartait la foule devant sa mère, Natacha entendit un jeune homme qui disait d'elle, en chuchotant à mi-voix :

— C'est mademoiselle Rostov ; c'est la même.

— Comme elle a maigri. Elle est quand même belle !

Elle entendit ou crut entendre qu'on prononçait le nom de Kouraguine et celui de Bolkonski. D'ailleurs elle s'imaginait toujours cela. Il lui semblait toujours que tous, en la voyant, ne pensaient qu'à ce

qui lui était arrivé. Endolorie et l'âme tremblante, comme toujours dans la foule, Natacha marchait dans sa robe de soie lilas à rubans noirs, comme savent marcher les femmes : d'autant plus calmes et majestueuses que leur âme a plus de chagrin et de honte. Elle savait — et elle ne se trompait pas, — qu'elle était belle, mais maintenant elle en était moins heureuse qu'auparavant. Au contraire, depuis quelque temps elle en était tourmentée, surtout dans ce jour d'été clair et chaud en ville. « Encore un dimanche, encore une semaine, » se disait-elle en se rappelant qu'elle était ici le dimanche précédent. « Et toujours la même vie sans vie ; toujours les mêmes conditions dans lesquelles autrefois il était si facile de vivre. Je suis belle, jeune, je le sais et je sais que maintenant je suis bonne. Autrefois j'étais mauvaise, maintenant je sais que je suis bonne. Et mes meilleures années passent pour rien, pour personne » pensait-elle. Elle s'arrêtait près de sa mère et saluait de la tête les connaissances qui étaient auprès. Par habitude, Natacha examinait les toilettes des dames, critiquait la tenue et la façon ridicule de se signer d'une dame qui était non loin d'elle. De nouveau, elle pensait avec dépit qu'on la jugeait et qu'elle jugeait les autres et, tout à coup, en entendant les sons du service, elle s'effrayait de sa méchanceté : elle s'effrayait d'avoir perdu de nouveau sa pureté d'autrefois. Le prêtre, un petit vieillard respectable, servait avec cette

douce solennité qui agit d'une façon si consolante sur l'âme des dévots. Les portes saintes se referment, le voile tombe lentement, une voix douce, mystérieuse prononce là-bas quelque chose ; des larmes que Natacha ne comprend pas elle-même emplissent sa poitrine et un sentiment joyeux et énervant l'envahit. « Apprends-moi ce qu'il me faut faire. Comment m'accommoder de ma vie, comment me corriger pour toujours, pour toujours ! » pensa-t-elle.

Le diacre sort sur le jubé, arrange ses longs cheveux et, posant la croix sur sa poitrine, se met à prononcer, d'une voix haute et solennelle, les paroles de la prière :

— Prions tous, prions ensemble le Seigneur.

« Prions, tous ensemble, sans distinction de classes, sans haine, mais tous d'un fraternel amour. Prions, » pensa Natacha.

— Prions, afin qu'il nous accorde le ciel et le salut de nos âmes !

« Prions, pour obtenir la paix des anges et des âmes de tous les êtres spirituels qui vivent au-dessus de nous, » pria Natacha.

Quand on pria pour l'armée, elle se rappela son frère et Denissov. Quand on pria pour les marins et les voyageurs, elle se rappela le prince André, pria pour lui et pour que Dieu lui pardonnât le mal qu'elle lui avait fait. Quand on pria pour ceux qui nous aiment, elle pria pour ses parents, pour son

père, sa mère, Sonia et comprit pour la première fois sa faute envers eux et sentit toute la force de son amour pour eux. Quand on pria pour ceux qui nous haïssent, elle s'inventa des ennemis afin de prier pour eux. Elle considérait comme ennemis les créanciers et tous ceux qui avaient affaire avec son père, et, chaque fois, à la pensée des ennemis et de ceux qui haïssent, elle se rappelait Anatole, qui lui avait fait tant de mal, et, bien qu'il ne fût pas celui qui hait, elle priait avec joie pour lui, comme pour son ennemi. Ce n'était qu'en priant qu'elle se sentait capable de se rappeler, avec netteté et calme, le prince André et Anatole, comme des hommes envers qui ses sentiments s'anéantissaient en comparaison du sentiment de crainte et d'adoration pour Dieu. Quand on pria pour la famille impériale et pour le Saint-Synode, elle s'inclina encore plus bas et se signa en se disant que si même elle ne comprenait pas elle ne pouvait douter et devait aimer le Saint-Synode et prier pour lui. Après avoir terminé la prière, le diacre fit le signe de la croix sur sa poitrine, sur l'étole, et prononça :

— Recommandons-nous tous, chacun de nous mutuellement, et toute notre vie, à Jésus-Christ, notre Dieu.

« Recommandons-nous nous-mêmes à Dieu ! répétait en son âme Natacha. Mon Dieu, je m'abandonne à ta volonté. Je ne veux rien, ne désire rien. Apprends-moi ce qu'il me faut faire, com-

ment employer ma volonté ! Mais prends-moi, prends-moi ! » disait mentalement Natacha avec impatience, attendrie, sans se signer, en laissant tomber ses bras minces et comme si elle attendait qu'une force invisible la prit et la débarrassât de ses compassions, de ses désirs, de ses remords, de ses espoirs et de ses défauts.

Plusieurs fois, pendant le service, la comtesse regarda le visage attentif, les yeux brillants de sa fille et demanda à Dieu de lui venir en aide.

Tout à coup, au milieu du service, non dans l'ordre que Natacha connaissait si bien, le diacre apporta un petit banc, celui sur lequel on lisait la prière à genoux pour la Trinité et le plaça devant les portes saintes. Le prêtre sortit dans sa soutane de velours lilas, arrangea ses cheveux et, avec peine, se mit à genoux. Tous firent de même et se regardèrent avec étonnement. C'était une prière qu'on venait de recevoir du Saint-Synode pour sauver la Russie de l'invasion ennemie.

— Dieu, Seigneur des esprits, Dieu de notre salut ! commença le prêtre de cette voix emphatique et douce qu'ont seuls les prédicateurs slaves et qui agit si sûrement sur le cœur russe.

« Dieu Seigneur des esprits, Dieu de notre salut, donne-nous maintenant tes grâces à nous, qui nous adressons humblement à toi ; écoute notre prière et viens à notre aide. L'ennemi jette le trouble sur la terre et veut transformer le monde en désert.

« Cet ennemi s'élève contre nous. Les hommes criminels se sont réunis pour détruire ton bien, pour anéantir ta fidèle Jérusalem, ta Russie bien-aimée, pour souiller tes temples, renverser tes autels et profaner ton sanctuaire. Jusqu'à quand, Seigneur, les pécheurs triompheront-ils ? Jusqu'à quand pourront-ils enfreindre tes lois !

« Seigneur Dieu ! Écoute-nous, nous qui te prions. Soutiens par ta force notre très pieux et autocrate empereur Alexandre Pavlovitch, que sa loyauté, sa douceur trouvent grâce à tes yeux. Récompense-le de ses vertus avec lesquelles il garde ton Israël bien-aimé. Bénis ses résolutions, ses entreprises et ses œuvres. Fortifie par ta main toute-puissante son royaume, et, envoie-lui la victoire contre l'ennemi, comme Moïse contre Amalech, comme Gédéon sur Madian, et David sur Goliath.

« Protège ses armées, soutiens l'arc de cuivre sous l'aisselle de ceux qui se sont armés en ton nom et ceins-les de la force pour le combat. Arme-toi et prends le bouclier et viens à notre secours. Qu'ils aient honte ceux qui nous veulent du mal, qu'il en soit d'eux devant tes armées fidèles comme de la poussière que le vent disperse, et donne à ton ange le pouvoir de les abattre et de les poursuivre; que leurs desseins secrets se retournent contre eux au grand jour; qu'ils tombent aux pieds de tes esclaves qui les fouleront ! Seigneur, tu peux sauver les grands et les petits, car

tu es Dieu, et l'homme ne peut rien contre toi.

« Dieu de nos pères, ta grâce et ta miséricorde sont éternelles, ne détourne pas de nous ton visage à cause de nos iniquités, mais par ta grande grâce et ta bonté infinie néglige nos déloyautés et nos péchés. Élève en nous un cœur pur et un esprit droit. Raffermiss notre effroi et notre espoir, assure-nous du vrai amour l'un pour l'autre. Unis-nous tous dans la défense du patrimoine que tu as donné à nous et à nos pères, et que le sceptre des méchants ne s'élève pas sur la terre de ceux que tu as bénis.

« Seigneur Dieu en qui nous croyons, et en qui nous mettons toute notre espérance, ne nous déçoit pas, et fais un miracle pour notre bien afin que ceux qui nous haïssent le voient, que ceux qui haïssent notre religion orthodoxe périssent, que tous les peuples puissent se convaincre que ton nom est le Seigneur et que nous sommes tes enfants. Témoigne-nous, Seigneur, ta miséricorde et accorde-nous la délivrance. Réjouis le cœur de tes esclaves par ta faveur, frappe nos ennemis et anéantis-les sous les pieds de tes fidèles. Car tu es le secours, l'appui et la victoire de ceux qui se confient en toi. Gloire à toi, au Père, au Fils et à l'Esprit, maintenant, toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Dans l'état de franchise d'âme où se trouvait Natacha, cette prière agit fortement sur elle. Elle

écoutait chaque mot sur le récit de Moïse, sur Amalech et Gédéon, sur les Madianites, sur David et Goliath, sur la ruine du temple de Jérusalem. Elle priait avec cette douceur et cette tendresse dont son cœur était plein, mais elle ne comprit pas bien pour qui était cette prière. De toute son âme elle priait Dieu de lui donner un esprit pur, d'affermir son cœur par la foi, l'espoir et de l'animer d'amour. Mais elle ne pouvait prier pour l'écrasement des ennemis, parce que, quelques minutes avant cela, elle ne désirait qu'en avoir davantage afin de prier pour eux. Mais elle ne pouvait non plus douter de l'équité de la prière qu'on avait lue à genoux. Elle sentit en son âme un effroi plein de recueillement devant le châtement qui attend les hommes pour leurs péchés et surtout celui qui l'attendait pour les siens; elle priait Dieu de pardonner à tous ainsi qu'à elle et de donner aux autres et à elle le calme et le bonheur en ce monde. Il lui semblait que Dieu entendait sa prière.

XIX

Depuis le jour que Pierre, en quittant les Rostov et regardant la comète qui était au ciel, s'était rappelé le regard reconnaissant de Natacha et avait senti que pour lui se découvrait quelque chose de nouveau, la question qui le tourmentait sur la vanité et l'inanité de toute sa vie, se présentait sans cesse à son esprit. Cette terrible question : Pourquoi? Comment? qui autrefois se présentait à lui à chaque occupation, faisait place pour lui non à une autre question, non à la réponse à la question ancienne mais à *son* image. Causait-il ou écoutait-il les propos les plus indifférents, lisait-il ou apprenait-il quelque lâcheté ou folie humaines, il ne s'en effrayait pas comme auparavant mais se demandait pourquoi les hommes s'agitent, quand tout est si bref et inconnu, et il se rappelait Natacha telle qu'il l'avait vue la dernière fois, et tous ses doutes disparaissaient, non parce qu'elle répon-

dait aux questions qui se présentaient à lui mais parce que son souvenir le transportait momentanément dans l'autre domaine : le domaine clair de l'activité spirituelle où ne pouvaient être ni raison, ni tort, dans le domaine de la beauté et de l'amour pour lesquels il fallait vivre. Quelque lâcheté humaine qui se présentât à lui il se disait :

« Eh bien ! que N. N. vole l'État et le tzar, et que le tzar et l'État lui rendent des honneurs, mais hier, elle m'a souri, elle m'a invité à venir, et je l'aime, et personne ne le saura jamais. » Et son âme devenait calme et sereine.

Pierre fréquentait toujours la société, buvait toujours beaucoup et menait la même vie oisive et distraite, parce qu'en dehors des heures qu'il passait chez les Rostov, il lui fallait employer le reste du temps, et les habitudes et les connaissances faites à Moscou l'entraînaient invinciblement dans la vie qui le subjuguait.

Mais les derniers temps, quand des bruits de plus en plus inquiétants arrivèrent du théâtre de la guerre, quand la santé de Natacha commença à se rétablir et qu'elle cessa d'exalter en lui l'ancien sentiment de compassion, une inquiétude de plus en plus incompréhensible pour lui l'empoigna. Il sentait que la situation dans laquelle il se trouvait ne pouvait se prolonger plus longtemps, qu'une catastrophe imminente devait changer toute sa vie, et, avec impatience, il cherchait en tout les indices

de cette catastrophe. Un des francs-maçons avait révélé à Pierre la prophétie suivante tirée de l'*Apocalypse* de Jean le Prophète, relative à Napoléon.

On trouve dans l'*Apocalypse*, chapitre XIII, verset 18 : « C'est ici qu'est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six ».

Et dans le même chapitre, verset 5 : « Et on lui donna une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et de blasphèmes ; et on lui donna le pouvoir de faire la guerre pendant quarante-deux mois ».

Les caractères français comme les caractères hébraïques ont l'usage de chiffres, les dix premiers désignent les unités, les suivants les dizaines ; ils ont la signification suivante :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	20	30	40	50	60	70	80
a	b	c	d	e	f	g	h	i	k	l	m	n	o	p	q	r
90	100	110	120	130	140	150	160.									
s	t	u	v	w	x	y	z.									

En écrivant avec cet alphabet chiffré les mots : *l'empereur Napoléon*, la somme des nombres égale 666, ainsi donc Napoléon serait cette bête de l'*Apocalypse*. En outre, en écrivant à l'aide du même alphabet le nombre quarante-deux, c'est-à-dire la limite qui était assignée à la bête pour « prononcer des discours pleins d'orgueil et de blasphèmes » la

somme des chiffres qui correspondent au mot quarante-deux est aussi 666 ; il en résultait que le pouvoir de Napoléon prendrait fin en 1812, quand l'empereur des Français aurait accompli ses quarante-deux ans.

Cette prédiction avait frappé Pierre et souvent il se demandait qui mettrait fin au pouvoir de la bête, c'est-à-dire Napoléon, et, en se basant sur la représentation des mots par chiffres et additions, il tâchait de trouver la réponse à la question qui l'occupait. Pierre écrivait en réponse à cette question : L'EMPEREUR ALEXANDRE ? LA NATION RUSSE ? la somme différait de 666. Une fois qu'il était occupé à ces calculs il écrivit son nom : COMTE PIERRE BESOUHOFF, il n'arrivait pas au nombre voulu. Il changea l'orthographe, mit z au lieu de s, ajouta DE, puis LE, mais il n'atteignait toujours pas le résultat désiré. Alors il lui vint en tête que si la réponse à la question cherchée n'était pas dans son nom, elle serait certainement dans sa nationalité. Il écrivit : LE RUSSE BESUHOF ; en comptant il trouva 671. Il n'y avait que cinq de trop : 5 représente la lettre e, la même lettre élidée de l'article devant le mot empereur. En la rejetant aussi, bien qu'irrégulièrement, Pierre obtint la réponse cherchée : L'RUSSE BESUHOF donnait 666. Cette découverte l'émut. Comment, par quel lien était-il uni à ce grand événement prédit dans l'*Apocalypse*, il ne le savait pas, mais il n'en doutait pas un moment. Son amour pour

mademoiselle Rostov, l'antéchrist, l'invasion de Napoléon, la comète, 666, L'EMPEREUR NAPOLÉON et l'RUSSE BESUHOV, tout cela ensemble devait mûrir, éclater et le tirer de ce cercle des habitudes moscovites dans lequel il se sentait prisonnier, et l'amener à un bel acte et au grand bonheur.

Pierre, la veille de ce dimanche où on lut la prière, avait promis aux Rostov de leur apporter de chez le comte Rostoptchine, avec qui il était en bonnes relations, l'appel à la Russie et les dernières nouvelles de l'armée.

Le matin, Pierre trouva chez le comte Rostoptchine le courrier envoyé de l'armée. C'était une connaissance de Pierre, un des danseurs des bals de Moscou.

— Au nom de Dieu, ne pouvez-vous pas m'aider, lui dit le courrier, j'ai une sacoche pleine de lettres pour des parents.

Parmi ces lettres il y en avait une de Nicolas Rostov à son père. Pierre la prit ; en outre le comte Rostoptchine remit à Pierre l'appel de l'empereur au peuple de Moscou, le dernier ordre publié pour l'armée et sa dernière proclamation. En parcourant les ordres pour l'armée, Pierre trouva dans l'un d'eux, parmi les informations sur les morts, les blessés, les décorés, le nom de Nicolas Rostov décoré de la croix de Saint-Georges du 4^e degré pour

le courage montré dans l'affaire d'Ostrovna et, dans le même ordre, la nomination du prince André Bolkonskī, comme commandant du régiment des chasseurs.

Bien qu'il ne voulût pas rappeler Bolkonskī aux Rostov, Pierre ne pouvait se retenir du désir de les réjouir par la nouvelle de la décoration de leur fils et, laissant chez lui la proclamation officielle et les autres ordres pour les apporter personnellement au dîner, il envoya aux Rostov l'ordre du jour inséré et la lettre.

La conversation avec le comte Rostoptchine, son air inquiet et sa hâte de voir le courrier qui racontait en bavardant combien les affaires de l'armée allaient mal, le bruit sur les espions trouvés à Moscou, sur les papiers qui circulaient à Moscou et où l'on disait que Napoléon promettait d'être dans les deux capitales russes avant l'automne, les conversations sur l'arrivée de l'empereur attendu le lendemain, tout cela excitait en Pierre, avec une nouvelle force, ce sentiment d'émotion et d'attente qui ne le quittait pas depuis l'apparition de la comète et surtout depuis le commencement de la guerre.

Depuis déjà longtemps Pierre avait l'idée d'entrer au service militaire et il l'eût fait s'il n'en avait été empêché, premièrement parce qu'il appartenait à cette société maçonnique avec laquelle il était lié par serment et qui professait la paix universelle et la disparition de la guerre, et, deuxièmement parce

qu'en voyant le grand nombre de Moscovites qui avaient pris l'uniforme et propageaient le patriotisme, sans savoir pourquoi il avait honte de faire comme eux.

Mais la cause principale qui l'empêchait d'exécuter son intention d'entrer à l'armée, c'était cette révélation vague qu'il était L'RUSSE BESUHOF avec la signification du nombre de la bête 666, et que son rôle dans la grande œuvre : refréner *la bête*, était défini de toute éternité, de sorte qu'il ne devait rien entreprendre mais attendre ce qui devait s'accomplir.

Quelques amis intimes dînaient chez les Rostov chaque dimanche. Pierre arriva plus tôt, afin de les trouver seuls. Cette année, Pierre avait tellement grossi, qu'il eût été affreux s'il n'avait pas eu une aussi haute taille, des membres si forts, s'il n'avait pas été si robuste et n'eût porté si facilement son embonpoint. Il monta l'escalier, tout essoufflé et en marmonnant quelque chose. Le cocher ne lui demandait plus s'il fallait attendre. Il savait que le comte en avait chez les Rostov jusqu'à minuit.

Les valets des Rostov s'empresaient joyeusement de lui enlever son pardessus, de prendre sa canne et son chapeau. Pierre, par l'habitude du cercle, laissait sa canne et son chapeau dans l'antichambre. La première personne qu'il aperçut chez les Rostov, ce fut Natacha. Avant même de l'apercevoir, pendant qu'il ôtait son manteau dans l'antichambre, il l'avait entendue qui solfait dans la

salle. Il savait qu'elle ne chantait plus depuis sa maladie, c'est pourquoi le son de sa voix l'étonna et le réjouit. Il ouvrit doucement la porte et aperçut Natacha en robe lilas, celle qu'elle avait à la messe : elle marchait dans la chambre en chantant. Quand il ouvrit la porte elle marchait le dos tourné vers lui, mais quand elle se retourna et aperçut le visage étonné de Pierre, elle rougit et s'approcha de lui rapidement.

— Je veux essayer de me remettre à chanter, dit-elle. C'est malgré tout un passe-temps, ajouta-t-elle comme pour s'excuser.

— C'est très bien.

— Comme je suis contente que vous soyez venu ! Je suis aujourd'hui si heureuse ! dit-elle avec une animation que Pierre n'avait pas vue en elle depuis longtemps. Vous savez, Nicolas a reçu la décoration de Saint-Georges. J'en suis si fière pour lui.

— Comment donc, c'est moi qui ai envoyé l'ordre. Mais je ne veux pas vous déranger, ajouta-t-il ; et il voulut passer au salon. Natacha l'arrêta.

— Comte ! Est-ce mal que je chante ? Elle rougit mais ne baissa pas les yeux, le regardant interrogativement.

— Non... pourquoi?... Au contraire... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je ne le sais pas moi-même, mais je ne voudrais rien faire qui vous déplût, répondit hâtivement Natacha. J'ai une entière confiance en vous.

Vous ne savez pas quelle importance vous avez pour moi ; combien vous avez fait pour moi. Elle parlait vite, sans remarquer que Pierre rougissait à ses paroles. J'ai vu dans le même ordre que *lui*, Bolkonski (elle prononça ce nom rapidement et à mi-voix), est en Russie et qu'il sert de nouveau. Qu'en pensez-vous, me pardonnera-t-il jamais ? N'aura-t-il pour moi qu'un sentiment mauvais ? Qu'en pensez-vous ? Qu'en pensez-vous ? prononça-t-elle rapidement ; évidemment elle se hâtait de parler craignant de défaillir.

— Je pense..., qu'il n'a rien à pardonner... Si moi j'étais à sa place...

Par l'association des idées, Pierre se transportait momentanément au jour où, pour la consoler, il lui avait dit que s'il était le meilleur homme du monde, et libre, à genoux il lui demanderait sa main, et le même sentiment de pitié, de tendresse, d'amour, le saisissait et les mêmes paroles étaient sur ses lèvres. Mais elle ne lui donna pas le temps de l'exprimer.

— Oui, vous, vous, dit-elle en prononçant ce mot avec enthousiasme, vous c'est une autre affaire : meilleur, plus magnanime, plus généreux que vous, je n'en connais pas ; il n'en peut exister. Si je ne vous avais pas eu alors et même maintenant, je ne sais pas ce que j'aurais fait parce que... Des larmes emplirent tout à coup ses yeux, elle se détourna, approcha de ses yeux un morceau de

musique, entonna et se mit à marcher de nouveau dans la salle.

A ce moment Pétia accourut du salon. C'était maintenant un fort et beau garçon de quinze ans, aux lèvres épaisses, rouges, qui ressemblait à Natacha. Il se préparait à l'université, mais ces temps derniers, avec son camarade Obolenski, en cachette, il avait décidé d'entrer aux hussards.

Pétia parla de cette affaire à son homonyme. Il lui avait demandé de s'informer si on l'accepterait aux hussards. Pierre marchait dans le salon sans écouter Pétia. Celui-ci le tirait par la manche pour forcer son attention.

— Eh bien, comment va mon affaire, Pierre Kyri-lovitch, au nom de Dieu ! Mon seul espoir est en vous, dit Pétia.

— Ah ! oui, ton affaire, pour les hussards ? Je m'informerai, je m'informerai. Aujourd'hui même je demanderai tout.

— Eh bien, mon cher, avez-vous reçu le manifeste ? demanda le vieux comte. La comtesse a été à la messe chez les Razoumovskī, elle a entendu la nouvelle prière, on dit qu'elle est très bien.

— Oui, oui, j'ai le manifeste, répondit Pierre. L'empereur arrive demain ; il y aura une assemblée extraordinaire de la noblesse ; on dit qu'on demandera un enrôlement supplémentaire. Oui, je vous félicite.

— Oui, comte, Dieu soit loué. Eh bien, qu'y a-t-il de neuf dans l'armée ?

— Les nôtres ont de nouveau reculé. On dit qu'ils sont déjà sous Smolensk.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit le comte. Où est le manifeste ?

— Le manifeste ? Ah ! oui ! Pierre se mit à chercher dans ses poches mais il n'y pouvait trouver le papier. Tout en continuant à fouiller dans ses poches, il baisa la main de la comtesse qui entra, et il regardait autour de lui, inquiet, remarquant évidemment que Natacha, qui ne chantait plus, ne venait pas au salon.

— MA PAROLE, JE NE SAIS PLUS OU JE L'AI FOURRÉ, dit-il.

— Il perd toujours tout, dit la comtesse.

Natacha entra avec le visage ému, adouci, et s'assit en silence en regardant Pierre. Dès qu'elle entra, le visage assombri de Pierre s'éclaira. Tout en cherchant le papier il la regarda plusieurs fois.

— Vraiment, j'irai à la maison, je l'ai oublié, c'est sûr.

— Alors vous serez en retard pour le dîner.

— Justement le cocher est parti.

Sonia qui était allée dans l'antichambre pour chercher le papier le trouva dans le chapeau de Pierre où il l'avait mis très soigneusement sous la coiffe. Pierre voulut lire.

— Non, après dîner, dit le vieux comte, qui sem-

blait se promettre un grand plaisir de cette lecture.

Au dîner, on but du champagne à la santé du nouveau chevalier de Saint-Georges. Chinchine raconta les bruits de la ville : la maladie de la vieille princesse Géorgienne, le départ de Métivier de Moscou, l'arrestation d'un Allemand amené à Rostoptchine, qui déclara que c'était un *champignon* (ce qu'avait raconté Rostoptchine lui-même), et ordonna de le relâcher en disant au peuple que ce n'était pas un *champignon*, mais tout simplement un vieil allemand.

— Oui, on arrête, on arrête, dit le comte. J'ai dit à la comtesse de parler moins en français, maintenant ce n'est pas le moment.

— Le savez-vous? le prince Galitzine a pris un précepteur russe. Il apprend le russe, dit Chinchine, IL COMMENCE A DEVENIR DANGEREUX DE PARLER FRANÇAIS DANS LES RUES.

— Eh bien, comte Pierre Kyrilovitch, quand on mobilisera la milice, il vous faudra monter à cheval? dit le vieux comte en s'adressant à Pierre.

Pierre était silencieux et pensif tout le temps du dîner.

Comme s'il ne comprenait pas, à ces paroles il regarda le comte.

— Oui, oui, à la guerre... Mais non, quel soldat suis-je ! Cependant tout est si étrange, si étrange ! Je ne comprends pas moi-même, je ne sais pas. Je suis si loin des goûts militaires. Mais au temps

présent personne ne peut jurer de rien, dit-il.

Après le dîner, le comte s'assit tranquillement dans le fauteuil, et avec un visage sérieux, demanda à Sonia, qui avait la réputation d'une lectrice consommée, de lire.

— « A notre première capitale, Moscou ! L'ennemi, avec des forces considérables, est entré en Russie. Il va ruiner notre patrie bien-aimée, » lisait Sonia de sa voix menue. Le comte écoutait, les yeux fermés, et soupirait à plusieurs passages. Natacha se dressait sur son siège et regardait en face tantôt son père, tantôt Pierre. Pierre sentait son regard sur lui et tâchait de ne pas se retourner. La comtesse, après chaque expression solennelle du manifeste, hochait la tête d'un air fâché et mécontent. Dans toutes ces paroles, elle ne voyait qu'une chose : que les dangers où se trouvait son fils n'étaient pas prêts de prendre fin. Chinchine, en plissant la bouche dans un sourire moqueur, se préparait évidemment à railler à la première occasion : soit la lecture de Sonia, soit les réflexions du comte, même le manifeste à défaut de meilleur prétexte.

Après avoir lu ce qui était dit sur « les dangers qui menaçaient la Russie et les espérances que l'empereur fondait sur Moscou et surtout sur la glorieuse noblesse, » Sonia, avec un tremblement de la voix, causé surtout par l'attention avec laquelle on l'écoutait, lut les dernières paroles : « Mais, sans

relâche, nous resterons au milieu de notre peuple, dans cette capitale et dans d'autres endroits de notre pays, pour conseiller et guider toutes nos milices, aussi bien celles qui barrent maintenant la route à l'ennemi, que celles qui seront formées pour le combattre en quelque endroit qu'il paraisse. Que la perte où il a rêvé nous conduire se tourne contre sa tête et que l'Europe délivrée de l'esclavage glorifie le nom de la Russie! »

— Voilà, c'est ça! s'écria le comte en ouvrant ses yeux humides; et, en s'interrompant plusieurs fois par un reniflement, il prononça :

— Que l'empereur dise seulement un mot, et nous sacrifions tout, nous n'épargnerons rien.

Chinchine n'avait pas encore réussi à placer la plaisanterie préparée à propos du patriotisme du comte, que Natacha bondissait de sa place et accourait vers son père.

— Quel charme, ce papa! prononça-t-elle en l'embrassant, et, de nouveau, elle regarda Pierre avec cette coquetterie inconsciente qui lui revenait avec l'animation.

— En voilà une patriote! dit Chinchine.

— Pas du tout patriote, mais simplement... riposta Natacha offensée. Pour vous, tout est ridicule et ce n'est pas du tout une plaisanterie.

— Quelle plaisanterie! répéta le comte; qu'il dise seulement un mot et nous irons tous... Nous ne sommes pas des Allemands quelconques...

— Avez-vous remarqué, observa Pierre, qu'il est dit dans le manifeste « pour le conseil » ?

— Eh bien, pour n'importe quoi que ce soit...

A ce moment, Pétia, à qui personne ne faisait attention, s'approcha de son père et, tout rouge, d'une voix tantôt grave, tantôt aiguë, dit :

— Eh bien, papa, je vous demande absolument, et à maman aussi, de me laisser entrer à l'armée, parce que je n'en puis plus... voilà tout.

La comtesse leva au ciel des yeux effrayés, frappa des mains et, s'adressant à son mari :

— Eh bien ! Tu es attrapé !

Mais le comte revenant de suite de son émotion répondit :

— Bon, bon. Me voilà encore un soldat ! Des bêtises, laisse ; il faut étudier.

— Ce ne sont pas des bêtises, papa, Fédia Obolenski est plus jeune que moi et il va aussi partir. D'abord, c'est la même chose. Je ne puis rien apprendre maintenant quand...

Pétia s'arrêta, rougit jusqu'à la chaleur, mais acheva... : quand la patrie est en danger.

— Assez, assez, des bêtises...

— Mais vous avez dit vous-même que vous n'épargneriez rien.

— Pétia ! je te dis de te taire ! s'écria le comte en regardant sa femme qui, toute pâle, tenait ses yeux fixés sur son fils cadet.

— Et moi je vous dis que... Tenez Pierre Kyrilovitch vous dira aussi...

— Des bêtises, te dis-je ! Le lait n'est pas encore sec sur ses lèvres et il veut être soldat.

— Eh bien. Tu sais, je t'ai dit.

Et le comte, en saisissant le papier, probablement pour le relire encore une fois dans son cabinet de travail, sortit de la chambre.

— Piotr Kyrilovitch, eh bien. Allons fumer...

Pierre était confus et indécis. Les yeux de Natacha brillants et animés d'une façon inaccoutumée et qui, certainement, s'adressaient à lui avec plus de tendresse qu'aux autres, l'avaient mis en cet état.

— Non, il me semble... Je partirai à la maison...

— Comment, à la maison ! Vous deviez rester toute la soirée... Et voilà, vous devenez de plus en plus rare ; et ma petite... n'est gaie qu'en votre présence, dit vivement le comte en désignant Natacha.

— Mais j'avais oublié... Je dois être absolument à la maison... des affaires... prononça Pierre hâtivement.

— Eh bien, allez ; au revoir, dit le comte en sortant de la chambre.

— Pourquoi partez-vous ? Pourquoi êtes-vous troublé ? Pourquoi ? demanda Natacha à Pierre en le regardant en face, l'air provocant.

« Parce que je t'aime ! » voulait-il dire. Mais il ne le dit pas, rougit jusqu'aux larmes et baissa les yeux.

— Parce qu'il vaudra mieux pour moi venir plus rarement chez vous... parce que... Non, tout simplement parce que j'ai des occupations chez moi...

— Pourquoi ? Non, dites-le... commença Natasha, mais tout à coup elle se tut. Tous deux effrayés et gênés se regardaient. Ils essayaient de sourire et ne le pouvaient pas. Le sourire de Pierre exprimait la souffrance. Sans rien dire il lui baisa la main et sortit.

Pierre décida en soi-même de ne plus revenir chez les Rostov.

Pétia, après le refus définitif qu'il avait reçu, partit dans sa chambre, s'y enferma et y pleura à chaudes larmes. Tous feignirent de ne pas le remarquer quand il vint pour le thé, la mine sombre, les yeux gonflés.

Le lendemain, l'empereur arrivait. Quelques domestiques des Rostov demandèrent la permission d'aller voir l'empereur.

Ce matin, Pétia mit grand temps à s'habiller, se peigna et arrangea son col comme les grandes personnes. Il se mettait souvent devant le miroir, faisait des gestes, redressait les épaules et enfin, sans rien dire à personne, il mit son chapeau et sortit de la maison par l'escalier de service, en tâchant de ne pas être vu. Pétia avait résolu d'aller tout droit où était l'empereur et d'expliquer tout franchement à un chambellan (pour Pétia, l'empereur était toujours entouré de chambellans) que lui,

comte Rostov, malgré son jeune âge, désirait servir la patrie, que la jeunesse ne pouvait être un obstacle au dévouement et qu'il était prêt... Pendant que Pétia se préparait, il avait beaucoup de belles paroles à dire au chambellan.

Pétia comptait sur le succès de sa démarche près de l'empereur, précisément parce qu'il était un enfant (Pétia pensait même que tous seraient étonnés de sa prouesse), et en même temps, dans l'arrangement de son col, de sa coiffure et par son allure grave et modérée, il voulait se vieillir. Mais plus il marchait, plus il était distrait par la foule toujours croissante près du Kremlin, et plus il oubliait d'observer la lenteur propre aux hommes mûrs. En approchant du Kremlin il commença déjà à se soucier de n'être pas étouffé, et, résolument, l'air menaçant, il écarta ses coudes. Mais dans les portes Troïtzky, malgré son air résolu, les personnes qui probablement ne savaient pas avec quelles intentions patriotiques il allait au Kremlin, le serrèrent tant contre le mur, qu'il dut s'arrêter pendant que les voitures franchissaient les portes au milieu du bruit de la foule. Près de Pétia, il y avait une femme avec un valet, deux boutiquiers et un soldat retraité. Après être resté un moment près de la porte, Pétia, sans attendre que toutes les voitures fussent passées, voulut se mettre devant les autres et il se campa résolument les coudes en travers. Mais la femme qui était près de lui et

contre qui il dirigea d'abord ses coudes cria après lui avec colère :

— Quoi ! noblaillon ! Qu'as-tu à pousser ? Tu vois que tout le monde reste à sa place, pourquoi avancer !

— Comme ça tout le monde avancera, dit le valet ; et il se mit aussi à jouer des coudes, et poussa Pétia dans le coin empesté de la porte.

Pétia essuya avec sa main la sueur qui couvrait son visage, répara son col mouillé de sueur, col qu'il avait si bien arrangé à la maison, comme un grand.

Il sentait qu'il n'avait plus l'air présentable et il avait peur de n'être pas introduit près de l'empereur s'il se présentait ainsi aux chambellans. Mais il n'y avait pas moyen de s'arranger et de passer ailleurs, à cause de la foule. Un général, connaissance des Rostov, passa. Pétia voulut lui demander aide, mais il se dit que ce serait peu courageux. Quand toutes les voitures eurent défilé, la foule se remua et porta Pétia sur la place, tout occupée par le peuple. Non seulement la place, mais même les toits étaient pleins de gens. Dès que Pétia fut sur la place, il distingua clairement le son des cloches qui emplissait tout le Kremlin et le bruit des conversations joyeuses du peuple.

A un moment, la place devint plus libre et, tout à coup, toutes les têtes se découvrirent et tous se jetèrent en avant, entraînant aussi Pétia qui ne

pouvait respirer, et tous crièrent, hurra! hurra! hurra!

Pétia se soulevait sur la pointe des pieds, bousculait, pinçait, mais ne pouvait rien voir, sauf la foule qui l'entourait.

La même expression d'attendrissement et d'enthousiasme était sur tous les visages. Une marchande, qui était près de Pétia, sanglotait et des larmes coulaient de ses yeux.

— Père! Ange! Petit père! disait-elle en essuyant ses larmes avec ses mains.

— Hurra! criait-on de tous côtés.

Un moment, la foule resta au même endroit, mais ensuite se jeta de nouveau en avant.

Pétia, sans bien savoir lui-même ce qu'il faisait, serra les dents et, en roulant les yeux, l'air furibond, il se jeta en avant en jouant des coudes et criant hurra! comme s'il était prêt, en ce moment, à tuer et lui-même et tout le monde. Mais de tous côtés de pareilles personnes à l'expression sauvage bouscullaient toujours en criant aussi hurra!

« Alors, voilà ce que c'est que l'empereur, pensa Pétia. Non, je ne puis pas même lui donner ma supplique, c'est trop hardi! » Malgré cela, avec désespoir, il avançait toujours et, à travers les dos qui étaient devant, il aperçut un espace vide avec un tapis rouge. Mais à ce moment la foule s'ébranlait, elle reculait (les policiers repoussaient ceux qui étaient trop près du cortège. L'empereur pas-

sait du palais à la cathédrale de l'Assomption) et Pétia, tout à fait à l'improviste, reçut un coup si violent sur le côté, il était tellement serré que, soudain, ses yeux s'obscurcirent et qu'il perdit connaissance. Quand il revint à lui, un ecclésiastique, avec une touffe de cheveux gris descendant sur la nuque, en manteau bleu usé, probablement un chantre, le tenait d'une main sous le bras et de l'autre le protégeait de la foule qui s'avancait.

— On a écrasé un jeune seigneur. Mais que faites-vous ? Il ne faut pas pousser ainsi. Prenez garde, on a écrasé, écrasé, disait le chantre.

L'empereur entra dans la cathédrale de l'Assomption. La foule se rangea de nouveau et le chantre emmena Pétia, pâle et respirant à peine, vers le grand canon du Kremlin. Quelques personnes s'apitoyaient sur Pétia ; tout à coup la foule s'adressait à lui et maintenant se bousculait autour de lui. Ceux qui étaient le plus près s'empresaient, déboutonnaient son veston, le plaçaient sur le haut du canon et invectivaient ceux qui l'étouffaient.

— On pouvait l'étouffer à mort. Qu'est-ce que c'est que cela ? Tuer quelqu'un ! Le pauvre petit, il est blanc comme un linge, disaient des voix.

Pétia se remit bientôt. Son visage reprit ses couleurs, le malaise passa et, pour ce désagrément temporaire, il obtint une place sur le canon d'où il espérait voir l'empereur qui devait retourner.

Pétia ne pensait plus maintenant à remettre sa supplique : le voir seulement, et il serait heureux !

Pendant le service à la cathédrale de l'Assomption, un grand service d'action de grâces à cause de la venue de l'empereur et de la paix avec les Turcs, la foule s'éclaircit. Des marchands de kwass, de pain d'épices, de pavots, dont Pétia était particulièrement grand amateur, commencèrent à circuler et les conversations ordinaires s'établirent. Une marchande montrait un châle déchiré et racontait qu'elle l'avait payé cher ; une autre disait que maintenant toutes les étoffes de soie devenaient chères. Le chantre, le sauveur de Pétia, causait avec un fonctionnaire des officiants qui prêtaient leur concours à l'archevêque. Il répéta plusieurs fois le mot *sobornié* (1) que Pétia ne comprenait pas. Deux jeunes commerçants plaisantaient avec une femme de chambre qui cassait des noisettes. Toutes ces conversations, surtout les plaisanteries avec les filles, pour Pétia, à cause de son âge, méritaient une attention particulière, mais maintenant elles ne l'occupaient pas. Il était assis sur le haut du canon, toujours ému à la pensée de l'empereur et de son amour pour lui. La coïncidence de la sensation de mal et de peur, quand on l'avait bousculé, avec le sentiment d'enthousiasme, le rendait encore plus conscient de l'importance d'un tel moment.

(1) Service de messe avec plusieurs prêtres.

Soudain, des coups de canon s'entendirent du quai (on tirait pour célébrer la paix avec les Turcs), et la foule enfiévrée se jeta vers le quai pour voir tirer. Pétia voulait aussi courir là-bas, mais le chantre qui l'avait pris sous sa protection ne le laissait pas.

Les coups éclataient encore quand sortirent lentement de la cathédrale de l'Assomption les officiers généraux, les chambellans et d'autres encore. De nouveau, les têtes se découvrirent et ceux qui étaient allés regarder le canon revinrent en courant. Enfin, quatre hommes en uniformes chamarrés de décorations sortirent des portes de la cathédrale.

— Hourra ! cria de nouveau la foule.

— Lequel ? lequel ? demandait Pétia d'une voix pleurnicheuse.

Mais personne ne lui répondit. Tous étaient trop excités et Pétia, choisissant une de ces quatre personnes qu'à travers les larmes de joie qui lui venaient aux yeux il ne pouvait distinguer nettement, concentra sur elle tout son enthousiasme. Bien que ce ne fût pas l'empereur, il criait hourra ! d'une voix perçante et décidait que le lendemain même, coûte que coûte, il serait militaire.

La foule, courant derrière l'empereur, le conduisit jusqu'au palais et commença à se disperser. Il était déjà tard et Pétia n'avait rien mangé. La sueur coulait sur lui, mais il ne s'en allait pas à la

maison ; il voyait la foule qui s'éclaircissait, mais qui, cependant, était encore assez grande. Il restait devant le palais pendant le dîner de l'empereur, en regardant les fenêtres du monument, comme s'il attendait encore quelque chose, et il enviait également le grand seigneur qui s'approchait du perron pour le dîner de l'empereur et le valet qui servait à table et qu'on apercevait par les fenêtres.

Pendant le dîner de l'empereur, Valouiev dit en regardant par la fenêtre :

— Le peuple espère toujours voir Votre Majesté.

Le dîner touchait à sa fin ; l'empereur, en finissant un gâteau, se leva et sortit sur le balcon : — Ange ! Petit père ! Hourra ! père... cria la foule et criait Pétia, et, de nouveau, des femmes et quelques hommes, de ce nombre Pétia, pleurèrent de bonheur. Un assez grand morceau du gâteau que l'empereur tenait à la main se cassa et tomba sur la rampe du balcon et de là à terre. Un cocher, qui était le plus près, se jeta sur ce morceau de gâteau et le saisit. Quelques personnes de la foule s'élançèrent sur le cocher ; l'empereur, ayant remarqué cela, se fit apporter une assiette de gâteaux et se mit à les jeter du balcon. Les yeux de Pétia s'injectèrent de sang. Le danger d'être écrasé l'excitait encore davantage. Il se jeta sur le gâteau. Il ne savait au juste pourquoi, mais il fallait ne pas céder pour avoir un gâteau des mains de l'empereur. Il se jeta en avant, renversa une vieille femme qui

voulait attraper le gâteau. Mais bien que jetée à terre, la vieille ne se tenait pas pour battue (elle essayait d'attraper le gâteau, mais n'y pouvait parvenir). Pétia écarta sa main, saisit le gâteau, et, comme s'il avait peur d'être en retard, d'une voix déjà rauque il s'écria : « Hourra ! ».

L'empereur se retira et la foule commença à se disperser.

— Hein ! je disais qu'il fallait attendre encore et voilà ! disaient joyeusement des gens, de divers côtés.

Malgré tout le bonheur qu'éprouvait Pétia, il était attristé cependant de retourner à la maison où tout le plaisir de la journée prendrait fin. Du Kremlin, il ne se rendit pas tout droit chez lui, mais chez son camarade Obolenski qui avait quinze ans et entraînait aussi à l'armée.

Arrivé à la maison, il déclara résolument que si on ne le laissait pas partir, il s'enfuirait. Le lendemain, sans encore céder tout à fait, le comte Ilia Andréiévitich alla se renseigner où l'on pourrait placer Pétia avec le moins de danger.

XXII

Le 15 au matin, trois jours après la scène décrite, une immense quantité de voitures étaient près du palais Slobotzkî.

Les salons étaient pleins. Dans le premier se tenaient des gentilshommes en uniforme ; dans le second, des marchands médaillés, à longues barbes et en cafetans bleus. Dans la salle des réunions des nobles, il y avait du bruit et du mouvement.

A une grande table, sous le portrait de l'empereur, les seigneurs les plus importants étaient assis sur des chaises à hauts dossiers, mais la plupart des gentilshommes marchaient dans la salle.

Tous les gentilshommes, les mêmes que Pierre voyait chaque jour soit au club, soit à la maison, étaient tous en uniforme, quelques-uns du temps de Catherine, d'autres du temps de Paul, les autres, les nouveaux, en uniforme du temps d'A-

lexandre et dans l'uniforme ordinaire des gentilshommes. Et le caractère général de l'uniforme ajoutait quelque chose d'étrange et de fantastique à ces physionomies vieilles et jeunes les plus variées et connues. Les plus étonnants étaient surtout les vieux, presque aveugles, édentés, chauves, bouffis de graisse, jaunes ou ridés et maigres. La plupart étaient assis à leur place et se taisaient, ou s'ils marchaient et causaient, ils s'installaient près de quelqu'autre plus jeune. Comme sur les visages de la foule que Pétia avait vue sur la place, sur tous ces visages se montrait quelque chose de contradictoire : l'attente d'un événement solennel et de la chose ordinaire, qui était hier : partie de boston, cuisinier Pétrouchka, la santé de Zénaïde Dmitrievna, etc.

Pierre, sanglé dans son uniforme de gentilhomme, devenu trop étroit, était venu de bonne heure. Il était ému : la réunion extraordinaire non seulement de la noblesse, mais aussi des marchands, des ordres, des ÉTATS-GÉNÉRAUX, excitait en lui une série de pensées longtemps oubliées mais profondément enracinées dans son esprit : des pensées sur le CONTRAT SOCIAL et la Révolution française.

Ces paroles de l'appel qu'il avait remarquées : l'empereur viendra dans la capitale pour *consulter* son peuple, le confirmaient dans cette opinion, et, supposant que dans cet ordre d'idées quelque chose

degrave, et qu'il attendait depuis longtemps, se préparait, il marchait, examinait, écoutait les conversations, mais ne trouvait nulle part l'expression des idées qui l'occupaient.

On avait lu le manifeste de l'empereur, il avait provoqué l'enthousiasme, puis tous s'étaient dispersés en causant. Outre les intérêts habituels, Pierre entendait des conversations sur les places que devaient occuper les maréchaux de la noblesse à l'entrée de l'empereur, sur le moment à choisir pour donner un bal à l'empereur, sur la question de savoir s'il fallait se grouper par districts ou par provinces, etc.

Mais aussitôt que la question touchait à la guerre et à la cause de la réunion de ce jour, la conversation devenait vague, hésitante. Tous préféraient écouter que parler.

Un homme d'un âge moyen, martial, beau, en uniforme de marin retraité, parlait dans une des salles et tous se groupaient autour de lui. Pierre s'approcha du cercle qui se formait autour du parleur et se mit à l'écouter. Le comte Ilia Andréievitch, en uniforme de maréchal de la noblesse du temps de Catherine, qui circulait dans la foule avec un sourire aimable, et qui, comme tous les autres, s'approchait de ce groupe, écoutait avec son bon sourire, comme il écoutait toujours, en approuvant d'un hochement de tête celui qui parlait. Le marin en retraite parlait très hardiment,

on voyait cela à l'expression des visages de ses auditeurs et à ce que les hommes que Pierre savait très doux et très calmes s'éloignaient de lui sans l'approuver et en le contredisant. Pierre se fit un chemin au milieu du cercle, écouta et se convainquit que celui qui parlait était en effet un libéral, mais dans un tout autre sens qu'il se représentait le libéralisme. Le marin, d'une voix de baryton particulièrement sonore, propre à la noblesse, avec un grasseyement agréable et l'abréviation des consonnes, de cette voix avec laquelle on crie : « Garçon ! la pipe ! » etc., parlait avec l'habitude du commandement.

— Quoi, parce que les habitants de Smolensk ont proposé des miliciens à l'empereur ! Les habitants de Smolensk sont-ils un modèle pour nous ? Si les gentilshommes de Moscou le trouvent nécessaire, ils peuvent exprimer leur dévouement à l'empereur par d'autres moyens. Avons-nous oublié la milice de 1807 ! Seuls les intendants et les voleurs y ont gagné, c'est le seul résultat...

Le comte Ilia Andréievitch, en souriant, hochait approbativement la tête.

— Eh quoi ! Les milices ont-elles jamais été de quelque utilité pour l'État ? D'aucune ! On a seulement ruiné nos domaines. L'enrôlement, c'est encore mieux... Autrement ils retournent chez eux ni soldats ni paysans, la débauche et c'est tout... Les gentilshommes ne marchandent pas leur vie, nous

irons nous-mêmes, nous prendrons avec nous encore des recrues, et que l'empereur fasse seulement un appel et nous mourrons tous pour lui ! ajouta l'orateur en s'animant.

Ilia Andréievitch avalait sa salive de plaisir et bousculait Pierre. Celui-ci voulait aussi parler. Il s'avancait plein d'animation mais ne sachant encore lui-même pourquoi ni ce qu'il dirait. Il venait d'ouvrir la bouche pour parler quand un sénateur sans dents, le visage intelligent et méchant, qui se tenait près de l'orateur, interrompit Pierre.

Avec l'habitude évidente de mener une discussion, il parlait doucement mais très distinctement.

— Je suppose, monsieur, dit le sénateur en blésant de sa bouche édentée, que nous ne sommes pas ici pour discuter ce qui est le mieux pour l'Etat, en ce moment : l'enrôlement ou la milice ? Nous sommes ici pour répondre à l'appel qu'a daigné nous adresser l'empereur, et nous laisserons au pouvoir supérieur le soin de juger ce qui vaut mieux, de la milice ou de l'enrôlement...

Tout à coup, Pierre trouva une issue à son animation. Il se fâcha contre le sénateur qui imposait cette régularité et limitait les opinions dont s'occupait la noblesse. Pierre s'avança et l'arrêta. Il ne savait lui-même ce qu'il disait, mais il se mit à parler avec animation en lançant de temps en temps des paroles françaises et s'exprimant en un russe trop littéraire.

— Excusez-moi, Votre Excellence, commença-t-il (Pierre était en très bons termes avec ce sénateur, mais ici, il croyait nécessaire de s'adresser à lui d'une façon officielle); bien que je ne sois pas d'accord avec monsieur... (Pierre s'arrêta. Il voulait dire AVEC MON TRÈS HONORABLE PRÉOPINANT.) avec monsieur... QUE JE N'AI PAS L'HONNEUR DE CONNAÎTRE... Mais je suppose que la noblesse, outre l'expression de sa sympathie et de son enthousiasme, est appelée aussi à juger les mesures par lesquelles nous pouvons secourir la patrie. Je crois, prononça-t-il en s'animant, que l'empereur serait lui-même mécontent s'il ne trouvait en nous que des propriétaires de paysans que nous lui donnerons pour en faire de la CHAIR A CANON, et s'il ne trouvait pas en nous le conseil.

Plusieurs s'éloignaient du groupe en remarquant le sourire méprisant du sénateur et trouvant les paroles de Pierre trop libres. Seul Ilia Andréievitch était content du discours de Pierre, de même qu'il était content du discours du marin, de celui du sénateur et, en général, de ce qu'il entendait en dernier.

— Je crois qu'avant de discuter ces questions, continua Pierre, nous devons demander à l'empereur, demander très respectueusement à Sa Majesté, de nous communiquer quelles sont les forces de l'armée, en quelle situation se trouvent nos troupes, et alors...

Mais Pierre ne parvint pas à achever. De trois côtés à la fois on l'interpellait. Son plus violent adversaire était Stépan Stépanovitch Adraxine, son partenaire au boston, qu'il connaissait depuis longtemps et qui était toujours bien disposé pour lui.

Stépan Stépanovitch était en uniforme. Était-ce à cause de l'uniforme ou par une autre raison, mais Pierre voyait en lui un tout autre homme. Stépan Stépanovitch, avec une colère sénile qui tout d'un coup se montrait sur son visage, s'écria contre Pierre :

— Premièrement, je vous dirai que nous n'avons pas le droit de demander cela à l'empereur ; deuxièmement, si la noblesse russe avait un droit pareil, l'empereur ne pourrait nous répondre. Les troupes s'avancent conformément au mouvement de l'ennemi ; il diminue, il augmente...

L'autre voix était celle d'un homme de taille moyenne, d'une quarantaine d'années, que Pierre voyait autrefois chez les tziganes et qu'il connaissait comme tricheur aux cartes, et qui, lui aussi, était changé à cause de son uniforme. Il s'approcha de Pierre et interrompant Adraxine :

— Ce n'est pas le moment de discuter. Il faut agir. La guerre est en Russie. Notre ennemi marche pour perdre la Russie, pour profaner les tombeaux de nos aïeux, pour emmener nos femmes et nos enfants ! — Le gentilhomme se frappait la poitrine.
— Nous nous lèverons tous, nous irons tous pour

notre père le tzar ! cria-t-il en roulant des yeux pleins de sang.

Quelques voix approbatrices s'entendaient dans la foule.

— Nous sommes des Russes et nous n'épargnerons pas notre sang pour la défense de la religion, du trône et de la patrie ! Et les rêves, il faut les abandonner si nous sommes des fils de la patrie. Nous montrerons à l'Europe comment les Russes défendent la Russie ! s'écria le gentilhomme.

Pierre voulait répondre, mais il ne pouvait prononcer une parole. Il sentait que le son de ses paroles, indépendamment de la pensée qu'elles exprimaient, était moins entendu que le son des paroles des gentilshommes.

Ilia Andréievitch approuvait derrière le groupe ; quelques-uns, à la fin de la phrase, tournaient l'épaule vers l'orateur et disaient :

— Voilà, ceci, c'est bien !

Pierre voulait dire qu'il n'était pas du tout opposé aux sacrifices d'argent, de paysans, de la vie même, mais qu'il fallait connaître l'état des affaires pour y remédier ; mais il ne pouvait même parler.

Plusieurs voix criaient et parlaient ensemble, de sorte qu'Ilia Andréievitch ne venait pas à bout d'approuver tout le monde, et le groupe augmentait, s'éclaircissait, se reformait de nouveau et, tout en bourdonnant, s'avancait vers la grande salle. Non

seulement Pierre n'avait pas réussi à parler, mais on l'interpellait grossièrement, on le repoussait et l'on se détournait de lui comme d'un ennemi commun. Cela se passait non parce qu'on était mécontent du sens de ses paroles, on les avait oubliées après toutes les discussions qui les avaient suivies, mais l'animation de la foule avait besoin d'un objet sensible pour l'amour, d'un objet sensible pour la haine. Pierre était ce dernier. Plusieurs orateurs prirent la parole après le gentilhomme et tous sur le même ton. Plusieurs parlaient bien et d'une façon originale. L'éditeur du *Messenger russe* de Glinka, qu'on avait reconnu (un littérateur, un littérateur ! disait-on dans la foule), dit que l'enfer devait être repoussé par l'enfer, qu'il avait vu l'enfant sourire à la lumière de l'éclair et au grondement du tonnerre, mais que nous ne serions pas cet enfant.

— Oui, oui, au grondement du tonnerre ! répétait-on approbativement dans les derniers rangs.

La foule s'approcha de la grande table où étaient assis, avec leurs uniformes et leurs décorations, les vieux seigneurs septuagénaires, blancs, chauves, que Pierre voyait chez eux avec des bouffons ou au club, au jeu de boston. La foule toujours houleuse s'approcha de la table. L'un après l'autre, parfois deux ensemble, appuyés contre les hauts dossiers des chaises, les orateurs parlaient.

Ceux qui étaient derrière remarquaient ce que

n'avait pas dit l'orateur et tâchaient de dire ce qui manquait. Les autres, dans cette chaleur et ce vacarme, cherchaient dans leur tête, sans la trouver, une idée quelconque et se hâtaient de l'exposer. Les vieux seigneurs, connaissances de Pierre, étaient assis et se regardaient l'un l'autre, et l'expression de plusieurs d'entre eux disait qu'ils avaient très chaud.

Cependant Pierre se sentait ému, et le désir général de montrer que pour nous il n'y avait pas d'obstacles, désir qui s'exprimait plus dans les sons et les expressions des visages que dans le sens des paroles, se communiquait à lui aussi. Il ne renonçait pas à ses idées, mais il se sentait coupable et désirait se justifier.

— Je dis seulement qu'il nous serait plus commode de faire des sacrifices si nous connaissions quels sont les besoins, prononça-t-il en tâchant de dépasser les autres voix.

Un vieillard qui était près de lui le regarda, mais il fut aussitôt distrait par un cri à l'autre bout de la table.

— Oui, Moscou sera rendue, elle sera l'expiatrice ! criait l'un.

— Il est l'ennemi de l'humanité ! criait un autre.

— Permettez-moi de parler... — Messieurs, vous m'étouffez !...

XXIII

A ce moment, devant la foule des gentilshommes qui s'écarta, le comte Rostoptchine, en uniforme de général, des décorations en travers de l'épaule, le menton proéminent et les yeux mobiles, entra à pas rapides.

— L'empereur va venir tout de suite, dit-il. J'en arrive. Je crois que dans la situation où nous sommes il n'y a pas beaucoup à discuter. L'empereur a daigné nous réunir, ainsi que les marchands ; de là couleront des millions (il désigna la salle des marchands) et notre affaire à nous est de donner des soldats et de ne pas nous épargner nous-mêmes... C'est le moins que nous puissions faire !

Quelques seigneurs, assis devant la table, commencèrent le conseil. Tout était dit à voix plus que basse, qui semblait même triste après le bruit de tout à l'heure ; on entendait de vieilles voix cassées

qui disaient : « Moi, je consens. » D'autres, pour varier : « Moi aussi, je suis du même avis. »

Le secrétaire reçut l'ordre d'écrire les décisions de la noblesse moscovite : les Moscovites, comme les habitants de Smolensk, donneraient dix hommes pour mille et l'uniforme complet.

Les messieurs qui étaient là se levèrent comme soulagés, en faisant un bruit de chaises, et partirent dans la salle en s'étirant les jambes et prenant par ci par là un ami sous le bras et causant.

— L'empereur ! L'empereur !

Ce mot parcourut rapidement toutes les salles et la foule se précipita vers l'entrée.

Par une large allée bordée de deux rangs de gentilshommes, l'empereur traversa la salle.

Une curiosité respectueuse et effrayée s'exprimait sur tous les visages. Pierre était assez loin et ne pouvait entendre très bien le discours de l'empereur. Il comprit seulement que l'empereur parlait du danger où se trouvait le pays et des espérances qu'il mettait en la noblesse de Moscou. Une autre voix répondit à l'empereur en disant la décision que venait de prendre la noblesse.

— Messieurs... commença l'empereur d'une voix tremblante.

La foule se tut de nouveau et Pierre entendit nettement la voix si agréable de l'empereur qui disait :

— Jamais je n'ai douté du zèle de la noblesse

russe, mais en ce jour elle a surpassé mes espérances. Je vous remercie au nom de la patrie. Messieurs, agissons, le temps est précieux...

L'empereur se tut, la foule commença à se grouper autour de lui. Des acclamations enthousiastes s'entendaient de tous côtés.

— Oui, le plus cher... c'est la parole du tzar... disait en sanglotant Ilia Andréievitch qui n'avait rien entendu, mais qui comprenait tout à sa façon.

De la salle de la noblesse, l'empereur passa dans celle des marchands. Il y resta près de dix minutes. Pierre, parmi les autres, vit que l'empereur, en sortant de la salle des marchands, avait les yeux remplis de larmes d'attendrissement. Comme on l'apprit après, l'empereur venait à peine de commencer son discours aux marchands que des larmes coulèrent de ses yeux et qu'il l'achevait d'une voix tremblante. Quand Pierre aperçut l'empereur, il était accompagné de deux marchands. Pierre connaissait l'un d'eux, un gros entrepreneur ; l'autre avait une tête petite, le visage jaune et la barbe étroite. Tous deux pleuraient : le marchand maigre avait les yeux pleins de larmes, mais l'autre sanglotait comme un enfant et répétait sans cesse :

— Prenez notre vie et notre bien, Votre Majesté !

A ce moment, Pierre ne sentit plus rien sauf le désir de montrer que pour lui il n'y avait pas d'obstacle, qu'il était prêt à sacrifier tout. Son discours aux idées constitutionnelles se présentait à lui

comme un reproche. Il cherchait l'occasion de l'effacer. Ayant appris que le comte Mamonov donnait un régiment, Bezoukhov déclara immédiatement au comte Rostoptchine qu'il donnait mille hommes et leur entretien.

Le vieux Rostov ne pouvait sans pleurer raconter à sa femme ce qui s'était passé, et, immédiatement, il acquiesça au désir de Pétia et alla lui-même l'inscrire.

Le lendemain, l'empereur partit. Tous les gentilshommes convoqués quittèrent leurs uniformes, se dispersèrent de nouveau dans leurs maisons et au cercle et donnèrent des ordres aux intendants sur le recrutement, et s'étonnaient eux-mêmes de ce qu'ils avaient fait.

DIXIÈME PARTIE

I

Napoléon avait commencé la guerre contre la Russie parce qu'il ne pouvait point ne pas venir à Dresde, ne pas être étourdi des honneurs, ne pas vêtir l'uniforme polonais, ne pas céder à l'impression de la matinée de Juin, ne pas retenir son emportement en présence de Kourakine et ensuite de Balachov.

Alexandre renonçait à tout pour parler parce qu'il se sentait personnellement blessé. Barclay de Tolly tâchait de diriger l'armée, le mieux possible, afin de remplir son devoir et de mériter la gloire de grand capitaine. Rostov se jetait à l'attaque

contre les Français parce qu'il ne pouvait refréner son désir de galoper sur le champ uni. Et de même, cette quantité innombrable de personnes qui participaient à cette guerre agissaient selon leurs qualités personnelles, leurs habitudes, selon les conditions et les buts poursuivis. Elles craignaient, se vantaient, se réjouissaient, s'indignaient, discutaient, en croyant savoir ce qu'elles faisaient et convaincues d'agir pour elles-mêmes, et, cependant, toutes étaient des instruments involontaires de l'Histoire et faisaient un travail caché d'elles mais compréhensible pour nous. Tel est le sort immuable de tous les acteurs agissants, et ils sont d'autant moins libres qu'ils sont plus haut dans la hiérarchie humaine.

Maintenant, les hommes de 1812 sont depuis longtemps descendus de leurs sièges, leurs intérêts personnels ont disparu sans laisser trace, et il n'y a plus, devant nous, que le résultat historique de ce temps.

Mais admettons que les hommes de l'Europe, sous le commandement de Napoléon, *devaient* pénétrer dans les profondeurs de la Russie et y périr, et alors, toute l'activité inutile, insensée, illogique, des facteurs de cette guerre, nous devient compréhensible.

La Providence forçait tous ces hommes, en aspirant à leurs buts personnels, à contribuer à la réalisation d'un unique et formidable résultat dont

pas un seul homme (ni Napoléon, ni Alexandre, ni encore moins un quelconque de ceux qui ont participé à cette guerre) n'avait la moindre idée.

Maintenant, ce qui fit en 1812 la perte de l'armée française est clair pour nous. Personne ne niera que la cause de la perte des troupes françaises de Napoléon ne fut, d'un côté, leur entrée trop tardive, sans préparation pour la campagne d'hiver, dans les profondeurs de la Russie, et, d'autre part, le caractère que prit la guerre par suite de l'incendie des villes russes et de la haine contre l'ennemi excitée dans le peuple russe. Mais alors, non-seulement personne ne prévoyait (ce qui semble maintenant évident) que ce moyen pouvait seulement causer la perte des huit cent mille hommes de la meilleure armée du monde, dirigée par le meilleur des capitaines, en contact avec l'armée russe deux fois plus faible, inexpérimentée, dirigée par des chefs sans expérience, *non seulement personne ne le prévoyait*, mais tous les efforts, *du côté des Russes*, étaient toujours dirigés pour empêcher ce qui seul pouvait sauver la Russie, et, *du côté des Français*, malgré l'expérience et ce qu'on appelle le génie militaire de Napoléon, tous ses efforts tendaient à se trouver en face de Moscou à la fin de l'été, c'est-à-dire à faire précisément ce qui devait le perdre.

Dans les travaux d'histoire sur 1812, les auteurs français arrivent à dire que Napoléon sentait le danger de l'alignement de son armée, qu'il cher-

chait la bataille, que ses maréchaux lui conseillaient de s'arrêter à Smolensk, et d'autres motifs, qui prouvent qu'on pressentait alors tout le danger de cette campagne. De leur côté, les auteurs russes aiment encore plus à dire que depuis le commencement de la campagne il existait un plan de guerre scythe : attirer Napoléon dans les profondeurs de la Russie, et ils attribuent ce plan, les uns à Pfull, les autres à un Français quelconque, d'autres à Toll, d'autres enfin à l'empereur Alexandre lui-même, en désignant les notes, les projets et les lettres dans lesquels, en effet, se trouvent des allusions à cette façon de mener la campagne. Mais toutes ces allusions à la prévision de ce qui se produisit du côté des Français ainsi que du côté des Russes sont émises maintenant parce que l'événement les a justifiées. Si l'événement ne s'était pas réalisé, ces allusions seraient oubliées, comme le sont maintenant des milliers d'allusions et d'hypothèses contradictoires qui étaient à la mode alors, mais qui n'ont pas été justifiées. Il y a toujours tant de suppositions sur l'issue de chaque événement qu'il se trouve toujours des gens pour dire : « J'ai dit, bien avant, que ce serait ainsi », et ils oublient tout à fait qu'au nombre des suppositions innombrables, il y en avait de tout à fait contraires.

La supposition que, d'une part, Napoléon connaissait le danger de l'allongement de la ligne, et,

de l'autre, que les Russes voulaient attirer l'ennemi dans les profondeurs de la Russie, appartient évidemment à cette catégorie, et les historiens, seulement avec de grandes réserves, peuvent attribuer certaines considérations à Napoléon et certains plans aux chefs russes. Tous les faits contredisent absolument de pareilles suppositions : Pendant toute la guerre, non seulement les Russes n'avaient pas le désir d'attirer les Français dans les profondeurs de la Russie, mais tout était fait pour les empêcher d'y entrer, et non seulement Napoléon n'avait pas peur d'allonger sa ligne, mais, de chaque pas en avant, il se réjouissait comme d'un triomphe, et, contrairement à ses campagnes d'autrefois, il cherchait mollement la bataille.

Au commencement même de la campagne, nos armées sont coupées et le seul but auquel nous aspirons est de les réunir : or, pour reculer et entraîner l'ennemi dans les profondeurs du pays, il n'en était pas besoin. L'empereur reste à l'armée pour l'animer et pour défendre chaque pouce de terrain russe et non pour reculer. On construit l'énorme camp de Drissa, selon les plans de Pfull, et l'on ne peut reculer davantage. L'empereur fait des reproches aux commandants en chef pour chaque pas en arrière. Non seulement l'incendie de Moscou, mais même l'arrivée de l'ennemi jusqu'à Smolensk, ne peuvent même se présenter à l'imagination de l'empereur, et, quand les armées s'unis-

sent, l'empereur s'indigne que Smolensk soit pris et brûlé et qu'on n'ait pas livré sous ses murs la bataille générale. Ainsi pensait l'empereur, mais les chefs russes et tous les Russes s'indignaient encore plus à la pensée que les nôtres reculaient dans l'intérieur du pays.

Napoléon, en coupant les armées russes, s'avancait à l'intérieur de la Russie et manquait quelques occasions de bataille : au mois d'août, il est à Smolensk et ne pense qu'à aller plus loin, bien que, comme nous le voyons maintenant, ce mouvement fût évidemment périlleux pour lui.

Les faits montrent indubitablement que Napoléon n'a pas prévu le danger du mouvement sur Moscou, et que ni Alexandre, ni les chefs militaires russes n'ont pensé à l'y attirer, au contraire. Attirer Napoléon dans les profondeurs du pays ne fut pas le fait d'un plan quelconque (personne même n'en croyait la possibilité), mais le fait du jeu le plus compliqué des intrigues, des ambitions, des désirs de ceux qui participaient à la guerre et qui ne devinaient pas ce qui devait être et ce qui était le seul salut de la Russie.

Tout se passe par hasard : les armées sont coupées au commencement de la campagne. Nous tâchons de les réunir afin de livrer la bataille et d'arrêter l'invasion ennemie. Mais, malgré cette aspiration, nous évitons la bataille avec un ennemi plus fort, nous reculons, involontairement, à

angle aigu, et attirons les Français jusqu'à Smolensk. Mais c'est encore peu de dire que nous reculons à angle aigu — parce que les Français s'avançaient entre les deux armées — cet angle devient encore plus aigu et nous nous éloignons encore davantage parce que Barclay de Tolly, un Allemand impopulaire, est détesté de Bagration (qui doit être sous son commandement), et que Bagration, qui commande la seconde armée, tâche de tarder le plus longtemps possible à rejoindre Barclay afin de ne pas se mettre sous son commandement.

Bagration, pendant longtemps, ne fait pas sa jonction (bien que ce soit le but de tous les chefs militaires), parce qu'il lui semble que cette marche mettra son armée en danger, et qu'il est plus commode pour lui de reculer plus à gauche et au sud, en inquiétant l'ennemi de flanc et de derrière, et de compléter son armée dans l'Ukraine. Et pourtant, il semble qu'il invente cela précisément parce qu'il ne veut pas se soumettre à l'Allemand Barclay qu'il hait et qui lui est inférieur en grade.

L'empereur se trouve à l'armée pour l'animer de sa présence, mais sa présence et l'ignorance de ce qu'il faut décider et le nombre incalculable de conseils et de plans détruisent l'énergie d'action de la première armée, et l'armée recule.

Il est censé s'arrêter au camp de Drissa mais, tout à fait à l'improviste, Paulucci, qui vise le

commandement en chef, par son énergie, influence Alexandre, et tous les plans de Pfull sont abandonnés et l'affaire confiée à Barclay.

Mais puisque Barclay n'inspire pas de confiance, son pouvoir est limité. Les armées sont séparées, il n'y a pas d'unité de commandement. Barclay n'est pas populaire mais, de tout cet embrouillement, de la division de l'armée et de l'impopularité de l'Allemand commandant en chef, il résulte, d'une part, l'indécision, la crainte de livrer la bataille (qu'on n'aurait pas pu éviter si les armées avaient été unies et si le chef n'eût été Barclay), d'autre part, l'indignation croissante contre les Allemands et l'excitation de l'esprit patriotique.

Enfin, l'empereur quitte l'armée sous le prétexte le plus commode pour son départ : qu'il lui faut aussi animer le peuple des capitales pour exciter la guerre nationale. Et ce voyage de l'empereur à Moscou triple les forces de l'armée russe.

L'empereur quitte l'armée pour ne pas gêner l'activité du pouvoir du commandant en chef, et il espère que celui-ci prendra alors une mesure plus décisive. Mais la situation du commandant des armées s'embrouille et s'affaiblit encore plus. Benigsen, le grand-duc et l'essaim des généraux aides de camp restent à l'armée pour suivre les actes du général en chef et l'exciter à l'énergie. Mais Barclay, se sentant encore moins libre sous tous ces yeux que sous ceux de l'empereur, devient

encore plus prudent pour les actions décisives et évite la bataille.

Barclay est pour la prudence. Le grand-duc héritier fait allusion à la trahison et exige la bataille générale. Lubomirsky, Brodznitzky, Vloditzky et d'autres échauffent si bien tout ce bruit que Barclay, sous prétexte d'envoyer des papiers à l'empereur, envoie des généraux aides de camp polonais à Pétersbourg et déclare une guerre ouverte à Benigsen et au grand-duc.

A Smolensk, enfin, malgré toute l'opposition de Bagration, les armées se réunissent.

Bagration arrive en voiture à la maison occupée par Barclay. Barclay met son écharpe, sort à la rencontre de Bagration et, comme il est son supérieur en grade, il lui fait un rapport. Bagration lutte de magnanimité, et malgré son grade supérieur, se soumet à Barclay; mais ce faisant, il tombe encore moins d'accord avec lui. Par ordre de l'empereur, Bagration lui fait un rapport personnel. Il écrit à Araktchéiev :

« Malgré la volonté de l'empereur, je ne peux absolument être ensemble avec le *ministre* (Barclay). Au nom de Dieu, envoyez-moi quelque part même commander un seul régiment, mais je ne puis rester ici. Tout le quartier général est plein d'Allemands, de sorte que pour un Russe il est impossible de vivre là, et il n'y a aucun ordre. Je pensais servir loyalement l'empereur et la patrie et en fin

de compte je sers Barclay. J'avoue que je ne le veux pas. »

La foule des Bronitzki, des Vintzengerode et des autres embrouille encore plus les rapports des généraux en chef et il y a encore moins d'unité. On se prépare à attaquer les Français devant Smolensk. On envoie un général pour inspecter la position. Ce général hait Barclay ; il va chez son ami, commandant du corps d'armée et, après avoir passé chez lui toute la journée, retourne chez Barclay et critique à tous les points de vue le champ de bataille qu'il ne connaît pas. Pendant qu'on se querelle et intrigue sur le futur champ de bataille, pendant que nous cherchons les Français et nous trompons sur leur position, les Français rencontrent par hasard la division de Neverovsky et s'approchent des murs mêmes de Smolensk.

Pour sauver les communications il faut accepter à Smolensk la bataille inattendue. La bataille a lieu. On tue des milliers d'hommes de part et d'autre. Smolensk se rend malgré la colère de l'empereur et de tout le peuple, mais il est brûlé par ses habitants mêmes, trompés par leur gouverneur, et les habitants réunis, montrant l'exemple aux autres Russes, partent à Moscou, ne pensant qu'à leur défaite et enflammant la haine contre l'ennemi. Napoléon avance, nous reculons et il se produit cette chose même qui devait perdre Napoléon.

II

Le lendemain du départ de son fils, le prince Nicolas Andréiévitich appela chez lui la princesse Marie.

— Eh bien, tu es contente maintenant, lui dit-il. Tu m'as brouillé avec mon fils ! Contente ? C'est tout ce que tu voulais ! Contente ?... Cela me peine, je suis vieux et faible, et tu l'as voulu. Eh bien, réjouis-toi, réjouis-toi !

Après cela, pendant une semaine, la princesse Marie ne vit pas son père : Il était souffrant et ne sortait pas de son cabinet.

A son étonnement, la princesse Marie remarqua que, pendant sa maladie, le vieux prince n'admit plus près de lui mademoiselle Bourienne, seul Tikhone le soignait.

Une semaine après, le prince parut et reprit son train de vie habituel, s'occupant avec une activité particulière des constructions et des jardins, et

cessant toutes ses relations anciennes avec mademoiselle Bourienne. Son air et son ton froid avec la princesse Marie semblaient lui dire : « Voilà, regarde, tu as inventé contre moi, tu as calomnié au sujet de mes relations avec cette Française, et tu m'as brouillé avec le prince André, et tu vois que je n'ai besoin ni de toi ni de la Française. »

La princesse Marie passait la moitié de la journée chez Nikolenka, surveillant ses études — elle-même lui enseignait le russe et la musique, — causant avec Desalles. Elle passait l'autre partie de la journée avec ses livres, la vieille bonne, les pèlerines qui, par l'escalier de service, montaient parfois chez elle.

Sur la guerre, la princesse Marie pensait ce que les femmes en pensent. Elle avait peur pour son frère qui était là-bas, elle avait une horreur instinctive pour la cruauté humaine qui fait les hommes s'entretuer, mais elle ne comprenait pas l'importance de cette guerre qui lui semblait pareille à toutes les guerres précédentes. Elle ne comprenait pas la signification de cette guerre, bien que Desalles, son constant interlocuteur, qui s'intéressait passionnément à la marche de la guerre, tâchât de lui expliquer ses considérations et malgré que les pèlerines qui venaient chez elle, chacune à sa façon, parlassent avec horreur des rumeurs populaires, de l'invasion de l'Antechrist, et malgré que Julie, maintenant princesse Droubetzkoï, qui

de nouveau correspondait avec elle, lui écrivit de Moscou des lettres patriotiques.

« Je vous écris en russe, ma bonne amie, parce que j'ai en haine tous les Français ainsi que leur langue que je ne puis entendre parler ; à Moscou, nous sommes si enthousiasmés de notre empereur adoré !

» Mon pauvre mari supporte la fatigue, les difficultés et la faim dans les auberges juives, mais les nouvelles que j'ai m'animent encore plus.

» Vous avez probablement entendu parler de l'acte héroïque de Raievsky qui, embrassant ses deux fils, dit : « Je périrai avec eux, mais nous ne » faillirons pas ! » Et, en effet, malgré l'ennemi deux fois plus fort, nous n'avons pas faibli. Nous passons le temps comme nous le pouvons, mais à la guerre comme à la guerre. La princesse Aline et Sophie passent avec moi toutes les journées et nous, malheureuses veuves de maris vivants, en préparant de la charpie, nous faisons de belles conversations. Vous seule, mon amie, manquez, etc... »

La princesse Marie ne comprenait pas toute la signification de cette guerre, principalement parce que le vieux prince n'en parlait jamais, ne l'admettait pas et, pendant le dîner, se moquait de Desalles qui en parlait. Le ton du prince était si calme et si assuré que, sans raisonner, la princesse Marie le croyait.

Durant tout le mois de juillet, le vieux prince fut

extrêmement actif et animé : Il fit planter un nouveau jardin, construire un nouveau bâtiment pour les domestiques. La seule chose qui inquiétait la princesse Marie c'est qu'il dormait peu et renonçait à son habitude de dormir dans son cabinet de travail : chaque jour il changeait l'endroit de son lit. Tantôt il ordonnait de préparer son lit de camp dans la galerie, tantôt il restait au salon sur le divan ou le voltaire, sans se déshabiller, et sommeillait ; alors ce n'était pas mademoiselle Bouriennine qui lui faisait la lecture, mais le garçon Pétroucha ; tantôt il passait la nuit dans la salle à manger.

Le premier août, on reçut la seconde lettre du prince André. Dans la première, reçue peu après son départ, le prince André demandait docilement pardon à son père de ce qu'il s'était permis de lui dire et lui demandait de lui rendre son affection.

A cette lettre le vieux prince répondit par une lettre affectueuse et, à dater de ce jour, il éloigna de lui la Française. La deuxième lettre du prince André, écrite des environs de Vitebsk, apprenait que les Français occupaient cette ville et contenait une description sommaire de toute la campagne avec le dessin du plan et des considérations sur la marche à suivre pour cette campagne.

Dans cette lettre, le prince André présentait à son père l'incommodité de sa résidence près du théâtre de la guerre, sur la ligne même du mouvement des

troupes et lui conseillait de partir à Moscou.

Ce jour-là, pendant le dîner, quand Desalles dit que, d'après les bruits répandus, les Français étaient déjà à Vitebsk, le vieux prince se rappela la lettre du prince André.

— J'ai reçu aujourd'hui la lettre du prince André, dit-il. Princesse Marie, n'as-tu pas lu ?

— Non, père, répondit la princesse. Elle ne pouvait avoir lu la lettre dont elle ignorait la réception.

— Il écrit sur cette guerre, dit le prince avec ce sourire méprisant, devenu habituel et qu'il avait toujours en parlant de cette guerre.

— C'est probablement très intéressant, dit Desalles. Le prince est à même de savoir...

— Ah ! très intéressant, dit mademoiselle Bourienne,

— Allez me la chercher, vous savez, sur la petite table, sous le presse-papiers, dit-il à mademoiselle Bourienne.

Celle-ci, toute joyeuse, bondit.

— Ah ! non, cria-t-il en fronçant les sourcils. Va, toi, Mikhaïl Ivanitch.

Mikhaïl Ivanitch se leva et alla dans le cabinet. Mais dès qu'il fut sorti, le vieux prince, regardant autour de lui avec inquiétude, jeta sa serviette et y alla lui-même.

— On ne sait rien ; on dérangera tout.

Pendant qu'il sortait, la princesse Marie, De-

salles, mademoiselle Bourienne et même Nikolenka se regardaient en silence.

Le vieux prince revint d'un pas pressé, accompagné de Mikhaïl Ivanovitch avec un plan et la lettre que, sans donner à lire à personne pendant le dîner, il mit près de lui.

En passant au salon il donna la lettre à la princesse Marie et déplia devant lui le plan de nouvelles constructions sur lequel il fixa les yeux, et ordonna de lire à haute voix.

Quand la princesse Marie eut achevé la lecture de la lettre, elle regarda interrogativement son père. Il fixait le plan, évidemment plongé dans ses pensées.

— Que pensez-vous de cela, prince ? se permit de dire Desalles.

— Moi ! Moi !... fit le vieux prince comme s'il s'éveillait fâché, sans quitter des yeux le plan du bâtiment.

— C'est très possible que le théâtre de la guerre se rapproche si près de nous...

— Ah ! ah ! ah ! Le théâtre de la guerre ! fit le prince. J'ai dit et répété que le théâtre de la guerre c'est la Pologne et que l'ennemi ne dépassera jamais le Niémen.

Desalles étonné regardait le prince qui parlait du Niémen quand l'ennemi était déjà près du Dniéper. Mais la princesse Marie qui avait oublié la situation géographique du Niémen, pensa que son père disait vrai.

— A la fonte des neiges, ils s'enfonceront dans les marais de la Pologne ; ils peuvent ne pas s'apercevoir..., prononça le prince pensant visiblement à la campagne de 1807 qui lui semblait toute récente. Benigsen devait entrer plus tôt en Prusse, alors l'affaire aurait eu une autre tournure.

— Mais, prince, objecta timidement Desalles, dans la lettre, il est question de Vitebsk.

— Ah ! dans la lettre, oui, prononça le prince mécontent, oui...

Tout à coup son visage s'assombrit ; il se tut :

— Oui, il écrit que les Français sont écrasés. Près de quel fleuve, près de quelle rivière ?

Desalles baissa les yeux.

— Le prince n'écrit rien de cela, fit-il doucement.

— Ne l'écrit-il pas ? Eh bien ! Ce n'est pourtant pas moi qui l'ai inventé.

Tous se turent longtemps.

— Oui, oui... Eh bien ! Mikhaïl Ivanitch, dit-il tout à coup en levant la tête et lui montrant le plan de constructions, explique comment tu veux que tout cela soit remanié.

Mikhaïl Ivanitch s'approcha du plan, et le prince, après avoir causé avec lui au sujet des nouvelles constructions, regarda méchamment la princesse Marie et Desalles, puis partit chez lui.

La princesse Marie avait remarqué le regard confus et étonné de Desalles, fixé sur son père, son

silence, et était frappée de ce que le prince avait oublié la lettre de son fils sur la table du salon. Mais elle avait peur non seulement de parler et d'interroger Desalles sur la cause de sa confusion et de son silence, mais même d'y penser.

Le soir, Mikhaïl Ivanitch vint de la part du prince chez la princesse Marie, pour la lettre du prince André oubliée au salon. La princesse Marie remit la lettre. Bien que cela lui fût désagréable, elle se permit de demander à Mikhaïl Ivanitch ce que faisait son père.

— Toujours au travail, dit Mikhaïl Ivanitch avec un sourire respectueux qui fit pâlir la princesse Marie. Il s'inquiète beaucoup des nouveaux bâtiments. Il a lu un peu, et maintenant — il baissa la voix — il est au bureau et, probablement s'occupe du testament. (Depuis quelque temps, une des occupations favorites du prince était d'examiner les papiers qu'il devait laisser après sa mort, et qu'il appelait son testament.)

— Est-ce qu'on envoie Alpatitch à Smolensk ? demanda la princesse Marie.

— Comment donc ! Il attend déjà depuis longtemps.

III

Quand Mikhaïl Ivanitch entra avec la lettre dans le cabinet de travail, le prince, en lunettes à abat-jour, près d'une bougie, était assis devant son bureau ouvert ; sa main très écartée tenait des papiers qu'il lisait dans une pose un peu solennelle. (Ces papiers, des remarques, comme il les appelait, devaient être remis à l'empereur après sa mort.)

Quand Mikhaïl Ivanitch entra, des larmes provoquées par le souvenir du temps où il avait écrit et par ce qu'il lisait maintenant, emplissaient les yeux du prince. Il prit des mains de Mikhaïl Ivanitch la lettre du prince André, la mit dans sa poche, arrangea les papiers et appela Alpatitch qui attendait depuis longtemps.

Sur une petite feuille de papier qu'il tenait à la main, il avait écrit tout ce qu'il fallait acheter à Smolensk, et, en marchant, il donnait des ordres à Alpatitch qui attendait près de la porte.

— Premièrement, du papier à lettres, tu entends, huit mains, voici le modèle, tranches dorées... Voici le modèle, il faut absolument le même. Du vernis, de la cire, selon la note de Mikhaïl Ivanitch.

Il marchait dans la chambre, et regardait dans son carnet.

— Ensuite : remets personnellement cette lettre au gouverneur.

Après c'étaient des verrous pour les portes des nouvelles bâtisses, faits exactement d'après un modèle qu'il avait inventé lui-même. Ensuite, il fallait commander une boîte pour y mettre le testament. La transmission des ordres à Alpatitch dura plus de deux heures. Le prince n'arrivait pas à le laisser parler. Il s'assit, réfléchit et, fermant les yeux, s'endormit. Alpatitch fit un mouvement.

— Eh bien, va, va, s'il faut quelque chose, je t'enverrai chercher.

Alpatitch sortit. Le prince s'approcha de nouveau du bureau, y chercha, toucha ses papiers, les renferma de nouveau, puis s'assit devant la table pour écrire la lettre au gouverneur.

Il était déjà tard quand il se leva après avoir cacheté la lettre. Il voulait dormir, mais il savait qu'il ne le pouvait pas et que les idées les plus mauvaises lui venaient au lit. Il appela Tikhone. Il traversait la chambre pour lui dire où préparer son lit pour cette nuit. Il marchait en mesurant chaque petit coin. Aucun endroit ne lui semblait bon,

mais surtout son divan habituel, dans le cabinet, ce divan lui paraissait terrible, probablement à cause des idées pénibles qu'il y avait eues. Aucune place ne lui allait, le mieux était encore un petit coin dans le divan, derrière le piano. Il n'avait pas encore dormi là.

Tikhone, aidé du maître d'hôtel, apporta le lit et se mit à l'installer.

— Pas comme ça, pas comme ça ! s'écria le prince, et lui-même l'approcha un peu plus loin du coin, puis l'éloigna de nouveau. « Eh bien, enfin, j'ai tout arrangé, maintenant je puis me reposer ! » pensa le prince et il laissa Tikhone le déshabiller. Le prince se déshabilla en fronçant les sourcils avec dépit, à cause des efforts qu'il fallait faire pour ôter le cafetan et les pantalons, puis il tomba lourdement sur le lit et parut réfléchir, tout en regardant avec mépris ses jambes jaunes, maigres. Il ne réfléchissait pas, mais il hésitait devant l'effort de soulever ses jambes et de se remuer sur le lit. « Oh ! comme c'est lourd ! Qu'au moins ce travail se termine plus vite et qu'on me laisse tranquille ! » En serrant les lèvres il fit cet effort pour la millième fois et se coucha.

Mais aussitôt couché, tout le lit trembla sous lui comme s'il frissonnait. C'était ainsi chaque nuit. Il ouvrit les yeux qui tendaient à se refermer.

— Pas de tranquillité, les maudits ! grommelait-il avec colère. « Oui, oui, il y avait encore quel-

que chose de très important que j'ai conservé pour lire la nuit, au lit. Les verrous ? Non, c'est déjà dit... Non, c'est quelque chose qui s'est passé au salon. La princesse Marie a radoté quelque chose. Desalles, cet imbécile, a dit quelque chose... dans la poche... je ne me rappelle pas.... »

— Tichka ! De quoi a-t-on parlé pendant le dîner ?

— Du prince Mikhaïl.

— Tais-toi, tais-toi. Le prince frappa la main sur la table. « Oui, je sais, la lettre du prince André. La princesse Marie a lu. Desalles a dit quelque chose sur Vitebsk. Je lirai maintenant. »

Il ordonna de prendre la lettre dans sa poche et d'approcher du lit la petite table avec la limonade et la bougie de cire, puis, prenant ses lunettes, il se mit à lire. Seulement ici, dans le silence de la nuit, en relisant la lettre, à la lumière faible, au-dessous de l'abat-jour vert, il en comprit pour la première fois toute l'importance.

— Les Français sont à Vitebsk, dans quatre marches ils peuvent être à Smolensk, peut-être y sont-ils déjà. Tichka ! — Tikhone bondit. — Non, il ne faut pas, il ne faut pas ! s'écria-t-il.

Il posa la lettre sous le bougeoir et ferma les yeux. A lui se présentaient le Danube, le jour clair, des roseaux, le camp russe et lui, jeune général, le visage sans une seule ride, brave, gai, entre sous la tente peinte de Potiomkine, et un sentiment

ardent d'envie pour le favori le secoue aussi fortement qu'autrefois. Et il se rappelle toutes ses paroles à sa première rencontre avec Potiomkine. Devant lui paraît une grosse femme, courte, au visage gras et jaunâtre, l'impératrice ; il se rappelle son sourire, ses paroles, quand, pour la première fois, elle le reçut gracieusement. Et il se rappelle son visage sur le catafalque et la discussion avec Zoubov qui se passa alors devant son tombeau pour le droit de s'approcher de sa main.

« Ah ! plus vite, plus vite retourner à ce temps et que tout ce qui existe maintenant finisse plus vite... plus vite, que tous me laissent tranquille ! »

IV

Lissia-Gori, la propriété du prince Nicolas Andréievitch Bolkonski, se trouvait à soixante *verstes* au delà de Smolensk et à trois *verstes* de la route de Moscou.

Ce même soir que le prince donnait des ordres à Alpatitch, Desalles demanda à être reçu par la princesse. Il lui dit : que puisque le prince, qui n'est pas très bien portant, ne prend aucune mesure pour sa sécurité, alors qu'on voit par la lettre du prince André que le séjour de Lissia-Gori n'est pas tout à fait sûr, il se permet respectueusement de lui conseiller d'envoyer par Alpatitch une lettre au gouverneur de la province, à Smolensk, avec la demande de faire savoir quel est l'état des choses et quels dangers menacent Lissia-Gori. Desalles écrivit pour la princesse Marie la lettre au gouverneur ; elle la signa et la fit remettre à Alpatitch avec l'ordre de la transmettre

au gouverneur et, en cas de danger, de rentrer le plus vite possible.

Après avoir reçu tous les ordres, Alpatitch, accompagné de ses domestiques, en bonnet blanc ouaté (cadeau du prince), avec un bâton (comme le vieux prince), sortit pour se mettre dans le cabriolet couvert de cuir, attelé de trois vigoureux rouans.

Les clochettes étaient attachées de manière à ne pas sonner et les grelots enveloppés de papier. Le prince ne permettait à personne, à Lissia-Gorï, d'aller avec des clochettes. Mais Alpatitch aimait les clochettes et les grelots pour les longs voyages. L'entourage d'Alpatitch : l'intendant, le teneur de livres, la cuisinière, l'aide-cuisinière, deux vieilles femmes, le petit groom, les cochers et divers domestiques l'accompagnaient. Sa fille lui mettait derrière le dos et sous lui des oreillers de plume. La vieille belle-sœur, en cachette, glissait un petit paquet. Un des cochers, le tenant sous le bras, l'aidait à monter.

— Bon, bon ! des préparatifs de femmes ! De femmes ! de femmes ! prononça-t-il très vite, en soufflant de la même façon que le vieux prince.

Alpatitch s'assit dans la voiture. Après avoir donné les derniers ordres sur le travail, et cela sans imiter le prince, Alpatitch décoiffa sa tête chauve et se signa trois fois.

— S'il arrive quelque chose, retournez, Iakov Alpatitch ! Au nom du Christ, ayez pitié de nous !

lui cria la femme en faisant allusion aux bruits de la guerre et à l'ennemi.

— Des femmes! des femmes! bavardages de femmes! prononça Alpatitch, et il partit en regardant autour de lui les champs tantôt de seigle jauni, tantôt d'avoine épaisse encore verte, tantôt encore noirs et prêts à être ensemencés.

Tandis qu'il avançait, Alpatitch, en fixant ses regards sur les champs de seigle que par-ci par-là on commençait à faucher, admirait l'abondance extraordinaire des semailles de printemps, et il faisait ses calculs sur les semailles, la récolte, et tâchait de se rappeler s'il n'avait pas oublié quelque ordre du prince.

Après s'être arrêté deux fois en route pour soigner les chevaux, le 4 août, vers le soir, Alpatitch arriva à la ville. En route il avait rencontré et dépassé des fourgons et des troupes. Tout en approchant de Smolensk, il entendait des coups lointains, mais ces sons ne le frappaient pas. Ce qui l'étonna surtout, ce fût de voir, en s'approchant de Smolensk, un beau champ d'avoine que des soldats fauchaient, évidemment pour leurs chevaux, et où ils disposaient leur campement. Ce fait frappa Alpatitch, mais bientôt il l'oublia en pensant à ses affaires.

Tous les intérêts de la vie d'Alpatitch, depuis déjà plus de trente ans, étaient limités à la seule volonté du prince : jamais il n'était sorti de ce

cercle. Tout ce qui ne touchait pas l'accomplissement des ordres du prince non seulement ne l'intéressait pas mais n'existait pas pour lui.

En arrivant le 4 août au soir à Smolensk, Alpatitch s'arrêta de l'autre côté du Dniéper, dans le faubourg Gatchensk, à l'auberge de Férapontov, chez qui, depuis trente ans, il avait l'habitude de loger. Trente ans auparavant, Férapontov, après avoir acheté, avec l'aide d'Alpatitch, un bois au prince, s'était mis à faire du commerce, et maintenant il avait une maison, une auberge et une boutique de farine dans le chef-lieu de la province. Férapontov était un gros paysan de cinquante ans, brun, rouge, avec des lèvres épaisses, un gros nez camard, des bosses au-dessus des sourcils noirs froncés et un gros ventre.

Férapontov, en gilet et chemise de coton, se tenait près de sa boutique qui donnait sur la rue. En apercevant Alpatitch, il s'approcha de lui.

— Sois le bienvenu, Iakov Alpatitch. Les gens s'enfuient de la ville et toi tu y viens, dit-il.

— Pourquoi s'enfuient-ils de la ville? demanda Alpatitch.

— Moi aussi je dis que le peuple est sot : il craint toujours les Français.

— Des racontars de femmes ! Des racontars de femmes ! prononça Alpatitch.

— Et moi aussi, c'est ce que je dis, Iakov Alpatitch. Je dis : l'ordre est donné de ne pas laisser

entrer, alors c'est sûr. Même les paysans demandent trois roubles par chariot. Ce ne sont pas des chrétiens !

Iakov Alpatitch écoutait distraitement. Il demanda un samovar, du foin pour les chevaux et, après avoir bu le thé, il se coucha.

Toute la nuit, devant l'auberge, des troupes défilaient dans la rue. Le lendemain Alpatitch mit son cafetan, qu'il ne portait qu'en ville, et partit à ses affaires. Le matin était ensoleillé et à huit heures il faisait déjà chaud. « C'est une fameuse journée pour la moisson ! » pensa Alpatitch.

Hors de la ville, dès le grand matin, on entendait des coups.

Après huit heures, la canonnade se joignit aux coups de fusil. Dans les rues il y avait beaucoup de gens qui se hâtaient vers quelque endroit, beaucoup de soldats, mais, comme toujours, les cochers circulaient, les marchands se tenaient près de leurs boutiques, et, dans les églises, on célébrait les offices.

Alpatitch alla dans les boutiques, dans les administrations, à la poste et chez le gouverneur. Dans les administrations, dans les boutiques, à la poste, tous parlaient de la guerre, de l'ennemi qui déjà attaquait la ville. Tous se demandaient que faire et tous tâchaient de se rassurer l'un l'autre.

Près de la maison du gouverneur, Alpatitch trouva une grande foule de gens, des Cosaques et

des voitures de voyage appartenant au gouverneur. Sur le perron il rencontra deux gentils-hommes ; il en connaissait un. Celui-ci, ancien commissaire de police, parlait avec chaleur :

— Ce n'est pas une plaisanterie. C'est bien quand il n'y a qu'une seule tête : une tête, une misère, mais quand on est treize et qu'on vous amène à perdre tout ce que vous possédez... qu'est-ce que c'est que cette autorité? Hé! je les pendrais, les brigands... disait-il...

— Assez, assez ! fit l'autre.

— Et qu'est-ce que cela me fait qu'ils entendent! Quoi, nous ne sommes pas des chiens, répartit l'ancien policier.

En se retournant il aperçut Alpatitch.

— Ah! Iakov Alpatitch, pourquoi es-tu ici?

— C'est l'ordre de Son Excellence, chez monsieur le Gouverneur, répondit Alpatitch en levant fièrement la tête et mettant la main dans son gousset, ce qu'il faisait toujours quand il mentionnait le prince.

— On m'a ordonné de me renseigner sur l'état des choses, dit-il.

— Oui, voilà, renseigne-toi ! s'écria le propriétaire. On nous a réduits à une telle extrémité!... pas de chariots, rien!... Voilà, tu entends? dit-il en désignant le côté d'où venaient les coups.

— On nous a amenés à une telle situation que tout le monde doit périr... Des brigands! prononça-t-il encore, et il descendit le perron.

Alpatitch hocha la tête et alla sur le perron. Dans l'antichambre il y avait des marchands, des femmes, des fonctionnaires qui, silencieusement, s'entre-regardaient.

La porte du cabinet s'ouvrit : tous se levèrent de leurs places et s'avancèrent. Un fonctionnaire sortit en courant, parla à un marchand, invita à le suivre un gros fonctionnaire avec la croix autour du cou, et, de nouveau, disparut dans la porte, évitant visiblement les questions et les regards qui lui étaient destinés. Alpatitch s'avança et, à une nouvelle sortie du fonctionnaire, la main derrière son cafetan boutonné il s'adressa à lui et lui tendit deux lettres :

— A monsieur le baron Aschou, de la part du général en chef prince Bolkonski, prononça-t-il si solennellement, avec tant d'importance, que le fonctionnaire se tourna vers lui et prit la lettre. Quelques minutes après le gouverneur reçut Alpatitch et lui dit hâtivement :

— Dis au prince et à la princesse que je ne sais rien du tout. J'agis d'après les ordres supérieurs. Voici... — Il donna un papier à Alpatitch. — Cependant, puisque le prince est souffrant, je lui conseillerais de partir à Moscou. Moi-même, je pars tout de suite. Dis...

Mais le gouverneur n'acheva pas. Un officier essoufflé, en sueur, accourait à la porte ; il se mit à lui parler en français.

L'horreur se peignit sur le visage du gouverneur.

— Va, dit-il en saluant de la tête Alpatitch; et il se mit à interroger l'officier.

Des regards effrayés se levèrent sur Alpatitch quand il sortit du cabinet du gouverneur. Maintenant, en entendant malgré lui les coups rapprochés qui augmentaient toujours, Alpatitch se dirigeait en hâte vers l'auberge. Le papier que lui avait remis le gouverneur contenait ces mots :

« Je vous affirme qu'aucun danger ne menace encore Smolensk et qu'il est peu croyable qu'un danger l'ait menacé. Moi, d'un côté, et le prince Bagration de l'autre, nous marchons pour nous réunir devant Smolensk. Cette rencontre se fera le 22 et les deux armées, leurs forces jointes, se mettront à défendre leurs compatriotes de la province qui vous est confiée jusqu'à ce que nos efforts éloignent les ennemis de la patrie, ou jusqu'à ce que, dans leurs rangs courageux, tombe le dernier soldat. Vous voyez d'après cela que vous pouvez sans crainte calmer les habitants de Smolensk parce que celui qui est défendu par deux armées aussi courageuses peut toujours être sûr de la victoire. » (*Ordre de Barclay de Tolly au gouverneur civil de Smolensk, baron Aschou. — 1812.*)

Le peuple inquiet marchait dans les rues. Les chariots surchargés de vaisselle, de chaises, de petites armoires, sortaient de chaque porte et

s'avançaient dans les rues. Devant la maison voisine de celle de Férapontov stationnaient des chariots, et des femmes sanglotaient en se disant adieu. Le chien de garde tournait en jappant autour des chevaux attelés.

Alpatitch, d'un pas plus vif qu'à l'ordinaire, entra dans la cour et alla tout droit au hangar à ses chevaux et son chariot. Le cocher dormait. Il l'éveilla, lui ordonna d'atteler et entra dans le vestibule. Dans la chambre des maîtres on entendait pleurer des enfants, les sanglots effrayants d'une femme et les cris irrités et rauques de Férapontov. Dès qu'Alpatitch entra, la cuisinière bondit dans le vestibule comme une poule effrayée.

— Il a battu à mort la patronne! Tant battue!... tant traînée!

— Pourquoi? demanda Alpatitch.

— Elle demandait à partir. C'est une idée de femme. Comment, dit-elle, tu me perds avec les petits? Tout le monde est parti, et nous, qu'est-ce que nous faisons? Et il a commencé à la battre. Il l'a tant battue, tant traînée...

Alpatitch hocha la tête à ces paroles comme s'il les approuvait et, ne désirant pas en savoir davantage, il se dirigea vers la porte opposée à la chambre des maîtres, dans la pièce où étaient ses achats.

— Malfaiteur! brigand! cria en ce moment une femme maigre, pâle, un enfant sur les bras, un

fichu tombant de la tête, qui s'échappait de la porte et courait par l'escalier dans la cour. Férapontov la suivait. En apercevant Alpatitch il rajusta son gilet, ses cheveux, bâilla et entra derrière Alpatitch dans la chambre.

— Est-ce que tu veux déjà partir ? demanda-t-il.

Sans répondre à sa question et sans le regarder, Alpatitch, tout en vérifiant ses achats, demanda combien il devait pour le logement.

— Nous aurons le temps de faire le compte ! Quoi ! as-tu été chez le gouverneur ! demanda Férapontov, quelle résolution ?

Alpatitch répondit que le gouverneur ne lui avait rien dit de positif.

— Pouvons-nous partir avec notre ménage, dit Férapontov : jusqu'à Dorogobouge, on demande sept roubles par chariot. Moi, je dis qu'ils ne sont pas des chrétiens ! Selivanov, lui, a réussi jeudi à vendre sa farine à l'armée, neuf roubles le sac... Eh bien, prendrez-vous du thé ? ajouta-t-il.

Pendant qu'on attelait, Alpatitch et Férapontov burent le thé et causèrent du prix du blé, de la disette, du beau temps pour les moissons.

— Cependant la canonnade commence à se calmer, dit Férapontov en se levant après avoir bu trois verres de thé. Probablement que nous les avons vaincus. On a dit qu'on ne les laisserait pas... voilà ce que c'est que la force... On a raconté que, dernièrement, Matthieu Ivanitch Platov les a pour-

suivis jusqu'au fleuve Mørina : d'un seul coup il a noyé presque dix-huit mille hommes.

Alpatitch rassembla ses achats, les donna au cocher qui entra et paya le patron.

La rue était pleine d'un bruit de roues, de sabots et de grelots des charrettes qui sortaient.

Il était déjà midi passé. Une moitié de la rue était dans l'ombre, l'autre était vivement éclairée par le soleil. Alpatitch regarda par la fenêtre et alla à la porte.

Soudain, un bruit étrange de sifflements et de coups lointains se fit entendre, puis éclata le grondement confus de la canonnade qui fit trembler les vitres.

Alpatitch sortit dans la rue. Deux hommes couraient dans la direction du pont. De tous côtés s'entendaient le sifflement, les coups de canon et l'explosion des grenades qui tombaient dans la ville. Mais ces coups étaient peu de chose et n'attiraient pas l'attention des habitants en comparaison de la canonnade qu'on entendait en dehors de la ville. C'était le bombardement de Smolensk que Napoléon avait ordonné de commencer à cinq heures, avec cent trente bouches à feu.

Au premier moment, le peuple ne comprit pas la signification de ce bombardement.

Le bruit des obus et des bombes, d'abord, ne faisait qu'exciter la curiosité. La femme de Férapontov qui ne cessait de brailler près du hangar, se

tut et, l'enfant sur les bras, sortit à la porte cochère. Elle regardait en silence le peuple et prêtait l'oreille aux sons.

La cuisinière et un marchand sortirent aussi sous la porte cochère. Tous, avec une curiosité joyeuse, tâchaient d'apercevoir les boulets qui volaient au-dessus de leurs têtes. Du coin de la rue sortirent quelques personnes qui causaient avec animation.

— En voilà de la force ! disait l'un. Il a mis en miettes le toit et le plafond. — Il a creusé la terre comme un cochon, remarquait un autre. Voilà. Ça c'est bon. Comme ça ! disait-il en riant.

— Heureusement que tu as sauté à temps, autrement il t'aurait aplati.

Des gens s'adressaient à ces hommes. Ils s'arrêtaient et racontaient que les obus étaient tombés à côté d'eux, dans une maison. En même temps, d'autres obus, tantôt avec un sifflement lugubre — les boulets, — tantôt avec un sifflement agréable — les grenades, — volaient sans cesse au-dessus de la foule. Pas un ne tombait auprès : tous partaient plus loin. Alpatitch s'installa dans sa voiture.

Le patron était près de la porte.

— Que diable regardes-tu là ? cria-t-il à la cuisinière qui, les manches retroussées, en jupon rouge, en agitant ses coudes nus, s'approchait du coin pour écouter ce qu'on racontait.

— En voilà des miracles ! s'exclamait-elle. Mais

en entendant la voix du patron elle se retourna et rajusta son jupon retroussé.

De nouveau quelque chose, comme un petit oiseau qui vole de haut en bas, siffla, mais cette fois très près.

Le feu brilla au milieu de la rue, quelque chose éclata et couvrit de fumée toute la rue.

— Brigand ! Que fais-tu donc là ? s'écria le patron en accourant vers la cuisinière. Au même moment, de divers côtés, ce furent des gémissements de femmes, des enfants effrayés se mirent à pleurer et les gens, les visages pâles, se groupèrent en silence autour de la cuisinière. Dans cette foule dominaient les gémissements et les cris de la cuisinière.

— Oh ! oh ! mes colombes ! Mes colombes blanches, ne me laissez pas mourir ! Mes petites colombes blanches !...

Cinq minutes après personne ne restait dans la rue. La cuisinière, une côte enfoncée par un éclat d'obus, était emportée dans la cuisine.

Alpatitch, son cocher, la femme de Férapontov avec les enfants, le portier, tous étaient assis dans le sous-sol et prêtaient l'oreille. Le grondement des canons, le sifflement des obus, les gémissements plaintifs de la cuisinière qui dominaient tous les autres sons, ne cessaient pas d'un instant.

La maîtresse tantôt balançait et calmait l'enfant, tantôt, avec un chuchotement plaintif, demandait à tous ceux qui entraient dans le sous-sol où était le

patron qui était resté dans la rue. Un boutiquier qui entrait lui dit que le maître était allé avec la foule vers la cathédrale où l'on faisait des prières devant l'icône miraculeuse de Smolensk.

A la nuit tombante, la canonnade commença à se calmer. Alpatitch sortit du sous-sol et s'arrêta dans la porte. Le ciel auparavant si clair était obscurci de fumée, et, à travers la fumée, le jeune croissant brillait étrangement. Après le grondement terrible des canons qui s'était apaisé, le silence, interrompu seulement par le bruit des pas, les gémissements, les cris, les craquements des incendies répandus partout, semblait planer sur la ville.

Les gémissements de la cuisinière avaient cessé. De deux côtés se levaient et disparaissaient les nuages noirs des fumées de l'incendie. Dans les rues passaient et couraient des soldats, non en rangs compacts, mais comme des fourmis d'une fourmilière bouleversée, en divers uniformes et dans diverses directions. Sous les yeux d'Alpatitch, quelques-uns accoururent dans la cour de Férapontov. Alpatitch sortit vers la porte cochère. Un régiment revenait en hâte, emplissant la rue.

— On rend la ville, partez, partez, cria en l'apercevant un officier ; et, aussitôt, il s'adressa au soldat avec le cri :

— Je vous apprendrai à courir dans les cours !
Alpatitch entra dans l'izba, appela son cocher et

lui ordonna de partir. Tous les familiers de Férapontov sortirent derrière Alpatitch et derrière le cocher. En apercevant la fumée et même la flamme des incendies qui se montraient dans le crépuscule, des femmes jusqu'alors silencieuses, tout à coup se mirent à crier.

Comme pour leur répondre, des cris et des hurlements s'élevaient à d'autres coins de rues.

Alpatitch et le cocher, d'une main tremblante, détachèrent les guides des chevaux sous l'auvent.

Quand Alpatitch sortit des portes cochères, il aperçut dans la boutique ouverte de Férapontov une dizaine de soldats qui, en causant très haut, emplissaient les sacs et les gibernes de farine de seigle et de grains de tournesol. A ce moment, Férapontov entra de la rue dans la boutique. Quand il vit les soldats, il voulut crier quelque chose, mais tout à coup, il s'arrêta et, en se prenant par les cheveux, se mit à rire d'un rire plein de sanglots.

— Prenez tout, mes garçons ! Que les diables ne trouvent rien ! cria-t-il en prenant lui-même le sac et le jetant dans la rue.

Quelques soldats effrayés sortirent en courant, d'autres continuèrent à remplir des sacs.

En apercevant Alpatitch, Férapontov s'adressa à lui :

— Finie la Russie ! s'écria-t-il. Alpatitch ! c'est fini ! Je mettrai le feu moi-même. C'est fini !

Férapontov courut dans la cour.

La rue ne désemplissait pas ; des soldats passaient sans cesse, de sorte qu'Alpatitch ne pouvait avancer et devait attendre. La femme de Férapontov, avec ses enfants, était assise sur un chariot, attendant qu'on pût sortir.

Il faisait déjà tout à fait nuit. Le ciel était étoilé, la lune, de temps en temps, disparaissait sous la fumée. A la descente vers le Dniéper, la voiture d'Alpatitch et celle de la patronne, qui avançaient lentement entre les rangs des soldats et des autres voitures, durent s'arrêter. Dans une rue voisine du carrefour où ils s'arrêtèrent, une maison et une boutique brûlaient. L'incendie tirait à sa fin. La flamme tantôt diminuait et disparaissait dans la fumée noire, tantôt brillait soudain en éclairant jusqu'au fantastique les visages des hommes groupés sur le carrefour.

Devant l'incendie passaient les figures noires, et, à travers le bruit incessant du feu, on entendait des conversations et des cris. Alpatitch qui était descendu de chariot, voyant que de longtemps on ne pourrait passer, tourna dans la rue pour voir le feu. Des soldats allaient et venaient devant l'incendie et Alpatitch vit deux soldats et avec eux un homme en manteau de frise qui traînaient de l'incendie, à travers la rue, dans une cour voisine, des bûches brûlées. D'autres portaient des tas de foin.

Alpatitch s'approcha de la foule qui se trouvait en face d'un haut hangar où l'incendie battait son plein : Tous les murs étaient en feu, celui de derrière s'écroulait, la toiture penchait, les poutres brûlaient. Évidemment la foule attendait de voir tomber le toit. Alpatitch attendait cela aussi.

— Alpatitch ! appela tout à coup une voix qu'il connaissait.

— Petit père, Votre Excellence, répondit Alpatitch en reconnaissant la voix de son jeune prince.

Le prince André en manteau, monté sur un cheval noir, se trouvait dans la foule et regardait Alpatitch.

— Comment es-tu ici ? demanda-t-il.

— Votre... Votre Excellence..., prononça Alpatitch en sanglotant. Votre... Votre... est-ce que nous sommes déjà tout à fait perdus ? Mon petit père...

— Comment es-tu ici ? répéta le prince André.

En ce moment la flamme s'élançait et éclairait le visage pâle et fatigué du jeune maître. Alpatitch raconta comment il était là et la difficulté qu'il avait de partir.

* — Quoi, Votre Excellence, est-ce que nous sommes déjà perdus ? répéta-t-il.

Le prince André, sans répondre, prit son carnet et, sur un genou, se mit à écrire au crayon sur une feuille qu'il détacha. Il écrivait à sa sœur : « On rend Smolensk ; dans une semaine Lissia-Gorï sera

occupé par l'ennemi ; partez sur le champ à Moscou. Fais-moi savoir immédiatement quand vous partez en m'envoyant un exprès à Ousviage. »

Après avoir remis la feuille à Alpatitch, il lui dit de vive voix quels préparatifs il fallait faire pour le départ du prince, de la princesse, et du fils avec son précepteur, et comment et où il fallait lui répondre immédiatement. Il n'avait pas le temps d'achever ces ordres qu'un des chefs de l'état-major, à cheval, accompagné de sa suite, accourait vers lui.

— Vous, colonel ? cria le chef d'état-major, avec un accent allemand et une voix que le prince André connaissait. En votre présence on brûle des maisons et vous restez ainsi ? Que signifie cela ? Vous serez responsable ! cria Berg qui était maintenant l'aide du chef d'état-major du flanc gauche d'infanterie de la première armée, position très agréable et en vue, comme il disait.

Le prince André le regarda et, sans lui répondre, continua en s'adressant à Alpatitch :

— Alors, tu diras que j'attends la réponse jusqu'au 10, et si le 10 je ne reçois pas la nouvelle que tous sont partis, je devrai moi-même quitter tout et aller à Lissia-Gorï.

— Je dis cela, prince, dit Berg en reconnaissant le prince André, parce que je dois remplir les ordres, parce que je remplis toujours exactement... Excusez-moi, je vous prie...

Quelque chose craqua dans le feu ; il s'apaisa pour un moment ; des masses noires de fumée s'élançèrent au-dessus du toit. Il se fit encore un craquement terrible et quelque chose d'énorme s'écroula.

— Hourra ! hourra ! hurla la foule au bruit du toit du hangar qui croulait, en même temps que se répandait une odeur de galette produite par le pain brûlé. La flamme s'élança et éclaira les visages animés, joyeux et fatigués des gens qui entouraient l'incendie.

L'homme au manteau de frise, levant les bras au ciel, s'écria :

— Bravo ! Ça craque bien ! C'est chic, les enfants !

— C'est le maître lui-même ! disaient des voix.

— C'est ça, dit le prince André en s'adressant à Alpatitch, transmets tout ce que je t'ai dit ; et, sans répondre un mot à Berg qui se tenait silencieux près de lui, il poussa son cheval et disparut dans les ruelles.

Les troupes continuaient à reculer au-delà de Smolensk. L'ennemi les poursuivait. Le 10 août le régiment que commandait le prince André passa par la grande route, devant le chemin qui menait à Lissia-Gori. La chaleur et la sécheresse duraient depuis plus de trois semaines. Chaque jour le ciel était couvert de nuages moutonnés qui, de temps en temps, cachaient le soleil. Mais vers le soir les nuages se dispersaient et le soleil se couchait dans un brouillard rougeâtre. Seule une forte rosée rafraichissait la terre. Les blés qui n'étaient pas encore coupés séchaient et perdaient leurs grains. Les mares étaient à sec, le bétail beuglait la faim et ne trouvait pas de nourriture dans les prairies brûlées par le soleil. Il ne faisait frais que pendant la nuit et dans les bois quand il y avait encore de la rosée ; mais sur la route, sur la grande route que suivaient les troupes, même durant la nuit et entre

les bois, il n'y avait pas cette fraîcheur. On ne remarquait pas la rosée sur la poussière de la route soulevée à plus d'un quart d'*archine*. Aussitôt que commençait le jour le mouvement commençait. Les convois, l'artillerie, avançaient sans bruit et l'infanterie étouffait dans la poussière chaude, mobile que ne refroidissait pas la nuit. Une partie de cette poussière se mêlait aux jambes et aux roues, l'autre roulait comme un nuage au-dessus de l'armée, s'infiltrant dans les cheveux, les yeux, les oreilles, les narines et, principalement, dans les poumons des hommes et des animaux qui marchaient sur la route. Plus le soleil était haut, plus les nuages de poussière s'élevaient. A travers cette poussière fine, chaude, on pouvait regarder à l'œil nu le soleil qui n'était pas caché par des nuages : Le soleil semblait une grosse sphère cramoisie. Il n'y avait pas de vent, et les hommes suffoquaient dans cette atmosphère immobile. Ils marchaient en se couvrant le nez et la bouche avec leurs mouchoirs. Quand ils arrivaient dans un village tous se jetaient sur les puits. On se battait pour l'eau et l'on buvait jusqu'à la boue.

Le prince André commandait le régiment, et la gestion du régiment, le bien-être de ses soldats, la nécessité de recevoir et de donner des ordres l'occupaient. L'incendie de Smolensk et son abandon, marquaient une étape pour le prince André. Un sentiment nouveau de colère contre l'ennemi le

forçait à oublier sa douleur. Il se donnait tout entier aux affaires du régiment. Il se souciait de ses soldats et de ses officiers et se montrait tendre envers eux. Dans le régiment on l'appelait *notre prince*, on était fier de lui, on l'aimait. Mais il n'était vraiment bon et tendre qu'avec les hommes du régiment : avec Timokhine et les autres, avec les gens tout à fait nouveaux et dans le milieu étranger, avec ceux qui ne pouvaient comprendre et connaître son passé. Mais aussitôt qu'il se trouvait avec un de ses anciens de l'état-major, il se mettait en colère, devenait méchant, moqueur, méprisant. Tout ce qui lui rappelait le passé lui répugnait, aussi tâchait-il seulement de ne pas être injuste envers ce monde ancien et de remplir ses devoirs.

En effet, tout se présentait au prince André sous des couleurs sombres, surtout après le 6 août, quand on eut abandonné Smolensk (que, selon son opinion, on pouvait et devait défendre), et que son père malade devait s'enfuir à Moscou et laisser au pillage Lissia-Gorï qu'il aimait tant, qu'il avait installé, peuplé. Mais malgré cela, grâce au régiment, le prince André pouvait penser à autre chose, tout à fait indépendamment des questions générales : à son régiment. Le 10 août la colonne dont faisait partie celui-ci atteignit Lissia-Gorï.

Deux jours auparavant, le prince André avait reçu la nouvelle que son père, son fils, sa sœur étaient

partis à Moscou. Bien que le prince André n'eût pas affaire à Lissia-Gorï, avec le désir propre à lui de raviver sa douleur, il résolut d'y aller.

Il ordonna de seller son cheval et partit de l'étape au village paternel où il était né, où il avait grandi. En passant devant l'étang où toujours des dizaines de femmes, en bavardant, lavaient du linge, le prince André remarqua qu'il n'y avait personne et qu'une petite planche, détachée, couverte d'eau à moitié, flottait au milieu de l'étang. Le prince André s'approcha de la maison du garde. Près de la porte cochère il n'y avait personne et la porte était ouverte. Les allées du jardin étaient déjà couvertes d'herbe, de jeunes veaux et des chevaux erraient dans le parc anglais. Le prince André s'approcha de l'orangerie : les vitres étaient cassées, quelques plantes étaient tombées, d'autres se fanaient. Il appela le jardinier Tarass, personne ne répondit. En faisant le tour de la serre, il s'aperçut que la balustrade en chêne sculpté était toute brisée et que des fruits étaient arrachés des branches. Un vieux paysan (le prince André le voyait près de la porte depuis son enfance) était assis sur le banc vert et tressait un *lapott*. Il était sourd et n'entendit pas venir le prince André. Il était assis sur le banc où aimait à s'asseoir le vieux prince, et, autour de lui, des rubans d'écorce préparés pour le tressage pendaient sur les branches d'un magnolia brisées et fanées.

Le prince André s'approcha de la maison. Dans le vieux jardin quelques tilleuls étaient coupés. Une jument pie et son poulain marchaient devant la maison même, entre les rosiers. La maison était close. Une fenêtre en bas était ouverte. Un petit gamin, en apercevant le prince André, accourut de la maison. Alpatitch avait renvoyé sa famille et restait seul à Lissia-Gori. Il était à la maison et lisait la *Vie des Saints*. En apprenant l'arrivée du prince André, il sortit de la maison, ses lunettes sur le nez, et, en se boutonnant, s'approcha hâtivement du prince puis, sans rien dire, en pleurant, lui baisa les genoux. Mais il se détourna, fâché de sa faiblesse et se mit à lui rendre compte de la situation des affaires. Tout ce qui était précieux et cher avait été emmené à Bogoutcharovo. Le blé, près de cent *tchetvertt* (1), était aussi expédié. Les foins et la récolte de printemps, extraordinaires, à ce que disait Alpatitch, avaient été fauchés encore verts et pris par les troupes. Les paysans étaient ruinés : les uns étaient partis à Bogoutcharovo, les autres, une petite partie, restaient.

Sans écouter jusqu'au bout, le prince André demanda :

— Quand mon père et ma sœur sont-ils partis ?

Il voulait dire : quand sont-ils partis à Moscou ? Alpatitch, supposant qu'il s'agissait du départ à

(1) Le *tchetvertt*, vaut 2 hectol. 0 97.

Bogoutcharovo, répondit le 7, et, de nouveau, il s'étendit sur les affaires de l'exploitation et demanda des ordres.

— Ordonnez-vous de laisser aux troupes l'avoine contre un reçu? Il en reste encore six cents *tchetvertt*.

— Que faut-il lui répondre? pensa le prince André en regardant la tête chauve du vieux, brillante au soleil, et lisant sur son visage l'aveu que lui-même comprenait l'inopportunité de sa question et ne la formulait que pour masquer sa douleur.

— Oui, donne, dit-il.

— Vous avez peut-être remarqué du désordre dans le jardin, dit Alpatitch. On ne pouvait les en empêcher. Trois régiments ont passé et sont restés une nuit, surtout des dragons. J'ai noté le grade et le titre du commandant pour donner la requête.

— Eh bien, que feras-tu? Resteras-tu si l'ennemi vient là? lui demanda le prince André.

Alpatitch tournant son visage vers le prince André le regarda et, tout d'un coup, d'un geste solennel, leva les bras vers le ciel.

— Il est mon protecteur! Que sa volonté soit faite! prononça-t-il.

La foule des paysans et des domestiques, têtes nues, marchait à travers champs, vers le prince André.

— Eh bien, adieu! dit le prince André en s'in-

clinant vers Alpatitch. Pars toi-même, emporte ce que tu pourras, ordonne aux paysans de partir dans le domaine de Riazan ou près de Moscou.

Alpatitch se serra contre sa jambe et sanglota.

Le prince André le repoussa doucement et, poussant son cheval au galop, partit dans l'allée.

Sur le perron de la serre, toujours avec la même indifférence, comme une mouche sur le visage d'un mort, le vieux était assis et battait la semelle du *lapott*; deux fillettes, leurs jupes pleines de prunes qu'elles avaient cueillies aux arbres de la serre, venaient de là en courant et se trouvaient juste sur le chemin du prince André. En apercevant leur jeune seigneur, l'aînée, avec la peur peinte sur son visage, saisit par le bras sa cadette et se cacha avec elle derrière un bouleau, sans avoir le temps de ramasser les prunes vertes qui tombaient.

Le prince André se détourna vivement d'elles, craignant de leur laisser remarquer qu'il les avait aperçues. Il avait pitié de cette jolie fillette effrayée. Il était gêné pour la regarder, mais en même temps il le voulait. Un sentiment nouveau, doux et apaisant, le saisit quand, regardant ces fillettes, il comprit l'existence d'intérêts tout étrangers à lui, humains et semblables à ceux qui l'occupaient. Évidemment les fillettes ne pensaient qu'à une seule chose : emporter et manger les prunes vertes et ne pas être attrapées, et le prince André, avec elles, désirait le succès de leur entreprise. Il ne pouvait s'empêcher

de les regarder encore une fois. Elles, se croyant déjà hors de danger, bondissaient de leur cachette, criaient quelque chose d'une voix aiguë, retenaient leurs jupes, et leurs jambes nues, brunes, trottaient gaiement, rapidement, sur l'herbe de la prairie.

Le prince André se sentait un peu rafraîchi après avoir franchi le cercle de poussière de la grande route où s'avançaient les troupes. Non loin de Lissia-Gorï, il sortit de nouveau sur la même route et rejoignit son régiment à l'étape, près de la digue du petit étang. Il était plus d'une heure de l'après-midi. Le soleil sphérique, rouge, empoussiéré, brûlait insupportablement le dos à travers les vestons noirs. La poussière était toujours la même et se tenait immobile sur les troupes arrêtées qui bourdonnaient. Il n'y avait pas de vent. Montant sur la digue, le prince André sentit la fraîcheur de l'étang. Il voulait se jeter dans l'eau, quelque sale qu'elle fût. Il regardait l'étang d'où partaient des rires et des cris. Le petit étang, parsemé de verdure, dépassait la digue d'une demi archine, parce qu'il était plein de corps humains blancs, avec des mains, des visages et des cous rouges comme des briques, qui clapotaient dans l'eau. Toute cette chair humaine, blanche, nue, barbotait dans cette mare sale, avec des éclats de rire et des cris, comme des carpes dans un arrosoir.

Cela sentait la gaieté et c'est pourquoi c'était particulièrement triste.

Un jeune soldat blond — le prince André le connaissait personnellement — de la 3^e compagnie, avec une petite courroie autour du mollet, en se signant se reculait pour se mettre à l'aise et se jeter à l'eau. L'autre, un sous-officier brun, toujours hérissé, dans l'eau jusqu'à la ceinture, en agitant son corps musclé, reniflait joyeusement et s'arrosait la tête avec ses bras noirs jusqu'aux mains.

On entendait des clapotements, des cris aigus et des hou! hou!

Sur le bord, sur la digue, dans l'étang, partout on voyait la chair blanche, forte, musclée. L'officier Timokhine, au petit nez rouge, s'essuyait avec une serviette, sur la digue; il se sentit gêné en voyant le prince. Cependant il se décida à lui parler.

— C'est bon, Votre Excellence, vous feriez bien aussi...

— C'est sale, dit le prince André en faisant la grimace.

— Nous vous ferons de la place tout de suite.

Et Timokhine, pas encore habillé, courut faire de la place.

— Le prince désire...

— Qui? notre prince? se mirent à dire des voix; et tous, hâtivement, se bousculaient tant, que le prince André avait de la peine à les calmer. Il décida que ce serait mieux de se laver dans le hangar.

— « La chair, le corps, *chair à canon !* » pensait-il en regardant son corps nu et tressaillant moins de froid que de dégoût et d'horreur de lui-même en vue de ce grand nombre de corps qui barbo-taient dans l'étang sale.

Le 7 août, le prince Bagration, dans son camp de Mikhaïlovka, situé sur la route de Smolensk, écrivait la lettre suivante.

« Monsieur le comte Alexis Andréievitch. »

(Il écrivait à Araktchéiev, mais il savait que sa lettre serait lue par l'empereur, c'est pourquoi, autant que son intelligence le lui permettait, il en pesait chaque mot).

« Je pense que le ministre vous a fait déjà le rapport sur l'abandon de Smolensk à l'ennemi.

» C'est pénible et triste, et toute l'armée est navrée qu'on ait abandonné en vain le point le plus important. De ma part, je l'ai demandé personnellement de la façon la plus pressante ; je l'ai écrit au ministre, mais rien ne l'a fait consentir. Je vous jure sur l'honneur que Napoléon était en une impasse comme jamais il ne se trouva : il pouvait perdre la moitié de son armée, mais il ne pouvait pas prendre Smolensk. Nos troupes se sont battues et se battent comme jamais. Avec quinze mille hommes, j'ai résisté plus de trente-cinq heures et je l'ai battu ; mais lui n'a pas voulu rester même quatorze heures. C'est une honte et une tache pour

notre armée, et il me semble que lui-même n'y devrait pas survivre. S'il raconte que nos pertes sont grandes, ce n'est pas vrai, peut-être quatre mille, pas davantage, mais il n'y a même pas cela. Et si même dix mille, qu'y faire? C'est la guerre. Mais en revanche, les pertes ennemies sont considérables.

» Qu'était-ce de rester encore deux jours? Au moins, eux-mêmes seraient partis, car ils n'avaient pas d'eau pour les hommes ni pour les chevaux. Il m'avait donné sa parole qu'il ne reculerait pas, mais, tout d'un coup, il a envoyé la disposition indiquant qu'il partait pendant la nuit. On ne peut faire la guerre de cette façon, et nous pouvons amener bientôt l'ennemi à Moscou.

» Le bruit court que vous pensez à la paix. Que Dieu nous en préserve! Après tant de sacrifices, et après une reculade si folle, faire la paix! Vous mettriez toute la Russie contre vous et chacun de nous aurait honte de porter l'uniforme. Au point où nous en sommes, nous devons nous battre tant que la Russie aura de forces, tant que les hommes auront des jambes.

» Il ne faut qu'un seul commandant et non deux. Votre ministre est peut-être bon dans son ministère, mais, non seulement il est mauvais général, il n'est bon à rien, et c'est à lui qu'on remet le sort de toute notre patrie! Vraiment je deviens fou de dépit. Pardonnez-moi d'écrire si hardiment. Evidemment celui qui n'aime pas son empereur et dé-

sire notre perte à tous, conseille au ministre de faire la paix et de commander l'armée. Aussi j'écris la vérité : préparez la milice, car le ministre, de la façon la plus autoritaire, conduirait derrière lui, l'hôte dans la capitale. Monsieur le général aide de camp de l'empereur, Volsogen est très suspect à toute l'armée. On dit qu'il est plus à Napoléon qu'à nous, et c'est lui qui conseille tout au ministre. Moi, non seulement je suis poli avec lui, mais je lui obéis comme un subordonné, bien que plus âgé que lui ; c'est triste. Mais par amour pour mon bienfaiteur et empereur, j'obéis. Seulement c'est dommage que l'empereur confie à de pareilles gens la gloire de l'armée. Imaginez qu'avec notre reculade, nous avons perdu plus de quinze mille hommes morts de fatigue ou dans les hôpitaux, et que si nous avions attaqué il n'en serait pas ainsi. Pensez, au nom de Dieu, à ce que dira la Russie, notre mère, que nous ayons tant peur et pourquoi nous donnons aux canailles cette patrie bonne et aimée, et en chaque sujet nous introduisons la haine et la honte. Pourquoi être poltron ! De quoi avoir peur ! Je ne suis pas coupable si le ministre est indécis, poltron, nuageux, lent, s'il a tous les défauts. Toute l'armée pleure et l'accable d'injures. »

VI

Parmi les innombrables subdivisions qu'on peut établir dans les phénomènes de la vie, il en est de telles où prédomine le fond, d'autres, où prédomine la forme. De ce point de vue, on peut opposer la vie à la campagne, au district, en province et même à Moscou, à la vie de Pétersbourg et surtout à la vie de salon. Cette vie est immuable. Depuis 1805, nous nous étions réconciliés et querrellés avec Bonaparte, nous avons fait et défait une constitution, mais le salon d'Anna Pavlovna et celui d'Hélène étaient juste les mêmes qu'ils étaient l'un sept ans, l'autre cinq ans auparavant. Chez Anna Pavlovna, on parlait avec le même étonnement des succès de Bonaparte, et l'on voyait en eux ainsi que dans l'accord des empereurs européens avec lui, une conjuration malsaine dont l'unique but était le désagrément et l'inquiétude de ce cercle de la cour, dont Anna Pavlovna était la représen-

tante. De même chez Hélène, que Roumiantzev honorait de ses visites et considérait comme une femme remarquablement intelligente, en 1812 aussi bien qu'en 1808, on parlait avec enthousiasme de la grande nation et du grand homme, et l'on envisageait avec regret la rupture avec les Français qui, selon l'opinion des gens qui se réunissaient dans le salon d'Hélène, devait se terminer par la paix.

Les derniers temps, après le retour de l'empereur de l'armée, une certaine animation se produisit dans ces cercles-salons opposés, et quelques démonstrations hostiles eurent lieu ; mais l'opinion dirigeante de chaque cercle restait la même. Dans celui d'Anna Pavlovna, parmi les Français, on ne recevait que les légitimistes les plus farouches, et on exprimait la pensée patriotique qu'il ne fallait pas aller au Théâtre-Français, et que l'entretien de la troupe d'artistes coûtait autant que celui d'un corps d'armée. On suivait avidement les événements militaires, et l'on répandait les bruits les plus avantageux pour notre armée. Dans le cercle d'Hélène, de Roumiantzev, des Français, on démentait les bruits sur la cruauté de l'ennemi et de la guerre, et l'on discutait toutes les tentatives faites par Napoléon pour la réconciliation. Dans ce cercle, on blâmait ceux qui conseillaient prématurément de préparer le départ de la cour à Kazan et d'y transporter les institutions scolaires de jeunes filles qui se trou-

vaient sous la haute protection de l'impératrice douairière. En général, dans le salon d'Hélène, toute la guerre était représentée comme un processus de manifestations stériles qui se termineraient bientôt par la paix, et l'opinion régnante était celle de Bilibine, qui vivait maintenant à Pétersbourg et était un familier d'Hélène (tout homme spirituel devait fréquenter chez elle), que ce n'est pas la poudre mais ceux qui l'ont inventée qui décident l'affaire. Dans ce cercle, on raillait, très spirituellement, mais avec prudence, l'enthousiasme de Moscou, dont le bruit arrivait à Pétersbourg en même temps que l'empereur. Au contraire, dans le cercle d'Anna Pavlovna, on admirait cet enthousiasme et on en parlait comme Plutarque parle des anciens. Le prince Vassili, qui occupait toujours les mêmes postes importants, était le trait d'union entre les deux cercles. Il fréquentait MA BONNE AMIE Anna Pavlovna, et venait DANS LE SALON DIPLOMATIQUE DE MA FILLE, et souvent, dans ce passage répété d'un camp à l'autre, il s'oubliait et disait chez Hélène ce qu'il fallait dire chez Anna Pavlovna, et inversement.

Peu après l'arrivée de l'Empereur, le prince Vassili se mit à parler chez Anna Pavlovna des affaires militaires : il blâma fortement Barclay de Tolly, et se montra indécis, quant à celui qu'il faudrait nommer commandant en chef.

Un des hôtes connu sous la désignation : UN

HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE, après avoir raconté qu'il avait vu ce jour-là Koutouzov, choisi comme chef de l'enrôlement de Pétersbourg, présider à la réception des soldats, se permit très prudemment d'exprimer la supposition que Koutouzov serait l'homme qui satisferait toutes les espérances.

Anna Pavlovna sourit tristement et objecta que Koutouzov, sauf des désagréments, n'avait rien fait à l'empereur.

— Je l'ai dit et redit dans l'assemblée de la noblesse, intervint le prince Vassili, mais on ne m'a pas même écouté ; j'ai dit que son élection comme chef de l'enrôlement ne plairait pas à l'empereur. Ils ne m'ont pas écouté. Toujours une manie de fronder... continua-t-il. Et devant qui ? Tout cela parce que nous voulons singer les sots enthousiastes de Moscou, dit le prince Vassili, s'embrouillant pour un moment, et oubliant que si, chez Hélène, il fallait railler l'enthousiasme des Moscovites, chez Anna Pavlovna, il le fallait admirer. Mais il se reprit aussitôt.

— Est-ce convenable pour le prince Koutouzov, le plus vieux général russe, de siéger dans la chancellerie de l'enrôlement, ET IL EN RESTERA POUR SA PEINE ! Peut-on nommer général en chef un homme qui ne peut monter à cheval ! qui s'endort au conseil, un homme des mœurs les plus dépravées ? Il s'est bien conduit à Bucharest ! Je ne parle pas de

ses qualités de général, mais peut-on en un pareil moment désigner un homme gâteux et aveugle, tout simplement aveugle ! Ce sera bien un général aveugle ! Il ne voit rien, il peut jouer à colin-mail-lard... Il ne voit absolument rien !

Personne n'y contredit.

Le 24 juillet, c'était tout à fait exact, mais le 29, Koutouzov reçut le titre de prince. Ce titre pouvait signifier aussi qu'on voulait se débarrasser de lui ; c'est pourquoi le raisonnement du prince Vassili continuait à être juste, bien qu'il ne se hâtât plus maintenant de l'exprimer. Mais le 8 août, un comité composé du général feld-maréchal Saltikov, d'Arak-tchéiev, de Viazmitinov, de Lapoukhine et de Kotchoubé était réuni pour discuter les affaires de la guerre. Le comité décida que l'insuccès provenait du désaccord, et, bien que les membres du comité sussent l'empereur assez mal disposé envers Koutouzov, après une courte délibération, il fut décidé de faire nommer Koutouzov commandant en chef. Le même jour, Koutouzov était nommé généralissime de toutes les armées de tous les pays occupés par les troupes.

Le 9 août, le prince Vassili se rencontrait de nouveau chez Anna Pavlovna avec L'HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE. L'HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE faisait sa cour à Anna Pavlovna parce qu'il désirait être nommé curateur d'un établissement d'enseignement de jeunes filles. Le prince Vassili rentra

au salon de l'air victorieux, heureux, d'un homme qui a atteint le but de ses désirs.

— EH BIEN, VOUS SAVEZ LA GRANDE NOUVELLE, LE PRINCE KOUTOUZOV EST MARÉCHAL ! Tous les désaccords sont terminés. J'en suis si heureux, si heureux ! dit-il.

— ENFIN, VOILA UN HOMME, opina-t-il avec componction en regardant sévèrement toutes les personnes qui se trouvaient là.

L'HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE, malgré son désir de recevoir la place, ne put s'empêcher de rappeler au prince Vassili son opinion antérieure. (C'était impoli envers le prince Vassili, dans le salon d'Anna Pavlovna et devant celle-ci, qui elle aussi accueillait joyeusement cette nouvelle. Mais il ne pouvait se retenir.)

— MAIS ON DIT QU'IL EST AVEUGLE, MON PRINCE, dit-il, rappelant au prince Vassili ses propres paroles.

— ALLEZ DONC, IL Y VOIT ASSEZ, dit le prince de sa voix rapide, basse, en toussotant ; de cette voix et avec ce toussotement qu'il avait pour résoudre toutes les difficultés. ALLEZ, IL Y VOIT ASSEZ, répéta-t-il. Ce dont je suis heureux c'est que l'empereur lui ait donné pleins pouvoirs sur toutes les armées et sur tous les pays, pouvoirs que n'eut jamais aucun commandant en chef. C'est un autre autocrate, conclut-il avec un sourire vainqueur.

— Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! dit Anna Pavlovna.

L'HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE, encore nouveau dans la société de la cour, crut flatter Anna Pavlovna en défendant son ancienne opinion, et dit :

— On raconte que l'empereur a transmis peu volontiers ce pouvoir à Koutouzov. ON DIT QU'IL ROUGIT COMME UNE DEMOISELLE A LAQUELLE ON LIRAIT JOCONDE, EN LUI DISANT : LE SOUVERAIN ET LA PATRIE VOUS DÉCERNENT CET HONNEUR.

— PEUT-ÊTRE QUE LE CŒUR N'ÉTAIT PAS DE LA PARTIE, dit Anna Pavlovna.

— Oh ! non, non, interrompit avec ardeur le prince Vassili. Maintenant il ne pouvait sacrifier Koutouzov à personne. — Selon l'opinion du prince Vassili, non seulement Koutouzov était bon, mais tous l'adoraient. — Non, cela ne peut être parce que l'empereur savait si bien l'apprécier auparavant, dit-il.

— Que Dieu veuille seulement que le prince Koutouzov prenne effectivement le pouvoir et ne permette à *personne* de mettre DES BATONS DANS LES ROUES, dit Anna Pavlovna.

Le prince Vassili comprit aussitôt qui était cette *personne*. Il chuchota :

— Je sais de source sûre que Koutouzov a posé comme condition absolue que le prince héritier ne soit pas à l'armée. Vous SAVEZ CE QU'IL A DIT A L'EMPEREUR. Et le prince Vassili répéta les paroles que soi-disant Koutouzov avait dites à l'empereur : « Je ne puis le punir s'il commet quelque faute, ni le récompenser, s'il fait quelque chose de bien. »

— Oh ! le prince Koutouzov est très intelligent ; JE LE CONNAIS DE LONGUE DATE.

— On dit même, intervint L'HOMME DE BEAUCOUP DE MÉRITE qui n'avait pas encore le tact de la cour, que le sérénissime a mis comme condition absolue que l'empereur lui-même n'aille pas à l'armée.

Aussitôt, le prince Vassili et Anna Pavlovna se détournèrent de lui et, tristement, en soupirant à cause de sa naïveté, ils se regardèrent.

VII

Pendant qu'il en était ainsi à Pétersbourg, les Français avaient déjà dépassé Smolensk et s'approchaient de plus en plus de Moscou. L'historien de Napoléon, Thiers, de même que les autres historiens de Napoléon, dit, en tâchant de réhabiliter son héros, que Napoléon était attiré sous les murs de Moscou, malgré lui. Il a raison, comme ont raison tous les historiens qui cherchent l'explication des événements historiques dans la volonté d'un seul homme. Il a raison comme les historiens russes qui affirment que Napoléon était attiré à Moscou par l'habileté des capitaines russes. Ici, outre la loi de rétrospectivité qui représente tout le passé comme une série de préparatifs pour un fait qui a eu lieu, il y a encore la réciprocité, qui embrouille toute l'affaire. Un bon joueur qui a perdu aux échecs est franchement convaincu que sa perte est causée par sa faute, et il la cherche dans le début de son

jeu, mais il oublie que dans chaque coup, durant tout le jeu, il y avait de pareilles fautes, que pas un seul coup n'était parfait. La faute sur laquelle il attire l'attention, il la remarque seulement parce que son adversaire en a profité. Combien est plus compliqué le jeu de la guerre qui se passe dans certaines conditions de temps, où ce n'est pas une seule volonté qui guide des machines inanimées et où tout découle des chocs innombrables de diverses causes!

Après Smolensk, Napoléon cherche la bataille au delà de Dorogobouge près de Viazma, ensuite près de Tzarevo-Zaïmistché. Mais par une série innombrable de circonstances il se trouve que jusqu'à Borodino, à 112 *verstes* de Moscou, les Russes ne peuvent accepter la bataille.

Après Viazma, Napoléon donna l'ordre de marcher tout droit à Moscou. MOSCOU, LA CAPITALE ASIATIQUE DE CE GRAND EMPIRE, LA VILLE SACRÉE DES PEUPLES D'ALEXANDRE, MOSCOU AVEC SES INNOMBRABLES ÉGLISES EN FORME DE PAGODES CHINOISES. Moscou ne donnait pas de repos à l'imagination de Napoléon. Entre Viazma et Tzarevo-Zaïmistché, Napoléon allait à cheval accompagné de la garde des pages et des aides de camp. Le chef d'état-major, Berthier, était retardé par l'interrogatoire d'un prisonnier russe pris par la cavalerie. Au galop, accompagné du traducteur Delorme d'Ideville, il rejoignit Napoléon et, le visage gai, il arrêta son cheval.

— EH BIEN? dit Napoléon.

— UN COSAQUE DE PLATOW. Il dit que le corps de Platow s'unit à l'armée et que Koutouzov est nommé général en chef. TRÈS INTELLIGENT ET BAVARD.

Napoléon sourit, ordonna de procurer un cheval au cosaque et de le lui amener. Il désirait causer avec lui personnellement. Quelques aides de camp se hâtèrent, et, une heure après, le domestique de Denissov, cédé par celui-ci à Rostov, Lavrouchka, en veste de brossier, sur une selle de cavalerie française, le visage rusé, joyeux et aviné, s'approcha de Napoléon. Napoléon le fit placer près de lui et l'interrogea.

— Vous êtes cosaque?

— Cosaque, votre seigneurie.

« LE COSAQUE, IGNORANT LA COMPAGNIE DANS LAQUELLE IL SE TROUVAIT, CAR LA SIMPLICITÉ DE NAPOLÉON N'AVAIT RIEN QUI PÛT RÉVÉLER A UNE IMAGINATION ORIENTALE LA PRÉSENCE D'UN SOUVERAIN, S'ENTRETINT AVEC LA PLUS EXTRÊME FAMILIARITÉ DES AFFAIRES DE LA GUERRE ACTUELLE, » dit Thiers en décrivant cet épisode. En effet Lavrouchka qui, la veille, s'était enivré et avait laissé son maître sans diner, avait été fouetté puis envoyé chercher des poules dans le village; il s'était laissé entraîner par la maraude et avait été pris par les Français. Lavrouchka était un de ces valets grossiers et effrontés qui ont vu beaucoup de choses et croient de leur devoir d'agir en tout

avec négligence et ruse, qui sont prêts à faire n'importe quoi pour leurs maîtres et qui deviennent les mauvais penchants de ceux-ci, et surtout la vanité et la mesquinerie.

En présence de Napoléon, qu'il avait reconnu aussitôt et très facilement, Lavrouchka n'était nullement confus et tâchait seulement, de toute son âme, de mériter les bonnes grâces de ses nouveaux maîtres.

Il savait très bien que c'était Napoléon en personne et la présence de Napoléon ne pouvait pas le gêner plus que celle de Rostov ou d'un maréchal des logis armé de verges, puisque, ni le maréchal des logis ni Napoléon ne pouvaient rien lui prendre.

Il raconta tout ce qu'on disait parmi les brosseurs. Il y avait beaucoup de vrai. Mais quand Napoléon lui demanda ce que pensaient les Russes, s'ils vaincraient ou non Bonaparte, Lavrouchka cligna des yeux et devint pensif. Il perçut ici une ruse très fine, — les gens comme Lavrouchka voient en tout la ruse. Il fronça les sourcils et se tut.

— C'est-à-dire, s'il y aura une bataille prochainement ? fit-il l'air pensif ; alors, c'est vous qui vaincrez. C'est sûr. Mais si c'est dans trois jours à partir d'aujourd'hui, alors cette même bataille peut tourner contre vous.

On traduisit cela à Napoléon de la façon suivante :
SI LA BATAILLE ÉTAIT DONNÉE AVANT TROIS JOURS,

LES FRANÇAIS LA GAGNERAIENT ; SI ELLE ÉTAIT DONNÉE PLUS TARD, DIEU SAIT CE QUI EN ARRIVERAIT, traduisit en souriant Delorme d'Ideville.

Napoléon n'a pas souri, bien qu'il fût visiblement de bonne humeur ; il ordonna de répéter ces paroles.

Lavrouchka le remarqua et pour l'égayer dit, en feignant de ne pas connaître son interlocuteur :

— Nous savons que chez vous il y a un Bonaparte qui a battu tout le monde, mais quant à nous, c'est une autre affaire, dit-il ; sans savoir ni pourquoi ni comment, à la fin, le patriotisme se glissait dans ses paroles.

Le traducteur transmit ces paroles à Napoléon, sans la fin. Bonaparte sourit : « LE JEUNE COSAQUE FIT SOURIRE SON PUISSANT INTERLOCUTEUR », dit Thiers. Après avoir fait quelques pas en silence, Napoléon s'adressa à Berthier et lui dit qu'il voudrait savoir quel effet produirait SUR CET ENFANT DU DON la nouvelle que l'homme à qui il parlait était l'empereur lui-même, cet empereur qui avait inscrit sur les Pyramides son nom immortel et victorieux.

Ce fut fait.

Lavrouchka, comprenant qu'on voulait l'éblouir et que Napoléon pensait l'effrayer, pour faire plaisir à ses nouveaux maîtres feignit aussi d'être étonné, étourdi, il roula les yeux et prit le même visage que celui qu'il avait quand on l'avait emmené pour être fouetté.

« A PEINE L'INTERPRÈTE DE NAPOLÉON, dit Thiers, AVAIT-IL PARLÉ, QUE LE COSAQUE, SAISI D'UNE SORTE D'ÉBAHISSEMENT, NE PROFÉRA PLUS UNE SEULE PAROLE ET MARCHA LES YEUX CONSTAMMENT ATTACHÉS SUR CE CONQUÉRANT DONT LE NOM AVAIT PÉNÉTRÉ JUSQU'A LUI A TRAVERS LES STEPPES DE L'ORIENT. TOUTE SA LOQUACITÉ S'ÉTAIT SUBITEMENT ARRÊTÉE POUR FAIRE PLACE A UN SENTIMENT D'ADMIRATION NAÏVE ET SILENCIEUSE. NAPOLÉON, APRÈS L'AVOIR RÉCOMPENSÉ, LUI FIT DONNER LA LIBERTÉ, COMME A UN OISEAU QU'ON REND AUX CHAMPS QUI L'ONT VU NAITRE. »

Napoléon partit plus loin en rêvant à ce Moscou qui occupait tant son imagination, ET L'OISEAU QU'ON RENDIT AUX CHAMPS QUI L'AVAIENT VU NAITRE galopa aux avant-postes en inventant d'avance ce qui n'était pas et qu'il raconterait aux siens. Il ne voulait pas raconter ce qui lui était réellement arrivé, parce que ce lui semblait indigne de récit.

Il rejoignit les Cosaques, demanda où se trouvait le régiment qui faisait partie du détachement de Platov, et, ce soir même, il trouva son maître Nicolas Rostov : il était à Jankovo et venait de monter à cheval pour faire, avec Iline, une promenade dans les villages voisins. Il ordonna de donner un autre cheval pour Lavrouchka et l'emmena avec lui.

VIII

La princesse Marie n'était pas à Moscou, ni hors de danger comme le pensait le prince André.

Après le retour d'Alpatitch de Smolensk, le vieux prince parut tout à coup se ressaisir. Il ordonna de réunir les paysans, de les armer et écrivit une lettre au général en chef où il lui annonçait son intention de rester à Lissia-Gorï jusqu'à la dernière extrémité et de se défendre; il demandait la liberté de s'armer à son gré ou de ne pas prendre de mesures pour la défense de Lissia-Gorï et alors, le plus vieux des généraux russes serait fait prisonnier ou tué; et il déclara à ses familiers qu'il restait à Lissia-Gorï.

Mais le vieux prince donnait des ordres pour envoyer la princesse, Desalles et son petit-fils à Bogoutcharovo et de là à Moscou. La princesse Marie, effrayée de l'activité fiévreuse, sans sommeil, de

son père, activité qui remplaçait son ancien abattement, ne pouvait se décider à le laisser seul et, pour la première fois de sa vie, elle se permit de ne lui pas obéir. Elle refusa à partir et subit l'effroyable colère du prince. Il lui rappela tout ce en quoi il était injuste envers elle. En tâchant de l'accuser, il lui disait qu'elle le tourmentait, qu'elle l'avait fait se quereller avec son fils, qu'elle nourrissait contre lui de vilains soupçons, que son but était d'empoisonner sa vie et il la chassa de son cabinet en ajoutant qu'il lui était indifférent qu'elle partît ou non. Il affirma qu'il ne voulait rien savoir de son existence et la prévint de ne plus avoir à paraître à ses yeux. Ce fait qu'il n'avait pas ordonné de l'emmener par force, — ce que craignait la princesse Marie, — mais qu'il lui défendait seulement de se présenter à ses yeux, réjouit la princesse Marie. Elle savait que cela prouvait, qu'au fond de son âme, il était content qu'elle ne partît pas.

Le lendemain, après le départ de Nikolouchka, le vieux prince, le matin, revêtit son uniforme de parade, se préparant à partir chez le général en chef. La voiture était déjà près du perron. La princesse Marie le vit sortir de la maison, en uniforme, avec toutes ses décorations, et aller dans le jardin faire la revue des paysans armés et des domestiques. La princesse Marie était assise près de la fenêtre et écoutait sa voix qui éclatait dans

le jardin. Tout à coup quelques personnes, les visages effrayés, coururent dans l'allée.

La princesse Marie sortit du perron dans l'allée du jardin. Une grande foule de paysans venait à sa rencontre et, au milieu, quelques hommes traînaient sous les bras le petit vieillard en uniforme décoré. La princesse Marie accourut vers lui. Dans le jeu des petits cercles de lumière qui tombait à travers le feuillage de l'allée de tilleuls, elle ne pouvait se rendre compte des changements du visage. Elle vit une seule chose : c'est que l'ancienne expression sévère et décidée de son visage était remplacée par une expression de timidité et de docilité.

En apercevant sa fille, il remua ses lèvres débilés et râla. On ne pouvait comprendre ce qu'il voulait. On le souleva sous les bras et on l'emmena dans son cabinet. Là on le mit sur ce divan qu'il redoutait tant depuis quelque temps.

Le docteur mandé en hâte, la nuit même, lui fit une saignée et déclara que le prince était atteint de paralysie du côté droit. Rester à Lissia-Gorï était de plus en plus dangereux et, le lendemain même, on emmena le prince à Bogoutcharovo. Le docteur partit avec lui.

Quand ils arrivèrent à Bogoutcharovo, Desalles et le petit prince étaient déjà partis à Moscou. Le vieux prince, toujours dans le même état, ni pire ni mieux, paralysé, resta couché à Bogoutcharovo

pendant trois semaines, dans la maison neuve construite par le prince André. Le vieux prince était sans connaissance. Il était couché comme un cadavre mutilé. Sans cesse il marmonnait quelque chose en remuant les sourcils et les lèvres, mais on ne pouvait savoir s'il comprenait ceux qui l'entouraient. Une seule chose était certaine : c'est qu'il souffrait et désirait exprimer quelque chose. Mais qu'était-ce ? personne ne pouvait le deviner. Était-ce le caprice d'un malade ou d'un insensé ? Cela avait-il rapport à la marche générale des affaires ou à des circonstances de famille ? Le docteur disait que l'inquiétude qu'il exprimait ne signifiait rien, que la cause était physique, mais la princesse Marie pensait (et ce fait que sa présence augmentait toujours l'inquiétude du prince confirmait sa supposition) qu'il voulait lui dire quelque chose.

Évidemment il souffrait physiquement et moralement. Il n'y avait pas d'espoir de guérison. On ne pouvait songer à le transporter. Que ferait-on s'il mourait en route ? « La fin vaudrait mieux, tout à fait la fin », pensait parfois la princesse Marie. Elle restait jour et nuit près de lui, dormait à peine et, c'est affreux à dire, mais souvent elle l'observait, non avec l'espoir de lui apporter du soulagement, mais avec le *désir* de voir l'indice de la fin prochaine.

Si étrange que ce fût pour la princesse de s'avouer ce sentiment, il était en elle. Et ce qui était

encore plus terrible pour elle, c'est que, depuis la maladie de son père, s'éveillaient tous les désirs et les espoirs personnels qui dormaient en elle. Ce qui, pendant des années, ne lui venait pas en tête : la pensée de la vie libre, sans crainte du père, même la pensée de l'amour et la possibilité du bonheur de famille, comme une tentation démoniaque, emplissait sans cesse son imagination. Elle avait beau la repousser, sans cesse lui venait en tête la question : comment après *cela* arrangerait-elle sa vie ? C'étaient tentations du diable et la princesse Marie le savait. Elle savait que la seule arme contre *lui* était la prière ; elle s'agenouillait devant les icones, récitait les paroles des prières, mais ne pouvait pas prier. Elle sentait que maintenant l'autre monde, celui de la vie, de l'activité difficile et libre, tout à fait opposé à ce monde moral où elle était enfermée auparavant et où la prière était la meilleure consolation, la saisissait. Elle ne pouvait ni prier ni pleurer, et les soucis de la vie l'accompagnaient. Rester à Bogoutcharovo devenait dangereux. De tous côtés on entendait dire que les Français s'avançaient ; et dans un village, à quinze verstes de Bogoutcharovo, un domaine était pillé par les maraudeurs français.

Le docteur insistait pour emmener le prince plus loin ; le maréchal de la noblesse envoya un fonctionnaire chez la princesse Marie pour la supplier de partir le plus vite possible. L'inspecteur de po-

lice, venu à Bogoutcharovo, insista de même en disant que les Français étaient à quarante verstes, que des proclamations françaises circulaient dans les villages et que, si la princesse ne partait pas avec son père avant le 15, il ne répondait de rien. Les soucis des préparatifs, les ordres à donner, — tout le monde s'adressait à elle, — prenaient toute sa journée.

La nuit du 14 au 15, comme à l'ordinaire, elle resta sans se déshabiller dans la chambre voisine de celle où était couché le prince. Elle s'éveilla plusieurs fois, entendit sa respiration oppressée, le grincement du lit, les pas de Tikhone et du domestique qui le changeaient de côté. Plusieurs fois, elle écouta près de la porte : il lui semblait qu'aujourd'hui il marmonnait plus haut qu'à l'habitude et se retournait plus souvent. Elle ne pouvait dormir, maintes fois elle s'approchait de la porte, écoutait, désirant entrer, mais n'osait le faire. Bien qu'il ne parlât pas, la princesse Marie voyait, savait combien lui était désagréable toute expression de crainte à son égard. Elle remarquait avec quel mécontentement il se détournait du regard que parfois elle fixait sur lui obstinément, malgré elle. Elle savait que sa venue, la nuit, en temps extraordinaire, l'agaçait.

Mais jamais il ne lui avait paru si pénible, si affreux de le perdre. Elle se rappelait toute sa vie avec lui et, dans chacune de ses paroles, dans

chacun de ses actes, elle trouvait l'expression de son amour pour elle. Parmi ces souvenirs, les tentations du diable, la pensée : « Qu'arrivera-t-il après sa mort et comment organiser une nouvelle vie libre ? » venaient parfois à son imagination ; mais avec horreur elle les chassait. Le matin, le prince devint plus calme et elle s'endormit.

Elle se réveilla tard. La netteté d'esprit qui se manifeste au réveil lui montrait clairement ce qui l'occupait le plus pendant la maladie de son père. Elle s'éveilla, écouta ce qui se passait derrière la porte, et, en entendant son grommèlement, elle se dit que c'était toujours la même chose.

— Et que peut-il y avoir ? qu'est-ce que je désire ? Je désire sa mort ! s'écria-t-elle avec dégoût d'elle-même.

Elle s'habilla, se lava, récita ses prières et sortit sur le perron. Près de là se trouvaient déjà les voitures, mais sans chevaux ; dans les voitures on installait les bagages.

La matinée était chaude et grise. La princesse Marie s'arrêta sur le perron ; elle ne cessait de se faire horreur pour sa lâcheté morale et tâchait de mettre de l'ordre dans ses pensées avant de rentrer chez son père. Le docteur descendait l'escalier ; il s'approcha d'elle.

— Il va mieux aujourd'hui, dit-il. Je vous ai cherchée. On peut comprendre quelque chose de ce qu'il dit ; sa tête est plus fraîche. Allons, il vous demande.

A cette nouvelle, le cœur de la princesse Marie se mit à battre si fort, qu'elle pâlit et s'appuya contre la porte pour ne pas tomber. Le voir, lui parler, paraître à ses yeux quand toute son âme était pleine d'horribles tentations criminelles, c'était pour la princesse Marie un tourment joyeux et terrible.

— Allons, dit le docteur.

La princesse Marie entra chez son père et s'approcha du lit. Il était couché haut sur le dos ; ses mains petites, osseuses, sillonnées de veines bleues noueuses, reposaient sur la couverture ; son œil gauche était fixe et doux, l'œil droit, louche ; les sourcils et les lèvres immobiles. Il était tout maigre, petit et misérable. Son visage semblait desséché ou fondu, ses traits s'étaient amincis. La princesse Marie s'approcha et baisa sa main. La main gauche du prince serra si fort la sienne qu'on voyait qu'il l'attendait depuis déjà longtemps. Il agita la main, et ses sourcils et ses lèvres remuèrent avec colère.

Effrayée, elle le regardait, tâchant de deviner ce qu'il lui voulait. Quand on l'eut changé de position, elle s'avança si près que l'œil gauche du prince voyait son visage. Il se calma pour quelques secondes sans la quitter des yeux. En outre ses lèvres et sa langue s'agitèrent, des sons s'entendirent et il se mit à parler timidement, en la regardant d'un air suppliant : il craignait évidemment qu'elle ne le comprît pas.

La princesse Marie, tendant toute son attention, le regardait. L'effort comique qu'il faisait pour remuer la langue força la princesse Marie à baisser les yeux et elle renfonça avec peine les sanglots qui montaient à sa gorge. Il prononça quelque chose en répétant plusieurs fois le même mot. La princesse Marie ne pouvait pas le comprendre mais elle tâchait de deviner ce qu'il disait et répétait interrogativement les mots dits par lui.

— Ah ! ah ! ah ! ouf, ouf... répétait-il plusieurs fois. On ne pouvait nullement comprendre. Le docteur crut avoir deviné, et, en répétant ses paroles, demanda : « *La princesse est-elle effrayée ?* » Il hocha négativement la tête et répéta de nouveau la même chose.

— *L'âme, l'âme souffre*, devina et dit la princesse Marie.

Il gémit affirmativement, lui prit la main, et se mit à la presser contre divers points de sa poitrine, comme s'il y cherchait une place pour elle.

— Toujours des pensées ! sur toi... des pensées... murmura-t-il ensuite, beaucoup mieux et d'une façon bien plus compréhensible qu'auparavant, maintenant qu'il était tout à fait convaincu d'être compris. La princesse Marie appuya sa tête sur la main de son père pour cacher ses sanglots et ses larmes. Il lui caressa les cheveux.

— Je t'ai appelée toute la nuit... prononça-t-il.

— Si je l'avais su... dit-elle à travers ses larmes. Je n'osais pas entrer. Il serra sa main.

— Tu n'as pas dormi ?

— Non, je n'ai pas dormi, dit-elle en hochant négativement la tête. Soumise involontairement à son père, elle tâchait de parler comme lui, surtout par signes, et feignait aussi de remuer la langue avec effort.

— Petite âme... ou : petite amie....

La princesse Marie ne pouvait saisir, mais à l'expression de son regard on voyait qu'il avait prononcé un mot tendre, caressant, qu'il n'avait jamais dit auparavant : — Pourquoi n'es-tu pas venue ?

« Et moi, je désirais sa mort, » pensa la princesse Marie. Il se tut, puis :

— Merci, ma fille... mon amie... pour tout... pour... tout... pardon... Marie... par... donne... merci ! Des larmes coulaient de ses yeux.

— Appelez Andrucha, dit-il tout à coup, et à cette demande quelque chose de timide, d'enfantin, de méfiant s'exprima sur son visage. Il paraissait savoir lui-même que sa demande n'avait pas de sens. C'est du moins ce qui semblait à la princesse Marie.

— J'ai reçu une lettre de lui, répondit-elle. Il la regarda étonné et timidement :

— Où donc est-il ?

— Il est à l'armée, mon père, à Smolensk.

Il se tut longtemps, les yeux fermés. Ensuite, comme pour répondre à ses doutes et affirmer qu'il avait tout compris et se souvenait, il remua affirmativement la tête et ouvrit les yeux.

— Oui, dit-il nettement et doucement, la Russie est perdue ! On l'a perdue ! Et de nouveau il sanglota, des larmes coulèrent de ses yeux.

La princesse Marie ne pouvant plus se retenir pleurait aussi en le regardant.

Il referma de nouveau les yeux, ses sanglots cessèrent ; avec la main, il fit un signe vers ses yeux et Tikhone l'ayant compris vint essuyer ses larmes.

Puis il ouvrit les yeux ; prononça quelque chose que longtemps personne ne put comprendre et que seul Tikhone comprit enfin et transmit. La princesse Marie cherchait le sens de ses paroles dans l'ordre d'idées de ce que disait le prince quelques minutes avant ; elle se demandait s'il parlait de la Russie, du prince André, d'elle, ou de son petit-fils, ou de la mort, c'est pourquoi elle ne pouvait deviner ce qu'il disait

— Mets ta robe blanche, je l'aime, dit-il.

A ces paroles, la princesse Marie sanglota encore plus fort et le docteur la prenant par le bras, la conduisit de la chambre sur la terrasse en lui disant de se calmer et de s'occuper des préparatifs du départ.

Dès que la princesse Marie eut quitté le prince,

il se remit à parler de son fils, de la guerre, de l'empereur, fronça avec colère les sourcils, haussa sa voix rauque et fut pris d'une deuxième et dernière attaque.

La princesse Marie s'arrêta sur la terrasse. La journée était devenue belle, ensoleillée, chaude. Elle ne pouvait ni comprendre, ni sentir ni penser ; elle était toute à son affection passionnée pour son père, affection que, lui semblait-il, elle avait ignorée jusqu'alors. Elle courut au jardin et, en sanglotant, s'enfuit en bas, vers l'étang, par l'allée de jeunes tilleuls plantés par le prince André.

— Oui... c'est moi... moi... moi... qui désirais sa mort ! Oui, j'ai désiré qu'il finisse plus vite... j'ai désiré me débarrasser... Et qu'advient-il de moi ! A quoi bon me tranquilliser quand il ne sera plus là ! murmurait-elle à haute voix en marchant à pas rapides dans le jardin, ses mains comprimant sa poitrine pleine de sanglots.

Après avoir fait un nouveau tour qui la ramena à la maison, elle aperçut mademoiselle Bourienne (elle était restée à Bogoutcharovo et n'avait pas voulu s'en aller) et un homme inconnu qui marchaient à sa rencontre. C'était le maréchal de la noblesse qui venait personnellement chez la princesse pour lui représenter la nécessité d'un prompt départ. La princesse Marie écoutait et ne comprenait pas. Elle l'introduisit dans la maison, lui offrit à déjeuner et s'assit avec lui ; bientôt, s'excusant

devant le maréchal de la noblesse, elle s'approcha de la porte du vieux prince. Le docteur, le visage troublé sortait ; il lui défendit d'entrer : Allez, allez, princesse, allez !

La princesse Marie retourna au jardin et près de l'étang, l'endroit où personne ne pouvait la voir, elle s'assit sur l'herbe. Elle ne sut pas au juste combien de temps elle y resta.

Les pas d'une femme qui courait dans l'allée la firent se ressaisir. Elle se leva et aperçut Douniacha, sa femme de chambre, qui évidemment courait la chercher. Tout à coup, comme effrayée de la vue de sa demoiselle, elle s'arrêta.

— S'il vous plaît, princesse... le prince... prononça Douniacha d'une voix entrecoupée.

— Tout de suite, j'y vais, j'y vais, dit hâtivement la princesse sans laisser à Douniacha le temps d'achever ce qu'elle avait à dire. Et, tâchant de ne pas voir Douniacha, elle courut à la maison.

— Princesse, la volonté de Dieu s'accomplit, vous devez être prête à tout, lui dit le maréchal de la noblesse en la rencontrant près de la porte d'entrée.

— Laissez ! Non, ce n'est pas vrai ! lui cria-t-elle méchamment. Le docteur voulut l'arrêter, elle le repoussa et courut vers la porte. « Et pourquoi ces hommes aux visages effrayés m'arrêtent-ils ? Je n'ai besoin de personne ! Et que font-ils ici ? »

Elle ouvrit la porte, la lumière claire du jour,

dans cette chambre demi-obscurc auparavant, l'effraya. Des femmes et des bonnes étaient là. Toutes s'écartèrent du lit, lui laissant le chemin. Il était toujours couché sur le lit, mais l'air sévère de son visage calme arrêta la princesse Marie au seuil de la chambre.

« Non... il n'est pas mort, ce n'est pas possible ! » se dit la princesse Marie en s'approchant de lui ; et, surmontant l'horreur qui la saisissait, elle posa ses lèvres sur sa joue. Mais aussitôt elle se recula. Spontanément toute la force de la tendresse pour lui qu'elle sentait en elle disparaissait et faisait place au sentiment d'effroi pour ce qui était devant elle. « Il n'est plus ! il n'est plus ! Il n'est plus, et ici, à la même place où il était, il y a quelque chose d'étranger, d'hostile, un mystère terrible, affreux et repoussant ! » Et cachant son visage dans ses mains, la princesse Marie tomba dans les bras du docteur qui la soutint.

En présence de Tikhone et du docteur, les femmes lavèrent le corps, bandèrent la tête avec un mouchoir afin que la bouche ne restât pas ouverte, lièrent avec un autre mouchoir les jambes qui s'écartaient : ensuite elles le revêtirent de l'uniforme avec les décorations et l'on mit sur la table un petit cadavre décharné. Dieu sait qui se soucia de tout cela et quand tout semblait se faire tout seul. Vers la nuit, des cierges brûlaient autour du cercueil recouvert d'un drap mortuaire ; du genièvre

était semé sur le parquet ; une prière imprimée était placée sous la tête du mort, et dans un coin, un chantre récitait les psaumes.

Semblables aux chevaux qui se cabrent et frémissent en voyant un cheval mort, dans le salon, autour du cercueil se pressaient des étrangers, les familiers, le maréchal de la noblesse, le starosta du village, des femmes, des paysannes et tous, les yeux fixes, effrayés, se signaient, saluaient bas et baisaient la main froide, inerte du vieux prince.

IX

Bogoutcharovo était, avant l'installation du prince André, un domaine délaissé par son maître, et les paysans de ce village avaient un tout autre caractère que ceux de Lissia-Gori. Ils se distinguaient d'eux par leur parler, leurs vêtements, leurs mœurs.

Ils s'appelaient les paysans des steppes. Le vieux prince les louait pour leur assiduité au travail quand ils venaient à Lissia-Gori aider pour les récoltes, ou creuser des étangs et des fossés, mais il ne les aimait pas à cause de leur sauvagerie.

Le dernier séjour du prince André à Bogoutcharovo, malgré ses innovations — hôpitaux, écoles, réduction des redevances — n'avait pas adouci leurs mœurs, mais, au contraire, avait accentué ce trait de caractère que le vieux prince appelait de la sauvagerie.

Parmi eux toujours circulaient des bruits vagues,

tantôt sur leur inscription en bloc aux Cosaques, tantôt sur la nouvelle religion dans laquelle ils seraient convertis, tantôt sur des épîtres quelconques du tzar, tantôt sur le sermon à Paul Petrovitch en 1797 (et on racontait que la liberté avait été donnée alors, mais que les seigneurs l'avaient reprise); tantôt sur le tzar Pierre Féodorovitch qui devait régner dans sept ans et sous lequel tout serait libre et si simple qu'il n'y aurait rien du tout. Les bruits sur la guerre, sur Bonaparte et son invasion se confondaient pour eux avec leurs représentations vagues de l'Antéchrist, de la fin du monde et de la liberté absolue.

Bogoutcharovo était entouré de grands villages, les uns appartenant à la couronne et d'autres à des particuliers dont la plupart n'y demeuraient pas et prenaient seulement la redevance. Il y avait peu de serfs domestiques, ceux sachant lire et écrire étaient aussi peu nombreux, et, dans la vie des paysans de cette région, ce courant mystérieux de la vie populaire russe dont la cause et le sens sont inexplicables aux contemporains était encore plus marquant, plus accentué. Un phénomène de ce genre, c'était le mouvement pour l'émigration vers des fleuves chauds quelconques, mouvement qui se manifestait depuis vingt ans parmi les paysans de ce pays. Des centaines de paysans, de ce nombre ceux de Bogoutcharovo, tout d'un coup se mirent à vendre leur bétail et partirent avec

leurs familles en quelque endroit du Sud-Est. Comme des oiseaux qui s'en vont au delà des mers, ces gens, avec leurs femmes et leurs enfants, aspiraient à ce Sud-Est où aucun d'entre eux n'était jamais allé. Ils s'en allaient par caravanes, se rachetaient individuellement ou s'enfuyaient pour aller là-bas, aux fleuves chauds. Plusieurs furent punis, déportés en Sibérie ; plusieurs moururent de faim et de froid, pendant la route ; plusieurs revinrent d'eux-mêmes, et le mouvement se calma comme il avait commencé, sans cause apparente.

Mais des idées souterraines ne cessaient de s'infiltrer dans ce peuple et se rassemblaient pour, sous quelque nouvelle forme, se manifester aussi étrangement, aussi inopinément et en même temps, simplement, naturellement et avec force. Maintenant, en 1812, pour un homme vivant près du peuple, il était évident que ces idées mystérieuses fermentaient et que la manifestation en était proche,

Alpatitch, en venant à Bogoutcharovo, quelque temps avant la mort du vieux prince, avait remarqué qu'un mouvement se produisait dans le peuple et que, contrairement à ce qui avait lieu dans la région de soixante verstes de rayon autour de Lissia-Gorï, où tous les paysans s'enfuyaient (en laissant aux Cosaques leurs villages à piller), du côté des steppes, les paysans de Bogoutcharovo,

comme on le disait, avaient des rapports avec les Français, recevaient des papiers quelconques qui circulaient parmi eux, et restaient sur place. Il avait su, par des domestiques dévoués à lui, que le paysan Karp, parti récemment avec le chariot de l'administration et qui avait une grande influence sur le *mir*, était revenu avec la nouvelle que les Cosaques ruinaient les villages que quittaient les habitants, mais que les Français ne les touchaient pas. Il savait que la veille un autre paysan avait rapporté du village Visloÿkhovo, où étaient les Français, un papier du général français, où l'on déclarait aux hommes qu'il ne leur serait fait aucun mal et qu'on leur paierait tout ce qu'on leur prendrait s'ils restaient sur place. Comme preuve, le paysan avait rapporté de Visloÿkhovo un billet de banque de cent roubles (il ne savait pas que le billet était faux), qu'on lui avait avancé pour le foin.

Enfin, chose plus importante, Alpatitch savait que le jour même où il ordonnait au *starosta* de réunir les charrettes pour emporter les bagages de la princesse de Bogoutcharovo, le matin, les paysans s'étaient assemblés et avaient décidé de ne pas partir et d'attendre. Cependant le temps pressait. Le jour de la mort du prince, le 15 août, le maréchal de la noblesse insista pour que la princesse partit sur-le-champ ; c'était maintenant dangereux ; il disait ne pouvoir répondre de rien après le 16. Lui-même partit le jour de la mort du prince

en promettant de revenir le lendemain pour les funérailles. Mais le lendemain, il ne pouvait venir, puisque, d'après les nouvelles qu'il avait reçues, les Français s'avançaient tout à fait à l'improviste, et il eut à peine le temps d'emmener de son domaine sa famille et tout ce qu'il avait de précieux.

Depuis une trentaine d'années Bogoutcharovo était dirigé par le *starosta* Drone, que le vieux prince appelait Dronouchka (1).

Drone était un de ces paysans solides moralement et physiquement qui, dès qu'ils prennent de l'âge, laissent pousser une longue barbe et puis, sans changer, jusqu'à soixante ou soixante-dix ans, sans un seul cheveu blanc, toutes leurs dents, sont aussi droites et aussi solides qu'à trente ans.

Drone, bientôt après l'émigration aux fleuves chauds, à laquelle il participa comme les autres, était fait *starosta* à Bogoutcharovo et depuis, pendant vingt-trois ans, avait rempli ses fonctions d'une façon irréprochable. Les paysans le craignaient plus que le maître. Les seigneurs : le vieux prince et les jeunes, et le gérant, le respectaient et l'appelaient en plaisantant le ministre. Durant tout le temps de ses fonctions, Drone pas une seule fois n'avait été ivre ou malade ; que ce fût après une nuit sans sommeil ou après n'importe quel travail, jamais il n'avait éprouvé la moindre fatigue ; il ne savait pas lire mais

(1) Diminutif caressant de Drone. (N. d. T.)

n'oubliait jamais un seul compte d'argent ou de farine des énormes convois qu'il vendait, pas une seule meule de blé sur chaque *déciatine* des champs de Bogoutcharovo. Alpatitch, qui arrivait de Lissia-Gori ruiné, fit appeler Drone, le jour des funérailles du prince, et lui ordonna de préparer douze chevaux pour les voitures de la princesse et dix-huit chariots pour les bagages qu'il devait emporter de Bogoutcharovo. Bien que ce fussent des paysans payant redevance, l'exécution de cet ordre ne pouvait soulever de difficulté, selon l'opinion d'Alpatitch, parce qu'à Bogoutcharovo il y avait deux cent trente familles et que les paysans étaient assez à l'aise. Mais le *starosta* Drone, après avoir écouté l'ordre en silence, baissa les yeux. Alpatitch lui nommait les paysans qu'il connaissait et chez qui il ordonnait de prendre les charrettes. Drone répondit que les chevaux de ces paysans étaient au labour. Alpatitch nomma d'autres paysans, c'était la même chose. Selon les paroles de Drone il n'y avait pas de chevaux, les uns étaient attelés aux chariots d'état, les autres, trop faibles ; ailleurs les chevaux avaient crevé faute de nourriture. D'après Drone, on ne pouvait se procurer assez de chevaux, non seulement pour les bagages, mais aussi pour les voitures.

Alpatitch regarda attentivement Drone et fronça les sourcils, De même que Drone était un *starosta* modèle, de même Alpatitch connaissait bien son

métier : depuis vingt ans qu'il gérait les affaires du prince, il s'était montré un gérant modèle. Il était au plus haut degré capable de comprendre, d'instinct, les desseins et les intentions des gens à qui il avait affaire, c'est pourquoi il était un excellent gérant. En regardant Drone il comprit aussitôt que ces réponses n'étaient pas l'expression de sa pensée mais celle de l'opinion générale des paysans de Bogoutcharovo, qui déjà s'était emparée du starosta. Mais en même temps, il savait que Drone, enrichi, haï du *mir*, devait hésiter entre les deux camps : celui des seigneurs et celui des paysans. Alpatitch remarqua cette hésitation dans son regard. En fronçant le sourcil il s'approcha de Drone.

— Ecoute, Dronouchka, dit-il, ne me raconte pas de blagues. Son Excellence le prince André Nikolaiévitch a ordonné lui-même d'expédier tout le monde, de ne laisser personne entre les mains des ennemis, il y a à ce sujet l'ordre du tzar, et celui qui reste est un traître au tzar, tu entends ?

— J'entends, répondit Drone sans lever les yeux.

Alpatitch ne se contenta pas de cette réponse.

— Eh ! Drone, ça ira mal, fit-il en secouant la tête.

— Comme il vous plaira, dit Drone tristement.

— Eh ! Drone, cesse ! prononça Alpatitch en sortant la main du gousset et, d'un geste solennel, désignant le sol sous les pieds de Drone : Non seule-

ment je vois à travers toi de part en part, mais je vois sous toi, à trois *archines*.

Drone, confus, regardait furtivement Alpatitch ; de nouveau il baissa les yeux.

— Assez de bêtises et dis au peuple qu'il se prépare à partir à Moscou et que demain les charrettes soient prêtes pour les bagages de la princesse, et toi-même ne va pas à l'assemblée, tu entends !

Soudain, Drone tomba à genoux.

— Iakov Alpatitch, débarrasse-moi de cette mission ! Ote-moi les clefs, mais débarrasse-moi au moins, au nom du Christ !

— Ça ne prend pas ! dit sévèrement Alpatitch. Je vois sous toi à trois archines, répéta-t-il en sachant que son art d'apiculteur, son talent à semer l'avoine, et ce fait que pendant vingt ans il avait pu plaire au vieux prince, lui avaient acquis depuis longtemps la réputation de sorcier et que la capacité de voir sous un homme à trois archines était attribuée aux sorciers.

Drone se leva, il voulait dire quelque chose mais Alpatitch l'interrompit.

— Qu'avez-vous inventé, hein ? Que pensez-vous, hein ?

— Que puis-je faire contre le peuple ? dit Drone. Ils se sont révoltés tout à fait ; moi je leur dis...

— C'est ça, dis ; ils s'enivrent ? demanda brièvement Alpatitch.

— Tous se sont enivrés, Iakov Alpatitch. On a apporté un autre tonneau.

— Alors écoute : moi j'irai chez le chef de police et toi, annonce aux paysans qu'ils laissent cela et qu'ils donnent les chariots.

— J'obéis.

Iakov Alpatitch n'insista plus ; il dirigeait depuis longtemps des paysans et il savait que le meilleur moyen pour qu'ils obéissent, c'était de ne pas leur laisser voir de doute en leur obéissance. Ayant obtenu de Drone le docile « j'obéis », Iakov Alpatitch s'en contenta, bien qu'il fût presque sûr que, sans l'aide de la troupe, les chariots ne seraient pas fournis.

En effet, le soir, les chariots n'étaient pas prêts. Au village, près du débit, il y avait eu une assemblée et on y avait décidé de chasser les chevaux dans les bois et de ne pas donner de chariots. Sans en parler à la princesse, Alpatitch ordonna de décharger ses propres bagages qui arrivaient de Lissia-Gorï et de prendre les chevaux pour la voiture de la princesse, et lui-même partit chez les autorités.

X

Après les funérailles de son père, la princesse Marie s'était enfermée dans sa chambre et ne laissait entrer personne. La femme de chambre s'approcha de la porte pour dire qu'Alpatitch était venu demander des ordres pour le départ (c'était avant la conversation d'Alpatitch avec Drone). La princesse Marie se leva du divan sur lequel elle était allongée et, à travers la porte fermée, dit que pour le moment elle ne partait pas et qu'on la laissât tranquille. Les fenêtres de la chambre où se tenait la princesse Marie donnaient à l'ouest. Elle était allongée sur le divan, le visage vers le mur et touchait des doigts les boutons de l'oreiller de cuir; elle ne voyait que cet oreiller et ses idées vagues étaient concentrées sur une seule chose : elle pensait à l'irrévocabilité de la mort et à la noirceur de son âme qu'elle n'avait pas vue jusqu'ici et qui s'était montrée pendant la maladie de son père.

Elle voulait mais n'osait prier. Dans son état d'âme présent, elle n'osait s'adresser à Dieu. Elle resta étendue longtemps dans la même position.

Le soleil se couchait de l'autre côté de la maison et, de ses rayons obliques, vespéraux, à travers les fenêtres ouvertes, éclairait la chambre et la partie de l'oreiller que regardait la princesse Marie. Tout à coup, la marche de ses idées s'arrêta. Inconsciemment elle se souleva, arrangea ses cheveux, se leva et s'approcha de la fenêtre, respirant malgré elle la fraîcheur d'un soir clair, sans vent. « Oui, maintenant, c'est facile pour toi d'admirer le crépuscule ! Il n'est plus déjà et personne ne t'en empêchera, » se dit-elle. Elle s'assit sur une chaise et appuya la tête contre la fenêtre.

Quelqu'un, d'une voix tendre et douce, l'appela du côté du jardin et lui baisa la tête. Elle se retourna. C'était mademoiselle Bourienne, en robe noire garnie de crêpe. Elle s'approcha doucement de la princesse Marie, l'embrassa en soupirant et aussitôt se mit à pleurer. La princesse Marie se retourna vers elle. Tous ses ennuis avec elle, sa jalousie pour elle revenaient à la princesse Marie. Elle se rappelait aussi, que *lui*, les derniers temps, était changé vis-à-vis de mademoiselle Bourienne, ne pouvait plus la voir et alors combien étaient injustes les reproches qu'elle lui faisait en son âme. « Est-ce que j'ai le droit de juger quelqu'un, moi qui désirais sa mort ? » pensa-t-elle.

La princesse Marie se représentait vivement la situation de mademoiselle Bourienne qui, les derniers temps, était tenue à l'écart de sa société, bien que dépendante d'elle, et vivait dans la maison comme une étrangère.

Elle la plaignait. Elle la regarda doucement, interrogativement et lui tendit la main.

Aussitôt mademoiselle Bourienne se mit à pleurer, à baiser la main de la princesse, à parler de la douleur qui les avait atteintes toutes les deux. La seule consolation à sa douleur, disait-elle, c'est que la princesse lui permit de la partager avec elle. Elle disait que tous les malentendus d'autrefois devaient disparaître devant la grande douleur, qu'elle se sentait pure devant tous, qu'il voyait de là son affection et sa reconnaissance. La princesse écoutait ces paroles sans comprendre ; mais en même temps elle la regardait et écoutait les sons de sa voix.

— Votre situation est doublement terrible, chère princesse, dit mademoiselle Bourienne après un court silence. Je comprends que vous ne puissiez penser à vous, mais moi, à cause de mon amitié pour vous, je dois le faire. — Avez-vous vu Alpatitch ? Vous a-t-il parlé du départ ?

La princesse Marie ne répondit pas. Elle ne comprenait pas qui devait partir et où. « Peut-on maintenant entreprendre quelque chose, penser à quelque chose ? N'est-ce pas indifférent ? » Et elle ne répondait pas.

— Savez-vous, chère Marie, que nous sommes en danger, que nous sommes entourés des Français; qu'il est dangereux de partir maintenant? Si nous partons, il est presque sûr que nous serons faites prisonnières et Dieu sait...

La princesse Marie regardait son amie sans comprendre ce qu'elle disait.

— Ah! si l'on savait comme tout m'est égal maintenant! dit-elle. Je ne désire pour rien au monde m'éloigner *de lui*... Alpatitch m'a dit quelque chose à propos du départ... Parlez-en avec lui, moi, je ne puis et ne veux m'occuper de rien, de rien.

— Je lui ai parlé; il espère que nous pourrons partir demain, mais je pense que maintenant il serait préférable de rester ici, dit mademoiselle Bourienne, parce que avouez, chère Marie, qu'il serait terrible de tomber en route entre les mains des soldats ou des paysans révoltés.

Mademoiselle Bourienne tira de son réticule la déclaration (pas sur du papier russe ordinaire) du général français Rameau, disant aux habitants de ne pas quitter leurs maisons et qu'ils seraient protégés par les autorités françaises; elle la tendit à la princesse.

— Je pense qu'il vaudrait mieux s'adresser à ce général, dit mademoiselle Bourienne, et je suis sûre qu'il vous sera rendu le respect qui vous est dû.

La princesse Marie lut le papier; des sanglots nerveux tiraient son visage.

— Par qui avez-vous reçu cela? demanda-t-elle?

— Probablement qu'à mon nom on a vu que je suis Française, répondit mademoiselle Bourienne en rougissant.

La princesse Marie, le papier à la main, s'éloigna de la fenêtre et, le visage pâle, sortit de la chambre et alla dans l'ancien cabinet du prince André.

— Douniacha, appelle Alpatitch, Dronouchka, quelqu'un, et dis à Amélie Carlovna qu'elle ne vienne pas près de moi, ajouta-t-elle en entendant la voix de mademoiselle Bourienne.

— Partir, partir au plus vite! dit la princesse Marie, terrifiée à la pensée qu'elle pourrait rester ici entre les mains des Français.

« Si le prince André me savait au pouvoir des Français! S'il savait que moi, la fille du prince Nicolas Andréiévitich Bolkonski, je demande protection au général Rameau et accepte sa générosité! » Cette pensée lui faisait horreur, la faisait trembler, rougir et éprouver des accès de colère et d'indignation qu'elle n'avait pas encore ressentis.

Tout ce qui était pénible et principalement blessant dans sa situation se présentait vivement à elle. « Eux, les Français, s'installeraient dans cette maison; M. le général Rameau profanerait le ca-

binet du prince André ; pour s'amuser, il fouillerait et lirait ses lettres, ses papiers. MADEMOISELLE BOURIENNE LUI FERAIT LES HONNEURS de Bogoutcharovo ; on me donnerait une chambre par grâce ; les soldats profaneraient la tombe fraîche de mon père pour lui enlever ses décorations. Ils me raconteraient leurs victoires sur les Russes et feindraient de compatir à ma douleur... » La princesse Marie pensait moins par elle-même qu'elle ne se sentait obligée de penser selon les idées de son père et de son frère. Pour elle, personnellement, tout lui était indifférent, rester, quoi qu'il arrive, n'importe où, mais elle se sentait la représentante de feu son père et du prince André. Involontairement elle pensait avec leurs idées et sentait avec leurs sentiments. Ce qu'ils feraient maintenant, c'était précisément ce qu'elle croyait nécessaire de faire. Elle alla dans le cabinet du prince André, et, tâchant de se pénétrer de ses idées, elle se mit à réfléchir à sa situation.

Les exigences de la vie qu'elle considérait comme tout à fait anéanties avec la mort de son père, soudain, avec une force nouvelle, inconnue, se montraient à elle et la saisissaient. Emue, rouge, elle marchait dans la chambre, demandant tantôt Alpatitch, tantôt Mikhaïl Ivanovitch, tantôt Tikhone, tantôt Drone. Douniacha, sa vieille bonne et toutes les femmes de chambre ne pouvaient lui dire en quelle mesure étaient justes les affirmations de

mademoiselle Bourienne. Alpatitch n'était pas à la maison, il était parti chez les autorités. Mikhaïl Ivanovitch, l'architecte, qui vint chez la princesse Marie avec des yeux endormis, ne put la renseigner. Il lui répondait avec le même sourire d'approbation dont il avait l'habitude depuis quinze ans et qu'il prenait pour répondre aux questions du vieux prince, de sorte qu'on ne pouvait tirer de ses réponses rien de précis. Le vieux valet de chambre Tikhone, avec un visage fatigué portant l'empreinte d'une douleur incurable, répondait : « J'obéis » à toutes les questions de la princesse Marie, et, en la regardant, retenait avec peine ses sanglots.

Enfin le *starosta* Drone entra dans la chambre. Il s'inclina profondément et s'arrêta près du seuil.

La princesse Marie traversa la chambre et s'arrêta en face de lui.

— Dronouchka, dit la princesse qui voyait en lui un ami sûr, ce même Dronouchka qui de son voyage annuel aux foires de Viazma lui rapportait chaque fois, avec un sourire, un pain d'épices particulier ; Dronouchka, après notre malheur... Elle s'arrêta n'ayant pas la force de continuer.

— Nous sommes tous soumis à Dieu, dit-il en soupirant. Ils se turent.

— Dronouchka, Alpatitch est parti quelque part, je ne sais à qui m'adresser ; on me dit que je ne puis pas partir ; est-ce vrai ?

— Pourquoi ne pouvez-vous pas partir, Votre Excellence ! On peut partir.

— On me dit que c'est dangereux à cause des ennemis. Mon ami, je ne peux rien, je ne comprends rien, je n'ai personne avec moi, je veux absolument partir cette nuit ou demain matin.

Drone se tut. Il regardait en dessous la princesse Marie.

— Il n'y a pas de chevaux, dit-il. J'en ai prévenu déjà Iakov Alpatitch.

— Comment, il n'y en a pas ! fit la princesse Marie.

— C'est une punition de Dieu, dit Drone. Les chevaux de charroi, on les a pris pour les troupes, les autres sont crevés, c'est une année comme ça. Non seulement il n'y a pas de quoi nourrir les chevaux, mais nous-mêmes devons prendre garde à ne pas mourir de faim ! C'est comme ça : trois jours sans manger. Il n'y a rien : on a ruiné complètement.

La princesse Marie écoutait attentivement ce qu'il lui disait.

— Les paysans ruinés ! Ils n'ont pas de pain ? demanda-t-elle.

— Ils meurent de faim ! dit Drone. Non seulement pas de chariots...

— Mais pourquoi ne l'as-tu pas dit, Dronouchka ? Ne peut-on pas les aider. Je ferai tout ce que je pourrai...

La princesse Marie semblait étonnée à la pensée que, maintenant, pendant qu'une si grande douleur emplissait son âme, il y eût des riches et des pauvres et que les riches pussent ne pas aider les pauvres. Elle avait entendu dire et savait vaguement qu'il y avait le blé des seigneurs et qu'on le donnait aux paysans; elle savait aussi que ni son frère ni son père ne refusaient rien aux paysans dans la misère; elle craignait seulement de se tromper en parlant d'une distribution de blé aux paysans qu'elle voulait ordonner. Elle était contente d'avoir maintenant le prétexte de soucis pour lesquels elle pouvait, sans honte, oublier sa douleur. Elle se mit à demander à Drone des détails sur la misère des paysans et sur ce qui, à Bogoulcharovo, appartenait aux seigneurs.

— Chez nous, il y a du blé de mon père, du seigneur, n'est-ce pas ?

— Le blé des seigneurs est intact, répondit Drone avec fierté, notre prince n'a pas ordonné de le vendre.

— Donne-le aux paysans; donne-leur tout ce qu'il faut. Je te le permets, au nom de mon frère, dit la princesse Marie.

Drone ne répondit rien et soupira profondément.

— Distribue-leur ce blé; donne tout s'il le faut. Je te l'ordonne au nom de mon frère, et dis-leur que tout est à eux. Nous n'épargnons rien pour eux. Dis-leur cela.

Drone regardait fixement la princesse pendant qu'elle parlait.

— Débarrasse-moi, petite mère, au nom de Dieu ; donne des ordres pour que je rende les clefs, j'ai servi vingt-trois ans et n'ai fait rien de mal ; débarrasse-moi, au nom de Dieu !

La princesse Marie ne comprenait pas ce qu'il voulait dire, de quoi il voulait être débarrassé. Elle lui répondit qu'elle n'avait jamais douté de son dévouement et qu'elle était prête à faire tout pour lui et pour les paysans.

XI

Une heure plus tard, Douniacha apporta à la princesse la nouvelle que Drone, selon son ordre, avait réuni tous les paysans près de la grange, et qu'ils désiraient parler à la maîtresse.

— Mais je ne les ai point fait appeler, j'ai seulement dit à Drone de leur distribuer du blé.

— Surtout, au nom de Dieu, princesse, petite mère, donnez l'ordre de les chasser et n'allez pas les trouver. Tout cela, c'est de la fourberie. Iakov Alpatitch arrivera et nous partirons... Et vous, ne faites...

— Quelle fourberie? demanda la princesse étonnée.

— Je sais. Écoutez-moi seulement, au nom de Dieu. Voilà, voulez-vous interroger la vieille bonne? On dit qu'ils ne veulent pas partir comme vous le leur avez ordonné.

— Tu dois confondre, ce n'est pas cela... Je n'ai

jamais ordonné de partir, observa la princesse Marie. Appelle Drone.

Drone vint confirmer les paroles de Douniacha : les paysans étaient venus sur l'ordre de la princesse.

— Mais je ne les ai pas fait appeler; tu leur as probablement mal transmis mes paroles. Je t'ai dit seulement de leur distribuer du blé.

Drone soupira et ne dit mot.

— Si vous l'ordonnez ils s'en iront, fit-il.

— Non, non, j'irai les trouver.

Malgré les supplications de Douniacha et de la vieille bonne, la princesse Marie sortit sur le perron. Drone, Douniacha, la vieille bonne et Mikhaïl Ivanitch la suivirent.

— « Ils pensent sans doute que je leur offre le blé pour qu'ils restent ici, tandis que je partirai en les laissant à la merci des Français. Je leur promettrai du travail dans notre domaine, près de Moscou, le logement. Je suis convaincue qu'André, à ma place, ferait encore plus, » pensait-elle pendant que dans le crépuscule, elle s'approchait de la foule qui se tenait près de la grange. La foule se serra, s'agita; les têtes se découvrirent rapidement. La princesse Marie, les yeux baissés et en s'empêtrant les pieds dans sa robe, s'approcha très près d'eux. Tant d'yeux jeunes et vieux étaient fixés sur elle, il y avait tant de visages divers que la princesse Marie ne vit personne, et, en sentant la

nécessité de parler à tout ce monde, elle ne savait comment faire. Mais de nouveau la conscience d'être la représentante de son père et de son frère, lui donna des forces et, hardiment, elle se mit à parler.

— Je suis très heureuse que vous soyez venus, dit-elle sans lever les yeux et sentant son cœur battre rapidement et avec force, Drone m'a dit que la guerre vous a ruinés. C'est notre malheur commun, mais je n'épargnerai rien pour vous venir en aide. Je pars moi-même à cause du danger... l'ennemi est très près... parce que... Je vous donne tout, mes amis... Je vous prie de prendre tout... tout notre blé, pour qu'il n'y ait point de misère parmi vous. Si l'on vous a dit que je vous donne du blé à condition que vous restiez ici, ce n'est pas vrai. Au contraire, je vous demande de partir avec tous vos biens, dans notre village près de Moscou ; là-bas je prends tout sur moi et je vous promets que vous aurez le nécessaire. On vous donnera des logis et du pain.

La princesse s'arrêta. Dans la foule on n'entendit que des soupirs.

— Je ne le fais pas de moi-même, continua-t-elle, je le fais au nom de feu mon père qui était pour vous un bon maître, et au nom de mon frère et de son fils.

Elle s'arrêta de nouveau. Personne ne rompit le silence.

— Notre malheur est commun et nous parta-

gerons tout également. Tout ce qui est à moi est à vous, dit-elle en regardant les visages qui se trouvaient devant elle. Tous les yeux la regardaient avec la même expression dont elle ne pouvait comprendre la signification. Était-ce la curiosité, le dévouement, la reconnaissance ou l'effroi et la méfiance? mais tous les visages avaient même expression.

— Nous sommes très contents de vos faveurs, seulement il ne faut pas que nous prenions le blé des maîtres, dit une voix, derrière.

— Mais pourquoi? demanda la princesse.

Personne ne répondit et la princesse Marie, parcourant du regard la foule, remarqua que maintenant tous les yeux se baissaient dès qu'elle les rencontrait.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas? répéta-t-elle.

Personne ne répondit.

La princesse Marie se sentait gênée de ce silence; elle tâchait de saisir un regard quelconque.

— Pourquoi ne parlez vous pas? demanda-t-elle à un vieillard qui, appuyé sur un bâton, se tenait devant elle. Dis si tu penses qu'il faille encore autre chose. Je ferai tout, dit-elle en saisissant son regard. Mais lui, comme s'il eût été fâché de cette circonstance, baissa tout à fait la tête et prononça :

— Pourquoi consentir; nous n'avons pas besoin de blé.

— Eh quoi ! faut-il que nous quittions tout ? — Nous ne sommes pas d'accord... Nous n'y consentons pas. — Nous te plaignons, mais nous ne voulons pas, nous ne donnerons pas. — Fais toi-même, — entendait-on de divers côtés de la foule.

Et de nouveau, sur tous les visages de cette foule se montrait la même expression, mais maintenant ce n'était sûrement pas une expression de curiosité et de reconnaissance, mais l'expression d'une décision furieuse.

— Vous n'avez sans doute pas compris, objecta la princesse Marie, avec un sourire triste. — Pourquoi ne voulez-vous pas partir ? Je vous promets de vous installer, de vous nourrir, et ici, l'ennemi vous ruinera...

Mais les voix de la foule étouffèrent sa voix.

— Nous ne consentons pas ! Qu'il nous ruine ! Nous n'acceptons pas ton blé ! Nous ne consentons pas !

La princesse Marie tâchait de nouveau de saisir un regard de la foule, mais pas un seul n'était fixé sur elle. Les yeux l'évitaient évidemment. Elle se sentit gênée, mal à l'aise.

— Et voilà ! Elle a proposé habilement. Va derrière elle et dans la forteresse ! Ruine la maison et va à la corvée ! Comment donc ! Moi je vous donnerai du blé ! disaient des voix dans la foule.

La princesse Marie, en baissant la tête gravit le

perron et entra dans la maison. Après avoir répété à Drone l'ordre de préparer pour demain les chevaux pour le départ, elle se retira dans sa chambre et y resta seule avec ses pensées.

XII

Cette nuit-là, pendant longtemps la princesse Marie resta assise près de la fenêtre ouverte de sa chambre à écouter les sons des conversations des paysans qui arrivaient du dehors. Mais elle ne pensait pas à eux. Elle sentait qu'elle aurait beau penser à eux, elle ne pourrait les comprendre. Elle pensait toujours à la même chose : à son malheur qui maintenant, après cet aperçu des soucis présents, était déjà devenu pour elle le passé. Maintenant, elle pouvait déjà se souvenir, elle pouvait pleurer et prier. Avec le coucher du soleil le vent s'était apaisé. La nuit était calme et fraîche. A minuit les voix commencèrent à se taire. Le coq chanta ; derrière les tilleuls la pleine lune commença à se montrer. Un brouillard rosé, frais, se soulevait, et sur le village et la maison s'établissait le silence.

L'un après l'autre passaient devant elle les ta-

bleaux du passé récent — de la maladie et des derniers moments de son père, et, avec une joie triste, elle s'arrêtait maintenant à ces images, chassant de soi avec horreur seul le dernier tableau, celui de sa mort, qu'elle ne se sentait pas la force de contempler, même en imagination, à cette heure douce et mystérieuse de la nuit. Et ce tableau se présentait à elle avec tant de clarté et de détails qu'il lui semblait tantôt le présent, tantôt le passé, tantôt l'avenir.

Tantôt elle se rappelait vivement le moment où il avait eu l'attaque, quand on l'avait traîné sous les bras dans le jardin de Lissia-Gorï, quand il murmurait quelque chose sur ses lèvres débiles, quand il remuait ses sourcils blancs et la regardait inquiet et timide. « Il voulait alors me dire ce qu'il m'a dit le jour de sa mort. Il pensa toujours ce qu'il m'a dit », songeait la princesse Marie, et, avec de cruels détails elle se rappelait cette nuit à Lissia-Gorï, la veille de l'attaque, quand elle pressentait un malheur et restait près de lui, malgré lui. Elle ne dormait pas et la nuit, sur la pointe des pieds, elle descendait en bas, s'approchait de la porte du jardin d'hiver où cette nuit restait son père, et écoutait sa voix. Lui, d'une voix souffrante, fatiguée causait avec Tikhone. Il disait quelque chose sur la Crimée, sur les nuits chaudes, sur l'impératrice. On voyait qu'il avait envie de causer. « Et pourquoi ne m'a-t-il pas appelée? Pourquoi ne m'a-t-il pas permis d'être

ici, à la place de Tikhone, pensait alors et maintenant la princesse Marie. Maintenant il ne racontera jamais à personne ce qui était dans son âme. Déjà ne reviendra jamais, ni pour lui ni pour moi, ce moment où il pourrait dire tout ce qu'il voudrait et où moi, et non Tikhone, je l'écouterais et le comprendrais? »

« Pourquoi ne suis-je pas entrée alors dans la chambre? pensa-t-elle. Il m'aurait peut-être dit ce qu'il m'a dit le jour de sa mort.

» Même cette nuit, dans la conversation avec Tikhone, il me nomma deux fois. Il voulait me voir et moi j'étais derrière la porte.

» C'était triste, pénible pour lui de parler avec Tikhone qui ne le comprenait pas.

» Je me rappelle qu'il causait de Lise comme d'une vivante. Il avait oublié qu'elle était morte, et Tikhone lui rappelait que déjà elle n'était plus. Alors il a crié : « Imbécile! »

» Il avait de la peine. A travers la porte j'ai entendu comment, en grommelant, il s'allongea sur le lit et cria haut : « Mon Dieu! Mon Dieu! » Pourquoi ne suis-je pas entrée alors? Que m'aurait-il fait? Que risquais-je? Peut-être eût-il été consolé et m'eût-il dit ce mot. »

Et la princesse Marie prononça à haute voix le mot tendre que lui avait dit son père le jour de sa mort : « Petite... âme! » Elle le répéta et des sanglots soulagèrent son âme. Elle voyait maintenant,

devant elle, son visage, et ce n'était pas celui qu'elle avait toujours connu, mais un visage timide, faible, qu'elle voyait doux pour la première fois, avec toutes ses rides, tous ses détails, quand elle s'inclinait vers son bonnet pour entendre ce qu'il disait.

« Petite âme ! » répétait-elle. « Que pensait-il en disant ce mot ? Que pense-t-il maintenant ? » se demanda-t-elle tout à coup.

Et en réponse, elle le voyait devant elle, avec la même expression qu'avait dans le cercueil son visage bandé d'un mouchoir blanc ; et cette horreur qui l'avait saisie quand elle l'avait touché et s'était convaincue que non seulement ce n'était pas lui mais quelque chose de repoussant et de mystérieux, la saisissait maintenant. Elle voulait penser à autre chose, elle voulait prier, mais ne pouvait le faire. Les yeux grands ouverts elle regardait le clair de lune et l'ombre ; elle avait peur de voir d'un moment à l'autre, le visage mort, et elle sentait que le silence qui régnait sur la maison et dans la maison la paralysait.

— Douniacha ! chuchota-t-elle. Douniacha ! s'écria-t-elle d'une voix sauvage, et, s'arrachant du silence, elle courut vers la chambre des bonnes, au-devant de la vieille bonne et des jeunes qui accouraient chez elle.

XIII

Le 17 août, Rostov et Iline, accompagnés de Lavrouchka, qui venait de rentrer de captivité, et d'un hussard, ordonnance, allèrent se promener à cheval hors de leur campement de Iankovo, sis à quinze verstes de Bogoutcharovo, pour essayer le nouveau cheval acheté par Iline et se renseigner s'il n'y avait pas de foin dans les villages.

Bogoutcharovo, depuis trois jours, se trouvait entre les deux armées ennemies, de sorte que l'arrière-garde russe y pouvait accéder aussi facilement que l'avant-garde française ; c'est pourquoi Rostov, commandant très attentif d'un escadron, désirait profiter avant les Français des provisions restées à Bogoutcharovo.

Rostov et Iline étaient de l'humeur la plus gaie pendant la route à Bogoutcharovo, le domaine du prince, où ils espéraient trouver une grande valetaille et de jolies filles. Tantôt ils interrogeaient

Lavrouchka sur Napoléon et riaient de ses récits, tantôt ils se mettaient à se dépasser l'un l'autre, en essayant le cheval d'Iline.

Rostov ignorait que le village où ils allaient appartint à ce même Bolkonski qui avait été le fiancé de sa sœur. Rostov et Iline lancèrent pour la dernière fois leurs chevaux, se rattrapèrent au tournant de Bogoutcharovo, et Rostov, dépassant Iline, s'élança le premier dans la rue du village.

— Tu m'as dépassé ! dit Iline tout rouge.

— Oui, j'arrive toujours le premier sur le champ et ici aussi, répondit Rostov en caressant de la main son cheval du Don écumant.

— Et moi, Votre Excellence, je suis sur un cheval français, dit derrière Lavrouchka, appelant sa rosse un cheval français. J'aurais pu arriver le premier, mais je n'ai pas voulu vous froisser.

Au pas ils s'approchèrent de la grange près de laquelle se tenait une grande foule de paysans. Quelques-uns levèrent leurs bonnets, d'autres, sans se découvrir, regardèrent les cavaliers. Deux paysans, vieux, hauts, le visage ridé, la barbe rare, sortaient du défilé ; avec des rires, en titubant et chantant un refrain quelconque, ils s'approchèrent des officiers.

— Les gaillards ! quoi ! y a-t-il du foin ? dit en riant Rostov.

— Comme ils se ressemblent... remarqua Iline.

— « La... gaie... gaie... cau...se...ri...e », chantait l'un d'eux avec un sourire béat.

Un paysan sortit de la foule et s'approcha de Rostov.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Des Français ! dit en riant Iline. — Voici Napoléon en personne, ajouta-t-il en désignant Lavrouchka.

— Alors, vous êtes des Russes ? interrogea encore une fois le paysan.

— Êtes-vous beaucoup, ici ? demanda un autre paysan de petite taille en s'approchant d'eux.

— Nombreux, nombreux, répondit Rostov. Mais pourquoi êtes-vous réunis ici ? Y a-t-il une fête ?

— Ce sont les vieillards qui s'assemblent pour l'affaire du *mir*, répondirent les paysans en s'éloignant.

A ce moment deux femmes et un homme en bonnet blanc s'avançaient de la maison seigneuriale dans la direction des officiers.

— Celle qui est en rose est pour moi, ne me la souffle pas, dit Iline en remarquant Douniacha qui accourait vers lui.

— Elle sera à nous, dit Lavrouchka à Iline en clignant des yeux.

— Que te faut-il, ma belle ? dit Iline en souriant.

— La princesse a ordonné de vous demander de quel régiment vous êtes et quel est votre nom ?

— C'est le comte Rostov, commandant d'escadron, et moi, je suis votre serviteur.

« Cau...se...ri...e » chantaient les paysans ivres en souriant béatement et regardant Iline qui causait avec la jeune fille.

Après Douniacha, Alpatitch, en se découvrant encore de loin, s'approcha de Rostov.

— Oserais-je inquiéter Votre Seigneurie ? dit-il avec respect, — mais en même temps avec une certaine négligence se rapportant à la jeunesse de l'officier — et mettant sa main dans son gousset. Ma maîtresse, la fille du général en chef prince Nicolas Andréiévitich Bolkonskī, décédé le 15 de ce mois, se trouve en présence de difficultés à cause de l'ignorance de ces gens — il désigna les paysans — et elle vous demande de daigner... Ne voulez-vous pas reculer un peu ? dit Alpatitch avec un sourire triste : ce n'est pas commode de causer devant... Alpatitch désigna deux paysans qui rôdaient derrière lui, comme les taons autour du cheval.

— Hein ! Alpatitch !... Hein ! Iakov Alpatitch !... C'est bon ! Pardonne au nom du Christ. C'est bien, hein ? dirent les paysans en lui souriant joyeusement.

Rostov regarda les paysans ivres et sourit.

— Cela amuse peut-être Votre Excellence ? dit Iakov Alpatitch d'un air sérieux, en montrant les vieux avec la main qui n'était pas dans le gousset.

— Non, ici, il n'y a rien d'amusant ! dit Rostov, et il se recula. — De quoi s'agit-il ?

— Oserais-je raconter à Votre Excellence que la grossière population d'ici ne veut pas laisser la maîtresse partir du village et menace de dételer les chevaux, de sorte que depuis le matin tout est emballé et que Son Excellence ne peut partir.

— Pas possible ! s'écria Rostov.

— Je vous dis la pure vérité, confirma Alpatitch.

Rostov descendit de son cheval, le remit à l'ordonnance et, avec Alpatitch, alla à pied à la maison, tout en interrogeant sur les détails de l'affaire. En effet, la proposition de donner du blé aux paysans, faite la veille par la princesse, son explication avec Drone et avec l'assemblée, gâtèrent si bien l'affaire que Drone remit définitivement les clefs, se joignit aux paysans et ne se rendit pas à l'appel d'Alpatitch. Et le matin, quand la princesse ordonna d'atteler pour partir, les paysans sortirent en grande foule près de la grange et envoyèrent dire qu'ils ne laisseraient pas sortir du village, « qu'il y avait l'ordre de ne pas sortir » et qu'ils dételleraient les chevaux. Alpatitch était venu les exhorter, mais on lui avait répondu (c'était Karp qui parlait le plus, Drone ne sortait pas de la foule) qu'on ne pouvait laisser partir la princesse, qu'il y avait un ordre à ce sujet, et que, si la princesse restait, ils la serviraient comme avant et lui obéiraient en tout.

Pendant que Rostov et Iline galopèrent sur la route, la princesse Marie, malgré les prières d'Alpatitch, de la vieille bonne et de ses femmes de chambre, ordonnait d'atteler et voulait partir. Mais en apercevant les cavaliers qui galopèrent — on les avait pris pour des Français — les postillons refusèrent de partir, et la maison commença à s'emplir des gémissements des femmes.

— Petit père! mon père! C'est Dieu qui l'a envoyé! disaient des voix attendries, pendant que Rostov traversait le vestibule.

La princesse Marie, éperdue, sans forces, était assise dans le salon quand on introduisit Rostov près d'elle. Elle ne comprenait ni qui il était, ni pourquoi il se trouvait ici, ni ce qui allait lui advenir. En apercevant son visage russe, en reconnaissant du premier abord et par ses premiers mots qu'elle avait affaire à un homme de son monde, elle le regarda de son regard profond, rayonnant, et se mit à parler d'une voix entrecoupée et tremblante d'émotion. Rostov vit aussitôt dans cette rencontre quelque chose de romanesque : une jeune fille sans défense, accablée de douleur, seule, laissée à la merci de paysans grossiers révoltés. « Et quel sort étrange m'a poussé ici? Et quelle douceur, quelle noblesse dans ses traits et dans l'expression! » pensait Rostov en la regardant et écoutant son récit timide.

Quand elle se mit à dire que tout cela était

arrivé le lendemain de la mort de son père, sa voix trembla. Elle se détourna et, ensuite, comme si elle craignait que Rostov ne prit ses paroles pour un moyen de l'attendrir, elle le regarda d'un air interrogateur et craintif. Rostov avait des larmes aux yeux. La princesse Marie le remarqua et regarda Rostov avec reconnaissance, de son regard rayonnant qui faisait oublier la laideur de son visage.

— Je ne peux vous exprimer, princesse, combien je suis heureux d'être venu ici, par hasard, et de pouvoir me mettre à votre entière disposition, dit Rostov en se levant. Partez, si cela vous plaît, je vous répons sur l'honneur que pas un seul homme n'osera vous inquiéter, si seulement vous me permettez de vous accompagner. Et, en saluant avec respect, comme on salue des dames de sang royal, il se dirigea vers la porte. Par le respect de son ton, Rostov semblait vouloir montrer que tout en considérant comme un bonheur sa connaissance avec elle, il ne voulait pas profiter de son malheur pour se rapprocher d'elle.

La princesse Marie comprit cette nuance et l'apprécia.

— Je vous suis très, très reconnaissante, lui dit-elle en français, mais j'espère que tout cela n'est qu'un malentendu, et que personne n'est coupable.

Tout à coup, la princesse se mit à pleurer.

— Excusez-moi, dit-elle.

Rostov, en plissant les sourcils, salua encore une fois très bas et sortit de la chambre.

XIV

— Eh bien ! est-elle gentille ? Va, mon cher, un charme, c'est ma rose, et elle s'appelle Douniacha... Mais, Iline, en regardant le visage de Rostov, se tut. Il vit que son héros, le commandant, se trouvait dans une tout autre disposition d'esprit.

Rostov regarda méchamment Iline et sans lui répondre se dirigea à pas rapides vers le village.

« Je leur montrerai, je leur ferai voir, les brigands ! » se disait-il.

Alpatitch, en trottant le plus vite possible, rejoignit Rostov.

— Quelle décision daignez-vous prendre ? lui demanda-t-il.

Rostov s'arrêta et, en serrant les poings, l'air menaçant, il s'avança brusquement vers Alpatitch.

— Décision ! Quelle décision ! Vieux fainéant ! lui cria-t-il. Qu'est-ce que tu attends ? Les paysans

se révoltent et tu ne peux pas t'arranger ? Tu es un traître toi-même. Je vous connais... je vous arracherai la peau à tous...

Puis, comme s'il craignait de dépenser en vain son ardeur, il laissa Alpatitch et, à pas rapides, partit en avant. Alpatitch, étouffant le sentiment d'offense, le suivit hâtivement. Il continuait à lui communiquer ses considérations. Il expliquait que les paysans étant dans l'ignorance, en ce moment, il serait imprudent de les *contredire* sans un détachement militaire, et qu'il vaudrait mieux envoyer chercher la troupe.

-- Je leur en donnerai, des troupes ! Je les contredirai ! disait sans aucun sens Nicolas, en étouffant de colère insensée, animale et du besoin de déverser cette colère. Sans penser à ce qu'il devait faire, il s'avancait vers la foule, inconsciemment, d'un pas rapide et résolu. Plus il avançait, plus Alpatitch sentait que son acte irréfléchi pouvait donner de bons résultats. Les paysans, en regardant son allure rapide, ferme et son visage contracté, pensaient la même chose.

Après l'arrivée des hussards dans le village, pendant que Rostov était chez la princesse, de terribles querelles se produisirent dans la foule. Quelques paysans se mirent à dire que les officiers étaient des Russes et qu'ils pourraient être offensés de ce qu'on n'eût pas laissé partir la demoiselle.

Drone était de cet avis. Mais dès qu'il l'exprima,

Karp et les autres paysans se montèrent contre l'ancien *starosta*.

— Combien d'années as-tu exploité le *mir* ? cria Karp. Pour toi, ça t'est bien égal. Tu déterreras ton petit coffre et tu l'emporteras ; qu'est-ce que cela te fait que nos maisons soient ruinées ou non ?

— On dit qu'il y a l'ordre que personne ne quitte les maisons, qu'on n'emporte rien du tout, et voilà ! cria un autre.

— C'était le tour de ton fils de partir soldat, mais t'avais pitié de ton corbeau et tu as fait enrôler mon Vanka. Hé ! nous saurons mourir ! dit tout à coup un petit vieillard, en attaquant Drone.

— C'est ça ! Nous saurons mourir !

— Quoi ? moi, je ne m'écarte pas du *mir*, dit Drone.

— C'est ça ! tu t'es fait un gros ventre !

Deux paysans, de haute taille, disaient la même chose.

Dès que Rostov, accompagné d'Iline, de Lavrouchka, d'Alpatitch, s'approcha de la foule, Karp, mettant ses doigts dans sa ceinture, s'avança en souriant un peu. Drone, au contraire, se recula dans les derniers rangs ; la foule se tut.

— Hé ! qui est le *starosta* ? cria Rostov en s'approchant de la foule, à pas rapides.

— Le *starosta* ? Pourquoi vous le faut-il ? demanda Karp.

Mais il n'avait pas le temps d'achever que son

bonnet tombait et que sa tête s'inclinait de côté sous un vigoureux coup.

— A bas les bonnets ! traitres ! cria la voix de Rostov. Où est le *starosta* ? cria-t-il hors de lui.

— Le *starosta*... Il appelle le *starosta*... Drone... Zakaritch, on vous appelle... prononçait-on hâtivement, et tous les bonnets se soulevaient.

— Nous ne voulons pas nous révolter, nous connaissons l'ordre, prononça Karp. Et à ce moment, de divers rangs, plusieurs voix se mirent à parler ensemble.

— C'est ce que les vieux ont décidé. Il y a beaucoup de chefs ici !

— Causer encore ? La révolte ! Des brigands ! des traitres ! criait Rostov, hors de lui, en saisissant Karp par le collet.

— Ligottez-le ! Ligottez-le ! cria-t-il, bien qu'il n'y eût personne pour ligotter Karp sauf Lavrouchka et Alpatitch. Cependant Lavrouchka accourut vers Karp et lui replia les bras par derrière.

— Ordonnez-vous d'appeler les nôtres de la montagne, cria-t-il.

Alpatitch s'adressa aux paysans et en appela deux par leur nom pour ligotter Karp. Les paysans sortirent docilement de la foule et ôtèrent leurs ceintures.

— Où est le *starosta* ? cria Rostov.

Drone, le visage convulsé et pâle, sortit de la foule.

— Tu es *starosta*? Ligote-le, Lavrouchka! cria Rostov comme si cet ordre ne pouvait rencontrer d'obstacle.

Et en effet, encore deux paysans se mirent à ligotter Drone qui, comme pour les aider, ôta sa ceinture et la leur donna.

— Et vous tous, écoutez-moi! dit Rostov en s'adressant aux paysans. Allez tout de suite à vos maisons et que je n'entende pas votre voix.

— Quoi! Nous n'avons fait aucune offense. C'est seulement comme ça, par bêtise... Nous avons fait seulement des bêtises... Je disais bien que c'était pas l'ordre... disaient des voix se faisant des reproches mutuels.

— Voilà... Je vous l'ai dit... Ce n'est pas bien, les enfants! dit Alpatitch en rentrant dans ses fonctions.

— C'est notre bêtise, Iakov Alpatitch! répondaient les voix. Et aussitôt la foule se dispersa dans le village.

On amena les deux paysans ligottés dans la cour des maîtres. Deux paysans ivres les suivaient.

— Eh! je te vois! dit l'un d'eux à Karp.

— Est-ce qu'on peut parler ainsi, avec les maîtres?

— A quoi pensais-tu? Imbécile! ajouta l'autre.

Deux heures après, les chariots étaient dans la cour de la maison de Bogoutcharovo; des paysans, avec animation, y installaient les bagages des

maîtres, et Drone, délivré de ses entraves, selon le désir de la princesse Marie, se tenait dans la cour et donnait des ordres aux paysans.

— Pas comme ça, c'est mal ! dit un paysan, un homme de haute taille, au visage rond, souriant, en prenant un petit coffret des mains de la femme de chambre. Il vaut de l'argent, hein ! Tu le jetteras comme ça, et il s'abîmera. J'aime pas ça. Faut que tout soit convenable, en ordre, porte-le comme ça, mets-le ici sous la natte et couvre avec un peu de foin. Voilà, c'est bien !

— En voilà des livres, des livres ! dit un autre paysan qui portait la bibliothèque du prince André.

— N'accroche pas ! Comme ça, les enfants, hein ! C'est lourd les livres !

— Oui, on a écrit... on s'est pas amusé ! dit un paysan de haute taille, au visage rond, en clignant des yeux avec importance et désignant les dictionnaires qui étaient en dessus.

Rostov, qui ne voulait pas s'imposer à la princesse, n'allait pas chez elle mais restait au village en attendant son départ. Quand il vit les voitures de la princesse Marie quitter la maison, il monta à cheval et l'accompagna jusqu'à la route occupée par nos troupes, à douze *verstes* de Bogoutcharovo. A Iankovo, dans une auberge, il lui dit respectueu-

sement adieu, et se permit pour la première fois de lui baiser la main.

— Oh ! ce n'est rien, répondit-il en rougissant quand la princesse lui exprima sa reconnaissance pour son salut (comme elle appelait son acte). N'importe quel policier eût fait la même chose. Si nous n'avions qu'à faire la guerre aux paysans, nous ne laisserions pas l'ennemi si loin, dit-il comme s'il avait honte de quelque chose et tâchait de changer de conversation. Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de faire votre connaissance. Au revoir, princesse, je vous désire le bonheur et la consolation et je souhaite vous rencontrer dans des circonstances plus heureuses. Si vous ne voulez pas me faire rougir, je vous prie de ne pas me remercier.

Mais si la princesse ne remercia plus par les paroles, elle remercia par toute l'expression de son visage éclairé de reconnaissance et de tendresse. Elle ne pouvait le croire quand il disait qu'il n'y avait pas de quoi remercier. Au contraire, pour elle, il était indiscutable que sans lui elle devait sûrement périr par la main des révoltés ou des Français, que *lui*, pour la sauver, s'était exposé aux dangers les plus certains et les plus terribles, et que, chose encore moins indiscutable, c'était un homme à l'âme haute et noble qui avait su comprendre sa situation et sa douleur. Ses yeux bons et honnêtes, avec les larmes qui s'y montraient

pendant qu'elle, en pleurant, lui parlait de son deuil, ne sortaient pas de son imagination.

Quand elle lui dit adieu et se trouva seule, tout-à-coup, elle sentit des larmes dans ses yeux et alors, pour la première fois, se présenta à elle cette question étrange : est-ce que je l'aime ?

Dans la route, plus près de Moscou, bien que la situation de la princesse ne fût pas gaie, Douniacha qui était dans la voiture remarqua plusieurs fois que la princesse se montrait à la portière et souriait d'un sourire joyeux et triste.

« Eh bien, si je l'aimais ! » pensa la princesse Marie. Quelque honte qu'elle eût à s'avouer qu'elle aimait la première un homme qui peut-être ne l'aimerait jamais, elle se consola à la pensée que personne ne le saurait jamais et qu'elle ne serait pas coupable si, sans en rien dire à personne, jusqu'à la fin de sa vie, elle aimait quelqu'un pour la première et la dernière fois.

Parfois elle se rappelait ses regards, sa compassion, ses paroles, et le bonheur ne lui semblait pas impossible. Et c'est alors que Douniacha remarquait qu'elle regardait en souriant par la portière de la voiture.

« Et il devait venir à Bogoutcharovo juste à ce moment, et sa sœur devait refuser le prince André ! » pensait la princesse Marie, et en tout cela, elle voyait la volonté de la Providence.

L'impression faite par la princesse Marie sur

Rostov était très agréable. Quand il se la rappelait, il devenait gai et quand les camarades, après avoir appris l'aventure qui lui était arrivée à Bogoutcharovo, le plaisantèrent, disant qu'il était parti chercher du foin et avait accroché la plus riche fiancée de Russie, Rostov se fâcha. Il se fâchait précisément parce que l'idée du mariage avec la douce, agréable et très riche princesse Marie, plusieurs fois, malgré lui, lui était venue en tête. Pour lui, personnellement, Nicolas ne pouvait désirer une femme meilleure que la princesse Marie. Son mariage avec elle ferait le bonheur de la comtesse sa mère et réparerait les affaires de son père et même — Nicolas le sentait — ferait le bonheur de la princesse Marie.

Mais Sonia ! Et la parole donnée ? C'est pourquoi Rostov se fâchait quand, en plaisantant, on lui parlait de la princesse Bolkonski.

Koutouzov ayant accepté le commandement des armées, se souvint du prince André et lui envoya l'ordre de se rendre au quartier général.

Le prince André arriva à Tsarevo-Zaïmistché précisément quand Koutouzov faisait la première revue des troupes. Le prince André s'arrêta au village près de la maison du pope, où se trouvait la voiture du commandant en chef, et il s'assit sur un banc près de la porte cochère, en attendant le sérénissime, comme tous maintenant appelaient Koutouzov.

Dans les champs, derrière le village, on entendait tantôt les sons de la musique militaire, tantôt le grondement d'une multitude de voix criant hurra au nouveau commandant en chef.

Ici, près de la porte cochère, à dix pas du prince André, deux brosseurs, l'ordonnance et le maître

d'hôtel profitaient de l'absence du prince et du beau temps pour causer.

Un colonel de hussards de petite taille, brun avec de fortes moustaches et d'épais favoris, s'approcha, à cheval, vers la porte, et, regardant le prince André, lui demanda si le sérénissime s'était arrêté là et s'il arriverait bientôt. Le prince André répondit qu'il n'appartenait pas à l'état-major du sérénissime et qu'il était lui-même un nouveau venu. Le lieutenant-colonel des hussards s'adressa à un brosseur bien mis et le brosseur du commandant en chef lui dit, avec ce mépris particulier aux brosseurs de commandants en chef, parlant aux officiers :

— Qui ? Le sérénissime ? Il viendra sans doute bientôt. Que vous faut-il ?

Le lieutenant-colonel de hussards sourit entre ses moustaches du ton du brosseur, descendit de son cheval, le donna à l'ordonnance, puis, s'approchant de Bolkonski le salua légèrement. Bolkonski s'écarta sur le banc ; le lieutenant-colonel de hussards s'assit près de lui.

— Vous attendez aussi le commandant en chef ? se mit à dire le lieutenant-colonel de hussards. On dit qu'il est accessible à chacun, Dieu soit loué ! Ca' avec ces mangeu's de saucissons, c'est un malheu' ! Ce n'est pas en vain qu'E'molov a demandé d'êt'e p'omu Allemand, peut-êt'e que maintenant les 'usses aussi au'ont le d'oit de pa'ler, aut'ement,

le diable sait ce qu'on a fait jusqu'ici ! Toujou's reculer, toujou's reculer. Vous avez fait la campagne ?

— J'ai eu le plaisir, répondit le prince André, non seulement de participer à la retraite mais même de perdre dans ce recul tout ce que j'avais de cher — sans parler de mes biens et de la maison paternelle. — Mon père est mort de chagrin. Je suis de Smolensk.

— Ah ! vous êtes le p'ince Bolkonski ? T'ès heu'eux de fai'e vot'e connaissance. Le lieutenant-colonel Denissov, plus connu sous le nom de Vaska, dit Denissov, en serrant la main du prince André et le regardant avec une expression particulièrement bonne.

— Oui, j'ai entendu pa'ler, ajouta-t-il avec compassion ; et après un court silence : En voilà une gue're de Scythes ! Tout cela est bien, seulement pas pou' ceux qui paient de leu's pe'sonnes. Ah ! vous êtes le p'ince André Bolkonski ?

Il hocha la tête.

— T'ès heu'eux, p'ince, t'ès heu'eux de fai'e vot'e connaissance, répéta-t-il de nouveau avec un sourire triste en lui serrant la main.

Le prince André connaissait Denissov par les récits de Natacha sur son premier fiancé. Ce souvenir lui fit à la fois de la peine et du plaisir et le ramena à des souvenirs pénibles auxquels, depuis longtemps, il ne pensait plus mais qui, cepen-

dant, restaient en son âme. Les derniers temps, il avait éprouvé tant d'autres impressions et si graves, comme l'abandon de Smolensk, son arrivée à Lissia-Gorï, la récente nouvelle de la mort de son père, que ces souvenirs ne lui étaient pas venus depuis longtemps, et que, quand ils se présentaient à lui, ils n'avaient plus l'intensité d'autrefois.

Pour Denissov aussi, la série de souvenirs que provoquait en lui le nom de Bolkonski était le passé lointain, poétique, où lui, après le souper et le chant de Natacha, sans savoir lui-même comment, avait demandé en mariage une gamine de quinze ans. Il sourit au souvenir de ce temps et à son amour pour Natacha et, aussitôt, il passa à ce qui maintenant l'occupait exclusivement, passionnément : c'était le plan de campagne qu'il avait imaginé, étant de service aux avant-postes, pendant la retraite. Il avait présenté ce plan à Barclay de Tolly et maintenant il se proposait de le soumettre à Koutouzov. Son plan se basait sur ce fait que la ligne d'opération des Français était trop allongée et qu'avant eux ou en même temps qu'ils agiraient de front, il fallait barrer la route aux Français et attaquer leurs communications. Il commença à expliquer son plan au prince André.

— Ils ne peuvent ga'der toute cette ligne, c'est impossible, je me po'te ga'ant de la 'omp'e. Donnez-moi cinq cents hommes et je la coupe'ai, c'est sû'! Il n'y a qu'un système possible : la gue're de pa'tisans.

Denissov se leva et, avec force gestes, exposa son plan à Bolkonski. Au milieu de son exposé, des cris indistincts, entrecoupés et confondus avec la musique et les chants, arrivaient du lieu de la revue. Le village s'emplissait de piétinements et de cris.

— C'est lui ! cria un Cosaque qui était à l'entrée de la maison. Bolkonski et Denissov s'approchèrent de la porte cochère près de laquelle se tenait un petit groupe de soldats (la garde d'honneur), et ils aperçurent Koutouzov qui, monté sur un cheval bai de taille moyenne, s'avancait dans la rue. Une grande suite de généraux l'accompagnait : Barclay marchait presque à côté de lui. Une foule d'officiers courait derrière et autour d'eux et criait *hourra* !

Devant lui, les aides de camp entrèrent au galop dans la cour. Koutouzov, pressant impatiemment son cheval qui marchait lentement sous son fardeau, et hochant sans cesse la tête, portait la main à son bonnet blanc de cavalier-garde (avec le bord rouge, sans visière).

Arrivé près de la garde d'honneur de braves grenadiers, la plupart décorés, qui faisaient son escorte, pendant une minute, en silence, il les fixa attentivement d'un regard obstiné de chef et se tourna vers la foule des généraux et des officiers qui l'entouraient. Tout à coup, son visage prit une expression fixe, il secoua les épaules avec un geste d'étonnement.

— Reculer, toujours reculer avec de tels gail-

lards ! dit-il. Eh bien ! Au revoir, général, ajouta-t-il, et il poussa son cheval dans la porte, devant le prince André et Denissov.

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! cria-t-on derrière lui.

Depuis que le prince André ne l'avait vu, Koutouzov avait encore épaissi et s'était alourdi ; mais l'œil blanc, la balafre, l'impression de fatigue du visage et de la personne étaient les mêmes.

Il portait la redingote d'uniforme (la cravache, retenue par une courroie fine, traversait l'épaule) et le bonnet blanc de cavalier-garde. Il s'étalait en se balançant sur son brave cheval.

Il sifflota en entrant dans la cour. La joie tranquille d'un homme qui a l'intention de se reposer après la parade s'exprimait sur son visage. Il ôta le pied gauche de l'étrier, et, en laissant tomber tout son corps et se crispant de l'effort, avec peine il se souleva de la selle, se retint avec les genoux, toussota et descendit en s'appuyant sur les bras du Cosaque et de l'aide de camp.

Il se rajusta, promena autour de lui ses yeux mi-clos, regarda le prince André, évidemment sans le reconnaître, et marcha de son allure de canard vers le perron. — Il sifflota, de nouveau se retourna vers le prince André. L'impression du visage du prince André s'unit au souvenir de sa personne seulement après quelques secondes (comme il arrive souvent chez les vieillards).

— Ah ! bonjour, prince ! bonjour, mon cher ! Allons... prononça-t-il d'un ton fatigué en regardant autour de lui ; et il gravit lourdement le perron qui grinça sous son poids. Il ouvrit sa redingote et s'assit sur le banc qui se trouvait sur le perron.

— Eh bien ! comment va ton père ?

— Hier j'ai appris sa mort, dit brièvement le prince André.

Koutouzov, les yeux démesurément ouverts, regarda le prince André, ensuite il ôta son bonnet et se signa : — « Qu'il ait le royaume du ciel ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse pour nous tous ! » Il soupira profondément et d'abord se tut — « Je l'aimais et le respectais profondément et de toute mon âme, je compatis à ta douleur. » Il enlaça le prince André, le serra contre son épaisse poitrine et l'y tint longtemps. Quand il le laissa, le prince André aperçut que les lèvres grasses de Koutouzov tremblaient et que des larmes emplissaient ses yeux. Il soupira et s'appuya des deux mains sur le banc pour se lever.

— Allons, allons chez moi, causons, dit-il.

Mais à ce moment, Denissov qui n'était pas plus intimidé par les chefs que par l'ennemi, bien que des aides de camp cherchassent à l'arrêter près du perron, gravit hardiment les marches en faisant sonner ses éperons. Koutouzov laissa ses mains appuyées sur le banc et, mécontent, regarda Denissov. Celui-ci se nomma et déclara qu'il avait à

communiquer à Son Altesse une affaire d'une grande importance pour le bien de la patrie. Koutouzov se mit à regarder Denissov d'un regard fatigué, et, d'un geste de dépit, appuyant ses mains sur son ventre il répéta : « Pour le bien de la patrie ? Eh bien, qu'est-ce ? Parle ! »

Denissov rougit comme une jeune fille (c'était étrange de voir rougir ce visage moustachu, vieux, couperosé). Avec hardiesse il se mit à exposer son plan de rompre la ligne d'opération ennemie entre Smolensk et Viazma.

Denissov avait vécu longtemps dans cette région et la connaissait bien. Son plan semblait indiscutablement bon, surtout grâce à la force de la conviction avec laquelle il était exposé. Koutouzov regardait ses pieds et de temps en temps jetait des regards sur la cour de l'izba voisine, comme s'il attendait de là quelque chose de désagréable. En effet, de l'izba qu'il regardait pendant que Denissov parlait, se montra un général, avec un portefeuille sous le bras.

— Quoi ! Vous êtes déjà prêt ? prononça Koutouzov au milieu de l'exposé de Denissov.

— Je suis prêt, Excellence, dit le général.

Koutouzov hochait la tête comme s'il voulait dire : « Comment un seul homme peut-il réussir à faire tout cela ! » et il continua d'écouter Denissov.

— Je donne ma pa'ole d'honneur d'officier de

hussa'ids que je coupe'ai les communications de Napoléon, dit Denissov.

— Kiril Andréievitch, chef de l'intendance, en quelle parenté est-il avec toi? l'interrompit Koutouzov.

— C'est mon oncle, Vot'è Altesse.

— Ah! nous étions des amis, dit gaiement Koutouzov. Bon, bon, mon cher, reste ici à l'état-major, demain nous causerons.

Et, saluant de la tête Denissov, il se détourna et tendit la main vers les papiers que lui apportait Konovnitzine.

— Votre Altesse ne daignera pas rentrer dans la chambre? dit le général de service d'une voix mécontente. Il est nécessaire d'examiner les plans et de signer quelques papiers.

L'aide de camp qui sortait de la porte annonça que dans l'appartement tout était prêt, mais évidemment, Koutouzov voulait entrer dans la chambre déjà débarrassée. Il fit la moue.

— Bon, mon cher, ordonne d'apporter la table. Je regarderai ici. Toi, reste ici, ajouta-t-il en s'adressant au prince André.

Le prince André resta sur le perron et écouta le général de service.

Pendant le rapport, le prince André entendit derrière la porte d'entrée un chuchotement de femmes et le froufrou d'une robe de soie. Plusieurs fois il regarda dans cette direction et il remarqua der-

rière la porte une belle femme, rouge, en robe de soie, un fichu de soie blanche sur la tête, qui tenait un plateau et attendait évidemment l'entrée du commandant en chef.

L'aide de camp de Koutouzov, en chuchotant, expliqua au prince André que c'était la maîtresse de la maison, la femme du pope, qui avait l'intention de présenter le pain et le sel à Son Altesse. Son mari avait rencontré le sérénissime avec la croix, à l'église, et elle le recevait à la maison. « Très jolie », ajouta l'aide de camp avec un sourire. A ces paroles, Koutouzov se retourna. Il écoutait le rapport du général de service (l'objet principal de ce rapport était la critique de la position près de Tsarevo Zaimistché) comme il avait écouté Denissov, comme il écoutait sept ans auparavant la décision du Conseil supérieur de la Guerre, près d'Austerlitz. Il écoutait seulement parce qu'il avait des oreilles, et que, malgré l'ouate qui emplissait l'une d'elles, il ne pouvait ne point entendre. Mais il était évident que rien de ce que pouvait dire le général de service ne pourrait non seulement l'étonner ou l'intéresser, mais qu'il savait d'avance tout ce qu'on allait lui dire et qu'il n'écoutait tout cela que parce qu'il ne pouvait faire autrement, de même qu'il ne pouvait se dispenser d'écouter le *Te Deum* d'action de grâces.

Tout ce que disait Denissov était juste et sensé ; ce que disait le général de service était encore plus

juste et plus sensé, mais il était évident que Koutouzov méprisait le savoir et l'esprit et qu'il savait que quelque autre chose devait décider l'issue, quelque chose, indépendant de l'intelligence et du savoir. Le prince André suivait attentivement l'expression du visage du commandant en chef et tout ce qu'il y pouvait remarquer, c'était l'expression de l'ennui, de la curiosité pour ce que signifiaient les chuchotements des femmes à travers la porte et le désir de garder les convenances. Il était évident que Koutouzov méprisait l'intelligence et le savoir, même le sentiment patriotique qu'exprimait Denissov, mais il les méprisait non par son intelligence, non par son sentiment, non par son savoir (parce qu'il n'essayait même pas de les exprimer), mais par quelque autre chose. Il les méprisait par sa vieillesse, par son expérience de la vie. Le seul ordre que Koutouzov, pendant ce rapport, donna de son propre gré était relatif à la maraude des troupes russes. A la fin du rapport, le général de service présenta au sérénissime un papier, relatif à la punition de quelques chefs de l'infanterie sur la plainte d'un propriétaire, pour du foin fauché.

Koutouzov claqua des lèvres et hocha la tête en écoutant cette affaire.

— Dans le poêle... au feu... Et une fois pour toutes je te dis, mon cher, de jeter au feu toutes les affaires de ce genre. Qu'ils coupent le blé, qu'ils

brûlent les bois, tant qu'ils voudront. Je ne l'autorise pas, mais je ne puis punir. Autrement, c'est impossible : Quand on fend le bois, les copeaux volent.

Il regarda encore une fois le papier.

— Oh ! l'exactitude allemande ! prononça-t-il en hochant la tête.

XVI

— Eh bien ! maintenant, c'est tout ! dit Koutouzov en signant le dernier papier.

Il se leva lourdement, frotta les plis de son cou blanc et gras, et, le visage réjoui, se dirigea vers la porte.

La femme du pope, le visage cramoisi, s'empressa de prendre le plateau, et bien que préparé depuis longtemps, elle ne parvint pas à le présenter à temps.

En saluant très bas elle le tendit à Koutouzov.

Il cligna des yeux, sourit, lui prit le menton et dit :

— Eh ! comme tu es jolie ! Merci, ma belle.

Il tira de la poche de son pantalon quelques pièces d'or et les lui mit sur le plateau.

— Eh bien ! comment vas-tu ? dit Koutouzov en se dirigeant vers la chambre qui lui était réservée.

La femme du pope, souriant à pleines fossettes,

le visage rouge, le suivait dans la chambre. L'aide de camp vint trouver le prince André sur le perron et l'invita à déjeuner. Une demi-heure après, on mandait de nouveau le prince André chez Koutouzov. Koutouzov était couché sur la chaise-longue, son uniforme déboutonné. Il tenait à la main un livre français ; à l'arrivée du prince André il le ferma en marquant la page avec le coupe-papier. C'était LES CHEVALIERS DU CYGNE, de MADAME DE GENLIS ; le prince André l'aperçut sur la couverture.

— Eh bien ! assieds-toi, assieds-toi, et causons ! dit Koutouzov. C'est triste, très triste. Mais, souviens-toi, mon ami, que je suis pour toi un père, un second père.

Le prince André raconta à Koutouzov tout ce qu'il savait des derniers moments de son père et ce qu'il avait vu en traversant Lissia-Gori.

— Jusqu'à quel point ! Jusqu'à quel point nous a-t-on amenés ! prononça tout à coup Koutouzov d'une voix émue ; le récit du prince André lui rappelait évidemment, avec une clarté particulière, la situation dans laquelle se trouvait la Russie. — Donne seulement le temps, donne le temps, ajouta-t-il avec une expression méchante du visage, et ne désirant pas continuer cette conversation qui l'émotionnait, il dit : — Je t'ai fait venir pour te garder près de moi.

— Merci, Votre Altesse, répondit le prince André, mais je crains de n'être pas bon pour l'état-

major, dit-il avec un sourire que Koutouzov remarqua.

Koutouzov le regarda interrogativement.

— Et le principal, continua le prince André, c'est que je suis habitué à mon régiment. J'aime les officiers et il me semble que les soldats m'aiment aussi. J'aurais le regret de quitter le régiment, si je refuse l'honneur d'être auprès de vous... croyez-moi...

Une expression intelligente, bonne et en même temps malicieuse était sur le visage gras de Koutouzov. Il interrompit Bolkonski.

— Je le regrette, tu me serais nécessaire, mais tu as raison, tu as raison. Ce n'est pas là qu'il nous faut des hommes. Il y a toujours beaucoup de conseillers, mais les vrais hommes manquent. Les régiments ne seraient pas ce qu'ils sont si tous les conseillers servaient au régiment, comme toi. Je me souviens de toi depuis Austerlitz. Je me rappelle, je me rappelle, avec le drapeau...

A ce souvenir la joie colora le visage du prince André. Koutouzov l'attira par la main et lui tendit sa joue ; et de nouveau le prince André remarqua des larmes dans les yeux du vieux. Bien que le prince André sût que Koutouzov avait la larme facile et qu'il le cajolait et le plaignait par désir de montrer de la sympathie pour son deuil, néanmoins ce souvenir d'Austerlitz lui était agréable et le flattait.

— Va, suis ta route et que Dieu t'accompagne. Je sais que ta route est celle de l'honneur. — Il se tut. — Et comme je t'ai regretté à Bukharest, il me fallait envoyer quelqu'un...

Puis, changeant de conversation, Koutouzov se mit à parler de la guerre turque et de la paix conclue :

— Oui, on m'a critiqué assez et pour la guerre et pour la paix... Mais tout vient à son temps. TOUT VIENT A POINT A CELUI QUI SAIT ATTENDRE. Et pourtant, là-bas, il n'y avait pas moins de conseillers... qu'ici, continua-t-il en se retournant vers les conseillers qui, visiblement l'occupaient.

— Oh ! les conseillers ! les conseillers ! Si on les écoutait tous, là-bas en Turquie, nous n'aurions pas fait la paix et n'aurions pas terminé la guerre. Faire tout le plus vite, et le vite devient long. Si Kamenski n'était pas mort il serait perdu. Avec trente mille il assiégeait les forteresses : prendre une forteresse ce n'est pas difficile, le difficile c'est de gagner la campagne, et pour cela il ne faut ni assiéger ni attaquer, mais il faut de la *patience et du temps*.

Kamenski envoyait sur Roustchouk les soldats et moi je les envoyais seuls (la patience et le temps) et j'ai pris plus de forteresses que Kamenski et j'ai forcé les Turcs à manger de la viande de cheval.

Il hocha la tête :

— Et avec les Français ce sera la même chose.

Crois-moi, prononça Koutouzov en s'animant et se frappant la poitrine : ils mangeront chez moi de la viande de cheval.

De nouveau ses yeux s'obscurcirent de larmes.

— Cependant faudra-t-il accepter la bataille ? dit le prince André.

— Il le faudra si tous le veulent. Il n'y a rien à faire... Crois-moi, mon cher, il n'y a pas plus fort que ces deux guerriers : *la patience et le temps*. Ceux-ci feront tout, mais les conseillers N'ENTENDENT PAS DE CETTE OREILLE, VOILA TOUT. Les uns veulent, les autres ne veulent pas. Que faire donc ? demanda-t-il semblant attendre la réponse. Que voudrais-tu faire ? répéta-t-il.

Et ses yeux brillaient d'une expression profonde, intelligente.

— Je te le dirai, prononça-t-il, puisque le prince André ne répondait rien. Je te dirai ce qu'il faut faire et ce que j'ai fait. DANS LE DOUTE, MON CHER, — il se tut — ABSTIENS-TOI, — prononça-t-il d'un ton saccadé. — Eh bien ! adieu, mon ami. Souviens-toi que je partage ton deuil de toute mon âme et que pour toi je ne suis ni sérénissime, ni prince, ni commandant en chef, mais un père. Si tu as besoin de quelque chose, tout droit chez moi ! Au revoir, mon cher.

Il l'enlaça de nouveau et l'embrassa. Le prince André avait à peine franchi la porte que Koutouzov respira avec calme et reprit le roman non terminé

de madame de Genlis : LES CHEVALIERS DU CYGNE.

Comment et par quelles causes, le prince André n'aurait pu nullement l'expliquer, mais après cet entretien avec Koutouzov, il retourna à son régiment tout à fait rassuré sur la marche générale des affaires et sur le compte de celui à qui elles étaient confiées. Plus il voyait l'absence de toute personnalité en ce vieillard chez qui restaient seules des habitudes de passion et, au lieu de l'intelligence (qui groupe les faits et tire les conclusions), la seule capacité de contempler tranquillement la marche des phénomènes, plus il était tranquille sur le sort des événements à venir.

« Il n'y aura rien de lui, il n'inventera rien, n'entreprendra rien, pensait le prince André, il écouterait tout, se rappellera tout, il mettra tout à sa place. Il n'empêchera rien d'utile et ne permettra rien de nuisible. Il comprend qu'il y a quelque chose de plus fort et de plus important que sa volonté : la marche inévitable des événements, et il sait les voir, il sait comprendre leur importance et, en vue de cette importance, il sait réussir à y faire participer sa volonté que dirige un autre. Et ce qui fait surtout qu'on le croit, c'est qu'il est Russe malgré les lectures de madame de Genlis et les proverbes français ; c'est que sa voix tremblait quand il disait : Jusqu'où nous a-t-on conduits ! c'est parce qu'il pleurait en disant qu'il les forcerait à manger de la viande de cheval. »

Sur ce sentiment que tous éprouvaient plus ou moins vaguement étaient basés cette unité de pensée et l'assentiment général qui accompagnait le choix, agréable au peuple — contraire aux intentions de la cour —, de Koutouzov comme commandant en chef.

XVII

Après que l'empereur eut quitté Moscou, la vie y reprit son train habituel, et le cours de cette vie était si bien comme d'habitude qu'il était difficile de se souvenir des journées passées dans l'enthousiasme patriotique et dans l'enchantement, qu'il était difficile de croire, qu'en effet, la Russie était en danger et que les membres du club anglais étaient ces mêmes fils de la patrie, prêts pour elle à tous les sacrifices. La seule chose qui rappelât l'impression générale enthousiaste, patriotique, qui régnait pendant le séjour de l'empereur à Moscou, c'était l'exigence des sacrifices en hommes et en argent, qui aussitôt faits étaient tranchés sous une forme légale, officielle et semblaient obligatoires.

Avec l'approche de l'ennemi, l'opinion des Moscovites sur leur situation non seulement ne devenait pas plus sérieuse mais était au contraire en-

core plus légère, comme il arrive toujours avec les hommes qui voient venir un grand danger.

A l'approche du danger, deux voix parlent toujours également haut dans l'âme de l'homme : l'une dit très raisonnablement de réfléchir à la qualité même du danger et au moyen de s'en débarrasser. L'autre dit encore plus raisonnablement qu'il est trop pénible, trop tourmentant de penser aux dangers, alors que les prévoir tous et les écarter n'est pas dans le pouvoir de l'homme, de sorte qu'il vaut mieux se détourner des choses pénibles jusqu'à ce qu'elles arrivent, et penser à l'agréable.

Dans l'isolement, l'homme écoute en général la première voix ; dans la société, au contraire, il suit la seconde. C'est ce qui avait lieu maintenant pour les habitants de Moscou. Depuis longtemps on ne s'était amusé autant, à Moscou, que cette année.

Les affiches de Rostoptchine (1), avec les dessins d'un cabaretier et d'un petit marchand de Moscou, Karpouchka Tchiguirine, *qui, pris dans l'enrôlement, après avoir bu un verre de trop, entendant dire que Bonaparte voulait aller contre Moscou, se fâcha et proféra des mots grossiers contre tous les Français, sortit du débit et, sous l'aigle impériale, se mit à haranguer le peuple amassé,*

(1) Les fameuses affiches de Rostoptchine étaient l'imitation grossière du langage du peuple, presque intraduisible.

étaient lues et commentées comme le dernier bout-rimé de Vassili Lvovitch Pouschkine.

Au cercle, on se réunissait dans une des salles pour lire ces affiches et plusieurs goûtaient comment Karpouchka avait raillé les Français, en disant *qu'ils se gonfleraient de choux, éclateraient de gruau, étoufferaient de stchi, qu'ils étaient tous des nains et qu'une femme, avec une fourche, pouvait renverser trois Français*. Certains n'approuvaient pas ce ton, le trouvaient vulgaire et sot. On racontait que Rostoptchine avait expulsé de Moscou tous les Français et même les étrangers, que parmi eux il y avait des espions et des agents de Napoléon ; mais on racontait cela principalement pour avoir occasion de citer les bons mots dits par Rostoptchine à leur départ.

On expédiait les étrangers sur des barques, à Nijni-Novogorod, et il leur avait dit : RENTREZ EN VOUS-MÊMES, ENTREZ DANS LA BARQUE ET N'EN FAITES PAS UNE BARQUE DE CARON. On racontait qu'on avait déjà renvoyé de Moscou toutes les chancelleries et administrations, et on ajoutait — plaisanterie de Chinchine — que pour cela seul Moscou devait être reconnaissant à Napoléon. On racontait que son régiment coûterait à Mamonov huit cent mille roubles, que Bezoukhov avait dépensé encore plus pour ses soldats, mais que ce qu'il y avait de mieux dans l'acte de Bezoukhov, c'était que lui-même allait vêtir l'uniforme, monter

à cheval à la tête de son régiment et ne ferait rien payer à ceux qui le regarderaient.

— Vous ne faites grâce à personne, dit Julie Droubetzkoï en rassemblant et empaquetant la charpie avec ses doigts couverts de bagues. — Julie se préparait à quitter Moscou le lendemain et donnait une soirée d'adieu.

— Bezoukhov EST RIDICULE, mais il est si bon, si charmant ! Quel plaisir d'être si CAUSTIQUE !

— Une amende ! dit un jeune homme en uniforme de milicien, que Julie appelait « MON CHEVALIER » et qui l'accompagnait à Nijni-Novogorod.

Dans la société de Julie, comme dans beaucoup de salons moscovites, il avait été décidé de ne plus parler que le russe et ceux qui, se trompant, employaient le français, payaient une amende au profit du Comité de secours.

— Une autre amende pour le gallicisme, dit un littérateur russe qui était au salon : « Plaisir d'être » n'est pas russe.

— Vous ne faites grâce à personne, continua Julie, sans faire attention à l'observation grammaticale.

— Pour CAUSTIQUE, je suis coupable et paierai, mais pour le plaisir de vous dire la vérité, je suis encore prête à payer ; tant qu'au gallicisme, je n'en répons pas, dit-elle au littérateur. Je n'ai ni argent ni loisir, pour prendre un professeur et apprendre le russe, comme le prince Galitzine.

— Le voilà ! dit Julie... QUAND ON... Non, non ! fit-elle au milicien, vous ne m'attraperez point. — Quand on parle du soleil on voit ses rayons, dit-elle en souriant aimablement à Pierre. — Nous venions de parler de vous, continua Julie avec cette aisance dans le mensonge, propre aux femmes du monde. Nous disions que votre régiment serait probablement mieux que celui de Mamonov.

— Ah ! ne me parlez pas de mon régiment ! fit Pierre en baisant la main de la maîtresse de la maison, et s'asseyant près d'elle : — il m'ennuie tant !

— Vous le commanderez sans doute en personne ? dit Julie en regardant le milicien d'un air rusé et moqueur.

En présence de Pierre, le milicien n'était plus si CAUSTIQUE et son visage marquait de l'étonnement pour la signification du sourire de Julie. Malgré sa distraction et sa bonhomie, la personne de Pierre paralysait aussitôt tout sentiment de moquerie.

— Non, répondit Pierre en riant et en regardant son gros et grand corps. Les Français me viseraient trop facilement et je craindrais de ne pas pouvoir monter à cheval.

Parmi les personnes qui faisaient l'objet des conversations dans le salon de Julie, il fut question des Rostov.

— On dit que leurs affaires sont très mauvaises, dit Julie ; et le comte lui-même est si désordonné !... Les Razoumovski ont voulu acheter sa maison et

le domaine près de Moscou, et tout cela traîne ; il en demande très cher.

— Non, il me semble que la vente va avoir lieu ces jours-ci, bien que ce soit fou d'acheter maintenant quelque chose à Moscou.

— Pourquoi ? dit Julie. Pensez-vous qu'il y ait du danger pour Moscou ?

— Pourquoi donc partez-vous ?

— Moi ? Voilà une question étrange ! Je pars parce que c'est bien, parce que tout le monde part, parce que je ne suis ni une Jeanne d'Arc, ni une amazone.

— Eh bien, oui, oui. Donnez-moi encore des chiffons.

— S'il savait conduire ses affaires, il pourrait payer toutes ses dettes, continua le milicien à propos des Rostov.

— Un bon vieillard, mais un très PAUVRE SIRE. Et pourquoi vivent-ils si longtemps ici ? Ils devaient partir à la campagne depuis longtemps. Natalie a l'air bien portante maintenant ? demanda Julie à Pierre, en souriant malicieusement.

— Ils attendent leur fils cadet, dit Pierre. Il est entré aux Cosaques, chez Obolensky, il est allé à Biélaïa-Tzerkov, là-bas se forme le régiment, et maintenant ils le font permuter dans mon régiment et l'attendent de jour en jour. Le comte voulait partir depuis longtemps, mais la comtesse ne veut à aucun prix quitter Moscou avant le retour de son fils.

— Je les ai vus avant-hier chez les Arkharov, Natalie est redevenue belle et gaie. Elle a chanté une romance. Comme tout passe facilement chez certaines gens !

— Qu'est-ce qui passe ? demanda Pierre mécontent.

Julie sourit.

— Vous savez, comte, qu'un chevalier comme vous ne se rencontre que dans les romans de madame Suza.

— Quel chevalier ? demanda Pierre en rougissant.

— Allons, ne feignez pas, cher comte, c'EST LA FABLE DE TOUT MOSCOU. JE VOUS ADMIRE, MA PAROLE D'HONNEUR.

— Une amende ! une amende ! dit le milicien.

— Allons, bon ! On ne peut pas causer, c'est ennuyeux !

— QU'EST-CE QUI EST LA FABLE DE TOUT MOSCOU ? dit Pierre fâché, en se levant.

— Assez, comte, vous le savez bien !

— Je ne sais rien, dit Pierre.

— Je sais que vous êtes très ami avec Natalie et c'est pourquoi... Non, moi j'étais toujours mieux avec Véra. CETTE CHÈRE VÉRA...

— NON, MADAME, continua Pierre d'un ton de mécontentement. Je n'ai pas du tout pris sur moi le rôle de chevalier de mademoiselle Rostov, voilà presque un mois que je ne suis pas allé chez eux, mais je ne comprends pas la cruauté.....

— QUI S'EXCUSE... S'ACCUSE, dit Julie en souriant et secouant la charpie, et pour avoir le dernier mot, elle changea aussitôt de conversation.

— Qu'ai-je appris aujourd'hui : cette pauvre Marie Bolkonskī est arrivée hier à Moscou. Vous savez qu'elle a perdu son père ?

— Vraiment ! Où est-elle ? Je désirerais beaucoup la voir, dit Pierre.

— Hier, j'ai passé la soirée avec elle. Aujourd'hui ou demain elle part avec son neveu dans leur domaine, près de Moscou.

— Eh bien ! Comment va-t-elle ? dit Pierre.

— Bien triste. Et savez-vous qui l'a sauvée ? C'est un roman ! Nicolas Rostov. On la cernait, on voulait la tuer, on a blessé ses domestiques. Il arrive, se précipite et la sauve....

— Encore un roman ! dit le milicien. Décidément c'est une fuite générale ! Toutes les vieilles filles se marient : CATICHE, une, la princesse Bolkonskī, deux.

— Vous savez, je crois en effet qu'elle EST UN PETIT PEU AMOUREUSE DU JEUNE HOMME.

— Une amende ! une amende ! une amende !

— Mais comment dire cela en russe ?

XVIII

Quand Pierre rentra chez lui on lui remit deux affiches de Rostoptchine, apposées ce jour-là.

Dans la première, il était dit que le bruit d'après lequel le comte Rostoptchine aurait défendu de quitter Moscou était faux, qu'au contraire le comte Rostoptchine serait très heureux que les dames et les femmes de marchands quittassent la ville.

« Moins de peur, moins de potins, » était-il dit encore ; « mais je répons sur ma vie que le brigand ne viendra pas à Moscou ! » Ces paroles, pour la première fois, montraient clairement à Pierre, que les Français viendraient à Moscou. La deuxième affiche indiquait que notre quartier général était à Viazma, que le comte Vittenstein avait vaincu les Français, mais que, comme plusieurs habitants désiraient s'armer ils trouveraient à l'arsenal, préparés pour eux, des sabres, des pistolets, des fusils qu'ils pourraient recevoir à bon marché. Le ton des affiches n'était plus aussi plaisant que dans les an-

ciennes conversations de Tchiguirine. Devant ces affiches, Pierre devint pensif. Ces nuages orangeux qu'il appelait de toutes les forces de son âme et qui, en même temps, malgré lui, l'emplissaient d'horreur, étaient évidemment proches.

— « Entrer au service militaire et partir à l'armée, ou attendre ? »

Il se posait cette question pour la centième fois. Il prit le jeu de cartes qui était sur sa table et se mit à faire une patience.

— « Si cette patience réussit, se dit-il en battant le jeu et en levant les yeux, si elle réussit, alors cela signifie... Qu'est-ce que cela signifie ? »

Il n'avait pas le temps de conclure que se faisait entendre la voix de l'aînée des princesses qui demandait si l'on pouvait entrer.

— ... Alors, cela signifie que je dois partir à l'armée, acheva Pierre. Entrez, entrez, ajouta-t-il, en s'adressant à la princesse.

(Seule la princesse aînée, à la longue taille et au visage pétrifié, continuait à vivre dans la maison de Pierre, les deux autres étaient mariées.)

— Excusez-moi, cousin, d'être venue vous déranger, dit-elle d'un ton de reproche, avec émotion. Il faut enfin prendre une résolution. Qu'y aura-t-il ? Tous sont partis de Moscou et le peuple se révolte. Pourquoi restons-nous ?

— Au contraire, tout a l'air de bien marcher, ma cousine, dit Pierre de ce ton de plaisanterie qu'il

prenait toujours avec la princesse, pour cacher la confusion que lui causait son rôle de bienfaiteur envers elle.

— Oui, c'est bien... C'est un joli bien-être! Aujourd'hui Varvara Ivanovna m'a raconté comment nos troupes se distinguent. En effet, il n'y a pas de quoi être fier. Et le peuple se révolte tout à fait, cesse d'obéir; jusqu'à ma servante qui se montre grossière avec moi. De ce pas, bientôt on commencera à nous battre, et le pire, c'est que d'un jour à l'autre les Français seront ici. Qu'attendez-vous donc? Je vous demande une seule chose, **mon** cousin, donnez l'ordre de me conduire à Pétersbourg. Telle que je suis, je ne pourrais vivre sous la domination de Bonaparte.

— Mais calmez-vous, ma cousine. Où prenez-vous vos renseignements? Au contraire...

— Je ne me soumettrai pas à votre Napoléon. Les autres font comme ils veulent... Si vous ne voulez pas...

— Mais je le ferai, je donnerai des ordres à l'instant.

La princesse semblait visiblement dépitée de ne savoir qui gronder. Elle s'assit sur une chaise tout en marmonnant quelque chose.

— Mais on ne vous a pas bien renseignée, dit Pierre. Dans la ville tout est calme et il n'y a aucun danger. Voilà, je viens de lire... Pierre montra les affiches à la princesse.

— Le comte écrit qu'il répond sur sa vie que l'ennemi n'entrera pas à Moscou.

— Ah! c'est votre comte! fit la princesse avec colère. C'est un hypocrite, un misérable qui a lui-même excité le peuple à l'émeute. Est-ce qu'il n'a pas écrit, dans ces sottises affichées, qu'il fallait prendre n'importe qui par le toupet et le mettre au violon? La gloire et l'honneur seront à celui qui vaincra. Et voilà le résultat!... Varvara Ivanovna m'a raconté que le peuple a failli la tuer parce qu'elle avait parlé français....

— Mais quoi... Vous prenez tout trop à cœur, dit Pierre; et il se mit à faire la patience.

La patience réussit, mais Pierre cependant ne partit pas à l'armée, il resta à Moscou, vide, toujours dans le même trouble, dans la même indécision, dans la crainte et en même temps dans la joie, attendant quelque chose d'horrible.

Le lendemain soir, la princesse partit et chez Pierre arriva son gérant principal qui lui apprit qu'il ne pouvait avoir l'argent nécessaire pour l'équipement de son régiment, à moins de vendre un domaine. Le gérant démontrait à Pierre que toutes ces dépenses pour le régiment devaient le ruiner. Pierre, à ces paroles, dissimulait avec peine un sourire.

— Eh bien, vendez, dit-il, que faire? je ne puis maintenant reculer.

Plus la situation des affaires et en particulier des

siennes, était mauvaise, plus c'était agréable à Pierre et plus la catastrophe qu'il attendait lui semblait imminente.

Déjà presque toutes les connaissances de Pierre avaient quitté la ville. Julie était partie, la princesse Marie aussi. Parmi ses connaissances intimes il ne restait plus que les Rostov, mais Pierre n'allait pas chez eux.

Ce jour-là, Pierre, pour se distraire, alla au village Vorontzovo pour voir un grand ballon construit par Leppich pour la perte de l'ennemi et un ballon d'expérience qui devait être lancé le lendemain.

Ce ballon n'était pas encore prêt, mais Pierre apprit qu'il se construisait selon le désir de l'empereur. Le comte Rostopchine avait reçu d'Alexandre, à ce sujet, la lettre suivante :

« AUSSITÔT QUE LEPPICH SERA PRÊT, COMPOSEZ-LUI UN ÉQUIPAGE, POUR SA NACELLE, D'HOMMES SURS ET INTELLIGENTS ET DÉPÊCHEZ UN COURRIER AU GÉNÉRAL KOUTOUZOV POUR L'EN PRÉVENIR. JE L'AI INSTRUIT DE LA CHOSE.

» RECOMMANDEZ, JE VOUS PRIE, A LEPPICH D'ÊTRE BIEN ATTENTIF SUR L'ENDROIT OU IL DESCENDRA LA PREMIÈRE FOIS, POUR NE PAS SE TROMPER ET NE PAS TOMBER DANS LES MAINS DE L'ENNEMI. IL EST INDISPENSABLE QU'IL COMBINE SES MOUVEMENTS AVEC LE GÉNÉRAL EN CHEF. »

En revenant de Vorontzovo, pour rentrer chez lui, Pierre traversa la place Bolotnaïa et il aperçut

une foule amassée près du lieu d'exécution. Il fit arrêter et descendit de voiture. On fustigeait un cuisinier français accusé d'espionnage. Le châtiment venait de finir et le bourreau détachait du banc un homme gros, à favoris roux, en chaussettes bleues et veston vert, qui gémissait plaintivement. Un autre criminel, maigre et pâle, se trouvait également là. Tous les deux, à en juger par leurs physionomies, étaient Français. Avec un air effrayé et maladif, semblable à celui qu'avait le Français maigre, Pierre se fit un chemin à travers la foule.

— Qu'est-ce que c'est? Pourquoi cela? demanda-t-il.

Mais l'attention de la foule des fonctionnaires, des petitsboutiquiers, des marchands, des paysans, des femmes en manteaux et en pelisses, était tellement concentrée sur ce qui se passait au lieu du supplice, que personne ne lui répondit. L'homme gros se leva, fronça les sourcils, haussa les épaules, et, avec le désir évident de paraître ferme, sans regarder autour de lui, il remit son veston.

Mais tout à coup ses lèvres tremblèrent et, en se reprochant sa faiblesse, il se mit à pleurer comme pleurent les hommes âgés, sanguins. La foule parlait haut, il semblait à Pierre que c'était pour étouffer le sentiment de la pitié.

— C'est le cuisinier d'un prince quelconque...

— Quoi, monsieur, on voit que la sauce russe est aigre pour un Français... Tu sens l'aigre... dit

un petit employé d'administration qui était près de Pierre quand le Français se mit à pleurer. L'employé regarda autour de lui attendant l'effet de sa plaisanterie. Quelques personnes se mirent à rire, d'autres continuaient à regarder avec effroi le bourreau qui déshabillait le second.

Pierre fronça les sourcils, renifla, et, se détournant brusquement, alla rejoindre sa voiture. Tout en s'y installant, il ne cessait de murmurer quelque chose. Pendant la route, il tressaillit plusieurs fois et prononça quelque chose si haut que le cocher lui demanda :

— Qu'ordonnez-vous ?

— Où vas-tu donc ? cria Pierre au cocher qui se dirigeait vers Loubianka.

— Vous m'avez ordonné d'aller chez le général gouverneur ? répondit le cocher.

— Imbécile ! animal ! cria Pierre, invectivant son cocher, ce qui lui arrivait rarement. Je t'ai dit à la maison ! Et va plus vite, brute ! Il faut partir dès aujourd'hui ! se dit-il à part soi.

En vue des Français fustigés et de la foule qui entourait le lieu du supplice, Pierre avait décidé si fermement qu'il ne pouvait pas rester davantage à Moscou et qu'il partirait à l'armée aujourd'hui même, qu'il lui semblait l'avoir dit au cocher ou que le cocher devait de lui-même le savoir.

Arrivé chez lui, Pierre prévint son cocher Eustachevitch, qui connaissait tout, savait tout, et

que connaissait tout Moscou, qu'il partait dans la nuit à Mojaïsk, à l'armée, et d'envoyer là-bas ses chevaux de selle. Tout cela ne pouvait se faire le même jour; de l'avis d'Eustachevitch, Pierre devait remettre son départ au lendemain, afin de lui laisser le temps de tout préparer.

Après une période de mauvais temps, le 24 il faisait beau, et, ce jour-là, après le dîner, Pierre quitta Moscou.

Dans la nuit, en changeant de chevaux, à Perkhouchkovo, Pierre apprit qu'une grande bataille avait eu lieu le soir. On racontait qu'à Perkhouchkovo la terre avait été ébranlée par les coups. Pierre demandait qui était vainqueur, mais personne ne pouvait lui répondre. (C'était la bataille de Schévardine du 24.) Au point du jour, Pierre arrivait près de Mojaïsk.

Toutes les maisons de Mojaïsk étaient occupées par les troupes et dans l'auberge où Pierre trouva son écuyer et son cocher, il n'y avait point de place : tout était pris par les officiers.

A partir de Mojaïsk, partout on ne rencontrait que des troupes : des Cosaques, des fantassins, des cavaliers, des fourgons, des caissons, des canons. Pierre se hâtait d'avancer, et plus il s'éloignait de Moscou, plus il se plongeait dans cet océan de troupes, plus il était envahi par un trouble inquiet et par un sentiment joyeux, nouveau pour lui. C'était un sentiment semblable à celui qu'il avait

éprouvé au palais de Slabotsh, à l'arrivée de l'empereur : le sentiment de la nécessité d'entreprendre quelque chose et de sacrifier quelque chose. Il lui était maintenant agréable de comprendre que tout ce qui fait le bonheur des hommes : les commodités de la vie, la richesse, la vie elle-même, que tout n'était rien en comparaison de ce qu'il entrevoyait, et qu'il était doux de s'en débarrasser. Pierre ne pouvait se rendre compte et il ne cherchait pas à s'expliquer pourquoi il trouvait un charme particulier à tout sacrifier. Ce n'était pas le désir du sacrifice qui l'occupait, mais le sacrifice lui-même lui causait un sentiment nouveau, joyeux.

XIX

Le 24, la bataille avait lieu à la redoute de Schévardine ; le 25, aucun coup n'était échangé ; le 26, la bataille de Borodino était livrée.

Pourquoi et comment était donnée et acceptée la bataille près de Schévardine et de Borodino ? Pourquoi était livrée la bataille de Borodino ? Elle n'avait de sens ni pour les Français ni pour les Russes. Le résultat immédiat était et devait être : pour les Russes, ce fait que nous nous rapprochions des portes de Moscou (ce que nous craignons le plus au monde), et, pour les Français, la perte de toute leur armée de plus en plus certaine et imminente (ce qu'ils craignaient eux aussi plus que tout au monde).

Ce résultat était évident même alors, et, cependant, Napoléon proposa cette bataille et Koutouzov l'accepta.

Si les capitaines se guidaient par des causes raisonnables, alors il semblerait que Napoléon dût voir clairement qu'en s'avancant à deux mille verstes et en acceptant la bataille avec le risque probable de perdre un quart de son armée, il allait à sa perte sûre, et, de même, il devait être clair pour Koutouzov qu'en acceptant la bataille et risquant aussi de perdre un quart de son armée, il perdait assurément Moscou. Pour Koutouzov, c'était mathématiquement clair, aussi clair que ceci : ayant une pièce de moins au jeu de dames, si je continue à échanger, je perdrai : c'est pourquoi je ne dois pas échanger.

Quand mon adversaire a seize pièces et moi quatorze, alors je ne suis plus faible que lui que d'un huitième, mais quand nous aurons échangé treize autres pièces, alors il sera trois fois plus fort que moi.

Jusqu'à la bataille de Borodino, nos forces étaient aux forces françaises comme cinq à six ; après la bataille comme un à deux, c'est-à-dire, avant la bataille cent mille contre cent vingt mille, après la bataille cinquante contre cent. Et cependant, Koutouzov, intelligent et expérimenté, avait accepté la bataille, et Napoléon, capitaine génial, comme on disait, avait donné la bataille en perdant un quart de son armée et avait allongé encore davantage sa ligne. Si l'on dit qu'en occupant Moscou il pensait, comme par l'occupation de Vienne,

terminer la campagne, on y peut faire beaucoup d'objections.

Les historiens de Napoléon eux-mêmes racontent qu'aussitôt après Smolensk il voulait s'arrêter : il comprenait le danger de sa position en ligne et savait que l'occupation de Moscou ne mettrait pas fin à la campagne, parce que, depuis Smolensk, il voyait en quel état on lui laissait les villes russes et qu'il ne recevait aucune réponse à ses déclarations sur le désir d'entamer les pourparlers.

En donnant et acceptant la bataille de Borodino, Koutouzov et Napoléon ont agi malgré leur volonté et sans raison, et les historiens, après coup, ont apporté des preuves compliquées de la prévoyance et du génie des capitaines qui, parmi les facteurs involontaires des événements européens, étaient les plus serviles et les moins conscients.

Les anciens nous ont laissé des modèles de poèmes héroïques dans lesquels les héros font tout l'intérêt de l'histoire, et nous ne pouvons pas nous faire à ce que, en notre temps, l'histoire racontée de cette sorte n'ait pas de sens.

A l'autre question : Comment étaient données la bataille de Borodino et celle de Schévardine qui la précéda ? il existe aussi une explication définie, que tout le monde connaît, et qui est tout à fait mensongère. Tous les historiens décrivent la bataille de la façon suivante :

L'armée russe, dans sa retraite après Smolensk,

cherchait la position la plus avantageuse pour la bataille générale, et elle la trouva près de Borodino.

Les Russes fortifièrent cette position, en avant, à gauche de la route (de Moscou à Smolensk) jusqu'à angle droit de Borodino à Outitza, à cet endroit où se livra la bataille.

Devant cette position, l'avant-poste était placé pour l'observation au mamelon de Schévardine; le 24, Napoléon attaqua l'avant-poste et le prit; le 26, il attaqua toute l'armée russe rangée dans le champ de Borodino.

Voilà ce qu'écrivent les historiens et tout cela est tout à fait inexact, ce dont peut facilement se convaincre quiconque veut pénétrer le sens de l'affaire.

Les Russes ne cherchaient pas la meilleure position, au contraire, dans la retraite ils négligèrent plusieurs positions meilleures que celle-ci; ils ne s'arrêtèrent à aucune d'elles, parce que Koutouzov ne voulait pas accepter une position qu'il n'avait pas choisie et parce que la bataille générale ne se présentait pas encore, comme inévitable, avec une force suffisante, parce que Miloradovitch n'était pas encore là avec les milices et encore pour beaucoup d'autres causes qui sont incalculables. Le fait est que certaines positions laissées en deçà étaient plus fortes que celle de Borodino (où fut livrée la bataille) qui, non seulement n'était pas forte, mais n'était pas plus une position que n'importe quel

point de l'empire russe qu'on marquerait au hasard, sur la carte, avec une épingle.

Les Russes, non seulement ne fortifièrent pas la position du champ de Borodino, à gauche, sous l'angle droit de la route (c'est-à-dire l'endroit où se passa la bataille), mais jamais, jusqu'au 25 août 1812, ils ne pensèrent que la bataille pourrait avoir lieu en cet endroit. La preuve, c'est : 1° que, le 25, à cet endroit, il n'y avait pas de fortifications : on les commença le 25, mais elles n'étaient pas terminées le 26 ; 2° la position de la redoute de Schévardine. La redoute de Schévardine, vu l'endroit où était acceptée la bataille, n'avait aucun sens. Pourquoi cette redoute était-elle plus fortifiée que tous les autres points ? Pourquoi la défendit-on le 24, jusqu'à une heure avancée de la nuit, en épuisant toutes les forces et perdant six mille hommes ? Pour observer l'ennemi, il suffisait d'un détachement de Cosaques ; 3° la preuve que la position où eut lieu la bataille n'était pas prévue et que la redoute de Schévardine n'était pas l'avant-poste, c'est que Barclay de Tolly et Bagra-tion, jusqu'au 25, étaient convaincus que la redoute de Schévardine était le flanc gauche de la position et que Koutouzov lui-même, dans son rapport, écrit après la bataille, appelle la redoute de Schévardine le flanc gauche de la position. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand on a écrit le rapport sur la bataille de Borodino, qu'a été inventée

(probablement pour justifier les fautes du commandant en chef censément infaillible) cette affirmation inexacte et étrange que la redoute de Schévardine était *l'avant-poste* (tandis que ce n'était qu'un point fortifié du flanc gauche) et que la bataille de Borodino était soi-disant acceptée par nous dans la position fortifiée et choisie d'avance, tandis qu'elle se passait dans un endroit quelconque, à peine fortifié.

L'affaire s'est évidemment passée ainsi : on choisit un point sur la rivière Kolotcha qui coupe la grand'route, non à angle droit mais à angle aigu, de sorte que le flanc gauche était à Schévardine, le flanc droit près du village Novi, le centre à Borodino, au confluent de la Kolotcha et de la Vœna. Cette position, sur le cours de la Kolotcha, est celle d'une armée dont le but est d'arrêter l'ennemi qui s'avance sur Moscou par la route de Smolensk. C'est évident pour quiconque regarde le champ de bataille de Borodino en oubliant comment s'est passée la bataille.

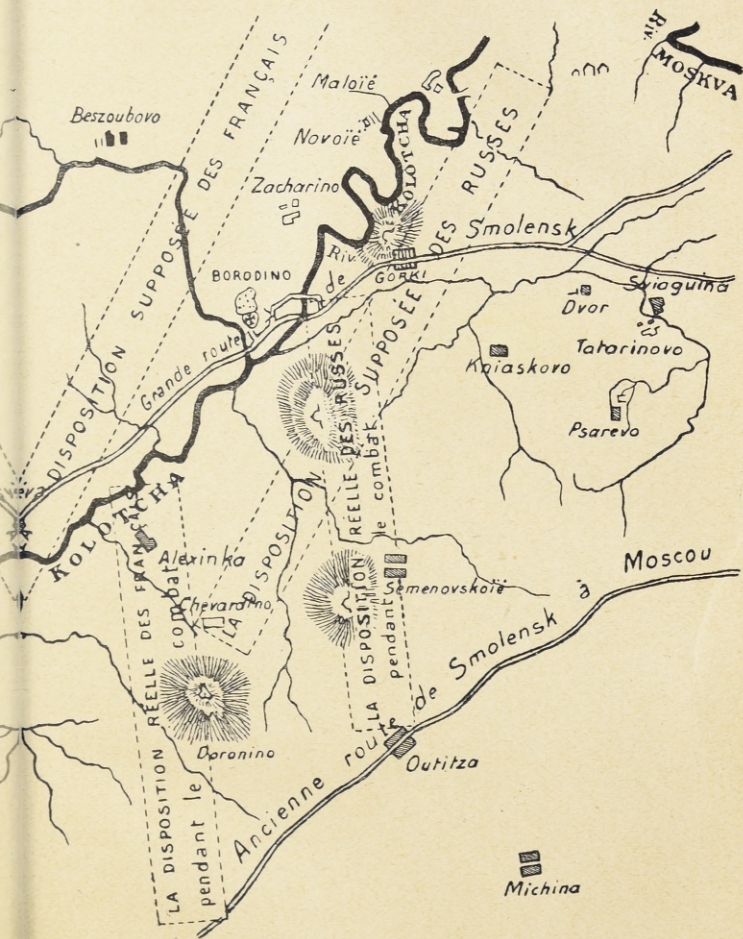
Napoléon, en partant le 24 vers le village Valouïévo, n'aperçut pas (dit-on dans les histoires) la position des Russes de Outitza à Borodino (il ne pouvait voir cette position parce qu'elle n'existait pas). Il n'aperçut pas l'avant-poste de l'armée russe mais, en poursuivant une arrière-garde russe, à gauche de la position des Russes, il se heurta contre la position de Schévardine et, tout à

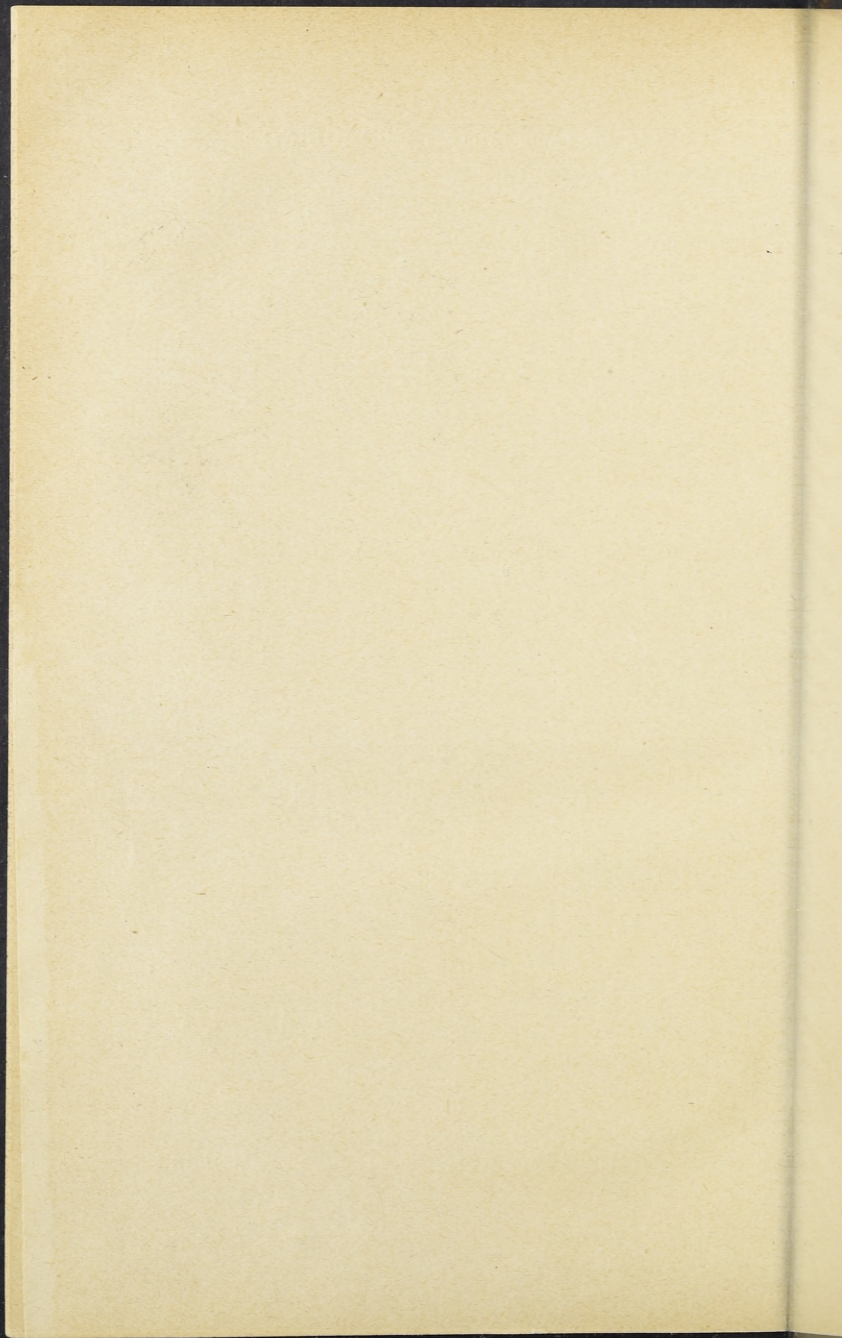
fait à l'improviste pour les Russes, fit franchir à ses troupes la Kolotcha. Les Russes n'ayant pas le temps d'entrer dans la bataille générale reculèrent avec leur aile gauche de la position qu'ils avaient l'intention d'occuper et ils en prirent une qui n'était ni prévue ni fortifiée. En passant sur la rive gauche de la Kolotcha, à gauche de la route, Napoléon déplaça toute la bataille de droite à gauche (du côté des Russes) et la transporta entre Outitzá, Séméonovskoïé et Borodino (dans ce champ qui n'avait rien de plus avantageux, comme position, que n'importe quel autre, et où se passa toute la bataille du 26).

Dans sa forme grossière le plan de cette bataille supposée et de celle qui eut lieu sera celui-ci :

Si, le soir du 24, Napoléon n'était pas parti à Kolotcha et n'avait pas ordonné d'attaquer la redoute le soir même, mais eût commencé l'attaque le lendemain matin, personne ne contredirait que la redoute de Schévardine était le flanc gauche de notre position et la bataille aurait eu lieu comme nous l'attendions. Dans ce cas, nous défendrions sans doute avec encore plus d'obstination la redoute de Schévardine, notre flanc gauche ; nous aurions attaqué Napoléon au centre ou à droite, et, le 24, la bataille générale aurait été livrée dans la position fortifiée et prévue. Mais comme l'attaque de notre flanc gauche eut lieu le soir, après la retraite de notre arrière-garde, c'est-à-dire immédiatement

PLAN DE LA BATAILLE DE BORODINO





après la bataille de Gridniévo, et que les chefs russes n'avaient pas voulu ou pu commencer la bataille décisive le soir du 24, alors l'action première et principale de la bataille de Borodino était perdue dès le 24 et entraînait forcément à la perte du combat livré le 26.

Après la prise de la redoute de Schévardine, le matin du 25, nous restions ouverts au flanc gauche et mis en demeure d'aligner notre aile gauche et de la fortifier à la hâte, n'importe comment.

Mais que le 26 les troupes russes ne soient protégées que par des fortifications insuffisantes, inachevées, c'est peu : l'incommodité de cette situation s'augmente encore par ce que les chefs russes, n'acceptant pas comme un fait définitivement accompli la perte de la position du flanc gauche et le déplacement de tout le champ de la bataille future, de droite à gauche, restent dans leur position éloignée du village Novoié jusqu'à Outitza et, grâce à cela, pendant le combat, ils doivent déplacer leurs troupes de droite à gauche. Ainsi, pendant toute la bataille, les Russes avancent contre toute l'armée française, alors qu'à notre aile gauche les forces sont dix fois plus faibles (l'action Poniatovsky, contre Outitza et Ouvarovo, au flanc droit des Français, était indépendante de la marche générale de la bataille). Ainsi la bataille de Borodino n'eut pas du tout lieu comme on l'a écrit en tâchant de cacher les fautes de nos chefs et en diminuant,

par ce fait, la gloire de l'armée et du peuple russes. La bataille de Borodino n'a pas eu lieu dans une position choisie et fortifiée, avec des forces seulement un peu plus faibles du côté des Russes, mais la bataille de Borodino, grâce à la perte du combat de Schévardine, fut acceptée par les Russes dans un endroit ouvert, à peine fortifié, avec des forces deux fois plus faibles que celles des Français, c'est-à-dire en des conditions telles qu'il était impossible non seulement de se battre pendant dix heures et de livrer une bataille indécise, mais d'empêcher pendant trois heures la débâcle complète et la fuite de l'armée.

Le matin du 25, Pierre partit de Mojaïsk. Sur la côte raide de la colline qui montait à la ville, devant la cathédrale, sise sur la hauteur, à droite et où le carillon annonçait le service, Pierre descendit de voiture et alla à pied. Derrière lui descendait un régiment de cavalerie, les chanteurs en avant ; en face montait un convoi de chariots avec des blessés du combat de la veille. Les postillons, des paysans, criaient après les chevaux et les fouettaient en courant d'un côté sur l'autre. Les chariots, dans chacun desquels étaient couchés ou assis trois ou quatre soldats blessés, sautaient sur les pierres qui tapissaient la pente raide. Les blessés, bandés, pâles, les lèvres serrées, les sourcils froncés, se cramponnaient aux bords et se heurtaient dans les chariots. Presque tous, avec une curiosité enfantine, naïve, regardaient le bonnet blanc et le frac vert de Pierre. Le cocher de Pierre

criait avec violence après les convois des blessés pour qu'ils s'alignassent. Le régiment de cavalerie qui descendait de la montagne en chantant se croisa avec la drojki de Pierre et lui barra la route. Pierre s'arrêta et se serra sur le bord de la route tracée dans la montagne. Le soleil n'avait pas pénétré jusqu'à la route profonde, il y faisait froid et humide. Au-dessus de la tête de Pierre brillait un clair matin d'août et il entendait un joyeux carillon. Un chariot de blessés s'arrêta au bord de la route, près de Pierre. Le postillon, un paysan en *lapti*, courut tout essoufflé vers son chariot, posa une pierre sous les roues de derrière, décerclées, et se mit à réparer les harnais de son cheval qui s'arrêta.

Un vieux soldat blessé, le bras bandé, qui marchait près du chariot, le saisit avec sa main valide et se retourna vers Pierre.

— Quoi, pays, on nous mettra ici, hein ? on nous traînera comme ça jusqu'à Moscou ? demanda-t-il.

Pierre était si pensif qu'il ne comprit pas la question ; il regardait tantôt le régiment de cavalerie qui se croisait maintenant avec le convoi des blessés, tantôt le chariot qui était près de lui et où se trouvaient deux blessés assis et un couché, et il lui semblait qu'ici, dans la présence de ces blessés, se trouvait la solution de la question qui l'occupait. Un des soldats assis dans le chariot était probablement blessé à la joue : toute sa tête était enveloppée

de chiffons et une des joues semblait grosse comme une tête d'enfant, sa bouche et son nez étaient de travers. Ce soldat regarda l'église et se signa. L'autre, un jeune garçon, — une recrue — blond et blanc, son visage fin complètement exsangue, avec un sourire bon, figé, regardait Pierre. Le troisième était couché sur le ventre et l'on ne voyait pas son visage. Les chanteurs du régiment de cavalerie passaient près du chariot même. Ils chantaient une chanson de soldats :

Ah ! elle est perdue... la tête...
En vivant à l'étranger...

Comme en réponse, mais dans un autre genre de gaité, les sons métalliques du carillon résonnaient sur la hauteur. Et, encore dans un autre genre de gaité, les rayons chauds du soleil caressaient le sommet opposé de la colline. Mais au pied de la colline, près du chariot de blessés, près du petit cheval poussif qui se tenait à côté de Pierre, il faisait humide, sombre et triste.

Le soldat à la joue enflée regardait avec colère les chanteurs.

— Oh ! les élégants ! prononça-t-il avec reproche.

— Aujourd'hui, on ne s'est pas contenté des soldats, mais on a pris des paysans ! Même les paysans... on les chasse aussi... Aujourd'hui, on ne fait pas de distinction... on veut lancer tout le

peuple, en un mot Moscou. On veut finir en un coup ! dit avec un sourire triste, en s'adressant à Pierre, le soldat qui était au fond du chariot.

Malgré l'obscurité des paroles du soldat, Pierre comprit tout ce qu'il voulait dire et hocha approbativement la tête.

La route redevint libre. Pierre descendit sous la montagne et partit plus loin.

Pierre alla regarder les deux côtés de la route, cherchant un visage connu, mais partout ce n'étaient que des visages inconnus, des militaires de divers régiments qui regardaient avec étonnement son bonnet blanc et son habit vert. Après avoir parcouru quatre *verstes*, il rencontra enfin une connaissance et, avec joie, l'interpella. C'était un des médecins en chef de l'armée. Il était en cabriolet ; il allait en sens inverse de Pierre ; près de lui était un jeune médecin. En reconnaissant Pierre, il fit arrêter son cosaque qui était assis sur le siège à la place du cocher.

— Comte ! Votre Excellence ! Comment êtes-vous ici ? demanda le docteur.

— Voilà, j'ai voulu voir...

— Oui, oui, il y aura de quoi voir.

Pierre descendit et se mit à parler au docteur en lui expliquant son intention de participer à la bataille.

Le docteur lui conseilla de s'adresser directement au sérénissime.

— Pourquoi vous trouver Dieu sait où, dans l'inconnu, pendant la bataille ? dit-il en échangeant un coup d'œil avec son jeune camarade. Du reste, le sérénissime vous connaît et vous recevra gracieusement. Faites comme ça, mon cher.

Le docteur paraissait las et pressé.

— Alors vous pensez... Ah ! je voulais encore vous demander où est exactement la position, dit Pierre.

— La position ? Ça, ce n'est plus de ma compétence. Vous passerez le village Tatarinovo, là-bas on creuse quelque chose. Là-bas, montez sur le mamelon. On voit de là, dit le docteur.

— Vraiment ! On voit de là ?... Si vous...

Mais le docteur l'interrompit et s'approcha du cabriolet.

— Je vous conduirais, mais je vous jure que je suis pris jusque-là (le docteur montra sa gorge). Je cours chez le commandant du corps. Chez nous, comme c'est arrangé !... Vous savez, comte, c'est pour demain la bataille, et pour cent mille hommes il faut compter au moins vingt mille blessés. Et nous n'avons ni brancards, ni lits de camp, ni médecins, même pour six mille. Il y a dix mille chariots, mais il faut autre chose et, voilà, arrange-toi comme tu pourras...

Cette pensée étrange : que parmi ces milliers d'hommes vivants, sains, jeunes et vieux, qui avec un étonnement gai regardaient son bonnet, il y

en avait assurément vingt mille voués aux blessures, à la mort (peut-être ceux mêmes qu'il voyait), cette pensée frappa Pierre : « Ils mourront peut-être demain ! Pourquoi pensent-ils à autre chose qu'à la mort ? » Et tout d'un coup, par une association mystérieuse des idées, il se représenta vivement la descente de la colline de Mojaïsk, le chariot avec ses blessés, le carillon, les rayons obliques du soleil, les chansons des cavaliers. « Les cavaliers marchent à la bataille, ils rencontrent des blessés et ne songent pas un moment à ce qui les attend, et ils passent devant, en clignant de l'œil aux blessés. Et de tous ces hommes, vingt mille sont destinés à la mort, et cependant ils s'occupent de mon bonnet. C'est étrange ! » pensait Pierre en se dirigeant vers le village Tatari-novo.

Près de la maison seigneuriale, à gauche de la route, se trouvaient des voitures, des chariots, une foule de brosseurs, des sentinelles. C'était là le quartier du sérénissime. Mais quand Pierre y arriva, il n'y avait presque personne de l'état-major. Tous étaient au service d'action de grâces. Pierre partit plus loin vers Gorki. Ayant gravi la montée, en entrant dans la petite ruelle du village, Pierre aperçut pour la première fois les paysans miliciens avec leurs bonnets et leurs chemises blanches qui, tout en causant fort et criant, animés et en sueur, faisaient quelque travail, à

droite de la route sur un immense mamelon couvert d'herbe. Les uns creusaient avec des pelles, les autres emportaient la terre dans des brouettes qu'ils poussaient sur des planches, d'autres ne faisaient rien.

Deux officiers donnaient des ordres. En apercevant ces paysans, qu'animait encore leur nouvel état militaire, Pierre se rappela de nouveau les soldats blessés à Mojaïsk et il comprit ce que voulait exprimer le soldat qui disait : *qu'on veut lancer tout le peuple*. La vue de ces paysans barbus, travaillant sur le champ de bataille, gauches dans des bottes étranges pour eux, avec leurs cous en sueur, les chemises déboutonnées sous lesquelles on voyait les os brunis des clavicules, impressionnait Pierre plus vivement que tout ce qu'il avait vu et entendu jusqu'ici sur la solennité et l'importance du moment présent.

Pierre sortit de la voiture et devant les miliciens qui travaillaient gravit ce mamelon d'où, selon le docteur, on voyait le champ de bataille.

Il était onze heures du matin. Le soleil un peu à gauche et derrière Pierre, à travers l'air rare et pur, éclairait vivement un énorme panorama qui s'ouvrait devant Pierre comme un amphithéâtre.

En haut et à gauche, déchiquetant cet amphithéâtre, glissait la grande route de Smolensk qui traversait le village à l'église blanche, sis à cinq cents pas en avant du mamelon et au-dessous de lui. (C'était Borodino.) La route, au delà du village, traversait un pont et serpentait plus haut et plus haut, vers le village Vallouïevo qu'on apercevait à une distance de six *verstes*. (Napoléon était maintenant dans ce village.) Derrière Vallouïevo, la route disparaissait dans la forêt qui jaunissait

l'horizon. Dans cette forêt de bouleaux et de sapins, à droite de la route, brillait sous le soleil la croix lointaine et le clocher du couvent de Kolotzki. Parmi tout ce lointain bleuâtre, à droite et à gauche de la forêt et de la route, en divers endroits, on voyait les bûchers fumants et les masses vagues de nos troupes et celles des ennemis. A droite, le long des rivières Kolotcha et Moscova, le pays était creux et accidenté. Dans un creux, au loin, on voyait les villages Bezoubovo et Zakharino. A gauche, le pays était plus régulier, avec des champs de blé : le village Séméonovskoié s'y montrait.

Tout ce que Pierre voyait à droite et à gauche était si vague que nulle part il ne trouvait à satisfaire complètement son imagination. Nulle part il ne voyait ce champ de bataille qu'il s'attendait à voir, mais des champs, des plaines, des troupes, des forêts, des fermes, des bûchers, des villages, des mamelons, des ruisseaux, et Pierre avait beau regarder, il ne pouvait trouver dans ce paysage la position, et ne pouvait même distinguer nos troupes de celles de l'ennemi.

« Il faut s'informer près de quelqu'un qui s'y connaît », pensa-t-il ; et il s'adressa à un officier qui regardait avec curiosité son énorme personne, point martiale.

— Permettez-moi de vous demander quel village est là-bas, devant nous ?

— Bourdino. Je ne sais pas où, quoi ? dit l'offi-

cier en adressant cette question à son camarade.

— Borodino, corrigea l'autre.

L'officier, visiblement content de l'occasion de causer s'approcha de Pierre.

— Les nôtres sont là-bas ? demanda Pierre.

— Oui, et là-bas, plus loin, ce sont les Français. Tenez, tenez, on les voit ! dit l'officier.

— Où ? où ? demanda Pierre.

— On les voit à l'œil nu. Voilà.

L'officier désigna la fumée qu'on apercevait à gauche, derrière la rivière, et sur son visage parut cette expression sévère et grave que Pierre avait remarquée sur beaucoup de visages qu'il avait vus.

— Ah ! ce sont des Français ! Et là-bas ?... Pierre montra à gauche le mamelon près duquel on voyait des troupes.

— Ce sont les nôtres.

— Ah ! les nôtres ! Pierre désignait un mamelon lointain avec un grand arbre, près du village qu'on apercevait dans le creux ; là aussi on voyait les fumées des bûchers et quelque chose qui noircissait.

— C'est encore *lui*, dit l'officier. (C'était la redoute de Schévardine.) Hier, c'étaient les nôtres, aujourd'hui, c'est *lui*.

— Alors, quelle est notre position ?

— La position ! dit l'officier avec un sourire de plaisir, je puis vous en parler sagement, puisque c'est moi qui ai construit presque toutes les fortifications. Vous voyez, là-bas, notre centre est à Borodi-

no ; voilà, ici, — il désignait le village avec l'église blanche qu'on voyait devant, — ici, c'est le passage à travers la Kolotcha. Là, vous voyez, où il y a des rangées de foin coupé, c'est le pont, c'est notre centre. Voici notre flanc droit (il désignait tout à droite, loin dans le creux). Là-bas, il y a la rivière Moscova et nous y avons construit trois redoutes très fortes. Le flanc gauche... Ici, l'officier s'arrêta. Vous voyez, c'est très difficile de vous expliquer... Hier, notre flanc gauche était là-bas, à Schévardine, vous voyez où est le chêne, et maintenant nous avons déplacé notre aile gauche en arrière. Là-bas, vous voyez le village et la fumée, c'est Séméonovskoié, et voilà aussi, ici (il désignait le mamelon de Raievski). Mais il est peu probable que la bataille ait lieu ici. C'est pour ruser qu'il a fait passer ses troupes de ce côté ; il est sûr qu'il contournera en laissant Moscou à sa droite. Mais n'importe comment, plusieurs de nous manqueront demain, dit l'officier.

Un vieux sous-officier, qui s'était approché de l'officier pendant son récit, attendait en silence la fin du discours de son chef. Mais à ce passage, évidemment mécontent des paroles de l'officier, il l'interrompit et dit sévèrement :

— Il faut aller chercher des gabions.

L'officier parut confus comme s'il comprenait qu'on pouvait penser que beaucoup manqueraient demain mais qu'il n'en fallait pas parler.

— Eh bien, encore à la troisième compagnie, dit vivement l'officier. Et vous, qui êtes-vous ? Un médecin ?

— Non, je viens comme ça, répondit Pierre. Et il poursuivit sa route, devant les miliciens.

— Ah ! les maudits ! prononça l'officier qui le suivait, en se bouchant le nez et se sauvant des ouvriers.

— Voici ! on porte, on va... Vous... vous... Ils seront tout de suite... dirent tout à coup des voix ; et des officiers, des soldats, des miliciens coururent sur la route.

La procession partie de l'église gravissait la colline de Borodino. Devant tous, sur la route poussiéreuse, marchait légèrement l'infanterie, les képis ôtés, les fusils abaissés. Derrière l'infanterie on entendait des chants d'église. Les soldats et les miliciens coururent au-devant, tête nue, et dépassant Pierre :

— On porte notre sainte Mère ! La protectrice ! Iverskaïa !...

— C'est la sainte Mère de Smolensk, corrigea un autre.

Les miliciens, ceux qui étaient dans le village, ainsi que ceux qui travaillaient à la batterie, laissant là leurs pelles, couraient à la rencontre de la procession. Derrière le bataillon qui s'avancait sur la route poussiéreuse, suivaient les prêtres, en chasuble... L'un était vieux, en froc ; les desservants et les chantres l'accompagnaient. Derrière

eux des soldats et des officiers portaient une grande icone au visage noirci entourée d'ornements. C'était l'icone emmenée de Smolensk et qui, depuis ce temps, suivait l'armée. Tout autour de l'icone allaient, venaient, couraient et saluaient bas, tête nue, une foule de militaires.

Au sommet de la colline, l'icone s'arrêta. Les hommes qui la tenaient, l'appuyèrent sur une serviette et se firent remplacer. Les diacres allumèrent de nouveau l'ostensoir et le service de grâces commença. Les rayons chauds du soleil tombaient droit et haut ; un petit vent frais agitait les cheveux des têtes découvertes et se jouait dans les rubans qui ornaient l'icone ; les chants, à ciel ouvert, ne semblaient pas hauts. Une foule énorme d'officiers, de soldats, de miliciens, tous tête nue, entourait l'icone. Derrière les prêtres, sur une place vide, se trouvaient le diacre et les dignitaires : un général chauve, décoré de la croix de Saint-Georges, se tenait droit derrière le dos du prêtre et, sans se signer (c'était probablement un Allemand), attendait patiemment la fin du service qu'il croyait nécessaire d'écouter pour exciter sans doute le patriotisme du peuple russe. Un autre général, dans une pose martiale, agitait la main devant sa poitrine et regardait tout autour de lui. Dans ce groupe de dignitaires, Pierre, qui se tenait dans la foule des paysans, reconnut quelques connaissances. Mais il ne les regardait pas, toute son

attention était absorbée par l'expression sérieuse du visage de cette foule de soldats et de miliciens qui, avec la même avidité, regardaient l'icône. Aussitôt que le diacre, qui était fatigué (il chantait ce service pour la vingtième fois), se mit à chanter paresseusement, par habitude : « Sainte Mère, sauve tes esclaves du malheur ! » et que le prêtre et le diacre entonnèrent : « Nous accourons tous vers toi pour notre défense comme vers le mur inébranlable ! » la même expression : la conscience de la solennité du moment qu'il avait observée en montant à Mojaïsk et le matin chez plusieurs personnes, se répandait de nouveau sur tous les visages et les têtes s'inclinaient plus souvent, les cheveux s'agitaient et l'on percevait des soupirs et le bruit des croix faites sur les poitrines.

Tout à coup la foule qui entourait l'icône s'écarta et quelqu'un, probablement un personnage important, à en juger par la hâte avec laquelle tous lui faisaient place, poussa Pierre et s'approcha de l'icône. C'était Koutouzov qui inspectait la position. En entrant à Tatarinovo, il s'était approché pour entendre le service d'action de grâces. Pierre reconnut aussitôt Koutouzov à sa figure particulière, bien différente de toute autre : son énorme corps dans une longue redingote, le dos voûté, la tête blanche découverte, un œil crevé. Koutouzov, de son allure plongeante, hésitante, pénétra dans le cercle et s'arrêta devant le prêtre. Il se signa d'un

mouvement machinal, de la main toucha jusqu'au sol, et, en soupirant profondément, inclina sa tête blanche. Benigsen et la suite venaient derrière Koutouzov. Malgré la présence du commandant en chef qui attirait toute l'attention des officiers supérieurs, les soldats et les miliciens continuaient à prier sans le regarder.

Quand le service fut terminé, Koutouzov s'approcha de l'icône, s'agenouilla lourdement en saluant bas, et eut beaucoup de peine à se relever, à cause de son obésité et de sa faiblesse : sa tête blanche se contractait sous les efforts ; enfin il se leva et, avec une expression enfantine et naïve, il vint baiser l'icône, et de nouveau, salua en touchant le sol avec la main. Les généraux suivirent son exemple, ensuite les officiers, et, après eux, en se poussant l'un l'autre, essoufflés et se heurtant, le visage ému, ce fut le tour des soldats et des miliciens.

Tout en chancelant dans la bousculade où il était pris, Pierre regardait autour de lui.

— Comte Piotr Kyrilovitch ! Comment êtes-vous ici ? dit une voix. Pierre regarda autour de lui.

Boris Droubetzkoï, en frottant les genoux de son pantalon qui était sali (probablement quand il s'était incliné devant l'icône), s'approcha souriant vers Pierre. Boris était mis élégamment, avec une nuance de martialité : il portait une longue tunique et, comme Koutouzov, il avait une cravache attachée en travers de l'épaule.

Pendant ce temps, Koutouzov rentrait dans le village et s'asseyait à l'ombre de la maison la plus proche, sur un banc, qu'un Cosaque lui avait apporté en courant et qu'un autre, hâtivement, avait couvert d'un petit tapis. Une suite brillante, nombreuse entourait le commandant en chef.

L'icône allait plus loin accompagnée de la foule,

Pierre, en causant avec Boris, s'arrêta à trente pas de Koutouzov.

Pierre expliquait son intention de participer à la bataille et d'inspecter la position.

— Voici ce que vous ferez, dit Boris. JE VOUS FERAI LES HONNEURS DU CAMP. C'est le mieux, vous verrez tout de là, où sera le comte Benigsen. Je suis attaché près de lui. Je lui ferai un rapport, et si vous voulez parcourir la position, venez avec nous. Nous allons tout de suite au flanc gauche; ensuite nous retournerons, et je vous prie de me faire l'honneur de passer la nuit chez moi; nous ferons une partie. Vous connaissez bien Dmitri Serguéitch? Il est logé ici. Il désigna la troisième maison de Gorki.

— Mais je voudrais voir le flanc droit. On dit qu'il est très fortifié, dit Pierre. Je voudrais passer la Moscova, toute la position.

— Oh! cela vous le pourrez après, le principal c'est le flanc gauche.

— Bien, bien. Et où se trouve le régiment du prince Bolkonskï; ne pourriez-vous pas me l'indiquer? demanda Pierre.

— D'André Nikolaiévitch? Nous passerons devant, je vous conduirai chez lui.

— Eh bien, et le flanc gauche? demanda Pierre.

— A vrai dire, ENTRE NOUS, notre flanc gauche, Dieu sait quelle position il occupe, dit Boris d'un ton confidentiel, en baissant la voix. Le comte

Benigsen n'a pas du tout attendu cela, il avait l'intention de fortifier l'autre mamelon, là-bas, mais pas du tout par ici — Boris haussa les épaules — mais le sérénissime n'a pas voulu... ou on lui a inspiré... Donc...

Boris n'acheva pas car, à ce moment, s'approchait Kaïssarov, l'aide de camp de Koutouzov.

— Hé ! Païsi Serguéiévitich ! dit familièrement, Boris avec un sourire, en s'adressant à Kaïssarov. Moi, voilà, je tâche d'expliquer au comte la position. C'est étonnant comme le sérénissime sait deviner les desseins des Français !

— Vous parlez du flanc gauche ? demanda Kaïssarov.

— Oui, oui, précisément. Notre flanc gauche est maintenant très, très fort.

Bien que Koutouzov eût renvoyé de l'état-major tous les inutiles, Boris avait su se maintenir au quartier général et il s'était placé près du comte Benigsen. Le comte Benigsen, comme tous ceux près de qui se trouvait Boris, considérait le jeune prince Droubetzkoï comme un homme inappréciable.

Dans le commandement de l'armée il y avait deux partis bien distincts : le parti de Koutouzov et celui de Benigsen, chef de l'état-major. Boris appartenait à ce second parti et nul ne savait mieux que lui, tout en montrant un respect servile à Koutouzov, faire comprendre que le vieux était

mauvais et que toute l'affaire était conduite par Benigsen.

Maintenant était arrivé le moment décisif de la bataille qui devait ou anéantir Koutouzov et donner le pouvoir à Benigsen, ou, si même Koutouzov gagnait la bataille, faire sentir que le mérite en revenait à Benigsen. En tout cas, le lendemain, de grandes récompenses devaient être distribuées, de nouvelles personnes devaient avoir de l'avancement, c'est pourquoi Boris était si nerveux tout ce jour.

Après Kaïssarov, d'autres connaissances de Pierre s'approchèrent encore de lui, et il n'avait pas le temps de répondre aux questions sur Moscou, dont on l'accablait, ni d'écouter les récits qu'on lui faisait. Sur tous les visages s'exprimaient l'animation et le trouble. Mais il sembla à Pierre que la cause de l'animation qui s'exprimait sur ces visages tenait surtout à la question du succès personnel, et de sa tête ne sortait pas l'expression excitée qu'il voyait sur les autres visages et qui parlait non de questions personnelles, mais des questions générales de la vie et la mort. Koutouzov remarqua Pierre et le groupe qui se formait autour de lui.

— Appelez-le-moi ! dit Koutouzov.

L'aide de camp transmit le désir du sérénissime et Pierre se dirigea vers le banc. Mais avant lui, un soldat s'approchait de Koutouzov, c'était Dolokhov.

— Comment est-il ici ? demanda Pierre.

— C'est une telle canaille qu'il passe partout, répondit-on à Pierre. Il est dégradé : maintenant il lui faut se faire valoir. Il a donné des projets quelconques et, pendant la nuit, il est allé dans la ligne de l'ennemi. Mais il est brave !...

Pierre se découvrit et s'inclina respectueusement devant Koutouzov.

— J'ai pensé que si j'exposais ce projet à Votre Excellence, vous pourriez me chasser ou dire que vous savez déjà ce que je vous raconte, tant que ce soit humiliant pour moi, disait Dolokhov.

— C'est ça. C'est ça.

— Et si j'ai raison, alors je suis utile à la patrie pour laquelle je suis prêt à mourir.

— C'est ça. C'est ça...

— Et si Votre Excellence a besoin d'un homme qui ne marchande pas sa peau, veuillez vous souvenir de moi... Je serai peut-être utile à Votre Excellence.

— C'est ça, c'est ça ! répétait Koutouzov en regardant Bezoukhov d'un œil rieur.

A ce moment, Boris, avec son habileté de courtisan, s'avança à côté de Pierre, à proximité du chef et, de l'air le plus naturel, pas haut, comme s'il continuait une conversation, il dit à Pierre :

— Les miliciens ont mis tout simplement des chemises blanches propres pour se préparer à la mort. Quel héroïsme, comte !

Boris disait cela à Pierre, évidemment pour être

entendu du sérénissime. Il savait que Koutouzov ferait attention à ses paroles, et en effet, le sérénissime s'adressa à lui.

— Que dis-tu des miliciens ?

— En se préparant pour demain, Votre Excellence, en se préparant pour la mort, ils ont mis des chemises propres.

— Ah ! des hommes admirables, incomparables ! dit Koutouzov, et, en fermant les yeux, il hocha la tête. Des gens incomparables ! répétait-il en soupirant.

— Voulez-vous sentir la poudre ? demanda-t-il à Pierre. Oui, l'odeur en est assez agréable. J'ai l'honneur d'être un adorateur de votre épouse, va-t-elle bien ? Mon camp est à votre disposition. Et, comme il arrive souvent aux vieilles gens, Koutouzov se mit à regarder distraitement autour de lui comme s'il avait oublié ce qu'il devait faire ou dire. Se rappelant sans doute ce qu'il cherchait, il fit mander André Serguéiévitich Kaïssarov, le frère de son aide de camp.

— Comment ces vers de Marine ? Comment ces vers ? Ceux qu'il a écrits sur Guerakov. « Tu seras professeur au corps... » Dis-les-moi, dis-les-moi, prononça Koutouzov qui, évidemment, se préparait à rire. Kaïssarov lut les vers. Koutouzov, en souriant, hochait la tête en mesure.

Quand Pierre s'éloigna de Koutouzov, Dolokhov s'approcha de lui et lui prit la main.

— Très heureux de vous rencontrer ici, comte, dit-il à haute voix, avec une résolution d'une gravité particulière, sans se gêner de la présence de personnes étrangères. A la veille d'un jour où Dieu seul sait qui de nous restera vivant, je suis très heureux de l'occasion de vous dire que je regrette le malentendu qui s'est produit entre nous, et je désirerais que vous n'eussiez rien contre moi. Je vous demande de me pardonner.

Pierre regardait Dolokhov en souriant, sans savoir que lui dire. Dolokhov, les larmes aux yeux, enlaça et embrassa Pierre.

Boris dit quelque chose à son général et le comte Benigsen, s'adressant à Pierre, lui proposa de partir avec eux dans la ligne.

— Ce sera très intéressant, pour vous, dit-il.

— Oui, très intéressant ! répéta Pierre.

Une demi-heure après Koutouzov partait pour Tatarinovo, et Benigsen avec sa suite, dans laquelle était aussi Pierre, allait dans le camp.

XXIII

De Gorki, Benigsen descendit par la grand'route vers le pont que l'officier avait désigné à Pierre, du haut du mamelon, comme centre de la position, et près duquel étaient des rangées d'herbe fauchée ayant l'odeur du foin. Par le pont ils entrèrent au village Borodino, de là tournèrent à gauche et, devant une énorme quantité de troupes et de canons, ils atteignirent le haut du mamelon, sur lequel les miliciens creusaient la terre. C'était une redoute qui n'avait pas encore de nom et qu'on appela plus tard la redoute de Raïevski ou la batterie du mamelon. Pierre ne fit pas une attention particulière à cette redoute : il ne savait pas que cet endroit serait pour lui le plus mémorable de toute la place de Borodino. Ensuite ils partirent à travers les ravins de Séméonovskoié où les soldats avaient pris les dernières poutres des *izbas* et des hangars, puis en montant et descendant la colline, à travers

des seigles brûlés par la grêle, ils passèrent sur la nouvelle route faite par l'artillerie, jusqu'aux flèches qu'on creusait alors.

Benigsen s'arrêta sur les flèches et se mit à regarder la redoute de Schévardine, nôtre la veille encore et où l'on voyait quelques cavaliers. Les officiers disaient que Napoléon et Murat se trouvaient là-bas, et tous regardaient avidement ce groupe de cavaliers. Pierre regardait aussi et tâchait de deviner qui, parmi ces hommes, qu'on distinguait à peine, était Napoléon. Enfin les cavaliers descendirent du mamelon et disparurent. Benigsen s'adressa au général qui s'approchait de lui et se mit à lui expliquer la situation de nos troupes.

Pierre écoutait les paroles de Benigsen en tendant toute son intelligence pour comprendre le plan de la future bataille, mais avec tristesse il sentait que ses capacités intellectuelles n'étaient pas suffisantes pour cela. Il ne comprenait rien. Benigsen cessa de parler et remarquant que Pierre écoutait, lui dit :

— Je pense que cela ne vous intéresse pas.

— Au contraire, très intéressant, répéta Pierre, pas tout à fait sincère.

Des flèches, ils allèrent encore plus à gauche par la route qui serpentait dans la forêt de bouleaux pas très hauts. Au milieu de cette forêt, devant eux, un lapin brun, à pattes blanches, bondit sur la

route ; effrayé du piétinement d'un si grand nombre de chevaux, il se troubla si bien qu'il courut sur la route, devant eux, et excita l'attention générale et le rire ; mais quand quelques voix crièrent après lui, il se jeta dans le fourré et disparut.

Après avoir parcouru deux verstes dans la forêt, ils sortirent sur la plaine où se trouvaient les troupes du corps de Toutchkov, qui devaient défendre le flanc gauche.

Ici, à l'extrême flanc gauche, Benigsen parlait beaucoup, hardiment et fort, comme il semblait à Pierre ; il donnait un ordre militaire très important.

Devant la disposition des troupes de Toutchkov se trouvait une petite élévation ; elle n'était pas occupée par les troupes. Benigsen critiquait hautement cette erreur en disant qu'il était forcé de laisser inoccupé un endroit qui dominait le pays et de mettre les troupes en dessous, en bas. Quelques généraux exprimaient la même opinion. L'un, surtout, avec toute l'ardeur militaire, disait qu'on les avait mis ici pour le carnage. Benigsen, en son propre nom, ordonna de placer les troupes sur la hauteur.

Cet ordre au flanc gauche força Pierre à douter encore plus de sa capacité de comprendre les choses militaires. En écoutant Benigsen et les généraux qui blâmaient la situation des troupes au bas de la hauteur, Pierre les comprenait parfaitement

et partageait leur opinion, mais précisément à cause de cela, il ne pouvait comprendre comment celui qui les avait placées sous la montagne avait pu faire une faute si grossière, si évidente.

Pierre ne savait pas que ces troupes étaient placées non pour la défense de la position, comme le pensait Benigsen, mais qu'elles étaient placées dans un endroit caché, en vue d'un guet-apens, c'est-à-dire pour être inaperçues et se jeter à l'improviste sur l'ennemi avancé.

Benigsen ne le savait pas et déplaçait des troupes avantageuses, selon ses considérations particulières, sans en informer le commandant en chef.

XXIV

Le prince André, ce soir clair du 25 août, était couché, appuyé sur la main, dans un hangar démoli du village Kniazkovo, aux confins de la position de son régiment. Par le trou du mur effondré il regardait la ligne des bouleaux de trente ans, les branches inférieures coupées, le chaume avec les meules d'avoine et le buisson au-dessus duquel on voyait la fumée des bûchers où les soldats faisaient leur cuisine.

Quelque mesquine, inutile et pénible que maintenant lui parût sa vie, le prince André se sentait ému et nerveux comme sept années auparavant, la veille de la bataille d'Austerlitz.

Il avait reçu et donné les ordres pour la bataille du lendemain. Il n'avait plus rien à faire ; mais les pensées les plus simples, les plus claires, et par suite les plus terribles, ne le laissaient pas tranquille. Il savait que la bataille du lendemain devait être la

plus épouvantable de toutes celles auxquelles il avait participé, et la possibilité de la mort, pour la première fois de sa vie, sans aucun rapport avec tous les vivants, sans la pensée de ce qu'en éprouveraient les autres, non seulement envers lui-même, mais envers son âme, se présentait à lui presque avec certitude, simple et troublante. Et dans l'objectif de cette représentation, tout ce qui auparavant l'occupait et le tourmentait s'éclairait tout à coup d'une lumière froide, blanche, sans ombre, sans perspective, sans différence de plans. Toute la vie se présentait à lui comme une lanterne magique au travers de laquelle, derrière un verre, il regardait longtemps à l'éclairage artificiel. Maintenant, il voyait tout à coup sans verre, à la lumière claire du jour toutes ces images mal colorées. « Oui, oui, voici ces images fausses qui m'ont ému, enthousiasmé et tourmenté, se disait-il en se rappelant les tableaux principaux de la lanterne magique de sa vie et les observant maintenant de cette lumière froide, blanche du jour — l'idée nette de la mort. Voici ces figures grossièrement peintes qui se présentent comme quelque chose de beau et de mystérieux : la gloire, le bien public, l'amour de la femme, la patrie elle-même. Comme ces tableaux me paraissaient grands ! De quels sens profonds me paraissaient-ils pleins ! Et tout cela est simple, pâle et grossier à la lumière froide de ce matin qui, je le sens, se lève pour moi ». Trois douleurs de sa vie

arrêtaient particulièrement son attention : son amour pour la femme, la mort de son père et l'invasion française qui avait gagné la moitié de la Russie. « L'amour !... cette fillette me semblait pleine d'une force mystérieuse. Comment donc ? Je l'aimais, je faisais des plans poétiques sur l'amour, sur le bonheur avec elle. Charmant garçon ! prononça-t-il à haute voix avec colère. Comment donc ! Je croyais en un amour idéal qui devait me conserver sa fidélité pendant toute une année d'absence. Comme la colombe tendre de la fable, elle devait périr en se séparant de moi... Et tout cela est beaucoup plus simple... Tout cela est horriblement simple et vilain !

« Mon père aussi bâtissait à Lissia-Gorï qu'il considérait comme sa terre, comme son pays. Mais Napoléon arrive et sans même connaître son existence, l'écarte de sa route, comme un copeau, et anéantit ce Lissia-Gorï et toute sa vie. Et la princesse Marie dit que c'est une épreuve envoyée d'en haut, pourquoi donc cette épreuve quand il n'est plus et ne sera plus ? Quand il ne sera plus jamais ! Il n'existe pas, alors à quoi bon cette épreuve ! La patrie, la perte de Moscou... et demain on me tuera, et ce ne sera pas même un Français, mais l'un des nôtres, comme ce soldat qui, hier, déchargea son fusil près de mon oreille, et les Français viendront me prendre par les pieds et par la tête et me jetteront dans un fossé pour que je

ne les infecte pas. Puis se formeront de nouvelles conditions de vie qui deviendront habituelles pour les autres et je ne les connaîtrai pas, je ne serai plus. »

Il regarda la ligne de bouleaux avec leur ton jaune immobile, leur verdure et l'écorce blanche brillante au soleil. « Mourir ! Qu'on me tue demain !... Que je n'existe plus... Que tout cela soit et que moi je ne sois plus ! » Il se représentait vivement son absence de cette vie. Et ces bouleaux avec leur lumière et leur ombre et ces nuages bouclés et cette fumée des bûchers, tout cela se transformait pour lui et lui paraissait quelque chose de terrible, de menaçant. Un frisson parcourut son dos. Il se leva rapidement, sortit du hangar et se mit à marcher. Derrière le hangar, on entendait des voix.

— Qui est là ? appela le prince André.

Le capitaine Timokhine, au nez rouge, l'ancien commandant de la compagnie où était Dolokhov, maintenant, à défaut d'officiers, commandant de bataillon, pénétra timidement dans le hangar. L'aide de camp et le trésorier du régiment entrèrent derrière lui. Le prince André se leva rapidement, écouta ce que les officiers avaient à lui dire sur le service, leur donna encore quelques ordres et se préparait à les laisser partir quand, du hangar, il entendit une voix connue qui chuchotait :

— QUE DIABLE !

En même temps, un homme se heurtait contre quelque chose.

Le prince André regarda de l'intérieur du hangar et aperçut Pierre qui s'approchait de lui et faillit tomber en se heurtant contre un morceau de bois. En général, il était désagréable au prince André de voir des gens de son monde, surtout Pierre qui lui rappelait tous les moments pénibles qu'il avait traversés lors de son dernier séjour à Moscou.

— Ah ! voilà ! Quel bon vent ? Ma foi, je ne comptais pas, dit-il.

Pendant qu'il prononçait ces mots, dans ses yeux et dans toute l'expression de son visage, il y avait plus que de la sécheresse, mais de l'hostilité. Pierre le remarqua aussitôt.

Il s'approchait du hangar dans la disposition d'esprit la plus animée, mais en apercevant l'expression du visage du prince André, il se sentit gêné, gauche.

— Je suis arrivé... comme ça... Savez-vous, je suis arrivé... Ça m'intéresse, dit Pierre, qui ce jour-là avait déjà répété maintes fois : « Ça m'intéresse ». J'ai voulu voir la bataille.

— Oui, oui. Et les frères maçons, que disent-ils de la guerre ? Comment l'empêcher ! dit ironiquement le prince André. — Eh bien ! qu'y'a-t-il à Moscou ? Que font les miens ? Sont-ils enfin arrivés à Moscou ? demanda-t-il sérieusement.

— Ils sont arrivés. Julie Droubetzkoï me l'a dit. Je suis venu chez eux mais je ne les ai pas trouvés. Ils étaient partis dans leur campagne près de Moscou.

Les officiers voulurent se retirer, mais le prince André, comme s'il craignait de demeurer en tête-à-tête avec son ami, leur proposa de rester et de prendre le thé. On apporta des tasses et du thé. Les officiers regardaient non sans étonnement l'énorme personne de Pierre et écoutaient ses récits sur Moscou et sur la disposition de nos troupes qu'il venait de parcourir. Le prince André se taisait et son visage était si désagréable que Pierre s'adressait de préférence au bon commandant de bataillon, Timokhine.

— Alors tu as compris toute la disposition des troupes ? interrompit le prince André.

— Oui, c'est-à-dire que n'étant pas du métier, je ne puis dire que j'ai compris absolument tout, mais, néanmoins je comprends la disposition générale.

— EH BIEN ! VOUS ÊTES PLUS AVANCÉ QUE QUI QUE CE SOIT, dit le prince André.

— Ah ! fit Pierre étonné en regardant le prince André au-dessus de ses lunettes. — Eh bien ! que dites-vous de la nomination de Koutouzov ?

— J'en ai été très heureux, dit le prince André. Tout ce que je sais...

— Eh bien ! et quelle est votre opinion sur Barclay de Tolly ? A Moscou, Dieu sait ce qu'on dit de lui. Comment le jugez-vous ?

— Demande-le à eux, dit le prince André en désignant les officiers.

Pierre, avec son sourire indulgent, s'adressait d'un regard interrogateur à Timokhine.

— On a vu la lumière, Votre Excellence, quand le sérénissime est venu, dit Timokhine timidement sans cesser de regarder son colonel.

— Pourquoi cela ? dit Pierre.

— Mais voilà, par exemple, à propos du bois ou de la nourriture, quand nous avons reculé de Sventzane, on n'a pas pu toucher le bois ou le foin, ou n'importe quoi. Nous nous en allons, alors *lui* prend tout. N'est-ce pas, Votre Excellence ? Dans notre régiment, on a traduit deux officiers en conseil de guerre pour de pareils actes. Eh bien, quand le sérénissime est venu, alors tout ça est devenu simple, on a vu la lumière.

— Et pourquoi le défendait-on ?

Timokhine, confus, regardait autour de lui ne

sachant que répondre à une pareille question. Pierre la répéta au prince André.

— C'est pour ne pas ruiner le pays que nous avons tout laissé à l'ennemi, dit le prince André avec une colère dissimulée sous l'ironie. C'est très juste : on ne peut permettre de piller et d'habituer les troupes au brigandage. Eh bien, à Smolensk, il a raisonné si juste, que les Français peuvent nous dépasser et qu'ils ont plus de forces. Mais il ne pouvait comprendre que, là-bas, nous nous sommes battus pour la première fois pour la Russie, que les troupes étaient animées d'un sentiment que je n'ai jamais vu, que deux fois de suite nous avons repoussé les Français et que ce succès a décuplé nos forces ! s'écria tout à coup le prince André d'une voix aiguë.

— Il a ordonné de reculer, et toutes les pertes, tous les efforts ont été vains. Il ne pensait pas à la trahison, il tâchait de faire tout pour le mieux il a tout calculé, mais c'est pour cela qu'il ne va pas. Il ne va pas maintenant, précisément, parce qu'il réfléchit trop soigneusement, avec trop d'exactitude, comme il convient à un Allemand. Comment te dire... Eh bien, par exemple, ton père a un valet allemand, c'est un bon valet, qui fait très bien son service, qui satisfait toutes ses exigences. Mais si ton père est mourant, très malade, tu chasseras le valet, et, de tes propres mains, sans expérience, gauche, tu te mettras

à soigner ton père et tu le soigneras mieux qu'un étranger habile. Il en va de même avec Barclay. Tant que la Russie était forte un étranger pouvait la servir, et il était habile ministre, mais depuis qu'elle est en danger, il lui est nécessaire d'avoir un des siens. Chez nous, au club, on l'a qualifié de traître ! Pour l'avoir calomnié en le disant traître, il résultera ceci : qu'après, ayant honte de cette calomnie, on en fera tout à coup un héros ou un génie, ce qui sera encore plus injuste. C'est un Allemand honnête et très exact...

— Pourtant il passe pour un capitaine très habile ? dit Pierre.

— Je ne comprends pas ce que signifie un capitaine habile, dit le prince André avec un sourire.

— Le capitaine habile, c'est celui qui prévoit tous les hasards et devine les projets de son adversaire, dit Pierre.

— Mais c'est impossible ! repartit le prince André comme s'il s'agissait d'une affaire depuis longtemps résolue.

Pierre le regardait étonné.

— Cependant on dit que la guerre est semblable au jeu d'échecs.

— Oui, dit le prince André ; seulement, avec cette petite différence que, dans le jeu des échecs, tu peux réfléchir à chaque pas, tant que tu veux, que là tu es en dehors des conditions de temps, et encore, avec cette différence, que le cavalier est

toujours plus fort que le soldat, que deux sont toujours plus forts qu'un, et, à la guerre, un bataillon est parfois plus fort qu'une division et parfois plus faible qu'une compagnie. La force relative des troupes ne peut être connue de personne. Crois-moi, si quelque chose dépendait des ordres des états-majors, je serais là-bas et donnerais des ordres, et, au lieu de cela, j'ai l'honneur de servir ici, au régiment, avec ces messieurs, et je crois que c'est de nous et non d'eux que dépend le lendemain... Le succès ne dépend et ne dépendra jamais ni de la position, ni de l'armement, ni même du nombre, mais moins encore de la position.

— Mais de quoi donc ?

— De ce sentiment qu'il y a en moi, en lui (il désignait Timokhine), en chaque soldat.

Le prince André fixait Timokhine qui, effrayé, étonné, regardait son chef. Le prince André, d'habitude taciturne, maintenant paraissait ému. Il ne pouvait se retenir d'exprimer les idées qui lui venaient spontanément.

— Celui qui gagne la bataille, c'est celui qui a décidé fermement de la gagner. Pourquoi avons-nous perdu la bataille d'Austerlitz ? Nos pertes étaient presque égales à celles des Français, mais nous nous étions dit trop tôt que nous avions perdu la bataille, et nous l'avons dit, parce que là-bas, il n'y avait plus moyen de se battre. On voulait s'enfuir au plus vite du champ de bataille :

« Nous sommes battus, eh bien, fuyons ! » Et nous avons fui. Si jusqu'au soir nous ne l'avions pas dit, Dieu sait ce qui serait arrivé. Et demain, nous ne le dirons pas. Tu dis : notre position, le flanc gauche est faible, le flanc droit aligné, tout cela c'est de la blague, il n'y a rien de tout cela. Et qu'aurons-nous demain ! Des centaines, des milliers de circonstances les plus diverses qui seront décidées momentanément par ce fait : que ce sont eux ou les nôtres qui ont couru ou courent, qu'un tel sera tué, qu'on tuera un autre. Et tout ce qu'on fait maintenant n'est qu'amusement. Ceux avec qui tu as inspecté les positions non seulement n'aident pas à la marche générale des affaires, mais l'entravent. Ils ne sont occupés que de leurs intérêts mesquins.

— En un pareil moment ! fit Pierre avec reproche.

— En un pareil moment, répéta le prince André. Pour eux, ce n'est qu'en un pareil moment qu'on peut avancer et recevoir le plus de croix et de rubans. Pour moi, voici ce qui arrivera demain : Une armée russe de cent mille hommes et une armée française de cent mille hommes sont préparées à se battre, et le fait est que ces deux cent mille hommes se battront, et ceux qui se battront le plus ardemment et se plaindront le moins, ceux-ci vaincront. Et veux-tu que je te dise : Quoi qu'il arrive, quelques manigances qu'on fasse là-bas, en

haut lieu, demain nous gagnerons la bataille. Demain, coûte que coûte, nous vaincrons.

— Voilà la vérité, Votre Excellence, la vraie vérité ! prononça Timokhine. Qu'épargner maintenant ? Le croiriez-vous, les soldats de mon bataillon n'ont pas bu d'eau-de-vie. C'est pas le jour, disent-ils.

Tous se turent.

Les officiers se levèrent. Le prince André les suivit dehors en donnant un dernier ordre à l'aide de camp. Quand les officiers furent partis, Pierre s'approcha du prince André, il voulait entamer la conversation, quand sur la route, pas loin du hangar, résonna le bruit des sabots de trois chevaux. En regardant dans cette direction, le prince André reconnut Volsogen et Klosevitch accompagnés d'un cosaque. Ils traversaient le pré en continuant à causer, et Pierre et le prince André, malgré eux, entendirent les phrases suivantes :

— DER KRIEG MUSS IM RAUM VERLEGT WERDEN. DER ANSICHT KANN ICH NICHT GENUG PREIS GEBEN (1), disait l'un.

— O JA, DER ZWECK IST NUR DEN FEIND ZU SCHWACHEN, SO KANN MAN GEWISS NICHT DEN VERLUST DER PRIVAT-PERSONEN IN ACHTUNG NEHMEN (2), dit une autre voix.

(1) La guerre doit être transportée dans l'espace. Je ne puis pas vous exprimer toute la haute appréciation d'une telle opinion.

(2) Oh oui ! Quoique le but consiste à affaiblir l'ennemi,

— O JA (1), répéta la première voix.

— Oui, IM RAUM VERLEGEN (2), répéta le prince André en reniflant avec colère quand ils furent passés. IM RAUM (3). — J'avais un père, un fils, une sœur à Lissia-Gori. Cela lui est bien égal ! Voilà ce que je te disais. Ces messieurs allemands ne gagneront pas demain la bataille mais seulement gâcheront tant qu'ils pourront parce que dans leurs têtes allemandes il n'y a que des raisonnements qui ne valent pas des coquilles d'œufs, mais ils n'ont pas dans le cœur cette seule chose qui est nécessaire pour demain, ce qu'il y a en Timokhine. Ils *lui* ont donné toute l'Europe, et ils viennent nous instruire. Les bons maîtres ! grinça de nouveau sa voix.

— Alors vous pensez que nous gagnerons la bataille de demain ? dit Pierre.

— Oui, oui, prononça distraitement le prince André. La seule chose que je ferais si j'avais le pouvoir, continua-t-il, je ne prendrais pas de prisonniers. A quoi bon les prisonniers ? C'est de la chevalerie. Les Français ont pillé ma maison, ils vont dévaster Moscou, ils m'ont offensé et m'offensent à chaque instant, ce sont mes ennemis ; tous, selon mes conceptions, sont des criminels — et

alors on ne saurait prendre en considération la perte des individus.

1) Oh oui !

(2) Oui, transporter dans l'espace...

(3) C'est dans l'espace.

Timokhine et toute l'armée pense de même. Il faut les exécuter. S'ils sont mes ennemis, ils ne peuvent être mes amis, quoi qu'on ait dit à Tilsitt.

— Oui, oui, je suis tout à fait de votre avis, prononça Pierre en regardant le prince André avec des yeux brillants.

La question qui, depuis la colline Mojaïsk, toute cette journée, troublait Pierre, maintenant lui paraissait définitivement résolue et claire.

Il comprenait maintenant tout le sens et l'importance de cette guerre et de la future bataille. Tout ce qu'il avait vu durant cette journée, l'expression importante, sévère des visages qu'il avait aperçus en passant, s'éclairait pour lui d'une lumière nouvelle. Il comprenait cette chaleur *latente* — comme on dit en physique — du patriotisme qui était en toutes ces gens qu'il voyait, et il s'expliquait pourquoi tous se préparaient à la mort avec tant de calme et en même temps de frivolité.

— Ne pas faire de prisonniers, continuait le prince André ; rien que cela changerait toute la guerre et la rendrait moins cruelle. Et nous avons joué à la guerre, voilà ce qui est mal ; nous fûmes magnanimes ! Cette magnanimité et cette sensibilité sont dans le genre de celles d'une dame qui se sent mal quand elle voit tuer un jeune veau : elle est si bonne qu'elle ne peut pas voir le sang, mais elle mange le jeune veau de bon appétit quand il

est dans la sauce. On nous parle du droit de la guerre, de la chevalerie, du parlementarisme, des sentiments humains envers les malheureux, etc., tout ça, bêtise ! J'ai vu, en 1805, la chevalerie, le parlementarisme ! On nous a trompés, nous avons trompé ! On pille la maison, on met en circulation de faux billets de banque, on tue mes enfants, mon père, et l'on parle du droit de la guerre et de la magnanimité envers les ennemis ! Pas prendre de prisonniers, mais tuer et aller à la mort ! Celui qui, comme moi, en est arrivé jusque-là, par les mêmes souffrances...

Le prince André, qui pensait qu'il lui était indifférent qu'on prit ou non Moscou comme on avait pris Smolensk, s'interrompit brusquement, un spasme inattendu lui étreignait la gorge. Il resta un moment silencieux, mais ses yeux brillaient fiévreusement et ses lèvres tremblaient quand il se remit à parler. — Si la magnanimité n'existait pas à la guerre, nous ne marcherions qu'au cas où il faudrait, comme maintenant, aller à la mort ; il n'y aurait pas de guerre parce que Paul Ivanitch a offensé Michel Ivanitch. Mais la guerre comme maintenant, alors c'est la guerre ; alors l'attention des troupes ne serait pas telle que maintenant, alors tous ces Westphaliens et Hessiens que conduit Napoléon, ne le suivraient pas en Russie ; nous ne serions pas allés nous battre en Autriche et en Prusse sans même savoir pourquoi. La guerre

n'est pas une chose gracieuse, mais l'affaire la plus vilaine, et il faut le comprendre et n'en pas faire un jeu. Il faut accepter sérieusement et sévèrement cette terrible nécessité. Tout est en cela. Rejetez le mensonge et la guerre sera la guerre et non un jeu ; autrement, la guerre est l'amusement favori des gens oisifs et légers. La classe militaire est la plus honorée, et qu'est-ce que la guerre ? Que faut-il pour le succès dans l'œuvre militaire ? Quelles sont les mœurs de la société militaire ? La guerre, la bataille, c'est le meurtre ; les instruments de la guerre : l'espionnage, la trahison et leur encouragement, la ruine des habitants, le pillage et le vol pour nourrir les armées, la tromperie et le mensonge qu'on appelle la ruse militaire.

— La base de l'ordre, dans la classe militaire, c'est la discipline — c'est-à-dire l'absence de liberté — l'oisiveté, l'ignorance, la cruauté, la débauche, l'ivrognerie. Et malgré cela, c'est la classe supérieure, respectée de tous. Tous les empereurs, sauf l'empereur de Chine, portent l'uniforme militaire, et à celui qui a tué le plus de gens, reviennent les plus hautes récompenses. On se heurtera, comme demain, pour s'entretuer ; on tuera, on blessera des dizaines de mille hommes, et, après, on célébrera des messes d'action de grâces parce qu'on aura tué beaucoup de gens (et encore on en exagérera le nombre) et l'on proclamera la victoire en suppo-

sant que plus il y a de tués, plus on a de mérite. Que Dieu regarde de là-haut et les écoute ! cria le prince André d'une voix menaçante, grinçante. Ah ! mon ami, ces derniers temps la vie m'est impossible. Je crois que je commence à trop comprendre, et ce n'est pas bon, pour l'homme, de goûter de l'arbre du bien et du mal. Mais ce n'est pas pour longtemps, — ajouta-t-il. — Eh ! tu dors ? et pour moi aussi c'est l'heure. Va à Gorki, dit tout à coup le prince André.

— Oh non ! répondit Pierre en regardant le prince André avec des yeux effrayés et tendres.

— Va, va, avant la bataille il faut bien dormir, répéta le prince André. Il s'approcha rapidement de Pierre et l'embrassa. — Adieu, va, cria-t-il. Nous reverrons-nous ?... Non... Et, en se détournant rapidement, il rentra dans le hangar.

Il faisait déjà nuit et Pierre ne pouvait distinguer si l'expression du visage du prince André était méchante ou tendre.

Pierre resta quelque temps immobile, se demandant s'il fallait le suivre où aller à la maison. « Non, il ne faut pas, décida Pierre ; et je sais que c'est notre dernier entretien. » Il soupira profondément et retourna à Gorki.

Le prince André, rentré dans son hangar, s'allongea sur un tapis mais ne put s'endormir. Il ferma les yeux. Des images succédaient aux images ; sur l'une d'elles il s'arrêta longuement, avec

joie. Il se rappelait vivement une soirée à Pétersbourg. Natacha, avec un visage animé, ému, lui racontait comment l'été précédent, en allant chercher des champignons, elle s'était égarée dans la grande forêt. Elle lui décrivait sans liens la profondeur de la forêt, ses sentiers, sa conversation avec un éleveur d'abeilles qu'elle avait rencontré, et, à chaque instant, interrompant son récit, elle disait : « Non, je ne peux pas, je raconte mal. Non, vous ne comprenez pas, » bien qu'il la rassurât et lui dit qu'il comprenait. Et, en effet, il comprenait tout ce qu'elle voulait dire.

Natacha était mécontente de son récit, elle sentait qu'elle ne rendait pas cette sensation vive, poétique qu'elle avait éprouvée ce jour-là et qu'elle voulait exprimer.

« C'était un charme, ce vieillard, et la forêt était si sombre... Et il y avait en lui tant de douceur... Non je ne sais pas raconter, » disait-elle émue, et rougissante. Le prince André souriait maintenant du même sourire joyeux avec lequel il regardait alors ses yeux. « Je la comprenais, pensait le prince André. Non seulement je comprenais, mais c'est cette force d'âme, cette franchise, cette fraîcheur d'âme que le corps paraissait lier, que j'aimais en elle... J'aimais tout .. j'étais si heureux... »

Et tout à coup il se rappela la fin de ce roman. « Pour *lui* rien de tout cela n'était nécessaire; *lui*

n'en voyait rien et ne comprenait pas. *Il* voyait en elle une fille jolie et *fraîche* à qui il ne daignait pas unir son sort. Et moi ! Et jusqu'à ce jour il vit, il est gai..... »

Comme si quelque chose l'eût brûlé, le prince André bondit et de nouveau se mit à marcher devant le hangar.

XXVI

Le 25 août, la veille de la bataille de Borodino, le préfet du palais impérial français M. de Beausset et le colonel Fabvier rejoignaient Napoléon dans son camp de Valouiévo, le premier de Paris, le second de Madrid.

M. de Beausset, s'étant revêtu de l'uniforme de cour, ordonna de porter devant lui un colis qu'il avait apporté pour l'empereur et il pénétra dans la première chambre de la tente de Napoléon où, en causant avec les aides de camp qui l'entouraient, il se mit à ouvrir la boîte.

Fabvier, sans entrer dans la tente, s'arrêta près d'elle dans la cour, avec les généraux qu'il connaissait.

L'empereur Napoléon, n'était pas encore sorti de sa chambre à coucher, et terminait sa toilette.

En soufflant et toussotant, il tournait tantôt son gros dos, tantôt sa poitrine grasse, velue, sous la

brosse avec laquelle le valet de chambre frottait son corps. Un autre valet de chambre, en retenant du doigt le flacon, vaporisait de l'eau de Cologne sur le corps bien soigné de l'empereur et il faisait cela avec une expression qui voulait dire que lui seul pouvait savoir où et comment il fallait répandre l'eau de Cologne.

Les cheveux courts de Napoléon étaient mouillés et tombaient sur son front, mais son visage bien que bouffi et jaune exprimait le bien-être physique. — ALLEZ FERME, ALLEZ TOUJOURS... dit-il, en se retournant et toussotant, au valet de chambre qui le frottait. L'aide de camp qui rentrait dans la chambre à coucher pour le rapport sur le nombre des prisonniers faits la veille, après avoir fait son rapport restait près de la porte, attendant la permission de s'en aller. Napoléon, fronçant les sourcils, regarda en-dessous son aide de camp.

— POINT DE PRISONNIERS. ILS SE FONT DÉMOLIR. TANT PIS POUR L'ARMÉE RUSSE, dit-il aux paroles de l'aide de camp. ALLEZ TOUJOURS, ALLEZ FERME, prononça-t-il en se courbant et en tendant ses grosses épaules.

— C'EST BIEN, FAITES ENTRER M. BEAUSSET AINSI QUE FABVIER, dit-il à l'aide de camp en hochant la tête.

— OUI, SIRE, et l'aide de camp disparut derrière la porte de la tente.

Les deux valets de chambre habillaient rapide-

ment Sa Majesté, et sous l'uniforme bleu de la garde, à pas fermes et rapides, il entra dans le salon de réception.

En attendant, Beausset préparait hâtivement le cadeau qu'il avait apporté de la part de l'impératrice et l'installait sur deux chaises, droit en face la porte par laquelle devait entrer l'empereur. Mais celui-ci s'était habillé si vite et entra si tôt que l'effet n'était pas encore prêt.

Napoléon ne voulut pas le priver du plaisir de lui faire une surprise. Il feignit de ne pas voir M. de Beausset et appela Fabvier. Il écouta, en relevant les sourcils, ce que lui racontait Fabvier sur le courage et le dévouement de ses troupes qui, battues à Salerne, à l'autre extrémité de l'Europe, n'avaient qu'une pensée : être dignes de leur empereur, et qu'une crainte : lui déplaire. Les résultats de la bataille étaient tristes. Napoléon faisait des observations ironiques pendant le récit de Fabvier, comme s'il ne supposait pas qu'en son absence il en pût être autrement.

— Je dois réparer cela à Moscou, dit Napoléon. A TANTÔT, ajouta-t-il ; et il appela de Beausset qui, ayant enfin préparé la surprise posée sur des chaises, l'avait recouverte d'un voile.

De Beausset salua bas, du salut français de cour dont savaient saluer seulement les vieux serviteurs des Bourbons, et il s'avança en lui tendant une enveloppe.

Napoléon s'adressa à lui gaïment et lui prit l'oreille.

— Vous vous êtes hâté. Très heureux. Eh bien, que dit Paris ? prononça-t-il en changeant tout à coup son expression sévère en l'expression la plus tendre.

— SIRE, TOUT PARIS REGRETTE VOTRE ABSENCE, répondit habilement Beausset.

Mais bien que Napoléon sût que Beausset devait répondre cela ou quelque chose d'analogue, bien qu'à ce moment-là il sût que ce n'était pas vrai, il lui était agréable de l'entendre de Beausset. Il daigna de nouveau lui tirer l'oreille.

— JE SUIS FACHÉ DE VOUS AVOIR FAIT FAIRE TANT DE CHEMIN, dit-il.

— SIRE ! JE NE M'ATTENDAIS PAS A MOINS QU'À VOUS TROUVER AUX PORTES DE MOSCOU, dit Beausset.

Napoléon sourit, et levant distraitement la tête regarda à droite. L'aide de camp, à pas de canard, s'approcha avec une tabatière d'or et la tendit à Napoléon qui la prit.

— Oui, cela tombe bien pour vous, qui aimez voyager, dit-il en portant le tabac à son nez. Dans trois jours vous verrez Moscou. Il est probable que vous ne vous attendiez pas à voir la capitale asiatique. Vous ferez un voyage agréable.

Beausset salua avec reconnaissance pour cette attention à son amour (qu'il ignorait jusqu'ici) des voyages.

— Ah! qu'est-ce? dit Napoléon en remarquant que tous les courtisans regardaient quelque chose couvert d'un voile.

Beausset, avec un empressement de courtisan, sans tourner le dos, fit demi-tour, deux pas en arrière, et, en même temps, ôta le voile et prononça :

— Un cadeau à Votre Majesté, de la part de l'impératrice.

C'était, peint par Girard, le portrait, en couleurs très claires, du jeune garçon né de Napoléon et de la fille de l'empereur d'Autriche, que tous, on ne sait pourquoi, appelaient le roi de Rome. Un garçon très joli, bouclé, au regard semblable à celui du Jésus de la Madone Sixtine était représenté jouant au bilboquet. La sphère c'était le monde, et le bâton dans l'autre main représentait le sceptre. Bien que l'intention du peintre qui avait représenté le roi de Rome perçant le monde avec une baguette ne fût pas très nette, cette allégorie, aussi bien à ceux qui avaient vu le tableau à Paris, qu'à Napoléon, parut très claire et plut beaucoup.

— LE ROI DE ROME! dit-il en désignant le portrait d'un geste gracieux de la main. ADMIRABLE!

Avec la capacité propre aux Italiens de changer à volonté d'expression, il s'approcha du portrait et prit un air de tendresse pensive.

Il sentait que ce qu'il dirait et ferait maintenant appartiendrait à l'histoire. Il lui semblait que le

mieux qu'il pouvait faire maintenant c'était, devant son fils qui jouait au bilboquet avec le monde grâce à sa grandeur à lui, de montrer la tendresse paternelle la plus simple. Ses yeux se voilèrent. Il s'avança, jeta un regard sur une chaise (la chaise courut vers lui), s'assit en face du portrait, fit un geste, et tous sortirent sur la pointe des pieds en laissant le grand homme à lui-même et à ses sentiments.

Il resta ainsi quelque temps, et, ne sachant lui-même pourquoi, il toucha la boule du doigt, se leva et appela Beausset et l'officier de service. Il ordonna de placer le portrait devant sa tente pour ne pas priver la vieille garde — qui entourait sa tente — du bonheur de voir le roi de Rome, le fils et l'héritier de leur empereur adoré.

Comme il s'y attendait, pendant qu'il déjeunait avec M. de Beausset, très honoré de cette faveur, les cris enthousiastes des officiers et des soldats de la vieille garde, accourus vers le portrait, se firent entendre.

— VIVE L'EMPEREUR! VIVE LE ROI DE ROME!
VIVE L'EMPEREUR! criaient des voix enthousiastes.

Après le déjeuner, Napoléon, en présence de de Beausset, dicta sa proclamation à l'armée.

— COURTE ET ÉNERGIQUE! prononça-t-il quand il lut lui-même la proclamation suivante écrite d'un seul trait, sans rature :

« Soldats! Voici la bataille que vous avez tant

désirée ! La victoire dépend de vous. Elle est nécessaire pour nous. Elle nous fournira tout ce qu'il nous faut : un logis commode et le retour prochain dans la patrie. Agissez comme vous avez agi à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk. Que la postérité se rappelle avec fierté vos actes en ce jour. Qu'on dise de chacun de vous : il était à la grande bataille de la Moscova ! »

— DE LA MOSCOVA ! répéta Napoléon ; et, en invitant à cette promenade M. de Beausset qui aimait voyager, il sortit de la tente vers les chevaux sellés.

— Votre Majesté a trop de bonté, dit Beausset à l'invitation de l'empereur de l'accompagner.

Il voulait dormir ; il ne savait pas monter à cheval, et avait peur d'y monter.

Mais Napoléon hocha la tête et de Beausset dut partir.

Quand Napoléon sortit de la tente, les cris de la garde devant le portrait de son fils redoublèrent. Napoléon fronça les sourcils.

— Otez-le, dit-il d'un geste gracieux et majestueux en désignant le portrait. C'est encore tôt pour lui de voir des champs de bataille.

Beausset, en fermant les yeux, inclina la tête, soupira profondément, en montrant par le geste combien il savait apprécier et comprendre les paroles de l'empereur.

XXVII

Toute cette journée du 25 août, comme disent ses historiens, Napoléon resta à cheval, inspectant le pays, discutant les plans que lui présentaient ses maréchaux et donnant personnellement des ordres à ses généraux.

La ligne primitive de la disposition des troupes russes sur la Kolotcha était brisée et une partie de cette ligne, notamment le flanc gauche, à cause de la prise de la redoute de Schévardine, le 24, avait reculé. Cette partie de la ligne n'était pas fortifiée, elle n'était plus défendue par la rivière et devant elle seule, l'endroit était le plus découvert et le plus plan. Il était évident pour toute personne, militaire ou non, que c'était cette partie de la ligne que les Français devaient attaquer. Il semble qu'il ne fallait pas pour cela beaucoup de considérations, qu'il ne fallait pas tant de soins et d'allées et venues de l'empereur et des maréchaux, qu'il n'était point

besoin de cette capacité particulière, supérieure, qu'on nomme le génie et qu'on aime tant à attribuer à Napoléon. Mais les historiens qui ont décrit dans la suite cet événement, et les hommes qui entouraient alors Napoléon, et Napoléon lui-même, pensaient autrement.

Napoléon allait par le champ de bataille, observait attentivement le pays, hochait la tête approbativement ou avec méfiance, sans communiquer aux généraux la marche profonde des idées qui guidaient sa décision, et transmettait seulement les conclusions définitives sous la forme d'ordres.

En écoutant la proposition de Davoust, — qu'on appelait duc d'Eckmühl, — qu'il faudrait tourner le flanc gauche des Russes, Napoléon répondit non, sans expliquer pourquoi. Mais quand le général Compaing (qui devait attaquer la flèche) proposa de faire passer sa division par la forêt, Napoléon y consentit, bien que le nommé duc d'Elchingen, c'est-à-dire Ney, se permit d'observer que le mouvement dans la forêt était dangereux et pouvait ébranler la division.

Après avoir examiné le pays en face de la redoute de Schévardine, Napoléon réfléchit quelque temps en silence, en désignant les endroits où devaient être prêtes pour le lendemain deux batteries destinées à agir contre les fortifications russes et les endroits où, à côté d'elles, devait se trouver l'artillerie de camp.

Après avoir donné ces ordres et d'autres encore, il entra dans sa tente et dicta la disposition de la bataille. Cette disposition, dont l'historien français parle avec enthousiasme et les autres historiens avec un respect profond, était la suivante :

« Dès l'aube, les deux nouvelles batteries installées pendant la nuit sur la plaine occupée par le prince d'Eckmühl ouvriront le feu sur les deux batteries ennemies disposées en face.

« Pendant ce temps, le chef de l'artillerie du 1^{er} corps, le général Perneti, avec 30 canons de la division de Compaing et avec tous les obusiers de la division de Desaix et de Friant, avancera, ouvrira le feu et inondera d'obus la batterie ennemie contre laquelle agiront : 24 canons de l'artillerie de la garde, 30 canons de la division de Compaing, 8 canons de la division de Friant et Desaix ; total : 62 canons.

« Le chef de l'artillerie du 3^e corps, le général Fouché, portera tous les obusiers des 3^e et 8^e corps, en tout 16, sur les flancs de la batterie qui doit canonner les fortifications de gauche, ce qui fera en tout contre elles 40 canons.

« Le général Sorbier doit être prêt, au premier signal, à se porter avec tous les obusiers de l'artillerie de la garde contre l'une ou l'autre des fortifications.

« Pendant la canonnade, le prince Poniatowsky

se dirigera dans le village, à travers la forêt, et dépassera les positions ennemies.

« Le général Compaing ira à travers la forêt pour s'emparer de la première fortification.

« Quand la bataille sera ainsi entamée, on donnera des ordres, suivant les actions de l'ennemi.

« La canonnade au flanc gauche commencera aussitôt qu'on entendra la canonnade de l'aile droite.

« Les chasseurs de la division de Morand et ceux de la division du vice-roi ouvriront un feu très vif dès qu'ils s'apercevront du commencement de l'attaque de l'aile droite.

« Le vice-roi occupera le village (1) et passera par ses trois ponts, en suivant à la même hauteur les divisions de Morand et de Giraud qui, sous son commandement, se dirigeront vers la redoute et entreront dans la ligne avec les autres troupes de l'armée.

« LE TOUT SERA FAIT AVEC ORDRE ET MÉTHODE en conservant le plus possible les troupes de réserve.

« Fait au camp impérial de Mojaïsk, le 6 septembre 1812. »

Cette disposition confuse, et peu claire, — si l'on peut se permettre, sans blasphémer le génie de Napoléon, de critiquer ses ordres, — renfer-

(1) Borodino.

mais quatre points, quatre dispositions. Aucun de ces ordres ne pouvait être ni ne fut compris.

Dans la disposition, il est dit : 1° *Que les batteries installées sur l'endroit choisi par Napoléon avec les canons de Perneti et de Fouché, qui devront se joindre à elles, en tout 102 canons, ouvriront le feu et inonderont d'obus la flèche russe et la redoute.* Ce ne pouvait être fait puisque, des endroits désignés par Napoléon, les obus n'arrivaient pas jusqu'aux Russes, et ces 102 canons tirèrent en vain jusqu'à ce qu'un chef inférieur les eût avancés, contrairement à l'ordre de Napoléon.

Le deuxième ordre était celui-ci : *Poniatowsky, en se dirigeant au village par la forêt, dépassera l'aile gauche des Russes.* Cela ne pouvait être et ne fut pas parce que Poniatowsky en se dirigeant vers le village y rencontra Toutchkov qui lui barrait la route, si bien qu'il ne pouvait dépasser et ne dépassa point la position russe.

Le troisième ordre : *Le général Compaing se dirigera dans la forêt pour s'emparer de la première fortification ;* la division de Compaing ne prit pas la première fortification mais fut repoussée parce qu'en sortant de la forêt elle dut se replier sous le feu de la mitraille que Napoléon n'avait pas prévue.

Le quatrième : *Le vice-roi occupera le village (Borodino) et passera par ses trois ponts en suivant à la même hauteur la division de Morand et de Friant* (il n'est pas dit où et quand ils avance-

ront) *qui, sous son commandement, se dirigeront vers la redoute et rentreront dans la ligne avec les autres troupes.* Comme on peut le comprendre, non par cet ordre confus mais par les tentatives faites par le vice roi, pour remplir les ordres qu'on lui avait donnés, il devait aller, à travers Borodino, à gauche sur la redoute, et les divisions de Morand et de Friant devaient, en même temps, avancer de front.

Tout cela, comme tous les autres points de la disposition, ne fut ni ne pouvait être rempli. Ayant traversé Borodino, le vice-roi fut rejeté sur la Kolotcha et ne put aller plus loin, et les divisions de Morand et de Friant ne prirent pas la redoute mais furent rejetées, et la redoute, à la fin de la bataille seulement, était prise par la cavalerie (fait probablement non prévu par Napoléon).

Ainsi, pas un seul ordre de la disposition n'était et ne pouvait être rempli. Mais il y avait dans la disposition : une fois la bataille engagée, des ordres seront donnés conformément aux actions de l'ennemi ; on pourrait donc croire que, pendant la bataille, tous les ordres nécessaires aient été donnés par Napoléon. Mais ce ne fut ni ne pouvait être parce que, tout le temps de la bataille, Napoléon se trouvait si éloigné (comme on l'apprit ensuite) qu'il ne pouvait modifier la marche de la bataille et que pas un seul ordre, pendant le combat, ne pouvait être rempli.

XXVIII

Plusieurs historiens disent que la bataille de Borodino ne fut pas gagnée par les Français parce que Napoléon avait un rhume de cerveau, et que sans cela, ses ordres, avant et pendant la bataille, eussent été encore plus remarquables, que les Russes auraient succombé, ET QUE LA FACE DU MONDE EUT ÉTÉ CHANGÉE. Pour les historiens qui admettent que la Russie s'est formée par la volonté d'un seul homme : Pierre le Grand, et que la France s'est transformée de République en Empire et que les armées françaises sont parties en Russie par la volonté d'un seul homme, Napoléon, ce raisonnement : que la Russie a vaincu, parce que Napoléon, le 26, avait un violent rhume de cerveau, est très logique.

Si de la volonté de Napoléon il dépendait de donner ou non la bataille de Borodino, si de sa volonté il dépendait de faire telle ou telle disposition, évidemment le rhume de cerveau, qui pouvait

avoir une influence sur les manifestations de sa volonté, peut aussi avoir été la cause du salut de la Russie, et, par suite, le valet de chambre qui, le 24, oublia de donner à Napoléon des bottes imperméables, fut le sauveur de la Russie. Dans cette voie du raisonnement, cette conclusion est indiscutable ; elle est aussi indiscutable que celle de Voltaire quand il dit, en plaisantant, que la nuit de la Saint-Barthélemy eut lieu à cause d'une indigestion de Charles IX.

Mais pour ceux qui n'admettent pas que la Russie s'est formée par la volonté d'un seul homme, Pierre I^{er}, ni que l'empire français et la guerre contre la Russie aient été faits par la volonté d'un seul homme, Napoléon, ce raisonnement non seulement est inexact, déraisonnable, mais contraire à tout esprit humain ; et à cette question : « quelle est la cause des événements historiques ? » il se présente une autre réponse : « que la marche des événements est prédestinée, qu'elle dépend de la concordance de tous les actes des hommes qui participent à ces événements et que l'influence des Napoléons sur la marche de ces événements n'est qu'extérieure et fictive. »

Quelque étrange que paraisse au premier abord la supposition que l'ordre par lequel Charles IX ordonnait le massacre de la Saint-Barthélemy n'avait pas lieu par sa volonté et qu'il lui semblait seulement l'avoir ordonné, que la bataille de Borodino,

où quatre-vingt mille hommes succombèrent eut lieu non par la volonté de Napoléon (bien qu'il ait donné des ordres sur le commencement et sur la marche de la bataille) mais qu'il lui semblait seulement qu'il l'ordonnait, quelque étrange que paraisse cette supposition, la dignité humaine qui me dit que chacun de nous, s'il n'est pas plus grand que Napoléon, n'est pas moindre, cette dignité humaine nous pousse à admettre cette solution de la question et les recherches historiques confirment abondamment cette hypothèse.

A la bataille de Borodino, Napoléon ne tirait sur personne et ne tuait personne, ses soldats faisaient cela ; alors ce n'était pas lui qui tuait des hommes.

Des soldats de l'armée française allaient tuer leurs semblables, dans la bataille de Borodino, non par ordre de Napoléon, mais de leur bon gré.

Toute l'armée — Français, Italiens, Allemands, Polonais — affamée, déguenillée, à bout de forces par la marche, en vue de l'armée qui lui barrait Moscou, sentait que LE VIN EST TIRÉ ET QU'IL FAUT LE BOIRE. Si Napoléon, à ce moment, leur eût défendu de se battre avec les Russes, ils l'auraient tué et se seraient battus avec les Russes parce que cela leur était nécessaire.

Quand ils eurent écouté l'ordre de Napoléon qui, pour les consoler de leurs blessures et de la mort, leur disait, paroles pour la postérité, qu'ils étaient de la bataille de Moscova ! ils criaient : VIVE L'EM-

PEREUR! de même qu'ils criaient : VIVE L'EMPEREUR ! devant l'image d'un enfant qui perçait le globe avec un bâton de bilboquet, de même qu'ils criaient : VIVE L'EMPEREUR ! à chaque insanité qu'on leur disait.

Il ne leur restait plus rien à faire qu'à crier : VIVE L'EMPEREUR ! et à aller se battre pour trouver à Moscou la nourriture et le repos des vainqueurs.

Alors ce n'est pas à cause de l'ordre de Napoléon qu'ils ont tué leurs semblables.

Et ce n'était pas Napoléon qui dirigeait la marche de la bataille, puisque de sa disposition rien ne fut fait, et que, durant la bataille, il ne savait pas ce qui se passait devant lui. Alors ce fait que des hommes se sont entre-tués s'est accompli non par la volonté de Napoléon, mais indépendamment de lui : par la volonté de centaines de mille hommes qui participaient à une œuvre commune. A Napoléon, il *semblait seulement* que tout se faisait par sa volonté ; c'est pourquoi la question : « Avait-il ou non un rhume de cerveau ? » n'a pas plus d'intérêt pour l'historien que la question du rhume de cerveau du dernier soldat du convoi. Le 26 août le rhume de cerveau de Napoléon avait d'autant moins d'importance, et les affirmations des historiens : que le rhume de cerveau de Napoléon avait influencé sa disposition (moins bien faite que les anciennes) et les ordres durant la bataille (moins bons que ceux d'autrefois), sont tout à fait injustifiées.

La disposition précitée n'était pas pire — elle était même meilleure — que celles avec lesquelles des batailles avaient été gagnées. Les ordres imaginaires pendant la bataille n'étaient pas plus mauvais que les anciens et semblables à tous les autres. Mais cette disposition et ces ordres ont semblé pires parce que la bataille de Borodino était la première que Napoléon ne gagnait pas. Les dispositions et les ordres les plus forts, les plus sagaces, semblent très mauvais, et chaque savant militaire les critique avec importance, quand ils ne gagnent pas la bataille, tandis que la disposition et les ordres les plus médiocres semblent très bons, et les hommes sérieux consacrent des volumes et des volumes pour prouver l'excellence d'ordres mauvais quand avec eux la bataille est gagnée.

La disposition faite par Veyroter pour la bataille d'Austerlitz était un modèle de perfection du genre et cependant, on l'a condamnée pour cette trop grande perfection de détails. Dans la bataille de Borodino, Napoléon a rempli son rôle de représentant du pouvoir aussi bien et encore mieux que dans les autres batailles. Il ne fit rien de nuisible à la marche de la bataille, il inclina aux opinions les plus raisonnables, il ne s'embrouilla pas, ne se contredit point, ne s'effraya pas, ne déserta pas le champ de bataille, il exerça avec soin, avec son tact et son expérience militaire, tranquillement et dignement, sa part de commandement imaginaire.

En revenant d'un second parcours des lignes, Napoléon dit :

— Les échecs sont placés, le jeu commence demain.

Il ordonna de préparer un punch et appela Beausset. Il commença avec lui une conversation sur Paris et sur quelques changements qu'il avait l'intention de faire A LA MAISON DE L'IMPÉRATRICE. Il étonnait le préfet par sa mémoire de tous les petits détails de la Cour.

Il s'intéressait à de petites choses, plaisantait Beausset de son amour des voyages et bavardait négligemment, comme le fait un chirurgien célèbre, sûr de soi, pendant qu'il relève ses manches et met son tablier et qu'on attache le malade sur le lit. — « Toute l'affaire est entre mes mains et dans ma tête elle est nette et claire. Quand il faudra commencer, je le ferai comme personne et maintenant

je puis plaisanter, et plus je plaisante et suis calme, plus vous devez être sûr, calme et étonné de mon génie. »

Ayant terminé son second verre de punch, Napoléon alla se reposer en attendant l'affaire sérieuse, qui, lui semblait-il, était pour le lendemain.

Il s'intéressait tant à cette œuvre future qu'il ne pouvait dormir, et bien que son rhume augmentât, à cause de l'humidité du soir, à deux heures de la nuit, tout enchifrené, il sortit dans la grande salle de la tente. Il demanda si les Russes étaient partis. On lui répondit que les feux ennemis étaient toujours à la même place. Il hocha approbativement la tête.

L'aide de camp de service entra dans la tente.

— EH BIEN, RAPP, CROYEZ-VOUS QUE NOUS FERONS DE BONNES AFFAIRES AUJOURD'HUI? lui demanda-t-il.

— SANS AUCUN DOUTE, SIRE! répondit Rapp.

Napoléon le regarda.

— VOUS RAPPELEZ-VOUS, SIRE, CE QUE VOUS M'AVEZ FAIT L'HONNEUR DE ME DIRE A SMOLENSK : LE VIN EST TIRÉ, IL FAUT LE BOIRE?

Napoléon fronça les sourcils et longtemps resta assis, la tête baissée.

— CETTE PAUVRE ARMÉE, dit-il tout à coup, ELLE A BIEN DIMINUÉ DEPUIS SMOLENSK. LA FORTUNE EST UNE FRANCHE COURTISANE, RAPP; JE LE DISAIS TOUJOURS ET JE COMMENCE A L'ÉPROUVER. MAIS LA

GARDE, RAPP, LA GARDE EST INTACTE ? fit-il d'un ton interrogateur.

— OUI, SIRE ! répondit Rapp.

Napoléon prit une pastille, la porta à sa bouche et regarda sa montre. Il ne voulait pas dormir et le jour était encore loin ; pour faire passer le temps, il ne pouvait donner aucun ordre, parce que tous étaient donnés et maintenant déjà étaient mis à exécution.

— A-T-ON DISTRIBUÉ LES BISCUITS ET LE RIZ AUX RÉGIMENTS DE LA GARDE ? demanda sévèrement Napoléon.

— OUI, SIRE.

— MAIS LE RIZ ?

Rapp répondit qu'il avait transmis les ordres de l'empereur au sujet du riz, mais Napoléon hocha la tête d'un air mécontent, comme s'il ne croyait pas son ordre exécuté. Il ordonna de donner un verre à Rapp et, en silence, il vida le sien à petites gorgées.

— Je n'ai ni goût, ni odorat, dit-il en flairant le verre. Ce rhume m'ennuie. Ils parlent de la médecine. Quelle médecine, qui ne peut pas même guérir un rhume de cerveau ! Corvisart m'a donné des pastilles, mais elles ne font rien. Que peuvent-ils guérir ? On ne peut pas guérir. NOTRE CORPS EST UNE MACHINE A VIVRE. IL EST ORGANISÉ POUR CELA, C'EST SA NATURE ; LAISSEZ-Y LA VIE A SON AISE, QU'ELLE S'Y DÉFENDE ELLE-MÊME ; ELLE FERA PLUS

QUE SI VOUS LA PARALYSIEZ EN L'ENCOMBRANT DE REMÈDES. NOTRE CORPS EST COMME UNE MONTRE PARFAITE QUI DOIT ALLER UN CERTAIN TEMPS ; L'HORLOGER N'A PAS LA FACULTÉ DE L'OUVRIR, IL NE PEUT LA MANIERER QU'À TATONS ET LES YEUX BANDÉS. NOTRE CORPS EST UNE MACHINE A VIVRE, VOILA TOUT.

Et, rentrant dans la voie des DÉFINITIONS, qu'il aimait, Napoléon, tout à coup, en fit une nouvelle.

— Savez-vous, Rapp, ce que c'est que l'art militaire ? L'art militaire, c'est d'être, à un certain moment, plus fort que l'ennemi, VOILA TOUT.

Rapp ne répondit rien.

— DEMAIN, NOUS ALLONS AVOIR AFFAIRE A KOUTOUZOV, dit Napoléon. Voyons, rappelez-vous Braunaü. Il commandait l'armée et pendant trois semaines pas une seule fois il ne monta à cheval pour voir les fortifications. Nous verrons.

Il regarda sa montre. Il n'était que quatre heures. Il n'avait pas sommeil, le punch était bu et il n'avait rien à faire. Il se leva, marcha de long en large, mit un veston chaud, un chapeau et sortit de la tente. La nuit était sombre et humide. Un brouillard imperceptible tombait de haut. Les bûchers donnaient peu de clarté dans la garde française, et, au loin, à travers la fumée, ils brillaient sur la ligne russe ; tout était calme et l'on percevait nettement le piétinement des troupes françaises déjà en mouvement pour occuper la position.

Napoléon se promenait devant sa tente en regardant les feux, écoutant le piétinement, et, en passant devant le haut garde en bonnet à poil qui se tenait en sentinelle près de sa tente et qui se dressait comme un piquet à l'approche de l'empereur, il s'arrêta en face de lui.

— Depuis quand au service? demanda-t-il de ce ton tendre et familier avec lequel il s'adressait toujours aux soldats.

Le soldat lui répondit.

— AH! UN DES VIEUX! Avez-vous reçu du riz dans le régiment?

— Oui, Votre Majesté.

Napoléon secoua la tête et s'éloigna.

A cinq heures et demie, il partit à cheval au village Schévardine. Il commençait à faire clair, le ciel se nettoyait, un seul nuage restait à l'est. Les bûchers abandonnés s'éteignaient à la lumière faible du matin.

A droite, éclata un coup de canon sourd, isolé; il se perdit dans le silence général. Quelques minutes s'écoulèrent. Un second, un troisième coup éclatèrent. L'air s'ébranlait; le quatrième, le cinquième coup éclatèrent non loin et solennellement, quelque part, à droite.

Le premier coup n'était pas encore éteint, que

d'autres et d'autres encore éclataient, se confondant et s'entre-croisant.

Napoléon, accompagné de sa suite, s'approchait de la redoute de Schévardine. Il descendit de cheval. Le jeu commençait.

En revenant à Gorki, après avoir quitté le prince André, Pierre ordonna à son écuyer de préparer les chevaux et de l'éveiller le matin de bonne heure. Après avoir donné ces ordres, il s'endormit derrière le paravent dans un petit coin que Boris lui avait cédé.

Quand Pierre s'éveilla tout à fait, le lendemain matin, il n'y avait plus personne dans l'izba. Les vitres de la petite fenêtre tremblaient ; l'écuyer, devant lui, le secouait.

— Votre Excellence ! Votre Excellence ! Votre Excellence !... disait l'écuyer en secouant Pierre par l'épaule, avec persistance, sans le regarder, et n'ayant évidemment pas l'espoir de l'éveiller.

— Quoi ? C'est commencé ? Déjà temps ? dit Pierre en s'éveillant.

— Veuillez entendre la canonnade, dit l'écuyer, un soldat en retraite. Tous ces messieurs sont déjà

sortis. Le sérénissime même est passé depuis longtemps.

Pierre s'habilla à la hâte et courut sur le perron. Dans la cour, il faisait clair, frais et gai. Le soleil, qui venait de sortir du nuage qui le cachait, jetait ses rayons, coupés à demi par les nuages, à travers les toits de la rue, en face, sur la poussière de la route humectée de rosée, sur les murs des maisons, sur les ouvertures de l'enclos, sur ses chevaux qui se trouvaient près de l'izba. Le grondement des canons s'entendait plus clair dans la cour. Un aide de camp accompagné d'un Cosaque passa par là au trot.

— Il est temps, comte ! Il est temps ! cria l'aide de camp.

Pierre ordonna de faire suivre son cheval et, par la rue, se dirigea vers le mamelon d'où la veille il regardait le champ de bataille. Il y avait là une foule de militaires, on y entendait les conversations françaises des officiers de l'état-major, et l'on voyait la tête grise de Koutouzov, en bonnet blanc à bord rouge, et sa nuque grise enfoncée dans les épaules. Koutouzov regardait la grande route avec une jumelle.

Pierre, en gravissant les marches de l'entrée du mamelon, regardait devant lui et restait étonné d'admiration devant la beauté du spectacle. C'était le même panorama qu'il admirait la veille, du haut du mamelon, mais maintenant tout le pays était

couvert de troupes, de la fumée des coups et des rayons obliques du soleil clair qui se soulevait derrière et à gauche de Pierre et jetait sur lui, dans l'air pur, matinal, la lumière éblouissante d'une nuance dorée et rose et de longues ombres noires.

Les forêts lointaines, qui limitaient le panorama et semblaient découpées dans une pierre précieuse jaune verdâtre, se voyaient à l'horizon avec leurs lignes courbées, et entre elles, derrière Valouievo, on apercevait la grande route de Smolensk toute couverte de troupes. Plus près, brillaient des champs dorés et des bosquets. Partout, devant, à droite et à gauche, on voyait des troupes. Tout cela était animé, majestueux et inattendu. Mais ce qui surtout frappait Pierre, c'était la vue du champ de bataille de Borodino et de chaque côté les ravins de la Kolotcha.

A Borodino, de chaque côté de la Kolotcha, surtout à gauche, là où la Voïna aux bords marécageux tombe dans la Kolotcha, le brouillard fondait, s'élargissait, transparent sous le soleil clair qui teint d'une façon magique tout ce qu'on voit à travers ses rayons. A ce brouillard se joignait la fumée des coups et, dans ce brouillard et cette fumée, partout brillaient les éclairs de lumière matinale, tantôt sur l'eau, tantôt sur la rosée, tantôt sur les baïonnettes des troupes qui se pressaient sur les bords de la rivière et à Borodino. A travers ce brouillard, on apercevait l'église blanche, çà et là les toits des

izbas de Borodino, ailleurs une masse compacte de soldats ; ailleurs encore des caissons verts et des canons ; et tout cela remuait ou semblait se remuer parce que le brouillard et la fumée se répandaient sur tout cet espace. Aussi bien près de Borodino, au bas des ravins couverts de brouillard, que plus haut et surtout à gauche, sur toute la ligne de forêts, sur les champs, au bas des collines, sur les hauteurs, se montraient sans cesse des masses de fumée, — venues on ne voyait d'où, ou des canons, — tantôt isolées, tantôt en masses, tantôt rares, tantôt fréquentes, et ces nuages, en se gonflant, s'élargissant, tourbillonnant, emplissaient tout l'espace. Ces fumées, ces coups, leurs sons, chose étrange à dire, faisaient la beauté principale du spectacle.

Pouff! et tout à coup on aperçoit la fumée ronde, compacte qui se joue en des tons gris et blancs. Et boum! entend-on une seconde après au milieu de cette fumée. *Pouff! Pouff!* deux fumées se soulèvent ensemble et se confondent; boum! boum! et les sons confirment ce que voit l'œil.

Pierre regardait la première fumée qui s'élevait comme un ballon et déjà, à sa place, d'autres fumées se traînaient à côté et *pouff! pouff!* encore d'autres fumées, et à chacune avec les mêmes intervalles : boum! boum! boum! répondaient les sons agréables, nets et précis. Ces fumées tantôt

semblaient courir, tantôt être immobiles et devant elles couraient les forêts, les champs et les baïonnettes brillantes. A gauche, dans les champs et les buissons, paraissaient sans cesse de ces grands tourbillons avec leurs échos solennels, et plus près, au bas des collines et des forêts, s'enflammaient les petites fumées des fusils qui n'avaient pas le temps de s'arrondir, et donnaient aussi de petits échos. Ta, ta, ta, ta, les fusils craquaient assez fréquemment mais pas régulièrement, et leurs sons paraissaient maigres en comparaison de ceux des canons.

Pierre aurait voulu être où étaient ces fumées, ces baïonnettes brillantes, ce mouvement, ces sons. Il regarda Koutouzov et sa suite pour contrôler son impression par celle des autres. Tous comme lui et, lui semblait-il, avec le même sentiment, regardaient en avant, le champ de bataille. Sur tous les visages se montrait maintenant cette chaleur latente du sentiment que Pierre avait remarquée la veille et qu'il avait tout à fait bien comprise après sa conversation avec le prince André.

— Va, mon cher, va, que le Christ t'accompagne ! dit Koutouzov, sans quitter des yeux le champ de bataille, à un général qui se trouvait près de lui.

Après avoir reçu l'ordre, le général passa devant Pierre vers la descente du mamelon.

— Près du gué, dit le général froidement et sévèrement, en réponse à un officier d'état-major qui lui demandait où il allait.

— « Et moi, moi, » pensa Pierre ; et il suivit le général.

Le général monta sur le cheval que lui amena un Cosaque. Pierre s'approcha de son écuyer qui tenait les chevaux. Il demanda lequel était le plus doux et le monta. Il s'accrochait à la crinière, serrant les talons sous le ventre du cheval ; il sentait tomber ses lunettes, mais n'avait pas le courage de lâcher la crinière et les guides : il galopa derrière le général en provoquant le sourire des officiers de l'état-major qui le regardaient du mamelon.

XXXI

Le général derrière lequel galopait Pierre, tourna brusquement à gauche et Pierre, après l'avoir perdu de vue, s'élança dans les rangs des soldats de l'infanterie qui marchaient devant lui. Il essayait d'en sortir, tantôt en avant, tantôt à gauche, tantôt à droite, mais partout il y avait des soldats aux visages exprimant le même souci, occupés d'une affaire qu'on ne remarquait pas, mais évidemment très importante.

Tous, avec un regard mécontent, interrogateur, dévisageaient cet homme au bonnet blanc qui, on ne savait pourquoi, les piétinait avec son cheval.

— Pourquoi marche-t-il au milieu du bataillon? cria l'un. Un autre poussa le cheval de Pierre avec la crosse de son fusil, et Pierre, penché contre l'arçon, avait peine à retenir le cheval qui s'enlevait d'un bond devant les soldats, vers l'espace libre.

Devant Pierre, il y avait le pont et près de là des soldats tiraient. Pierre s'approcha d'eux. Sans le savoir, Pierre était arrivé au pont de la Kolotcha entre Gorki et Borodino que, dans la première action de la bataille (après avoir occupé Borodino), les Français attaquaient. Pierre voyait le pont devant lui et de chaque côté, dans les prairies de foin coupé qu'il n'avait pas remarquées la veille à travers la fumée, les soldats faisaient quelque chose, mais malgré la fusillade ininterrompue qui avait lieu à cet endroit, il ne se croyait nullement au champ de bataille. Il n'entendait pas le son des balles qui sifflaient de tous côtés et des obus qui tombaient derrière lui. Il ne voyait pas l'ennemi qui était de l'autre côté de la rivière et, pendant longtemps, il ne voyait pas les tués et les blessés, bien que plusieurs fussent tombés non loin de lui.

Avec un sourire qui ne quittait pas son visage il regardait autour de lui.

— Que fait celui-ci devant la ligne ? cria de nouveau quelqu'un.

— Prends à gauche ! A droite ! lui criait-on.

Pierre prit à gauche, et tout à fait à l'improviste il rencontra un aide de camp du général Raievsky qu'il connaissait. L'aide de camp regarda Pierre d'un air mécontent, lui aussi avait envie de crier après Pierre, mais en le reconnaissant, il hocha la tête.

— Vous ! Comment êtes-vous ici ? dit-il et il galopa plus loin.

Pierre se sentait déplacé et bon à rien ; ayant peur de nouveau de déranger quelqu'un, il suivit l'aide de camp.

— Que se passe-t-il donc ici ? Puis-je aller avec vous ? demanda-t-il.

— Tout à l'heure ! tout à l'heure ! répondit l'aide de camp, qui s'approcha d'un gros colonel qui était sur le champ, lui transmit quelque ordre et alors seulement s'adressa à Pierre.

— Pourquoi êtes-vous ici, comte ? Toujours curieux ? lui dit-il avec un sourire.

— Oui, oui, dit Pierre. Mais l'aide de camp fit virevolter son cheval et alla plus loin.

— Ici ce n'est encore rien, grâce à Dieu, dit l'aide de camp, mais au flanc gauche, chez Bagration, la bataille est épouvantable !

— Est-ce possible ? Où cela ? demanda Pierre.

— Venez avec moi au mamelon. De chez nous on voit, et là, la bataille est encore supportable, dit l'aide de camp.

— Oui, j'irai avec vous, dit Pierre en regardant autour de lui et cherchant son écuyer.

Ici, pour la première fois, Pierre aperçut les blessés qui marchaient ou qu'on portait sur des brancards.

Sur ce même champ aux rangées de foin parfumé qu'il avait traversé la veille, un soldat, la

tête gauchement penchée, gisait immobile, le bonnet à terre.

— Et pourquoi n'a-t-on pas relevé celui-ci? commença Pierre. Mais en voyant le visage sévère de l'aide de camp qui regardait du même côté, il s'arrêta.

Pierre ne retrouva pas son écuyer et partit avec l'aide de camp au mamelon de Raïevsky. Son cheval restait en arrière de celui de l'aide de camp et le secouait régulièrement.

— Évidemment, vous n'avez pas l'habitude de monter, comte? lui dit l'aide de camp.

— Non, ce n'est rien, mais il saute beaucoup, dit Pierre d'un ton étonné.

— Eh! mais il est blessé à la jambe gauche, au-dessus du genou. C'est probablement une balle. Je vous félicite, comte : le baptême du feu, dit l'aide de camp.

En traversant la fumée du 6^e corps, derrière l'artillerie qui s'avancait en tirant et étourdissant de ses coups, ils arrivèrent à un petit bois. Il y faisait frais, calme, on y sentait l'automne. Pierre et l'aide de camp descendirent de cheval et gravirent à pied la colline.

— Le général est ici? demanda l'aide de camp en s'approchant du mamelon.

— Il y était tout à l'heure. Il a passé par là, lui répondit-on en désignant la droite.

L'aide de camp se retourna vers Pierre, comme

s'il ne savait pas ce que maintenant il devait faire de lui.

— Ne vous inquiétez pas, j'irai au mamelon. Peut-on ? dit Pierre.

— Oui, allez, de là on voit tout et ce n'est pas si dangereux, je reviendrai vous prendre.

Pierre alla à la batterie et l'aide de camp partit plus loin. Ils ne se revirent plus et déjà beaucoup plus tard, Pierre apprit que ce même jour, cet aide de camp avait eu le bras arraché.

Le mamelon où Pierre monta était ce célèbre endroit (connu ensuite des Russes sous le nom de batterie du mamelon ou batterie de Raïevsky et des Français sous le nom de LA GRANDE REDOUTE, LA FATALE REDOUTE, LA REDOUTE DU CENTRE) autour duquel tombèrent une dizaine de mille hommes et que les Français considéraient comme la clef de voûte de la position.

Cette redoute était composée du mamelon autour duquel, de trois côtés, était creusé un fossé.

Sur l'endroit entouré de fossés se trouvaient dix canons en action dirigés vers les embrasures des remparts.

Sur la même ligne que le mamelon, de chaque côté, il y avait aussi des canons qui tiraient sans cesse. Un peu en arrière se trouvaient les troupes d'infanterie. En montant sur ce mamelon, Pierre ne pensait nullement que cet endroit, entouré de petits fossés sur lesquels étaient placés et tiraient

quelques canons, était l'endroit le plus important de la bataille, au contraire, il lui semblait que cet endroit (précisément parce qu'il s'y trouvait) était le plus insignifiant.

Arrivé sur le mamelon, Pierre s'assit au bout du fossé qui entourait la batterie et, avec un sourire inconscient et joyeux, il regarda ce qui se faisait autour de lui. De temps en temps, toujours avec le même sourire, il se levait, et, en tâchant de ne pas déranger les soldats qui chargeaient les canons et qui couraient devant lui avec des sacs et des charges, il se promenait sur la batterie. Les canons de cette batterie, l'un après l'autre, sans cesse, tiraient en étourdissant de leurs sons et en couvrant toute la place de fumée et de poudre.

En contradiction avec cette frayeur qu'on sentait parmi les soldats d'infanterie de couverture, ici — sur la batterie où les petits groupes d'hommes occupés de leur besogne étaient restreints, — séparé des autres par le fossé, on sentait une animation égale, commune à tous, solidaire.

La personne de Pierre, non martiale, en bonnet blanc, frappa d'abord désagréablement ces hommes. Les soldats, en passant devant lui, le regardaient avec étonnement et même avec effroi. L'officier supérieur d'artillerie, grêlé, haut, les jambes longues, s'approcha de Pierre, comme s'il voulait voir le canon extrême, et le regarda avec curiosité.

Un tout jeune officier au visage rond, un enfant

encore, qui devait être sorti tout récemment de l'école, tout en observant très attentivement les deux canons confiés à lui, s'adressa sévèrement à Pierre :

— Monsieur, permettez-moi de vous demander de vous éloigner, on ne peut pas stationner ici.

Les soldats hochaient désapprobativement la tête en regardant Pierre ; mais quand tous se convainquirent que cet homme en bonnet blanc, non seulement ne faisait rien de mal, mais tantôt s'asseyait tranquillement sur la pente des remparts, tantôt, avec un sourire timide, s'écartant poliment des soldats, se promenait sur la batterie, sous les coups, avec autant de calme que s'il eût été sur le boulevard, alors peu à peu le sentiment d'hostilité envers lui commença à se transformer en sympathie tendre et railleuse semblable à celle qu'ont les soldats envers les animaux : chiens, coqs, moutons, etc., qui vivent près des camps.

Instantanément, les soldats admirent Pierre dans leur famille, l'adoptèrent et lui donnèrent un sobriquet : « Notre monsieur ! » et entre eux ils riaient, se moquaient affectueusement de lui.

Un boulet creva la terre à deux pas de Pierre ; lui, rejetant la terre que le boulet avait projetée sur lui, regardait de tous côtés en souriant.

— Et comment, monsieur, vous n'avez pas peur, vraiment ! dit à Pierre un soldat aux larges épaules, le visage rouge, en montrant de fortes dents blanches.

— Et toi, est-ce que tu as peur ? répondit Pierre.

— Comment donc ! *lui* ne fera pas grâce ! il touchera et alors les entrailles sortiront ! On ne peut pas ne pas avoir peur, dit-il en riant.

Quelques soldats aux visages gais et bons s'arrêtaient près de Pierre. Ils paraissaient croire qu'il ne parlait pas comme tout le monde et la constatation de leur erreur les réjouissait.

— Notre affaire est celle du soldat ! Mais le monsieur, voilà qui est étonnant. En voilà un monsieur !

— A vos places ! cria un tout jeune officier aux soldats groupés autour de Pierre.

On voyait que ce jeune officier remplissait ses fonctions pour la première ou la seconde fois, c'est pourquoi il se montrait si exact et si formaliste envers les soldats et envers ses chefs.

Le feu roulant des canons et des fusils augmentait sur tout le champ, surtout à gauche, là où étaient les flèches de Bagration, mais à cause de la fumée des coups, de l'endroit où était Pierre on ne pouvait presque rien voir. En outre les observations de ce petit cercle — comme une famille — de gens (séparés de tous les autres) qui se trouvaient sur la batterie, absorbaient toute l'attention de Pierre.

La première émotion inconsciente et joyeuse produite par l'aspect et les sons du champ de bataille maintenant, surtout après la vue du soldat

étendu seul sur la prairie, faisait place à un autre sentiment. A présent, assis sur le bord du fossé il observait les personnes qui l'entouraient.

Vers dix heures on avait déjà emporté une vingtaine d'hommes de la batterie, deux canons étaient détruits et les balles, envoyées de loin, en bondissant et sifflant tombaient de plus en plus souvent sur la batterie. Mais les hommes qui se trouvaient là paraissaient ne pas le remarquer. De tous côtés on entendait des conversations gaies et des plaisanteries.

— Eh, la grenade! cria un soldat à un obus qui s'approchait en sifflant. Pas ici! — Vers l'infanterie! ajouta un autre avec un éclat de rire en remarquant que la grenade les avait dépassés et tombait dans les rangs des troupes de couverture.

— Quoi! Une connaissance! criait un autre soldat à un paysan qui s'inclinait quand un obus volait au-dessus de lui.

Quelques soldats se groupaient près du rempart et regardaient ce qui se faisait devant.

— On a ôté la ligne, tu vois. Ils se sont retournés, disait l'un en montrant l'espace au delà du rempart.

— Sache donc ton métier! cria un vieux caporal. Ils ont passé derrière, alors c'est qu'il y a une affaire derrière.

Et le caporal, prenant par l'épaule un des soldats, lui allongea un coup de pied.

Un éclat de rire se fit entendre.

— Au cinquième canon ! cria-t-on d'un côté.

— Ensemble, les amis ! Au hâlage ! criaient gaie-
ment ceux qui remplaçaient le canon.

— Ah ! il a failli arracher le bonnet de notre
monsieur ! s'exclama le plaisant au museau rouge,
en montrant ses dents et désignant Pierre.

— Eh ! maladroit, ajouta-t-il avec un reproche à
l'adresse du boulet qui touchait une roue et la
jambe d'un homme.

— Eh vous ! les renards ! riait un autre en dési-
gnant les miliciens qui se baissaient et entraient
sur la batterie pour relever les blessés. — Quoi ! le
gruau n'est pas bon ! Eh ! vous, les corbeaux !
criait-on aux miliciens qui s'arrêtaient devant le
soldat à la jambe arrachée. — Ma foi il n'aime pas
ça ! disaient-ils se moquant des paysans.

Pierre remarquait qu'après chaque boulet tombé,
après chaque perte, l'animation générale redou-
blait.

Comme d'un nuage orageux qui s'approche, sur
les visages de tous ces hommes, les foudres d'un
feu caché, grandissant, s'enflammant de plus en
plus souvent, se montraient de plus en plus vives.

Pierre ne regardait pas en avant sur le champ de
bataille et ne s'intéressait pas à ce qui s'y passait.
Il était tout absorbé dans la contemplation de ces
feux qui brillaient de plus en plus, et qui (il le sen-
tait) s'enflammaient aussi dans son âme.

A dix heures, les soldats d'infanterie qui étaient devant la batterie, dans les buissons et au bord de la Kamenka, reculèrent. De la batterie on les voyait courir derrière et devant, portant les blessés sur des fusils arrangés en brancards. Un général avec sa suite monta sur le mamelon ; il causait avec un colonel. En regardant sévèrement Pierre, il descendit après avoir ordonné à la couverture d'infanterie qui se trouvait derrière la batterie de se coucher pour se garantir davantage des coups. Après cela, dans les rangs de l'infanterie, à droite de la batterie, le tambour et des cris de commandement se firent entendre et l'on vit s'avancer les rangs de l'infanterie.

Pierre regardait au-dessus du rempart. Un militaire le frappait particulièrement : c'était un officier qui, le visage pâle, jeune, marchait à reculons, l'épée baissée, et se retournait avec inquiétude.

Les rangs de l'infanterie disparaissaient dans la fumée. On entendait leurs cris prolongés et les décharges fréquentes des fusils. Quelques minutes après il en sortait quantité de blessés et de brancards. Sur la batterie les obus commençaient à tomber plus nombreux. Quelques soldats gisaient à terre. Autour des canons, les soldats avançaient avec plus d'animation. Personne ne faisait plus attention à Pierre. Deux ou trois fois on cria après lui, avec colère, parce qu'il se trouvait sur le passage.

L'officier supérieur, le visage plissé, passait à grands pas rapides d'un canon à l'autre. Le jeune et petit officier, encore plus rougissant, commandait ses soldats avec encore plus de soin. Ceux-ci donnaient les charges et faisaient leur besogne avec une bravoure admirable. En marchant, ils sautilaient comme mus par des ressorts.

Le nuage d'orage s'avavançait et ce feu dont Pierre suivait le développement brillait sur tous les visages. Pierre se trouvait près de l'officier supérieur. Le jeune officier accourut vers lui, la main à la visière.

— J'ai l'honneur de vous annoncer, monsieur le colonel, qu'il ne reste que huit charges. Ordonnez-vous de continuer le feu ?

— Mitraille ! cria sans répondre l'officier supérieur qui regardait au delà du rempart.

Quelque chose arrivait tout à coup : le petit officier poussa un : Ah ! et, en se pliant, il tomba à terre comme un oiseau blessé dans son vol.

Tout devint étrange, vague et sombre, aux yeux de Pierre.

Les obus sifflaient l'un après l'autre et tombaient sur le rempart, sur les soldats et les canons. Pierre qui, auparavant, n'entendait pas ce son, maintenant n'entendait que lui. Du côté de la batterie de droite, avec un cri : hourra ! les soldats couraient, à ce qu'il semblait à Pierre, non en avant mais à reculons.

Un obus frappa le bord même du rempart devant lequel se trouvait Pierre, y arracha beaucoup de terre, une balle noire passa devant ses yeux et, au même moment, quelque chose tomba.

Les miliciens qui entraient sur la batterie revinrent sur leurs pas en courant.

— La mitraille à tous les canons ! cria l'officier.

Le caporal accourut vers l'officier supérieur et, dans un chuchotement effrayé (tel un maître d'hôtel qui, pendant le dîner, informe l'hôte qu'il n'y a plus du vin demandé), lui apprit qu'il n'y avait plus de charges.

— Brigands ! Que font-ils ? s'écria l'officier en se tournant vers Pierre. Le visage de l'officier supérieur était rouge et en sueur, ses yeux enfoncés brillaient.

— Cours aux réserves, amène les caissons ! cria-t-il au soldat, en jetant un regard irrité sur Pierre.

— Moi, j'irai, dit Pierre.

Sans lui répondre, à grands pas, l'officier alla de l'autre côté.

— Pas tirer... Attends ! cria-t-il.

Le soldat qui avait reçu l'ordre d'aller chercher des charges se heurta contre Pierre.

— Eh ! monsieur, c'est pas ta place, ici ! dit-il, et il descendit en courant.

Pierre courut derrière lui en faisant un détour là où était tombé le jeune officier.

Un obus, un second, un troisième volaient au-

dessus de lui, frappaient devant, à côté, derrière. Pierre courait en bas : « Où vais-je ? » se rappela-t-il tout à coup, déjà rendu près des caissons verts. Il s'arrêta indécis, se demandant s'il fallait retourner ou aller en avant. Tout à coup un choc terrible le renversa.

Au même moment l'éclat d'un grand feu l'éclairait et un bruit de tonnerre et un sifflement étourdissants éclataient à ses oreilles et se répercutaient. Quand Pierre se ressaisit il était assis sur le sol, les mains à terre ; le caisson près duquel il se trouvait n'existait plus, seulement des planches vertes brûlées et des torchons restaient épars sur l'herbe ; un cheval, en secouant les restes de brancards, s'enfuyait de lui et un autre, comme lui, gisait à terre et poussait de longs cris perçants.

XXXII

Pierre, trop effrayé pour se rendre compte de ce qui se passait, bondit et courut de nouveau vers la batterie comme vers l'unique refuge à toutes les horreurs qui l'entouraient.

Quand il y entra, il remarqua que là on n'entendait pas de coups et que des gens quelconques y faisaient quelque chose. Pierre n'eut pas le temps de comprendre quelles étaient ces gens. Il aperçut le colonel qui était couché sur le rempart, le dos tourné vers lui, comme s'il examinait quelque chose en bas, et un soldat qui, en se débattant pour échapper à des hommes qui lui tenaient les bras, criait : « Mes frères ! » et il vit encore quelque chose d'étrange.

Mais il n'avait pas le temps de comprendre que le colonel était tué, que celui qui criait : « Mes frères ! » était un prisonnier, que sous ses yeux

un autre soldat était tué d'un coup de baïonnette dans le dos.

A peine avait-il le temps d'arriver au retranchement qu'un homme maigre, au visage jaune en sueur, en uniforme bleu, l'épée à la main, accourait à lui en criant quelque chose. Pierre, d'un mouvement instinctif de défense, sans voir son adversaire, se heurta contre lui les mains en avant et d'une main le saisit (c'était un officier français), de l'autre lui serra la gorge. L'officier, laissant tomber son épée, empoigna Pierre au collet.

Pendant quelques secondes, tous les deux se regardèrent avec des yeux effrayés, et tous les deux perplexes semblaient peu fixés sur ce qu'ils faisaient et sur ce qu'ils devaient faire. — « Est-ce moi qui suis pris, ou est-ce moi qui l'ai pris ? » pensait chacun d'eux. Mais évidemment, l'officier français penchait davantage vers l'idée que lui-même était pris, parce que la main vigoureuse de Pierre, mue par la peur, involontairement serrait de plus en plus sa gorge. Le Français voulait dire quelque chose quand, tout à coup, un boulet siffla sinistrement presque au ras de leurs têtes, et il sembla à Pierre que la tête de l'officier français était emportée, tant il la courba rapidement. Pierre inclina aussi la tête et baissa la main. Sans plus se demander qui avait fait un prisonnier, le Français revint sur ses pas à la batterie, et Pierre descendit la pente en se heurtant contre des morts et des

blessés qui, lui semblait-il, le saisissaient par les jambes.

Mais il n'était pas encore en bas qu'une masse compacte de soldats russes, qui montaient en courant, se trouva en face de lui. En tombant et se bousculant, ils poussaient des cris joyeux et couraient bravement à la batterie. (C'était cette attaque qu'Ermolov s'attribua en disant que seuls son courage et sa valeur pouvaient produire cet acte héroïque. Soi-disant il jeta sur le mamelon les croix de Saint-Georges qu'il avait dans sa poche.)

Les Français qui occupaient la batterie s'enfuirent.

Nos troupes, aux cris de : hourra ! s'avancèrent si loin dans les batteries des Français qu'il fut difficile de les arrêter.

Sur la batterie on fit des prisonniers, entre autres un général français blessé que les officiers entouraient. Une foule de blessés, Russes et Français, aux visages déformés par la souffrance, marchaient, rampaient, étaient emportés de la batterie sur les brancards. Pierre monta sur le mamelon où il passa plus d'une heure et de tout ce petit cercle qui l'avait accueilli si amicalement il ne pouvait reconnaître personne. Il y avait là beaucoup de morts qu'il ne connaissait pas, cependant il en reconnut quelques-uns. Le jeune officier était toujours assis, replié de la même façon près du bord du rempart, dans une mare de sang. Le soldat au visage rouge

tressaillait encore, mais on le laissa, Pierre courut en bas.

« Non, maintenant, ils cesseront, ils auront horreur de ce qu'ils ont fait », pensait Pierre en se dirigeant sans but derrière une foule de brancards qui s'éloignaient du champ de bataille.

Le soleil couvert de fumée était encore haut et devant, surtout à gauche près de Séméonovaskoïé quelque chose bouillonnait dans la fumée et le grondement des coups. Non seulement la canonnade et la fusillade ne faiblissaient point, mais augmentaient désespérément, semblables à un homme qui épuise ses dernières forces.

XXXIII

L'action principale de la bataille de Borodino se passait à la distance de mille *sagènes* entre Borodino et les flèches de Bagration. (En dehors de cet espace, au milieu de la journée, les Russes faisaient, d'un côté, une démonstration avec la cavalerie d'Ouvarov, d'un autre côté, sur l'autre bord de l'Outitza un choc avait lieu entre Poniatowsky et Toutchkov. Mais c'étaient deux actions à part et faibles en comparaison de ce qui se passait au milieu du champ de bataille.)

Entre Borodino et les flèches, sur l'espace découvert, des deux côtés, l'action principale de la bataille se passait de la façon la plus simple, sans aucune ruse.

La bataille commença par la canonnade réciproque de quelques centaines de canons.

Ensuite, quand la fumée couvrit tout le champ à droite (du côté des Français), les deux divisions de

Desaix et de Compaing s'avancèrent sur les flèches, et à gauche, les régiments du vice-roi sur Borodino.

Les flèches se trouvaient à une *verste* de la redoute de Schévardine — où se tenait Napoléon — et à plus de deux verstes, à vol d'oiseau, de Borodino, c'est pourquoi Napoléon ne pouvait voir ce qui se passait là-bas, d'autant plus que la fumée, se confondant avec le brouillard, cachait tout le pays. Les soldats de la division de Desaix, dirigés sur les flèches, ne pouvaient être vus qu'avant d'être descendus sous les ravins qui les séparaient des flèches. Aussitôt qu'ils furent sous les ravins, la fumée des coups de canon et des fusils dirigés sur les flèches devint si épaisse qu'elle couvrit toute la pente de l'autre côté des ravins. A travers la fumée, on apercevait quelque chose de noir, probablement des hommes et parfois l'éclat des baïonnettes, mais avançaient-ils ou restaient-ils sur place, étaient-ce des Français ou des Russes, de la redoute de Schévardine on ne pouvait pas le savoir.

Le soleil s'élevait clair et jetait ses rayons obliques sur le visage de Napoléon qui, en s'abritant de la main, regardait les flèches. La fumée les couvrait et tantôt c'était elle qui semblait avancer, tantôt les troupes. Parfois, à travers les coups, on entendait les cris des hommes, mais on ne pouvait savoir ce qu'ils faisaient.

Napoléon, debout sur le mamelon, regardait dans la longue vue, et dans le petit objectif, il voyait la

fumée et les hommes, parfois les siens, parfois des Russes, mais où se trouvaient ceux qu'il voyait, il ne le savait pas quand il regardait ensuite à l'œil nu.

Il descendit du mamelon et se mit à marcher de long en large. De temps en temps il s'arrêtait, tendait l'oreille dans la direction des coups et regardait fixement le champ de bataille.

Non seulement de l'endroit où il se tenait, non seulement du mamelon où se trouvaient maintenant quelques-uns de ses généraux, mais des flèches mêmes où étaient ensemble ou séparément tantôt les Russes, tantôt les Français, des soldats morts, blessés, vivants, effrayés, ou fous de peur, on ne pouvait comprendre ce qui s'y passait. Pendant quelques heures, à cet endroit, parmi les détonations ininterrompues des fusils et des canons, paraissaient tantôt des Russes seuls, tantôt des Français, tantôt des fantassins, tantôt des artilleurs, qui tombaient, étaient tués, se heurtaient, ne sachant ce qu'ils faisaient, criant et courant en bas.

Du champ de bataille, les aides de camp de Napoléon et les ordonnances de ses maréchaux accouraient sans cesse vers lui avec des rapports sur la marche générale de l'affaire. Mais tous ces rapports étaient faux, parce que dans la chaleur de la bataille il est impossible de dire ce qui se passe à un moment donné et parce que plusieurs aides de

camp n'arrivaient pas jusqu'au cœur de la bataille et transmettaient seulement ce qu'ils avaient entendu dire, et encore parce que, pendant que l'aide de camp parcourait les deux ou trois *verstes* qui le séparaient de Napoléon, les circonstances changeaient et la nouvelle qu'il portait était déjà erronée. Ainsi, de la part du vice-roi un aide de camp apporta la nouvelle que Borodino était occupé et que le pont de la Kolotcha était aux Français.

L'aide de camp demanda à Napoléon s'il ordonnait aux troupes de passer. Napoléon ordonna de se disposer de l'autre côté et d'attendre. Or, non seulement pendant que Napoléon donnait cet ordre mais au moment même où l'aide de camp quittait Borodino, le pont était déjà repris et brûlé par les Russes, fait auquel assistait Pierre au commencement de la bataille.

En revenant des flèches, l'aide de camp, le visage effrayé et pâle, rapporta à Napoléon que l'attaque était repoussée, Compaing blessé et Davoust tué, tandis que les flèches étaient occupées par une autre partie des troupes, au moment même où l'on avait dit à l'aide de camp que les Français étaient repoussés, et que Davoust n'était que légèrement contusionné.

En se fixant sur de pareils rapports, nécessairement faux, Napoléon donnait des ordres qui étaient déjà remplis ou qui ne pouvaient l'être et ne l'étaient pas.

Les maréchaux et les généraux qui se trouvaient plus près du champ de bataille, mais qui, comme Napoléon, ne participaient pas au combat même et n'entraient que de temps en temps sous le feu des balles, prenaient leurs dispositions et donnaient des ordres, où et de quel endroit tirer, où devaient aller la cavalerie et l'infanterie, sans rien demander à Napoléon.

Mais leurs ordres, comme ceux de Napoléon, étaient exécutés en de minimes proportions : la plupart étaient tout à fait contraires à ce qui était fait.

Les soldats à qui l'on ordonnait d'aller en avant, tombant sous la mitraille, couraient en arrière. Ceux à qui on ordonnait de rester en place, tout à coup, voyaient surgir devant eux les Russes et parfois se jetaient en avant, et la cavalerie courait sans en avoir reçu l'ordre et poursuivait les Russes. Ainsi, deux régiments de cavalerie franchirent les ravins de Séménovskoié puis commencèrent à gravir la colline, et se retournant, au galop, revinrent en arrière.

Les soldats d'infanterie agissaient de même, parce qu'ils couraient où on ne le leur avait point ordonné. Tous les ordres pour mouvoir les canons, pour déplacer les troupes d'infanterie, pour tirer, pour envoyer contre les fantassins russes une charge de cavalerie, tous ces ordres étaient donnés par les chefs qui se trouvaient le plus près des

rangs, sans même demander l'avis de Ney, de Davoust, de Murat, de Napoléon. Ils ne craignaient pas les punitions pour un ordre inexécuté, pour la désobéissance, parce que, dans la bataille, il s'agit de la chose la plus précieuse pour un homme : de sa vie, et que parfois il semble que le salut est dans la fuite en arrière, parfois en avant et que ces gens agissaient suivant l'impression du moment dans la chaleur même de la bataille. En réalité, tout ce mouvement de va-et-vient ne facilite pas, ne change pas la situation des troupes. Toutes leurs attaques, leurs élans, causaient peu de dommages et c'étaient les boulets et les balles qui volaient partout sur cet espace où se remuaient ces gens qui causaient le dommage, la mort, les blessures. Dès que ces gens sortaient de l'espace où volaient les boulets et les balles, aussitôt les chefs qui se trouvaient derrière les obligeaient à reformer leurs rangs, les soumettaient à la discipline et, sous son influence, les remplaçaient de nouveau dans le cercle de feu où (sous l'emprise de la peur de la mort), de nouveau, ils échappaient à la discipline et s'agitaient suivant l'instinct fortuit de la foule.

XXXIV

Les généraux de Napoléon : Davoust, Ney, Murat, se trouvaient à proximité du feu et parfois y entraient en y introduisant les masses énormes de troupes disciplinées. Mais, contrairement à ce qui s'était fait dans toutes les batailles précédentes, au lieu de la nouvelle attendue de la fuite de l'ennemi, les masses ordonnées de troupes retournaient *de là* en foule dérangée, effrayée. On les réorganisait à nouveau mais elles devenaient de moins en moins nombreuses.

Vers midi, Murat envoya son aide de camp à Napoléon, pour demander du renfort.

Napoléon était assis au pied du mamelon, il buvait du punch quand l'aide de camp de Murat vint à lui en lui certifiant que les Russes seraient écrasés si Sa Majesté donnait encore une division.

— Du renfort ! dit Napoléon, avec un étonnement sévère comme s'il ne comprenait pas ces mots, en

regardant l'aide de camp, joli garçon qui portait de longs cheveux bouclés, comme Murat. « Du renfort, pensa-t-il. Quel renfort demandent-ils quand ils ont entre les mains la moitié de l'armée dirigée sur l'aile non fortifiée des Russes ! »

— DITES AU ROI DE NAPLES QU'IL N'EST PAS MIDI ET QUE JE NE VOIS PAS ENCORE CLAIR SUR MON ÉCHIQUIER. ALLEZ... prononça sévèrement Napoléon,

Le bel aide de camp aux longs cheveux, sans ôter la main de la visière, tout essoufflé, galopait là où l'on tuait des hommes.

Napoléon se leva, fit appeler Caulaincourt et Berthier et se mit à leur parler de choses n'ayant aucun rapport avec la bataille.

Au milieu de la conversation qui commençait à intéresser Napoléon, les yeux de Berthier se portèrent sur un général et sa suite, qui, en sueur, galopait à cheval vers le mamelon. C'était Béliart. Il descendit de cheval, à pas rapides s'approcha de l'empereur et, hardiment, à haute voix, se mit à prouver la nécessité des renforts. Il jurait sur l'honneur que les Russes seraient écrasés si l'empereur donnait encore une division.

Napoléon secoua les épaules et sans rien répondre continua de marcher. Béliart, à voix haute, animée se mit à parler aux généraux de la suite qui l'entouraient.

— VOUS ÊTES BIEN EMPORTÉ, BÉLIART, dit Napoléon en se rapprochant du général. Il est facile de se

tromper dans la chaleur de la bataille. Allez regarder et revenez me trouver.

Béliart venait à peine de partir que, de l'autre côté accourait du champ de bataille un nouvel envoyé.

— EH BIEN ! QU'EST-CE QU'IL Y A ?... dit Napoléon du ton d'un homme agacé par des déceptions répétées.

— SIRE, LE PRINCE... commença l'aide de camp.

— DEMANDE DU RENFORT ? prononça Napoléon avec un geste de colère.

L'aide de camp inclina affirmativement la tête et se mit à faire le rapport. Mais l'empereur se détourna de lui, fit deux pas, s'arrêta, se retourna et appela Berthier.

— Il faut donner des réserves, dit-il, en écartant les bras. Qui faut-il envoyer ? Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à Berthier, à cet OISON QUE J'AI FAIT AIGLE comme il l'appelait dans la suite.

— Sire, il faut envoyer la division de Clapeyrade, dit Berthier qui connaissait par cœur tous les divers régiments et bataillons.

Napoléon acquiesça d'un signe de tête.

L'aide de camp courut à la division de Clapeyrade. Quelques minutes après, la jeune garde qui se trouvait derrière le mamelon se mettait en mouvement. Napoléon regardait en silence dans cette direction.

— Non, dit-il tout à coup à Berthier, je ne puis

pas envoyer Clapeyrade : envoyez la division de Friant.

Bien qu'il n'y eût aucune raison d'envoyer Friant au lieu de Clapeyrade et qu'arrêter maintenant Clapeyrade et envoyer Friant ne fût qu'occasionner une perte de temps, l'ordre était fidèlement rempli. Napoléon ne voyait pas qu'il jouait envers ses troupes le rôle du médecin qui, avec ses ordonnances, n'est que nuisible, rôle qu'il comprenait et blâmait si bien.

La division de Friant disparut elle aussi dans la fumée du champ de bataille. De divers côtés accouraient au galop des aides de camp et tous, comme s'ils s'étaient concertés, disaient la même chose : tous demandaient du renfort. Tous disaient que les Russes restaient sur place et faisaient un FEU D'ENFER sous lequel l'armée française s'anéantissait.

Napoléon, pensif, était assis sur un pliant. M. de Beausset, qui aimait voyager et qui avait faim depuis le matin, s'approcha de l'empereur, et respectueusement, osa proposer à Sa Majesté de déjeuner.

— J'espère que je puis déjà féliciter Votre Majesté pour la victoire, dit-il.

Napoléon, silencieux, hocha négativement la tête. M. de Beausset, supposant que cette négation se rapportait à la victoire et non au déjeuner, se permit de remarquer, d'un ton frivole et respectueux, qu'il n'y avait pas au monde de cause qui

pût empêcher de déjeuner quand on le pouvait faire.

— ALLEZ, VOUS... dit tout à coup sombrement Napoléon, et il se détourna.

Un sourire béat de regret sincère et enthousiaste éclaira le visage de Beausset, et d'un pas solennel il s'éloigna vers d'autres généraux.

Napoléon éprouvait un sentiment pénible semblable à celui du joueur heureux qui jette follement son argent et gagne toujours et qui, tout à coup, précisément quand il a calculé tous les hasards du jeu, sent que plus son coup sera réfléchi, plus sûrement il perdra.

Les troupes étaient les mêmes, les mêmes généraux, les mêmes préparatifs, les mêmes dispositions, la même PROCLAMATION COURTE ET ÉNERGIQUE, lui était le même et il le savait, il savait qu'il était même beaucoup plus expérimenté et plus habile qu'autrefois, l'ennemi était le même, le même qu'à Austerlitz et à Friedland, mais la main haut levée, comme par enchantement, retombait sans force.

Tous les anciens procédés qui étaient invariablement couronnés de succès : concentration des batteries sur un même point, attaque des réserves pour rompre la ligne, attaque de la cavalerie DES HOMMES DE FER, tous ces procédés étaient déjà employés et non seulement ce n'était pas la victoire, mais de tous côtés arrivaient les mêmes nouvelles : des généraux tués ou blessés, la nécessité des ren-

forts, l'impossibilité de repousser les Russes, le désordre de la bataille. Autrefois, après deux ou trois ordres, deux ou trois phrases, les maréchaux et les aides de camp accouraient avec des félicitations, les visages joyeux, en déclarant comme trophées : des cadavres, DES FAISCEAUX DE DRAPEAUX ET D'AIGLES ENNEMIS, des canons, des fourgons, et Murat ne demandait que la permission de lancer la cavalerie pour prendre tous les fourgons. C'était ainsi à Lodi, à Marengo, à Arcole, à Iéna, à Austerlitz, à Wagram, etc., etc. Maintenant il se produisait dans son armée quelque chose d'étrange.

Malgré la nouvelle de la prise des flèches, Napoléon voyait que ce n'était pas du tout ce qui se passait aux batailles précédentes. Il voyait que tous ceux qui l'entouraient, des hommes expérimentés en l'art militaire, éprouvaient le même sentiment que lui.

Tous les visages étaient tristes, tous se regardaient mutuellement d'un air confus. Beausset seul pouvait ne pas comprendre l'importance de ce qui se passait ; mais Napoléon, après sa longue expérience de la guerre, savait bien ce que signifiait la bataille non gagnée, après huit heures d'efforts, par celui qui attaque. Il savait que c'était presque un combat perdu et qu'au point où se trouvait la bataille, le moindre hasard pouvait le perdre lui-même et ses troupes.

Quand il se rappelait toute cette étrange cam-

pagne de Russie, dans laquelle pas une bataille n'était gagnée, dans laquelle, pendant deux mois, il n'avait pris ni drapeaux, ni canons, ni corps d'armée, quand il regardait les visages tristes — en cachette — de son entourage et écoutait ces rapports : les Russes sont toujours debout, un sentiment terrible, semblable à celui qu'on éprouve en rêve, le saisissait. Il lui venait en tête tous les cas malheureux qui pouvaient le perdre. Les Russes pouvaient attaquer son aile gauche, déchirer son milieu, un obus égaré pouvait le tuer lui-même. Tout était possible. Dans les batailles précédentes, il n'avait réfléchi qu'aux chances de succès et maintenant, une quantité innombrable de hasards malheureux se présentaient à lui, et il les attendait tous. Oui, c'était comme dans un rêve, où l'homme voit un malfaiteur qui se jette sur lui, et, avec de terribles efforts, qui, il le sait, doivent l'anéantir, il s'élance et veut frapper le malfaiteur, mais sa main inerte et sans force tombe comme une guenille et l'horreur de la perte inévitable saisit l'homme sans défense.

La nouvelle que les Russes attaquaient le flanc gauche de l'armée française excita en Napoléon cette horreur. Il était assis au bas du mamelon, sur un pliant, la tête baissée, le coude sur les genoux. Berthier s'approcha de lui et lui proposa de faire un tour sur la ligne pour se rendre compte de la situation dans laquelle se trouvait la bataille.

— Quoi ? que dites-vous ? Oui, faites-moi amener un cheval, dit Napoléon.

Il monta à cheval et partit derrière Séméonovskoié. Dans la fumée de la poudre qui se dissipait lentement, sur tout l'espace où allait Napoléon, dans des mares de sang, gisaient des chevaux et des hommes, isolés et en tas. Napoléon et même ses généraux n'avaient jamais vu pareille horreur, pareille quantité de cadavres sur un aussi petit espace. Le grondement des canons qui ne cessait pendant dix heures consécutives et qui faisait mal aux oreilles donnait une importance particulière au spectacle (comme la musique dans les tableaux vivants). Napoléon, une fois monté sur la hauteur de Séméonovskoié, à travers la fumée, aperçut des rangs d'hommes en uniformes auxquels son œil n'était pas habitué.

C'étaient des Russes.

Les Russes, en rangs compacts, se trouvaient derrière Séméonovskoié et le mamelon, et tous leurs canons tonnaient sans cesse et couvraient de fumée toute la ligne. Ce n'était plus une bataille, c'était une tuerie continue qui ne pouvait mener à rien ni les Russes ni les Français.

Napoléon arrêta son cheval et tomba de nouveau dans cette passivité d'où l'avait tiré Berthier. Il ne pouvait arrêter l'œuvre qui s'accomplissait devant lui, autour de lui et qu'on regardait comme étant guidée et dirigée par lui. Et, à cause de son insuccès,

cette œuvre, pour la première fois, lui parut inutile et terrible.

Un des généraux s'approcha de Napoléon et se permit de lui proposer d'engager dans l'action la vieille garde. Ney et Berthier qui étaient là se regardèrent et sourirent avec mépris à la proposition insensée de ce général.

Napoléon baissa la tête et se tut longtemps.

— A HUIT CENTS LIEUES DE FRANCE, JE NE FERAI PAS DÉMOLIR MA GARDE, dit-il enfin, et, faisant volte-face, il repartit à Schévardine.

Koutouzov était assis, sa tête blanche baissée, son lourd corps affaissé sur un banc recouvert de tapis, à ce même endroit où Pierre l'avait vu le matin. Il ne donnait aucun ordre, se contentant de consentir ou non à ce qu'on lui proposait.

— Oui, oui, faites cela, répondait-il à diverses propositions. Oui, va, mon cher, disait-il tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses subalternes ; ou : Non, il ne faut pas, mieux vaut attaquer.

Il écoutait les rapports qu'on lui faisait, donnait des ordres, quand ses subordonnés lui en demandaient, mais quand il écoutait leurs rapports, il semblait ne pas s'intéresser au sens des mots qu'on lui disait, mais à quelque chose dans l'expression du visage, dans le ton de ceux qui parlaient. Il savait par sa longue expérience militaire, et il comprenait par son jugement d'homme âgé, qu'un

seul homme ne peut pas en guider cent mille qui luttent contre la mort.

Il savait que ce ne sont point les ordres du général en chef, que ce n'est pas l'endroit où sont disposées les troupes, ni la quantité de canons et le nombre d'hommes tués qui décident du sort de la bataille, mais cette force insaisissable qu'on appelle l'esprit de l'armée, et il suivait cette force et la guidait autant qu'il le pouvait. L'expression principale du visage de Koutouzov était l'attention concentrée, tranquille, qui dominait à peine la fatigue de son corps affaibli et vieux.

A onze heures du matin, on lui apporta la nouvelle que les flèches occupées par les Français étaient reprises mais que Bagration était blessé. Koutouzov fit : « Ah ! » et hocha la tête.

— Va chez le prince Pierre Ivanovitch et sache en détail ce qu'il y a, dit-il à l'un de ses aides de camp ; puis il s'adressa au prince de Wurtemberg qui se tenait derrière lui :

— Ne plairait-il pas à Votre Altesse de prendre le commandement de la première armée ?

Peu après le départ du prince, l'aide de camp du prince, qui n'avait pas eu le temps d'arriver à Séméonovskoié, revenait et annonçait au sérénissime que le prince demandait des renforts.

Koutouzov fronça les sourcils et envoya à Dokhtourov l'ordre de prendre le commandement de la première armée, et il demanda de faire revenir

le prince, de qui, disait-il, il ne pouvait se passer dans les moments importants.

Quand on apporta à Koutouzov la nouvelle que Murat était pris et quand les officiers de l'état-major le félicitèrent, il sourit.

— Attendez, messieurs, attendez, la bataille est gagnée et la capture de Murat n'a rien d'extraordinaire, mais il vaut mieux attendre pour se réjouir.

Cependant il envoya un aide de camp porter aux troupes cette nouvelle.

Quand, du flanc gauche, accourut Tcherbinine apportant la nouvelle que les Français avaient pris les flèches et Séméonovskoié, Koutouzov devinant aux bruits apportés du champ de bataille et au visage de Tcherbinine, que la situation n'était pas bonne, se leva comme s'il déplaçait ses jambes et, prenant Tcherbinine sous le bras, il l'emmena à l'écart.

— Va, mon cher, et vois si l'on ne peut pas faire quelque chose, dit-il à Ermolov.

Koutouzov était à Gorki, au centre de la position de l'armée russe. L'attaque de Napoléon, dirigée sur notre flanc gauche, était plusieurs fois repoussée. Au centre, les Français n'avaient pas dépassé Borodino ; au flanc gauche, la cavalerie d'Ouvarov avait mis les Français en fuite.

A trois heures, les attaques des Français cessèrent. Sur tous les visages qui venaient du champ de bataille et de ceux qui l'entouraient, Koutouzov lisait la tension arrivée au plus haut degré.

Koutouzov était heureux du succès inespéré de ce jour, mais les forces physiques l'abandonnaient. Plusieurs fois sa tête retombait, il somnolait. On lui servit à dîner. L'aide de camp de l'empereur, Volsogen, celui-là même qui, en passant devant le prince André, avait dit : « Il faut IM RAUM VERLEGEN » (1) et que Bagration haïssait tant, pendant le dîner, s'approcha de Koutouzov. Il venait de la part de Barclay rendre compte de la marche des affaires au flanc gauche. Le prudent Barclay de Tolly, voyant qu'une foule de blessés s'enfuyaient et que les rangs de derrière se disloquaient, en pesant toutes les circonstances de l'affaire, avait décidé que la bataille était perdue, et, par son favori, il envoyait cette nouvelle au général en chef.

Koutouzov mâchait avec difficulté du poulet rôti, et, de son œil petit, gai, il regardait Volsogen. Celui-ci, d'un pas négligent, un sourire à demi mépris sur les lèvres, s'approcha de Koutoutov en touchant à peine sa visière. Il affectait envers le sérénissime une sorte de négligence qui avait pour but de montrer que lui, en militaire très instruit, laissait aux Russes le soin de se faire une idole de ce vieillard inutile, mais que lui-même savait à qui il avait affaire. « DER ALTE HERR (comme les Allemands appelaient entre eux Koutouzov) MACHT SICH GANZ BEQUEM (2) », pensait Volsogen

(1) Transporter dans l'espace.

(2) Le vieux monsieur se met tout à fait à son aise.

en regardant sévèrement les assiettes qui se trouvaient devant Koutouzov. Il commença à rappeler au « vieux monsieur » la situation de l'affaire au flanc gauche, comme Barclay lui avait ordonné de le faire et comme lui-même l'avait vue et comprise.

— Tous les points de notre position sont aux mains de l'ennemi ; nous ne savons par qui le repousser parce qu'il n'y a pas de troupes ; elles fuient, et il est impossible de les arrêter.

Koutouzov cessa de mâcher, et, étonné, comme s'il ne comprenait pas ce qu'on lui disait, il fixait son regard sur Volsogen. Celui-ci, en remarquant l'émotion DES ALTEN HERRN (1), dit avec un sourire :

— Je ne me crois pas le droit de cacher à Votre Excellence ce que j'ai vu. Les troupes sont complètement désorganisées...

— Vous avez vu ? Vous avez vu ? s'écria Koutouzov en fronçant les sourcils, se levant rapidement et marchant sur Volsogen. — Comment, vous... Comment osez-vous... s'écria-t-il en faisant un geste menaçant de sa main tremblante, et tout suffocant. Comment osez-vous, monsieur, le dire à moi. Vous ne savez rien. Dites de ma part au général Barclay que ses renseignements sont faux, et que moi, général en chef, je connais mieux que lui la marche de la bataille.

(1) Du vieux monsieur.

Volsogen voulut dire quelque chose, mais Koutouzov l'interrompit.

— L'ennemi est repoussé au flanc gauche et vaincu au flanc droit. Si vous avez mal vu, monsieur, ne vous permettez pas de dire ce que vous ne savez pas. Veuillez aller chez le général Barclay et lui transmettre pour demain mon ordre absolu d'attaquer l'ennemi, dit sévèrement Koutouzov.

Tous se taisaient et l'on n'entendait que la respiration haletante du vieux général.

— Ils sont repoussés partout, j'en remercie Dieu et notre vaillante armée. L'ennemi est vaincu, et demain nous le chasserons de notre sainte Russie ! dit Koutouzov en se signant ; et, tout à coup, il sanglota.

Volsogen haussa les épaules, fit une grimace, et, sans mot dire, s'écarta sur le côté, étonné UEBER DIESE EINGENOMMENHEIT DES ALTEN HERRN (1).

— Ah ! le voilà, mon héros ! dit Koutouzov au général, beau, assez gros, à la chevelure noire, qui, à ce moment, montait sur le mamelon. C'était Raïevsky qui, toute la journée, était resté au point principal du champ de Borodino.

Raïevsky rapportait que les troupes se tenaient fermes dans leurs positions et que les Français n'osaient plus les attaquer.

Après l'avoir écouté, Koutouzov dit :

(1) De l'obstination du vieux monsieur.

— VOUS NE PENSEZ DONC PAS, *comme les autres*, QUE NOUS SOMMES OBLIGÉS DE NOUS RETIRER.

— AU CONTRAIRE, VOTRE ALTESSE, DANS LES AFFAIRES INDÉCISES, C'EST TOUJOURS LE PLUS OPINIÂTRE QUI RESTE VICTORIEUX, ET MON OPINION...

Koutouzov appela son aide de camp.

— Kaïssarov, assieds-toi et écris l'ordre pour demain. Et toi, dit-il à un autre, va sur la ligne et annonce que demain nous attaquons.

Pendant que cette conversation avait lieu avec Raïevsky, et pendant que Koutouzov dictait l'ordre, Volsogen revenait de voir Barclay et disait que le général Barclay de Tolly désirait avoir l'affirmation écrite de cet ordre du feld-maréchal.

Sans regarder Volsogen, Koutouzov ordonna d'écrire cet ordre que l'ancien général en chef désirait avoir pour éviter, avec raison, la responsabilité personnelle. Et, par un lien mystérieux, indéfinissable, qui soutenait dans toute l'armée la même impression qu'on appelle l'esprit de l'armée et qui est le nerf principal de la guerre, les paroles de Koutouzov, son ordre, se transmirent momentanément dans tous les points de l'armée. Ce n'étaient pas les paroles mêmes, ce n'était pas l'ordre qui étaient transmis dans les derniers anneaux de cette chaîne, dans les récits transmis de l'un à l'autre aux divers points de l'armée, il n'y avait même rien de semblable à ce qu'avait dit Koutouzov, mais le sens de ses paroles se communi-

quait partout, parce que les paroles de Koutouzov découlaient non de considérations habiles mais du sentiment qui était en l'âme du général en chef comme dans celle de chaque Russe.

En apprenant que nous attaquerions l'ennemi le lendemain, en entendant, des sphères supérieures de l'armée, l'affirmation de ce à quoi ils voulaient croire, les hommes épuisés, chancelants, se rassérénèrent et s'encourageaient.

Le régiment du prince André était dans les réserves qui, jusqu'à deux heures, se trouvaient inactives derrière le village Séméonovskié, sous le feu vif de l'artillerie. A deux heures, le régiment, qui avait déjà perdu plus de deux cents hommes, fut mis en mouvement en avant, à travers les champs d'avoine piétinés, sur l'espace compris entre le village Séméonovskié et la batterie du mamelon où, pendant cette matinée, des milliers d'hommes étaient tués et sur lequel, à deux heures, était dirigé le feu concentré de quelques centaines de canons ennemis.

Sans bouger de cet endroit et sans lancer une seule charge, le régiment y perdit encore un tiers de ses soldats. En avant, et surtout à droite, dans la fumée qui ne se dissipait pas, les canons grondaient, et, sur l'étendue mystérieuse de fumée qui couvrait tout le pays en avant, des boulets et des

grenades volaient sans cesse avec un sifflement rapide.

Parfois, comme pour donner du repos, pendant un quart d'heure, tous les boulets et les grenades volaient au delà, mais parfois, pendant une minute, le régiment perdait plusieurs hommes, et, à chaque instant, on retirait des tués, on emportait des blessés.

A chaque nouveau coup, ceux qui n'étaient pas encore tués avaient de moins en moins de chance de rester saufs. Le régiment était rangé en colonnes, par bataillons, avec intervalles de trois cents pas, mais, malgré cela, tous les hommes étaient sous la même impression.

Tous étaient également silencieux et sombres. Les conversations s'entendaient rarement dans les rangs et elles cessaient chaque fois qu'un coup partait et qu'on entendait ce cri : « Brancard ! » La plupart du temps, les soldats, selon l'ordre, étaient assis par terre. L'un, ôtant son bonnet, le déplaçait soigneusement et, de nouveau, en ramassait les plis ; l'autre, ayant réduit la terre glaise en poussière, en frottait sa baïonnette ; un troisième détachait sa ceinture et en arrangeait les boucles ; un autre refaisait soigneusement ses bandelettes et se rechaussait. Quelques-uns faisaient de petites maisons en terre ou en chaume ou des paillassons : tous semblaient absorbés dans leurs occupations. Quand des hommes étaient blessés ou tués,

quand les brancards apparaissaient, quand les nôtres retournaient, quand, à travers la fumée, l'on voyait de grandes masses ennemies, personne n'y faisait attention, et quand la cavalerie et l'artillerie passaient en avant, là où l'on voyait les mouvements de notre infanterie, des réflexions encourageantes s'entendaient de tous côtés. Mais c'était les événements tout à fait étrangers, n'ayant aucun rapport avec la bataille, qui méritaient la plus grande attention. L'attention de ces gens endormis moralement semblait se reposer sur ces sujets ordinaires de la vie. La batterie de l'artillerie passa devant le front du régiment. A l'un des caissons, un cheval de côté emmêla les guides : « Hé ! le bricolier ? Arrange donc ! Il tombera... Eh ! il ne voit pas !... criait-on dans tous les rangs du régiment.. Une autre fois, l'attention générale était attirée par un petit chien brun, à la queue redressée, venu on ne sait d'où, et qui, en courant, et la mine peu rassurée, parut devant les rangs, puis, tout d'un coup, effrayé par un obus qui frappa très près, poussa un cri, et, baissant la queue, se jeta de côté. Des rires et des cris éclatèrent dans tout le régiment. Mais de pareilles distractions se comptaient par minutes, et les hommes, depuis huit heures déjà, étaient là, sans manger, inactifs, sous l'horreur incessante de la mort, et leurs visages pâles et sombres pâlis-saient et s'assombrissaient de plus en plus.

Le prince André, comme tous les hommes de son régiment, était pâle, les sourcils froncés. Les mains croisées derrière le dos, la tête baissée, il marchait de long en large sur la prairie voisine d'un champ d'avoine. Il n'avait rien à faire, ni à ordonner. Tout se faisait de soi-même. On traînait les morts derrière le front, on emportait les blessés et les rangs se reformaient. Si les soldats s'écartaient, ils retournaient en hâte. Le prince André, croyant d'abord de son devoir d'exciter le courage de ses soldats et de leur montrer l'exemple, marcha dans les rangs, mais ensuite, il se convainquit qu'il n'avait rien à apprendre à personne. Toutes les forces de son âme, comme celles de chaque soldat, se concentraient consciencieusement dans l'effort continu de ne pas contempler l'horreur de la situation. Il marchait dans la prairie, les jambes traînantes, piétinait l'herbe et regardait la poussière qui couvrait ses bottes. Tantôt il marchait à grands pas en tâchant de retomber sur les traces laissées dans la prairie par les faucheurs, tantôt, en comptant ses pas, il calculait combien de fois il devait passer d'une dérayure à l'autre pour faire une *verste*, tantôt il arrachait un brin d'absinthe qui poussait sur la dérayure, il le frottait entre ses mains et sentait son odeur parfumée, amère et forte. De tout le travail de sa pensée de la veille, il ne restait rien. Il ne pensait à rien. D'une oreille fatiguée, il écoutait toujours les mêmes sons, dis-

linguant le sifflement du grondement des projectiles, et il examinait les visages qu'il connaissait bien des soldats du premier bataillon, et il attendait. « Voici... celle-ci... donne pour nous ! » pensa-t-il en entendant le sifflement, qui se rapprochait de lui, de quelque chose enveloppé de fumée. « Une, deux ! Encore ! Ça y est... » Il s'arrêta et regarda les rangs. « Non, par-dessus, ah ! celui-ci va tomber. » Et il se remit à marcher en tâchant de faire de grands pas pour arriver à la dérayure en seize pas. Un sifflement... un coup éclata. A cinq pas de lui, la terre sèche était arrachée, le boulet avait disparu. Un frisson parcourut son dos. De nouveau il regarda les rangs. Plusieurs devaient être tués. Une grande foule se heurtait autour du deuxième bataillon.

— Monsieur l'aide de camp, s'écria-t-il, donnez l'ordre qu'on ne se serre pas. L'aide de camp exécuta l'ordre et s'approcha du prince André. De l'autre côté s'avancait, à cheval, le commandant du bataillon.

— Prends garde ! Un soldat poussa ce cri d'une voix effrayée, et, comme un oiseau qui, en sifflant dans son vol rapide, se pose sur le sol, de même presque sans bruit une grenade tomba à deux pas du prince André, près du cheval du commandant de bataillon. Le cheval, le premier, sans se demander s'il était bien ou mal de montrer de la peur, renifla, bondit sur ses pattes de derrière,

faillit laisser tomber le major et sauta de côté. La frayeur du cheval se communiqua aux hommes.

— A terre ! s'écria la voix de l'aide de camp qui se jetait sur le sol. Le prince André était debout indécis. La grenade fumante tournait comme une toupie entre lui et l'aide de camp courbé entre le chaume et la prairie, près d'une touffe d'absinthe.

« Est-ce la mort ? » pensa le prince André en regardant d'un œil nouveau, envieux, l'herbe, l'absinthe et la petite fumée qui s'élevait de la boule noire qui tombait. « Je ne puis, je ne veux pas mourir ! J'aime la vie, j'aime cette herbe, la terre, l'air... » Il pensait cela, et en même temps il se rappela qu'on le regardait, et dit à l'aide de camp :

— C'est une honte, monsieur l'officier, quelle...

Il n'acheva pas. Au même moment, un éclat, un sifflement, un bruit de vitre brisée, l'odeur suffocante de la poudre, et le prince André tourna sur lui-même, puis, en levant les bras il tomba la poitrine à terre.

Quelques officiers accoururent vers lui. Du côté droit de l'abdomen le sang coulait sur l'herbe.

Les miliciens appelés avec un brancard s'arrêtèrent en arrière. Le prince André était allongé la poitrine sur l'herbe et respirait péniblement.

— Eh bien ! Pourquoi vous arrêtez-vous ? Avancez !

Les paysans s'approchèrent, le prirent par les épaules et les jambes, mais à ses gémissements

douloureux, ils se regardèrent entre eux et le laissèrent.

— Prends ! Mets-le. Ça ne fait rien ! dit une voix. Ils le prirent une seconde fois par les épaules et le mirent sur le brancard.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce possible ! Le ventre ! C'est la fin ! Ah ! mon Dieu ! entendait-on parmi les officiers.

— Elle m'a sifflé devant l'oreille, à un cheveu, disait l'aide de camp.

Les paysans, ayant installé le brancard sur leurs épaules, suivaient hâtivement le sentier vers l'ambulance.

— Marchez au pas ! hé ! les paysans ! cria l'officier en arrêtant par l'épaule ceux qui ne marchaient pas régulièrement et secouaient le brancard.

— Arrange-toi, eh ! Fédor ! disait le paysan de devant.

— Voilà ! ça va bien ! fit joyeusement celui de derrière en tombant au pas.

— Excellence ! prince ! dit Timokhine d'une voix tremblante, en accourant et regardant le brancard.

Le prince André ouvrit les yeux ; il regarda à travers le brancard, où sa tête retomba lourdement, celui qui parlait, et de nouveau ferma les paupières.

Les miliciens apportèrent le prince André près de la forêt où étaient les chariots et l'ambulance.

L'ambulance comprenait trois tentes ouvrant sur

la lisière d'un bois de bouleaux. Dans le bois se trouvaient les charrettes et les chevaux. Les chevaux mangeaient l'avoine dans leur sac, et des moineaux venaient récolter le grain qui tombait, les corbeaux sentant le sang croassaient hardiment et volaient parmi les bouleaux. Autour des tentes, sur un espace de plus de deux *déciatines*, des hommes ensanglantés, diversement habillés, étaient couchés, assis ou debout. Près des blessés, se tenait une foule de soldats brancardiers aux visages tristes et attentifs, que les officiers donnaient en vain l'ordre de chasser de là.

Sans écouter les officiers, les soldats restaient appuyés sur les brancards et, le regard fixe, comme s'ils tâchaient de comprendre l'importance du spectacle, ils regardaient ce qui se passait devant eux. Des tentes arrivaient tantôt des gémissements aigus, méchants, tantôt des gémissements plaintifs. De temps en temps, les infirmiers venaient chercher de l'eau dans la cour et désignaient ceux qu'il fallait porter. Les blessés qui attendaient leur tour près de la tente gémissaient, pleuraient, criaient, demandaient de l'eau-de-vie, quelques-uns avaient le délire.

En enjambant les blessés pas encore pansés, on porta tout près de l'une des tentes le prince André, commandant du régiment, et on s'arrêta en attendant des ordres. Le prince André ouvrit les yeux et pendant longtemps ne put comprendre ce qui se

passait autour de lui : la prairie, l'absinthe, le chaume, la balle noire tourbillonnante et son élan passionné pour la vie se rappelaient à lui. A deux pas de lui, un beau et grand sous-officier aux cheveux noirs, debout et s'appuyant sur un tronc, la tête bandée, causait fort et attirait l'attention générale. Des balles l'avaient blessé à la tête et à la jambe. Autour de lui, une foule de blessés et de brancardiers écoutaient avidement ses paroles.

— Quand nous l'avons chassé de là, alors il a tout abandonné et nous avons pris le roi lui-même ! criait le soldat, les yeux brillants, en regardant autour de lui. Si seulement les réserves étaient venues à ce moment, alors, mon cher, il ne resterait plus trace d'eux. C'est sûr, je te dis...

Le prince André, comme tous ceux qui entouraient le narrateur, le regardait d'un œil brillant et éprouvait un sentiment consolant. « Mais n'est-ce pas indifférent maintenant ? Qu'y aura-t-il là-bas ! et qu'y avait-il ici ? Pourquoi tant regretter de quitter cette vie?... Il y avait dans cette vie quelque chose que je ne comprenais et ne comprends pas ? » pensa-t-il.

XXXVII

Un des médecins, en tablier ensanglanté, les mains pleines de sang, dans l'une desquelles, entre l'auriculaire et le pouce (pour ne pas le maculer), il tenait un cigare, sortit de la tente. Il leva la tête et se mit à regarder de côté, par-dessus les blessés. Evidemment il voulait respirer un peu. Après avoir tourné la tête un moment, à droite et à gauche, il soupira et baissa les yeux.

— Eh bien ! Tout de suite, — répondit-il aux paroles de l'infirmier qui lui désignait le prince André, et il ordonna de le porter dans la tente.

Dans la foule des blessés qui attendaient un murmure se souleva.

— Évidemment que même dans l'autre monde, la vie est meilleure pour les messieurs, prononça quelqu'un.

On emporta le prince André et il fut placé sur une table débarrassée à l'instant et d'où l'infir-

mier faisait couler quelque chose. Le prince André ne pouvait discerner tout ce qui se faisait dans la tente : les gémissements plaintifs alentour, des douleurs intolérables dans le dos et l'abdomen, le distrayaient. Tout ce qu'il voyait autour de lui se confondait pour lui en une impression générale de corps humains nus, ensanglantés, emplissant toute la tente basse, de même que, quelques semaines avant, par une chaude journée d'août, ces mêmes corps emplissaient l'étang boueux de la route de Smolensk. Oui, c'étaient ces mêmes corps, cette même CHAIR A CANON, dont la vue, comme si alors elle eût été le présage de l'état actuel, excitait en lui le dégoût.

Dans la tente, il y avait trois tables : deux étaient occupées, on plaça le prince André sur la troisième. On l'y laissa seul un moment et malgré lui, il voyait ce qui se faisait sur les deux autres tables. Sur la table la plus proche était étendu un Tatar, probablement un Cosaque, à en juger par l'uniforme jeté à côté. Quatre soldats le tenaient. Le médecin, en lunettes, faisait quelque chose sur son dos brun, musclé.

— Oh ! oh ! oh ! criait le Tatar, et relevant tout à coup son visage musclé, noir, au nez court, et montrant ses dents blanches, il se mit à se défaire, à s'agiter et poussa des cris perçants. Sur l'autre table, entourée de beaucoup de personnes, un homme grand et gros était couché sur le dos, la

tête rejetée en arrière (la couleur de sa chevelure bouclée, la coupe de la tête semblaient au prince André étrangement connues). Quelques infirmiers appuyés sur sa poitrine le maintenaient. Une de ses jambes, longue, blanche, était agitée sans cesse par un tremblement convulsif. Cet homme sanglotait fiévreusement, en suffoquant. Deux médecins, en silence, — l'un était pâle et tremblait, — faisaient quelque chose à son autre jambe qui était rouge.

Quand il eut fini avec le Tatar, sur qui on jeta un manteau, le docteur à lunettes, en s'essuyant les mains, s'approcha du prince André.

Il regarda le visage du prince André et se détourna hâtivement.

— Déshabillez-le ! Pourquoi restez-vous sans rien faire ? cria-t-il sévèrement aux infirmiers.

L'image de sa première enfance se rappela au prince André quand l'infirmier, d'une main hâtive, les manches retroussées, déboutonna sa tunique et lui ôta ses habits.

Le docteur se pencha sur la blessure, la tâta, poussa un profond soupir, ensuite, il fit signe à quelqu'un. La souffrance effroyable dans l'abdomen avait fait perdre connaissance au prince André. Quand il revint à lui, les fragments du fémur brisé étaient enlevés, un morceau de chair coupé et la blessure pansée ; on lui pulvérisait de l'eau sur le visage. Dès qu'il ouvrit les yeux, le docteur

se pencha vers lui, lui mit un baiser sur les lèvres et s'éloigna rapidement.

Après la souffrance endurée, le prince André sentit un bien-être qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Tous les meilleurs moments de sa vie, les plus heureux, surtout l'enfance la plus lointaine, quand on le déshabillait et le mettait au lit, quand sa vieille bonne chantait en le berçant, quand, la tête enfouie dans ses oreillers, il se sentait heureux de la seule conscience de la vie, tous ces instants se présentaient à son imagination, non comme le passé, mais comme la réalité.

Autour de ce blessé, dont la tête semblait connue au prince André, les médecins s'agitaient. On le soulevait, on le calmait.

— Montrez-la moi. Oh ! oh ! oh ! et ses gémissements étaient entrecoupés par des sanglots effrayés et résignés à la souffrance.

En écoutant ces gémissements, le prince André voulait pleurer. Soit parce qu'il mourait sans gloire, ou parce qu'il regrettait de se séparer de la vie, soit à cause de ses souvenirs d'enfance à jamais disparus, ou parce qu'il souffrait de la souffrance des autres et de tous ces gémissements plaintifs, mais il voulait pleurer des larmes d'enfant, douces, presque joyeuses.

On montra au blessé sa jambe coupée, encore chaussée, avec le sang caillé.

— Oh ! oh ! oh ! sanglota-t-il comme une femme.

Le docteur qui se tenait devant le blessé et cachait son visage s'écarta.

« Mon Dieu ! qu'est-ce donc ! Pourquoi est-il ici ? » se dit le prince André.

Dans l'homme malheureux qui sanglotait et à qui l'on venait de couper la jambe, il reconnut Anatole Kouraguine. On tenait Anatole sous les bras et on lui offrait un verre d'eau dont il ne pouvait saisir les bords avec ses lèvres tremblantes, gonflées. Anatole sanglotait péniblement.

« Oui, c'est lui ! Oui, cet homme est lié avec moi par quelque chose d'intime et de douloureux », pensa le prince André sans comprendre encore clairement tout ce qui était devant lui. « Quel lien y a-t-il entre cet homme et mon enfance et ma vie ? » se demandait-il sans trouver de réponse. Et tout à coup un souvenir nouveau, inattendu, du domaine de l'enfance pur et aimant, se présentait au prince André. Il se rappelait Natalie telle qu'il l'avait vue la première fois au bal de 1810, avec son cou fin, ses bras, son visage heureux, effrayé, prêt à l'enthousiasme, et son amour et sa tendresse pour elle s'éveillaient en son âme plus forts que jamais. Il se rappelait maintenant le lien qui existait entre lui et cet homme qui, à travers les larmes dont ses yeux étaient gonflés, le regardait vaguement. Le prince André se rappelait tout : et la pitié, et l'enthousiasme, et l'amour pour cet homme, emplissaient joyeusement son cœur.

Le prince André ne pouvait se contenir davantage, il versait des larmes douces, aimantes, sur les autres, sur soi-même, sur leurs erreurs et les siennes.

« La miséricorde, l'amour pour le prochain, pour ceux qui nous aiment, l'amour pour ceux qui nous haïssent, pour nos ennemis. Oui, cet amour que Dieu a prêché sur terre, que m'enseignait la princesse Marie et que je ne comprenais pas. Voilà pourquoi je regrette la vie, voilà ce qui serait en moi si je vivais, mais maintenant il est trop tard, je le sais ! »

XXXVIII

L'aspect terrifiant du champ de bataille, couvert de cadavres et de blessés, uni à la lourdeur dans la tête, à la nouvelle que vingt généraux qu'il connaissait étaient tués ou blessés, et à la conscience de la faiblesse de sa main jadis puissante, produisaient une impression inattendue sur Napoléon, qui, d'ordinaire, aimait à regarder les morts et les blessés, pour éprouver par là, disait-il, sa force d'âme.

Mais ce jour, l'aspect effrayant du champ de bataille avait vaincu cette force d'âme dans laquelle il mettait son mérite et sa grandeur ; il se retira à la hâte du champ de bataille et revint au mamelon de Schévardine.

Pâle, bouffi, lourd, les yeux vagues, le nez rouge, la voix enrouée, il était assis sur un pliant et entendait sans le vouloir et sans lever les yeux les sons de la canonnade. Avec un ennui maladif

il attendait la fin de cette affaire à laquelle il se jugeait lié, mais qu'il ne pouvait arrêter. Le sentiment personnel, humain, pour un court moment, primait cette image artificielle de la vie qu'il servait depuis si longtemps. Il transportait sur soi les souffrances et la mort qu'il voyait sur le champ de bataille.

La lourdeur de la tête et de la poitrine lui rappelaient la possibilité des souffrances et de la mort pour lui aussi. A ce moment il ne désirait pour lui ni Moscou, ni la victoire, ni la gloire (de quelle gloire avait-il encore besoin ?) maintenant, il ne désirait qu'une chose : le repos, la tranquillité, la liberté. Mais quand il fut sur la hauteur de Séméonovskié, le chef d'artillerie lui proposa de faire monter quelques batteries sur ces hauteurs, afin d'augmenter le feu sur les troupes russes concentrées devant le village Kniaskovo. Napoléon y consentit et ordonna de lui apporter la nouvelle de l'effet produit par ces batteries.

L'aide de camp vint dire que, par ordre de l'empereur, deux cents canons étaient dirigés sur les Russes, mais qu'ils tenaient quand même.

— Notre feu les fauche par rangs entiers, mais ils restent quand même ! dit l'aide de camp.

— ILS EN VEULENT ENCORE ? dit Napoléon d'une voix enrouée.

— Sire ? fit l'aide de camp qui n'avait pas bien entendu.

— ILS EN VEULENT ENCORE, DONNEZ-LEUR-EN ! prononça Napoléon d'une voix rauque en fronçant les sourcils.

Sans qu'il donnât des ordres, ce qu'il désirait se faisait, et il ne donnait des ordres que parce qu'il pensait qu'on en attendait de lui. Et de nouveau il se transportait dans ce monde intérieur ancien, artificiel, peuplé d'images quelconques de grandeur chimérique, et de nouveau (tel un cheval qui marche en faisant mouvoir la roue et s'imagine faire quelque chose pour soi) il se mettait docilement à remplir le rôle cruel, triste, pénible, inhumain qui lui était dévolu.

Et l'esprit et la conscience de cet homme étaient assombris — non seulement à cette heure, dans ce jour — plus péniblement que ceux de tous les autres acteurs de cette œuvre, mais jamais jusqu'à la fin de sa vie il ne put comprendre ni le bien, ni la beauté, ni la vérité, ni la signification de ces actes, trop contraires au bien et à la vérité, trop éloignés de tout sentiment humain pour les pouvoir comprendre. Il ne pouvait renoncer à ses actes loués par la moitié du monde et c'est pourquoi il devait renoncer au vrai et au bien, à tout acte humain.

Ce n'est pas seulement ce jour-là, qu'en parcourant le champ de bataille plein de morts et de blessés (par sa volonté, à ce qu'il pensait), en regardant ces gens il calculait combien il y avait de Russes contre un Français et, se leurrant soi-même, il trouvait

des causes de se réjouir parce que, contre un Français, il y avait cinq Russes.

Ce n'est pas seulement en ce jour, comme il l'écrivait dans une lettre de Paris, QUE LE CHAMP DE BATAILLE A ÉTÉ SUPERBE, parce qu'il y avait cinquante mille cadavres, mais aussi à l'île de Sainte-Hélène, dans le silence de la solitude, où il disait avoir l'intention de consacrer ses loisirs à l'exposé des grandes œuvres qu'il avait faites, il écrivait :

« LA GUERRE DE RUSSIE A DU ÊTRE LA PLUS POPULAIRE DES TEMPS MODERNES : C'ÉTAIT CELLE DU BON SENS ET DES VRAIS INTÉRÊTS, CELLE DU REPOS ET DE LA SÉCURITÉ DE TOUS ; ELLE ÉTAIT PUREMENT SCIENTIFIQUE ET CONSERVATRICE.

» C'ÉTAIT POUR LA GRANDE CAUSE, LA FIN DES HASARDS ET LE COMMENCEMENT DE LA SÉCURITÉ. UN NOUVEL HORIZON, DE NOUVEAUX TRAVAUX ALLAIENT SE DÉROULER, TOUT PLEINS DU BIEN-ÊTRE ET DE LA PROSPÉRITÉ DE TOUS. LE SYSTÈME EUROPÉEN SE TROUVAIT FONDÉ ; IL N'ÉTAIT PLUS QUESTION QUÉ DE L'ORGANISER.

» SATISFAIT SUR CES GRANDS POINTS ET TRANQUILLE PARTOUT, J'AURAI EU AUSSI MON *congrès* ET MA *sainte alliance*. CE SONT DES IDÉES QU'ON M'A VOLÉES. DANS CETTE RÉUNION DE GRANDS SOUVERAINS, NOUS EUSSIONS TRAITÉ DE NOS INTÉRÊTS EN FAMILLE ET COMPTÉ DÈS LORS A MOITIÉ AVEC LES PEUPLES.

» L'EUROPE N'EUT BIENTÔT FAIT DE LA SORTE VÉRITABLEMENT QU'UN MÊME PEUPLE, ET CHACUN, EN VOYAGEANT PARTOUT, SE FUT TROUVÉ TOUJOURS DANS LA

PATRIE COMMUNE. J'EUSSE DEMANDÉ TOUTES LES RIVIÈRES NAVIGABLES POUR TOUS, LA COMMUNAUTÉ DES MERS ET QUE LES GRANDES ARMÉES PERMANENTES FUSSENT RÉDUITES DÉSORMAIS A LA SEULE GARDE DES SOUVERAINS.

» DE RETOUR EN FRANCE, AU SEIN DE LA PATRIE, GRANDE, FORTE, MAGNIFIQUE, TRANQUILLE, GLORIEUSE, J'EUSSE PROCLAMÉ SES LIMITES IMMUABLES ; TOUTE GUERRE FUTURE PUREMENT *défensive* ; TOUT AGRANDISSEMENT NOUVEAU *antinational*. J'EUSSE ASSOCIÉ MON FILS A L'EMPIRE ; MA *dictature* EUT FINI, ET SON RÈGNE CONSTITUTIONNEL EUT COMMENCÉ...

» PARIS EUT ÉTÉ LA CAPITALE DU MONDE ET LES FRANÇAIS L'ENVIE DES NATIONS !...

» MES LOISIRS ENSUITE ET MES VIEUX JOURS EUSSENT ÉTÉ CONSACRÉS, EN COMPAGNIE DE L'IMPÉRATRICE ET DURANT L'APPRENTISSAGE ROYAL DE MON FILS, A VISITER LENTEMENT, EN VRAI COUPLE CAMPAGNARD, AVEC NOS PROPRES CHEVAUX, TOUS LES RECOINS DE L'EMPIRE, RECEVANT LES PLAINTES, REDRESSANT LES TORTS, SEMANT DE TOUTES PARTS ET PARTOUT LES MONUMENTS ET LES BIENFAITS. »

Lui, destiné par la Providence au rôle triste, servile de bourreau des peuples, était convaincu que le but de ses actes était le bien des peuples et qu'il pouvait guider des millions de destinées humaines et les orienter vers le bonheur.

« DES QUATRE CENT MILLE HOMMES QUI PASSÈRENT LA VISTULE, écrivait-il plus loin sur la guerre de Russie, LA MOITIÉ ÉTAIT AUTRICHIENS, PRUSSIENS, SAXONS, PO-

LONAIS, BAVAROIS, WURTEMBOURGEOIS, MECKLEMBOURGEOIS, ESPAGNOLS, ITALIENS, NAPOLITAINS. L'ARMÉE IMPÉRIALE PROPREMENT DITE ÉTAIT POUR UN TIERS COMPOSÉE DE HOLLANDAIS, BELGES, HABITANTS DES BORDS DU RHIN, PIÉMONTAIS, SUISSES, GENEVOIS, TOSCANI, ROMAINS, HABITANTS DE LA 32^e DIVISION MILITAIRE, BRÈME, HAMBOURG, ETC. ; ELLE COMPTAIT A PEINE CENT QUARANTE MILLE HOMMES PARLANT FRANÇAIS. L'EXPÉDITION DE RUSSIE COUTA MOINS DE CINQUANTE MILLE HOMMES A LA FRANCE ACTUELLE, L'ARMÉE RUSSE, DANS LA RETRAITE DE WILNA A MOSCOU, DANS LES DIFFÉRENTES BATAILLES, A PERDU QUATRE FOIS PLUS QUE L'ARMÉE FRANÇAISE ; L'INCENDIE DE MOSCOU A COUTÉ LA VIE A CENT MILLE RUSSES, MORTS DE FROID ET DE MISÈRE DANS LES BOIS ; ENFIN, DANS SA MARCHÉ DE MOSCOU A L'ODER, L'ARMÉE RUSSE FUT AUSSI ATTEINTE PAR L'INTÉMPÉRIE DE LA SAISON ; ELLE NE COMPTAIT A SON ARRIVÉE A WILNA QUE CINQUANTE MILLE HOMMES ET A KALISCH MOINS DE DIX-HUIT MILLE. »

Il s'imaginait que la guerre contre la Russie s'était faite par sa volonté et l'horreur de ce qui se commettait ne frappait pas son âme. Il prenait hardiment sur soi toute la responsabilité de l'événement et son esprit voyait la justification dans ce fait que, parmi les centaines de mille hommes qui avaient péri, il y avait moins de Français que de Hessois ou de Bavares.

Quelques dizaines de mille hommes en uniforme gisaient morts, en différentes positions, sur les champs appartenant à M. Davidov et aux paysans du Trésor, sur ces champs et ces prairies où, pendant des centaines d'années, les paysans des villages Borodino, Gorki, Schevardine et Séméonovskoïé faisaient les récoltes et où paissait le bétail.

Aux ambulances, sur l'espace d'une *déciatine*, l'herbe et le sol étaient imbibés de sang. La foule des blessés et des soldats de diverses armes, aux visages effrayés, retournaient soit vers Mojaïsk, soit du côté de Valouiévo. D'autres, tourmentés, affamés, conduits par leurs chefs, marchaient en avant. D'autres enfin restaient à leur place et commentaient à tirer.

Sur tous les champs, auparavant si beaux et si gais, avec les baïonnettes et la fumée brillantes au soleil du matin, étaient maintenant répandus le brouillard, l'humidité et l'odeur aigre, étrange de salpêtre et de sang. Les nuages s'étaient rassemblés et une petite pluie commençait à tomber sur les morts et les blessés, sur les gens effrayés, fatigués qui commençaient à douter, comme si cette pluie voulut dire : « Assez ! Assez. Hommes ! Cessez ! Ressaisissez vous ! Songez à ce que vous faites ! »

Les hommes de l'une et de l'autre armées, fatigués, affamés, commençaient également à douter s'il leur fallait encore s'entre-tuer, et, sur tous les visages on remarquait l'hésitation, et à chacun se posait la question : « Pourquoi ? Pourquoi dois-je tuer et être tué ? Tuez si vous voulez, faites ce que vous voulez, moi je ne veux plus. » Vers le soir cette pensée mûrissait également dans l'âme de chacun.

Tous ces hommes pouvaient, à n'importe quel moment, s'horrorifier de ce qu'ils faisaient, quitter tout et s'enfuir.

Mais, bien qu'à la fin de la bataille les hommes sentissent déjà toute l'horreur de leurs actes, bien qu'ils eussent été heureux de cesser, une force incompréhensible, mystérieuse, continuait à les retenir, et les artilleurs, couverts de sueur, de poudre et de sang, réduits au tiers, tout trébuchants et

suffocants de fatigue, apportaient des charges, chargeaient, visaient, enflammaient la mèche, et les boulets, avec la même rapidité et la même cruauté, volaient des deux côtés et déchiquetaient les corps humains. Et cette œuvre terrible, qui se faisait non par la volonté des hommes mais par la volonté de celui qui dirige les hommes et le monde, continuait de s'accomplir.

Celui qui aurait vu les derniers rangs de l'armée russe aurait dit que les Français n'avaient plus à faire qu'un petit effort pour l'anéantir. Celui qui aurait vu les rangs de derrière des Français, aurait dit que les Russes n'avaient qu'un petit effort à faire pour perdre les Français. Mais ni les Russes ni les Français ne firent cet effort et le feu de la bataille s'éteignit lentement.

Les Russes ne firent pas cet effort parce que ce n'était pas eux qui avaient attaqué les Français. Au commencement de la bataille ils restaient sur la route de Moscou, la barrant, et ils continuaient à rester à la fin de la bataille comme ils étaient au commencement.

Mais si même le but des Russes eût été de renverser les Français, ils n'auraient pu faire ce dernier effort, parce que toutes les troupes russes étaient battues, qu'il n'y avait pas une seule partie de l'armée qui n'eût point souffert de la bataille et que les Russes, en restant sur leur place, avaient

perdu *la moitié* de leur armée. Les Français qui avaient le souvenir des victoires remportées pendant quinze ans, avec l'assurance de l'invincibilité de Napoléon et la conscience qu'ils avaient accaparé une partie du champ de bataille, qu'ils n'avaient perdu qu'un quart des leurs et que la garde de vingt mille hommes était encore intacte, les Français pouvaient faire cet effort. Les Français qui attendaient l'armée russe pour la déloger de ses positions devaient faire cet effort, parce que tant que les Russes barraient, comme auparavant, la route de Moscou, le but des Français n'était pas atteint et tous leurs efforts, toutes leurs pertes étaient inutiles. Mais les Français ne firent pas cet effort. Quelques historiens disent que Napoléon n'avait qu'à faire entrer dans l'action sa vieille garde pour que la bataille fût gagnée. Dire ce qui serait advenu si Napoléon eût fait donner sa vieille garde c'est la même chose que dire ce qui serait si l'automne devenait le printemps. Cela ne pouvait être. Napoléon n'a pas donné sa garde non parce qu'il le voulut ainsi mais parce qu'il ne put le faire.

Tous les généraux, les officiers, les soldats de l'armée française savaient qu'on ne pouvait le faire parce que l'esprit de l'armée ne le permettait pas.

Ce n'était pas Napoléon seul qui éprouvait ce sentiment, semblable au rêve, de l'élan de la

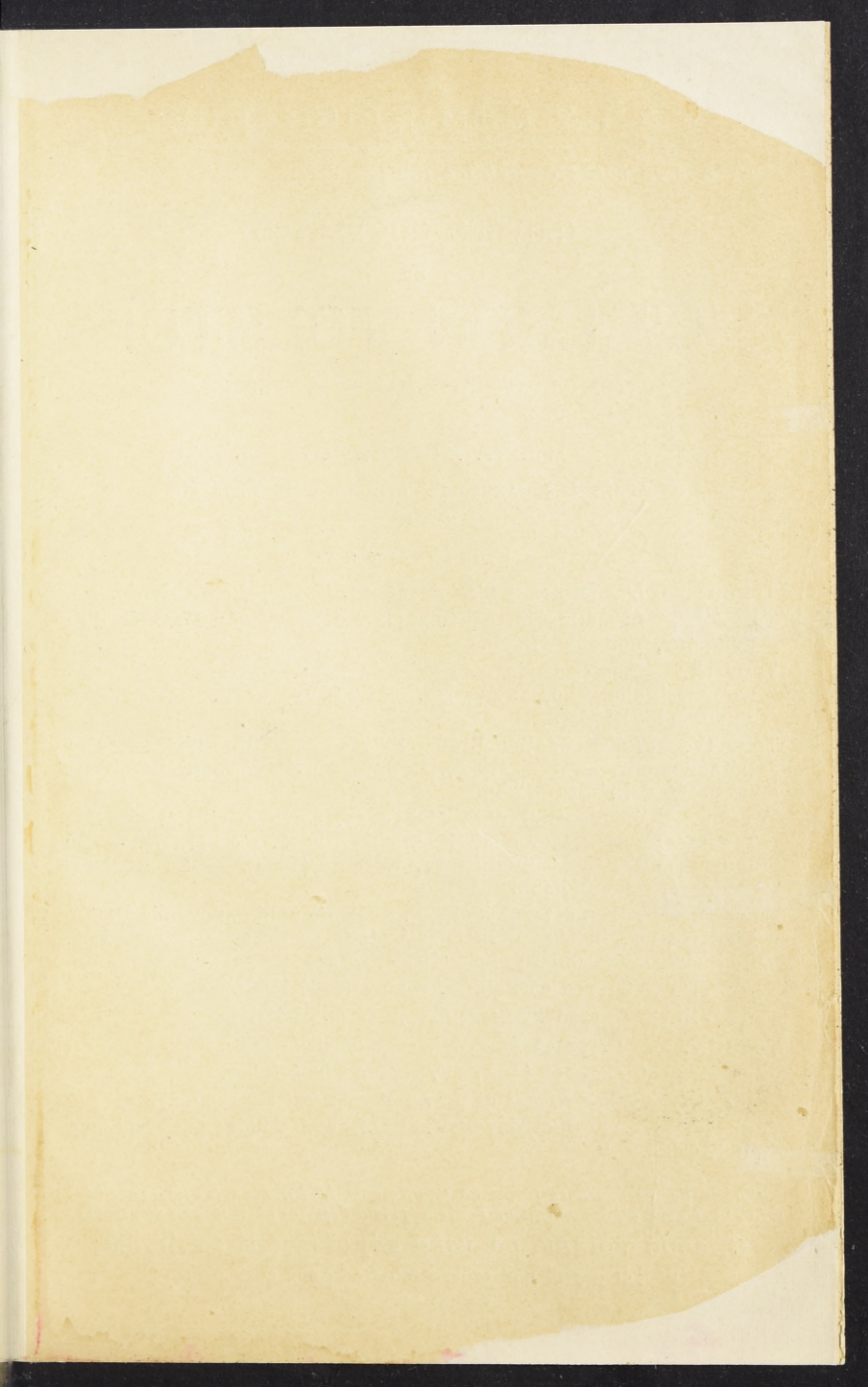
main qui retombe sans force, mais tous les généraux, tous les soldats de l'armée française qui participaient ou non à la bataille, après toutes les expériences des batailles précédentes (où, après des efforts dix fois moindres, l'ennemi fuyait) éprouvaient un sentiment semblable à de l'horreur pour l'ennemi qui, après avoir perdu LA MOITIÉ de son armée, était aussi menaçant à la fin de la bataille qu'au commencement. La force morale de l'armée française qui attaquait était épuisée. Les Russes ne remportèrent pas sous Borodino cette victoire qu'on définit par les morceaux d'étoffe attachés à des bâtons et qu'on appelle drapeaux, par l'espace sur lequel se tiennent les troupes, mais ils remportèrent une victoire morale : celle qui convainc l'ennemi de la supériorité morale de son adversaire et de sa propre faiblesse. L'invasion française, comme une bête enragée qui a reçu dans la fuite une blessure mortelle, sentait sa perte, mais elle ne pouvait s'arrêter, de même que l'armée deux fois plus faible ne pouvait point ne pas céder. Après le choc reçu, l'armée française pouvait encore se traîner jusqu'à Moscou, mais là-bas, sous un nouvel effort de l'armée russe, elle devait périr en perdant son sang par la blessure mortelle reçue à Borodino.

Le résultat direct de la bataille de Borodino fut le départ sans cause de Napoléon de Moscou, le retour sur la vieille route de Smolensk, la perte

d'une armée de cinq cent mille hommes et de la France napoléonienne, sur qui pour la première fois, sous Borodino, se posa la main d'un adversaire moralement plus fort !

FIN DE LA DIXIÈME PARTIE ET DU QUATRIÈME VOLUME
DE *Guerre et Paix*.

FIN DU TOME DIXIÈME
DES OEUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ



A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE

J.-W. BIENSTOCK

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

Ont déjà paru :

TOME I^{er}. — **L'Enfance**. — **L'Adolescence**, nouvelles (1852-1854).

TOME II. — **La Jeunesse**, nouvelle (1855-1857). — **La Matinée d'un Seigneur**, nouvelle (1852).

TOME III. — **Les Cosaques**, nouvelle du Caucase (1852). — **L'Incur-sion**, récit d'un volontaire (1852). — **La Coupe en Forêt**, récit d'un Junker (1854-1855).

TOME IV. — **Sébastopol**, nouvelle (1854-1856). — **Une Rencontre au Détachement**, nouvelle (1856). — **Deux Hussards**, nouvelle (1856). — **Préface inédite** (1889).

TOME V. — **Le Journal d'un Marqueur**, nouvelle (1856). — **Une Tourmente de neige**, récit (1856). — **Albert**, récit (1857). — **Du Journal du Prince Nekhludov**, Lucerne (1857). — **Le Bonheur conjugal**, roman (1859).

TOME VI. — **Trois morts**, récit (1859). — **Polikouchka**, nouvelle (1860). — **Kholstomier**, histoire d'un cheval (1861). — **Les Décembristes**, fragments d'un roman projeté (1863-1878).

TOME VII. — **Guerre et Paix**, I, roman (1864-1869).

TOME VIII. — **Guerre et Paix**, II, roman (1864-1869).

TOME IX. — **Guerre et Paix**, III, roman (1864-1869).

TOME X. — **Guerre et Paix**, IV, roman (1864-1869).

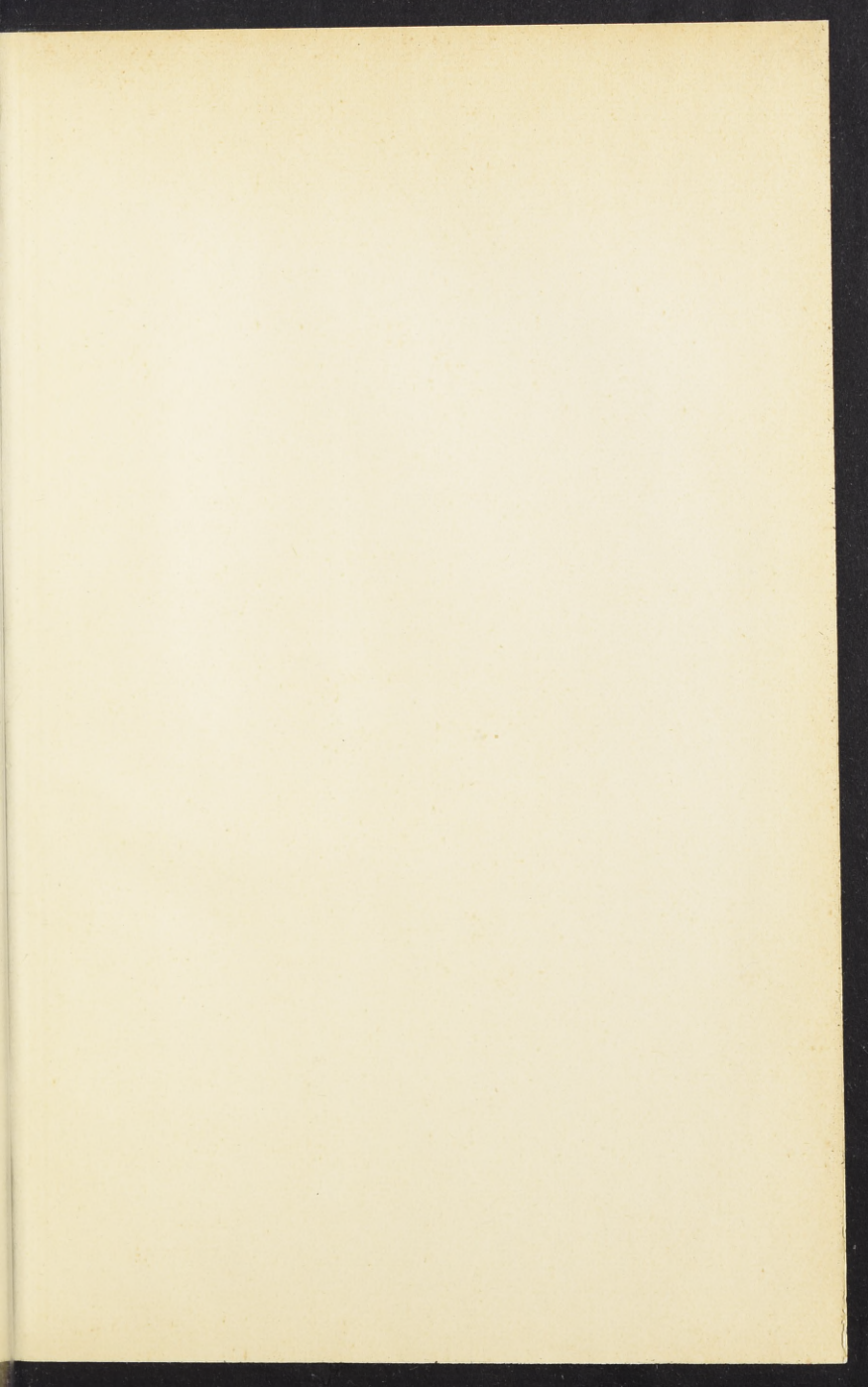
(Les deux derniers tomes de Guerre et Paix sont sous presse.)

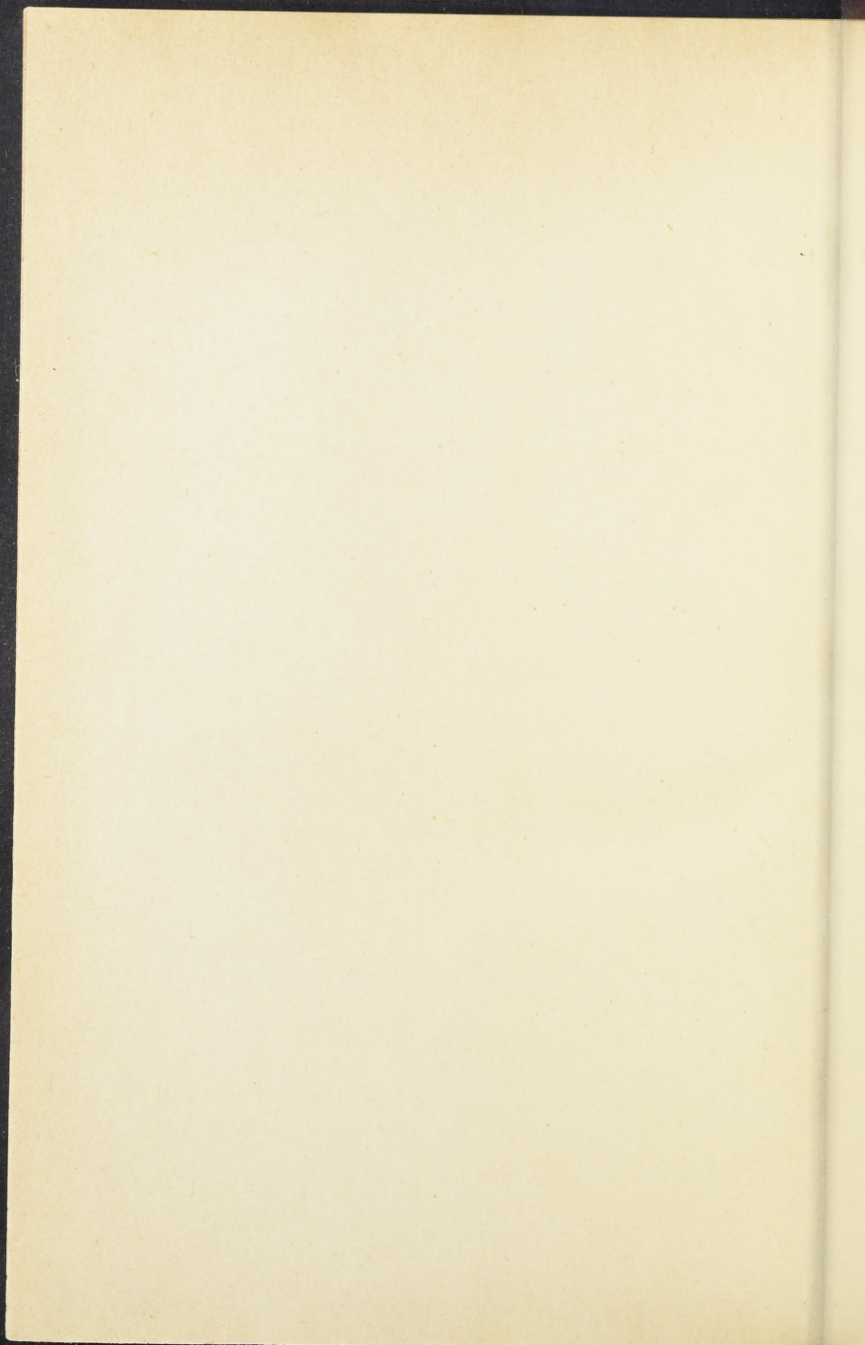
TOME XXVI. — **Que devons-nous faire ?** étude philosophique (1884-1885).

Chacun de ces ouvrages forme un fort volume in-16, sous couverture illus-trée et est orné d'un portrait de l'auteur pris à l'époque où il a écrit son œuvre.

Chaque volume se vend séparément : 2 fr. 50

Il paraît une œuvre tous les deux mois.





Scherr

Zs 1

TOLSTOÏ

ŒUVRES

10

GUERRE

ET PAIX

4

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE

